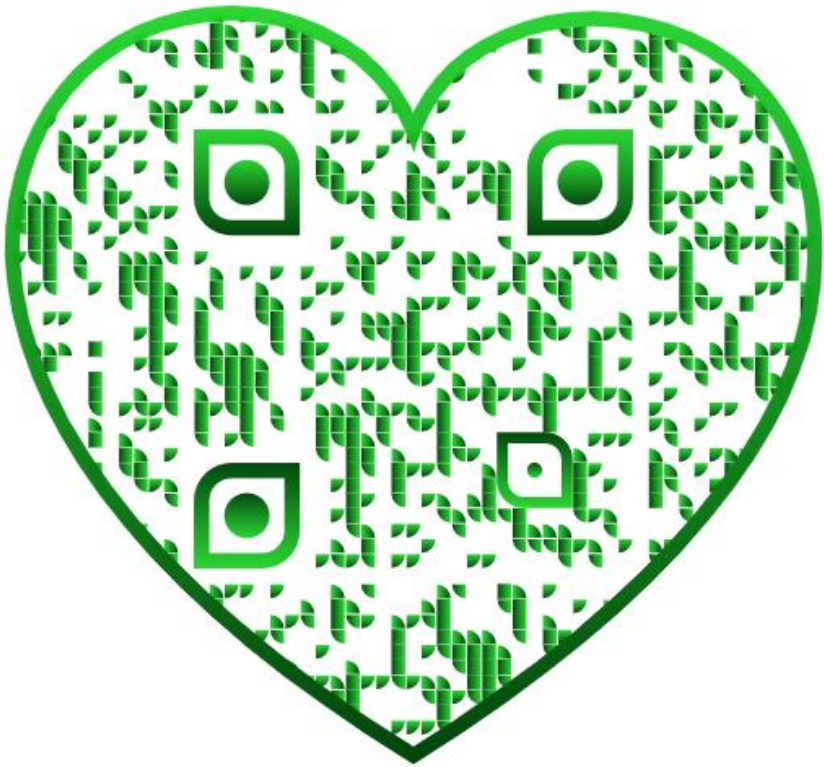
LA
VOISINE
SANS
HISTOIRE
LIZ NUGENT
Michel
LAFON



LA
VOISINE
SANS
HISTOIRE
LIZ NUGENT
Michel
LAFON

LIZ NUGENT

LA VOISINE SANS HISTOIRE

Traduit de l'anglais (Irlande) par Manon Malais

Michel LAFON

Pour Richard, avec encore plus d'amour

Et cela loin, si loin des
hommes et des villes
Dans la forêt sauvage
et la plaine tranquille
Dans le silence entier
de la grande nature
Où l'âme ne tait plus
sa musique si pure…
« To Jane: The Invitation », Percy Bysshe Shelley

Partie 1

1

« Sors-moi avec les poubelles », disait-il toujours. « Quand je mourrai, tu n'auras qu'à me sortir avec les poubelles. Je serai mort, ça ne me fera rien, alors que toi, tu seras en larmes. » Et il riait, et je riais aussi, parce que nous savions tous les deux que je ne pleurerais pas. Je ne pleure jamais.

Quand le moment arriva, le mercredi 29 novembre 2017, je suivis ses instructions. À quatre-vingt-deux ans, il était petit et fragile, si bien que je n'eus aucun mal à le glisser dans un grand sac poubelle.

Cela faisait un mois qu'il gardait la chambre. « Pas de médecins », disait-il. « Je les connais, ceux-là ! » Et c'était vrai, car il était docteur lui-même, en psychiatrie. Au moins, il pouvait rédiger lui-même les ordonnances de ses médicaments, qu'il m'envoyait chercher à Roscommon.

Je ne l'ai pas tué, n'allez pas vous imaginer des choses. En lui apportant son thé ce matin-là, je l'ai trouvé glacé dans son lit. Les yeux fermés, Dieu merci. J'ai horreur des cadavres qui fixent le détective dans les séries télé. Peut-être qu'on ne garde les yeux ouverts qu'en cas de meurtre ?

– Papa ? l'ai-je appelé, mais je savais qu'il était mort.

Je me suis assise au bord du matelas, j'ai ôté le couvercle en silicone de sa tasse, et j'ai bu son thé qui m'a paru amer, comme je prends le mien avec du sucre. Puis j'ai cherché son pouls, mais l'aspect cireux de sa peau trahissait déjà la vérité. « Cireux » n'est pas le bon mot. C'était plutôt comme si sa peau n'était plus à lui, ou comme s'il n'était plus dedans.

Traîner le sac poubelle au travers du jardin ne fut pas facile. L'herbe était raidie par le givre, si bien que je devais hisser mon fardeau sur mon épaule toutes les deux minutes pour qu'il ne se déchire pas. Une fois par mois, à l'époque où il allait bien, papa vidait les poubelles dans l'incinérateur. Il refusait de payer la taxe sur les ordures ménagères, et nous vivions dans un coin si isolé que la mairie nous laissait tranquille.

Comme je savais que les cadavres se décomposaient, pourrissaient, se mettaient à sentir mauvais, je pris soin de placer le sac dans l'incinérateur, puis je l'aspergeai d'essence et y mis le feu. Inutile de rester pour l'écouter brûler. Ce n'était plus mon père, c'était une masse inerte dans un incinérateur domestique, qui était près d'une grange qui était dans un champ qui était à l'arrière d'une maison qui était au bout d'un chemin qui rejoignait une petite route.

Parfois, en parlant au téléphone de l'endroit où nous vivions, papa disait : « Je ne suis pas loin du milieu de nulle part. Va au milieu de

nulle part puis prends à gauche, puis à droite, puis encore à gauche jusqu'au rond-point, et ce sera la deuxième sortie. »

Il n'aimait pas les visites. En dehors d'Angela, notre médecin, nous ne recevions du monde qu'environ une fois tous les deux ans depuis la mort de maman. Les derniers à être passés nous avaient réparé la voiture ou installé l'ordinateur, puis quelqu'un était revenu installer l'Internet avec un meilleur ordinateur, puis le dernier était venu améliorer notre connexion. Chaque fois, j'étais restée dans ma chambre.

Papa ne m'avait jamais proposé de m'apprendre à me servir de l'ordinateur, mais il m'avait expliqué tout ce qu'il pouvait faire. Je regardais suffisamment la télé pour le savoir. Un ordinateur pouvait bombarder un pays étranger, espionner des gens, les opérer du cerveau, réunir de vieux amis ou de vieux ennemis, et enquêter sur un crime. Rien de tout cela ne m'intéressait. Ce que j'aimais, c'était la télévision : les documentaires, les émissions sur la nature ou sur l'histoire. Surtout, j'adorais les séries – la science-fiction ou les romances victoriennes avec leurs grands manoirs et leurs beaux costumes, voire les drames modernes. J'adorais regarder ces gens à la vie si excitante, aux romances passionnées, aux familles malheureuses, aux sombres secrets. J'imagine que c'est ironique, puisque je n'aimais pas la plupart des gens dans la vraie vie.

Je préférais rester à la maison. Papa le comprenait. Ma scolarité avait été horrible. Je ne ratais aucun cours, je faisais de mon mieux pour éviter les autres filles, et je rentrais directement chez moi ensuite. On disait que j'étais autiste, alors que mon psychiatre de père m'assurait que ce n'était pas le cas. Je n'avais pas rejoint de club à l'école, malgré les encouragements de maman. À la fin du lycée, je m'en étais sortie avec deux A, deux B, et deux C dans mes spécialités, et la moyenne en mathématiques et en irlandais. C'était il y a vingt-cinq ans. Après cela, nous avions déménagé une fois de plus, dans cette petite maison au bout d'une petite route minuscule, en bordure du village de Carricksheedy.

Faire les courses une fois par semaine était toujours une épreuve. Je faisais parfois semblant d'être sourde pour éviter les conversations, mais j'entendais parfaitement ce que criaient les écoliers. « La voilà ! Sally Diamond, sale folle ! » Papa me disait qu'il ne fallait pas le prendre mal. Les enfants sont méchants, voilà tout. Pour la plupart. J'étais contente de ne plus être une enfant, mais une femme de quarante-deux ans.

J'allais chercher nos chèques au bureau de poste : la retraite de papa et mes allocations handicapé. Des années plus tôt, un employé nous avait proposé de recevoir nos aides plutôt par virement, mais nous avions ignoré ce conseil car papa était d'avis qu'il valait mieux

faire un effort pour rester en contact avec le village. Pour aller à la banque, il fallait rejoindre Roscommon, à une vingtaine de kilomètres de là : il n'y avait pas de distributeur à Carricksheedy, mais la plupart des magasins acceptaient de rembourser en liquide lorsqu'on payait par carte.

J'allais aussi à la poste pour récupérer le courrier de papa, car il disait qu'il ne voulait pas qu'un facteur se mêle de nos affaires. Chaque fois que Mrs Sullivan, l'employée au guichet, me voyait, elle hurlait : « Sally ! Comment va ton père ? » Peut-être me croyait-elle capable de lire sur les lèvres. Je hochais la tête en souriant, et elle penchait la tête sur le côté pour exprimer sa sympathie, comme s'il venait de se produire un drame. Puis j'allais faire les courses pour la semaine à la grande station-service et je rentrais à la maison. Ma nervosité se dissipait dès que je m'engageais dans le chemin qui menait chez nous. L'aller-retour ne me prenait jamais plus d'une heure.

À l'époque où il allait bien, papa m'aidait à ranger les courses. Nous mangions trois repas par jour, en cuisinant l'un pour l'autre. J'en préparais deux et lui un, mais nous nous partagions équitablement l'ensemble des tâches ménagères, en échangeant nos rôles à mesure qu'il vieillissait. Je passais l'aspirateur, il déchargeait le lave-vaisselle. Je faisais le repassage et je sortais les poubelles, il nettoyait la douche.

Puis il n'a plus quitté son lit. Lorsqu'il rédigeait ses ordonnances, son écriture était de plus en plus illisible. Il n'avait plus d'appétit ; vers la fin, il ne mangeait plus que de la glace. Parfois, je lui donnais la becquée quand ses mains tremblaient trop, et je changeais ses draps quand il ne pouvait pas se retenir à temps pour faire usage du pot de chambre sous son lit, que je vidais tous les matins en le rinçant avec de la javel. Il avait une clochette à portée de main, mais je ne l'entendais pas depuis la cuisine à l'arrière de la maison, et dans ses derniers jours, il était trop faible pour l'agiter.

– Tu es une brave fille, répétait-il faiblement.

– Et toi le meilleur des pères, disais-je.

Ce n'était pas tout à fait vrai, mais cela le faisait sourire. C'était maman qui m'avait appris à dire ça. Le meilleur des pères, c'était celui de *La Petite Maison dans la prairie.* En plus, il était beau.

Autrefois, maman me demandait de jouer à un jeu dans ma tête : imaginer ce que pensaient les autres. Quelle drôle d'idée. N'est-il pas plus facile de leur poser la question ? Et de toute façon, ça ne me regarde pas. Je sais ce que je pense moi-même, et je peux me servir de mon imagination pour m'inventer des aventures comme celles des gens à la télé – résoudre des crimes ou vivre une romance torride. Mais parfois, j'essaie de me mettre à la place des habitants du village

qui me regardent. Que voient-ils ? D'après un magazine que j'ai feuilleté un jour dans la salle d'attente de chez Angela, je fais trois kilos de trop pour ma taille, qui est de 1 mètre 73. Angela a ri quand je lui ai montré l'article mais m'a tout de même encouragée à manger plus de fruits et légumes, et moins de pâtes et de pain. J'ai de longs cheveux auburn que je rassemble en un chignon bas. Je les lave une fois par semaine dans le bain, et le reste du temps, je prends une douche rapide avec un bonnet.

Je porte toujours l'une de mes quatre jupes. Deux pour l'hiver, deux pour l'été. J'ai sept chemises, trois pulls, un gilet, et encore beaucoup des vieilles affaires de maman – des robes, des vestes, toutes de très bonne qualité bien qu'elles soient démodées. Maman aimait bien partir faire du shopping à Dublin avec sa sœur, tante Christine, deux ou trois fois par an « pour les soldes ». Ça ne plaisait pas à papa, mais elle disait qu'elle pouvait bien dépenser son argent comme elle le voulait.

Je ne porte pas de soutien-gorge. Trop inconfortable – je ne comprends pas pourquoi tant de femmes y tiennent. Quand mes habits s'usaient, papa m'en rachetait d'autres en ligne, de seconde main, sauf pour les sous-vêtements. Ceux-là étaient toujours neufs. « Tu détestes le shopping, alors à quoi bon gaspiller de l'argent ? » disait-il toujours.

J'ai la peau nette, avec quelques rides au front et au coin des yeux. Je ne mets pas de maquillage. Papa m'en a acheté un jour en me suggérant d'essayer. Grâce aux publicités et à ma vieille amie la télévision, je savais comment m'en servir, mais je ne me ressemblais pas avec ces yeux noircis et ces lèvres roses. Papa était de mon avis. Il m'a proposé de me rapporter d'autres styles de produits, mais mon manque d'enthousiasme devait se faire sentir, car nous n'avons plus abordé la question.

Je pense que ce que voient les habitants est une femme de quarante-deux ans qu'ils croient sourde, qui va et vient dans le village, parfois au volant d'une très vieille Fiat. Ils doivent se dire que ma surdité m'empêche de travailler, d'où les allocations. Si je reçois des allocations, c'est parce que papa a dit que j'étais déficiente sociale.

2

Thomas Diamond n'était pas mon vrai père. J'avais neuf ans lorsqu'il me l'a appris. Je ne savais même pas quel était mon vrai nom : lui et ma mère – qui n'était pas ma vraie mère non plus – m'ont dit qu'ils m'avaient trouvée dans la forêt quand j'étais petite.

D'abord, cela m'a troublée. Dans les contes que je lisais, les bébés trouvés dans la forêt étaient de faux enfants laissés par les fées, qui ruinaient les familles qui les recueillaient. J'ai de l'imagination, même si papa disait tout le temps le contraire. Mais maman m'a prise sur ses genoux pour m'assurer que ce n'étaient que des histoires. Comme je détestais m'asseoir sur ses genoux ou ceux de papa, je m'étais dégagée et j'avais demandé un biscuit. J'en avais reçu deux.

J'ai cru au père Noël jusqu'à mes douze ans, quand mon père m'a prise à part pour me révéler la triste vérité.

– Mais pourquoi inventerais-tu une chose pareille ? ai-je demandé.

– Cela amuse les enfants d'y croire, mais tu as passé l'âge.

Et c'était vrai. J'avais déjà mes règles. La douleur des menstruations était venue remplacer la petite souris et le lapin de Pâques. Maman et papa s'étaient mis à m'expliquer encore plus de choses.

– Si le père Noël n'existe pas, alors Dieu et le diable non plus ?

Maman avait regardé papa, qui avait répondu :

– Personne n'en sait rien.

J'avais eu du mal avec ce concept. S'ils étaient certains que le père Noël n'existait pas, alors pourquoi n'étaient-ils pas sûrs en ce qui concernait Dieu ?

À mon enfance avait succédé l'adolescence, plus terne, moins excitante. Maman m'avait expliqué que les garçons pourraient s'intéresser à moi, tenter de m'embrasser. Ils ne l'ont jamais fait, sauf une fois quand j'avais quatorze ans : un vieil homme avait voulu m'y forcer en glissant sa main sous ma jupe à l'arrêt de bus. Je l'avais frappé au visage puis je lui avais mis un coup de pied. Il s'était effondré et je lui avais piétiné la tête. Puis le bus était arrivé et, une fois assise, j'avais été agacée qu'il ne reparte pas tout de suite – le chauffeur était descendu aider le vieil homme. Je l'avais regardé se relever lentement, la tête en sang. Le chauffeur m'avait demandé ce qui s'était passé, mais je n'avais rien répondu, en faisant semblant de ne pas pouvoir l'entendre. J'étais arrivée chez moi vingt minutes en retard et j'avais raté le début de mon émission.

À quinze ans, j'avais entendu une fille de ma classe raconter à deux autres que j'étais une enfant sauvage que les Diamond avaient trouvée en montagne. Nous étions dans les toilettes, et j'étais assise dans une cabine, les pieds relevés sur le siège, pour y manger mon déjeuner.

– N'en parlez à personne. Ma mère l'a entendu dire par une amie à elle, qui travaillait pour le docteur Diamond à l'époque. C'est pour ça que Sally est super bizarre.

Les autres filles n'avaient pas gardé le secret. Pendant plusieurs semaines, elles avaient essayé de me parler, me demandant si j'aimais randonner en montagne et si je mangeais de l'herbe. Puis Stella Coughlan leur avait crié de me laisser tranquille et que ce n'étaient pas leurs affaires. Je les avais toutes ignorées. Je n'avais pas posé de question à maman et papa. Je savais déjà que j'étais adoptée, et je savais aussi que les bébés ne peuvent pas survivre en montagne, et que les idiotes de leur genre racontent n'importe quoi juste pour être méchantes.

Maman mourut l'année suivant la fin de ma scolarité. Nous nous disputions beaucoup à l'époque. Elle voulait que j'aille à l'université et avait tenté de m'y inscrire contre ma volonté. Elle pensait que je pourrais faire des études de musique, ou de sciences. J'adore la musique, et je crois que jouer du piano est ce que j'aime le plus au monde. Maman avait fait venir une professeure quand j'avais neuf ans. J'aimais bien Mrs Mooney. Elle disait que j'avais un don pour le piano. Puis elle était morte au milieu de mon adolescence et je n'avais pas voulu de quelqu'un d'autre, alors j'avais continué à apprendre par moi-même. Passer des examens ne m'intéressait pas, j'aimais jouer, tout simplement.

Maman disait que j'avais beaucoup d'options. Mais je ne voulais pas rencontrer des inconnus et je ne voulais pas quitter notre nouvelle maison. Papa pensait que je pouvais suivre des cours par correspondance, mais maman voulait que je « sociabilise » car je ne sortirais jamais de chez moi – je ne trouverais jamais un travail – à moins qu'on m'y pousse. Quand je lui avais répondu que je ne voulais pas sortir de chez moi, elle s'était mise en colère.

La semaine suivante, elle avait eu une crise cardiaque dans son cabinet de médecine générale au village, et elle était morte à l'hôpital. L'enterrement s'était déroulé à Dublin, car c'est là que vivaient tous ses vieux amis et sa famille. Les quelques fois où sa sœur Christine nous avait rendu visite, je l'avais suivie partout comme un petit chien. On aurait dit une version glamour de maman. Papa s'enfermait dans son bureau quand elle était là. Maman disait que ce n'était pas gentil pour tante Christine. Après la mort de maman, Christine n'est plus venue, mais elle m'envoyait toujours une carte pour mon anniversaire, avec de l'argent dedans.

Papa m'avait demandé, les yeux humides, si je voulais l'accompagner à l'enterrement de maman, mais j'avais décliné. Je devais trier ses affaires, voir lesquelles pouvaient m'aller et

lesquelles il fallait donner. J'ai demandé à papa de me rapporter un livre de recettes en revenant de Dublin, car c'était maman qui cuisinait le plus et, même si j'étais très douée pour l'aider à éplucher les légumes, je ne savais pas exactement comment préparer un repas entier. Mais je pouvais apprendre dans les livres.

Quand papa était revenu après deux jours à Dublin, il m'avait demandé si j'étais triste, si maman me manquait, et je l'avais rassuré en répondant que non et qu'il ne devait pas s'inquiéter pour moi. Papa m'avait regardé de cette façon curieuse qu'il avait parfois, et il avait déclaré que j'avais probablement de la chance d'être ainsi, que je ne souffrirais sans doute jamais de ma vie.

Je savais que je ne fonctionnais pas comme les autres, mais si je pouvais garder mes distances, en quoi était-ce un problème ? Papa disait que j'étais unique. Ça ne me dérangeait pas. On me décrit de bien des façons, mais mon nom est Sally. En tout cas, c'est le nom que maman et papa m'ont donné.

3

Les jours suivant la mort de papa m'ont paru très calmes. Peut-être qu'il me manquait, finalement ? Je n'avais personne à qui parler, personne à qui faire du thé, personne à qui faire manger de la glace. Personne à laver, personne à changer. À quoi servais-je ? Je fis le tour de la maison et, le troisième jour, j'allai dans son bureau pour ouvrir distraitement les tiroirs. J'y trouvai beaucoup d'argent en liquide et les bijoux de maman dans une boîte en métal. Un grand nombre de carnets qui suivaient l'évolution de mon poids, de ma taille et de ma santé mentale sur des décennies. Sur son bureau, une grosse enveloppe m'était adressée. Des dizaines de dossiers portant mon nom, dans toutes sortes de catégories : communication, développement émotionnel, empathie, développement intellectuel, santé, traitements, déficiences, régime alimentaire, etc. Trop pour que je les lise tous. Je regardai la photo de mariage de mes parents sur le manteau de la cheminée en songeant à ce qu'avait dit maman, qu'ils n'avaient pas eu l'impression d'être une famille complète avant mon arrivée. À l'époque, j'avais depuis longtemps cessé de croire qu'ils m'avaient trouvée dans les bois. Ils m'avaient adoptée normalement, avait dit maman. Elle m'avait demandé si j'étais curieuse au sujet de mes parents biologiques, et quand j'avais répondu par la négative, elle était devenue radieuse. Faire sourire mes parents me plaisait.

Je parcourus les vieilles photos de papa, datant de l'époque où il travaillait. Il avait présenté des études et donné des conférences à Zurich. Sur les clichés, on le voyait au côté d'hommes en costume à l'air sérieux. La plupart du temps, papa faisait des recherches et rédigeait des articles, mais parfois, quand maman l'appelait pour une urgence, il se rendait au chevet d'un patient à Carricksheedy ou dans les environs.

Il étudiait le cerveau humain. Il me disait que le mien marchait parfaitement mais que j'étais déconnectée émotionnellement. Que j'étais l'œuvre de sa vie. Je lui avais demandé s'il pouvait reconnecter mes émotions, et il m'avait répondu que tout ce que lui et maman pouvaient faire, c'était m'aimer en espérant qu'un jour, j'apprendrais à les aimer en retour. Ils comptaient beaucoup pour moi ; je ne voulais pas qu'il leur arrive malheur. Je n'aimais pas les voir tristes. Je croyais que c'était cela, l'amour. Quand j'avais insisté, papa m'avait dit de ne pas m'inquiéter, que quoi que je ressente, c'était bien suffisant. Je crois qu'il n'avait pas bien compris ce que je voulais dire. Parfois, j'étais prise d'angoisse – dans la foule, ou quand on me posait une question à laquelle je ne savais pas répondre, ou quand j'entendais un bruit trop fort. Je pensais savoir identifier l'amour dans les livres ou à

la télé, mais je me rappelle qu'un jour de Noël où nous regardions *Titanic*, je m'étais dit que Jack serait mort de toute façon, car c'était un homme et un passager de troisième classe, et que Rose aurait sans doute survécu quoi qu'il arrive puisqu'elle était riche et que la règle disait « les femmes et les enfants d'abord », alors à quoi bon cette romance qui n'était même pas une histoire vraie ? Papa, lui, sanglotait.

Je n'aimais pas qu'on me prenne dans les bras. Je n'aimais pas qu'on me touche. Mais je n'ai jamais cessé de m'interroger sur l'amour. Était-ce en cela que j'étais émotionnellement déconnectée ? J'aurais dû poser la question à papa quand il était encore en vie.

Cinq jours après sa mort, Ger McCarthy, un voisin qui louait le champ derrière notre grange, vint frapper à la porte. J'avais l'habitude de le voir passer sur le chemin. Il n'était pas très causant, et comme disait papa, il savait comment « ne pas poser de questions et ne parler ni de la pluie ni du beau temps ».

– Sally, me dit-il, ça sent la mort dans votre grange. Mes vaches sont toutes là, mais je me demande si un mouton ne serait pas allé se coincer là-dedans. Tu veux que j'aille voir, ou est-ce que ton père se sent capable de le faire ?

Je l'assurai que je pouvais m'en occuper et il passa son chemin, en sifflotant un air un peu faux, sa salopette tachée de boue.

Quand je me rendis à la grange, l'odeur qui se dégageait de l'incinérateur me prit à la gorge. Je me couvris la bouche de mon écharpe avant d'ouvrir la porte. Le corps n'avait pas brûlé correctement : je distinguais encore clairement sa silhouette. Une substance graisseuse stagnait au fond, grouillante de mouches et d'asticots. Je relançai le feu à l'aide de journaux roulés en boule et de bûches trouvées dans la grange.

J'étais déçue d'avoir fait un si mauvais travail. Papa aurait dû être plus clair dans ses instructions. Nous brûlions régulièrement toutes sortes de matières organiques, et un cadavre entrait bien dans cette catégorie, non ? Peut-être les crématoriums brûlaient-ils plus fort. Il faudrait que je consulte l'encyclopédie plus tard. Je versai le reste de l'essence pour raviver la flamme, en espérant qu'une seconde incinération achèverait le travail. Je tirai sur mes cheveux pour me calmer.

Puis j'allai à la poste chercher mon chèque, et quand Mrs Sullivan tenta de me donner également celui de papa, je le repoussai vers elle. Elle me jeta un regard surpris et cria :

– Et la pension de retraite de ton père ?

– Il n'en a plus besoin, dis-je, car il est mort.

Elle haussa les sourcils et ouvrit grand la bouche.

– Seigneur, mais tu parles ! Je n'en savais rien. Mais attends une seconde, répète un peu ce que tu as dit ?

Je répétait que je ne prendrais plus le chèque de la pension de papa, car il était mort. Elle croisa le regard de la femme du boucher par-dessus mon épaule et lança :

– Elle parle !

– Je n'en reviens pas, fit la femme du boucher.

– Toutes mes condoléances, reprit Mrs Sullivan en criant toujours.

La femme du boucher posa sa main sur mon coude. Je tressaillis et m'éloignai d'un pas.

– Et l'enterrement, quand aura-t-il lieu ? Je n'ai rien vu passer dans la rubrique nécrologique…

– Il n'y aura pas d'enterrement, dis-je. J'ai procédé seule à la crémation.

– Comment ça ? demanda la femme du boucher.

Je lui répondis que je l'avais mis dans l'incinérateur, car il m'avait dit de le sortir avec les poubelles à sa mort.

Il y eut un silence. J'allais partir quand la femme du boucher lança, un trémolo dans la voix :

– Comment savais-tu qu'il était mort ?

– Je ne sais même pas à qui téléphoner, lui dit Mrs Sullivan. La police ou le médecin ?

Je me retournai vers elle.

– Trop tard pour un médecin, puisqu'il est mort. Et pourquoi voudriez-vous appeler la police ?

– Sally, quand quelqu'un meurt, il faut en parler aux autorités.

– Mais ça ne les regarde pas, protestai-je.

Je ne comprenais rien à ce qu'elles me racontaient.

De retour à la maison, je jouai du piano quelque temps. Puis j'allai dans la cuisine me faire une tasse de thé que j'emportai dans le bureau de papa. Le téléphone se mit à sonner, mais je l'éteignis. Posée sur l'ordinateur portable se trouvait l'enveloppe à mon nom, où papa avait indiqué « à ouvrir après ma mort » de son écriture tremblotante. Combien de temps après sa mort ? Il n'avait pas précisé. Peut-être était-ce une carte de vœux ? Je pouvais bien attendre jusqu'à mon prochain anniversaire, qui était dans neuf jours. J'allais avoir quarante-trois ans. J'avais l'impression que l'année serait bonne.

C'était une grande enveloppe ; en la soupesant, je sentis qu'elle contenait une épaisse liasse de papiers. Finalement, ce n'était sans doute pas une carte d'anniversaire. Je la glissai dans la poche de ma jupe en décidant de l'ouvrir après *Arabesque* et *Judge Judy*. Je m'installai dans le salon, sur le sofa que je partageais autrefois avec maman. Je regardai le fauteuil vide de papa et songeai à lui pendant

quelques minutes.

Mais je me laissai bien vite distraire par ce qui se tramait à Cabot Cove. Cette fois-ci, le jardinier de Jessica Fletcher avait eu une aventure avec la riche veuve de l'avocat, qui l'avait tué quand il avait refusé de quitter son épouse. Comme d'habitude, Jessica était plus forte que la police et élucidait le crime. À l'occasion d'une page de publicité pendant *Judge Judy*, j'entendis quelqu'un frapper à la porte.

J'étais stupéfaite. Qui cela pouvait-il bien être ? Un livreur ? Peut-être papa avait-il commandé quelque chose sur son ordinateur ? Mais c'était peu probable, car il ne s'en était plus servi le mois précédant sa mort. J'augmentai le son de la télévision pour couvrir la personne qui frappait. Le bruit s'arrêta. Il me fallut revenir en arrière, car *Judge Judy* avait repris et j'avais raté un bout de l'épisode. Puis une tête apparut à la fenêtre sur ma gauche. Je poussai un cri. Mais ce n'était qu'Angela.

Le docteur Angela Caffrey, l'ancienne collègue de maman, avait repris le cabinet après sa mort. J'y étais souvent allée, et qu'Angela me touche ou m'examine ne me dérangeait pas, car elle m'expliquait toujours clairement ce qu'elle s'apprêtait à faire. Elle savait toujours me soigner. Papa l'aimait bien, et moi aussi.

– Sally ! Tout va bien ? Mrs Sullivan m'a dit que Tom était mort, c'est vrai ?

Debout dans le couloir, devant la porte du bureau de papa, je ne savais pas vraiment quoi faire. Par le passé, papa avait toujours invité Angela au salon pour prendre le thé, mais je ne voulais pas qu'elle s'attarde. Elle ne l'entendait pas de cette oreille.

– Et si nous passions dans la cuisine pour que tu me racontes tout ça ?

Je la précédai en descendant les quelques marches qui y menaient.

– Oh, c'est tellement propre ici, ta mère serait très fière. Tu sais que je n'étais pas venue depuis une éternité !

Elle tira la chaise de papa et s'assit à la table. Je restai debout, dos à la cuisinière.

– Alors dis-moi, Sally. Ton père est-il bien mort ?

– Oui.

– Pauvre Tom ! Il était malade depuis longtemps ?

– Il avait de moins en moins d'énergie. Il y a environ un mois, il s'est mis au lit et n'en est plus sorti.

– Mais pourquoi ne m'a-t-il pas appelée ? Je serais venue tout de suite, au moins pour m'assurer qu'il ne souffrait pas.

– Il rédigeait des ordonnances pour des antidouleurs. J'allais les chercher à Roscommon.

– Ce n'est pas vraiment légal, tu sais, d'écrire ses propres ordonnances.

– Il les mettait à mon nom. Il disait qu'il n'irait pas en prison pour ça, et moi non plus.

– Je vois.

Elle s'interrompit un instant.

– Et quand est-il mort, exactement ?

– Je l'ai trouvé mort mercredi matin, en lui apportant son thé.

– Oh, ma pauvre chérie, ça a dû être horrible. Écoute, je ne veux pas me mêler de ce qui me regarde pas, mais Maureen Kenny…

– Qui ça ?

– Maureen, tu sais, la femme du boucher ? Elle m'a dit qu'il n'y

avait pas eu d'enterrement et que tu l'avais fait incinérer seule.

– En effet.

– Et où a eu lieu la crémation ?

– Dans la grange verte.

– Pardon ?

– La grange verte, répétai-je.

– Ici ? Derrière la maison ?

– Oui.

– Il ne t'est pas venu à l'idée d'appeler quelqu'un ? Moi, ou l'hôpital, ou un croque-mort ?

J'avais l'impression qu'elle me grondait, comme si j'avais fait quelque chose de mal.

– Il m'avait dit de le sortir avec les poubelles.

– Quoi ? Il plaisantait, voyons, il n'était pas sérieux !

– Il ne m'a jamais dit que c'était une plaisanterie.

– Mais comment peux-tu être sûre qu'il était mort ?

– Il ne respirait plus. Vous voulez voir l'incinérateur ? demandai-je.

Elle écarquilla les yeux.

– Ce n'est pas ainsi qu'on traite les… Sally, c'est très grave. Seul un médecin peut établir un certificat de décès. Ton père n'a donc laissé aucune instruction pour son enterrement ?

– Non, je ne…

Puis je me souvins de l'enveloppe, et je la sortis de ma poche.

– Il m'a laissé ça.

– Et que dit-il là-dedans ?

– Je ne l'ai pas encore ouverte.

Toute cette conversation commençait à me déranger. Soit je ne dis rien, soit j'en dis trop et je raconte des choses qui n'ont de sens pour personne, sauf moi. Je mis mes mains sur mes oreilles, et Angela baissa la voix.

– Tu veux que je l'ouvre ? Tu me laisserais la lire ?

Je lui jetai l'enveloppe et partis me mettre au piano, mais cela ne suffit pas à me calmer. Je gagnai ma chambre et m'enfouis sous la couette, avec ma couverture bleue, toute douce. Je me mis à m'arracher les cheveux. Je ne savais pas quoi faire. Je me demandais quand Angela partirait. Je tendais l'oreille en espérant entendre la porte d'entrée se refermer.

5

Je fus réveillée par un léger coup frappé à la porte. Dehors, le soleil se couchait. Je devais m'être évanouie, comme parfois quand je ne me sens pas bien, même si cela ne m'était plus arrivé depuis des années.

– Sally ? murmura Angela.

Je regardai ma montre. Cela faisait trois heures et vingt-cinq minutes qu'elle était là.

– Oui ?

– J'ai fait du thé et des haricots à la tomate, avec des toasts. Tu devrais te lever, il faut qu'on parle.

– Vous avez sucré le thé ?

– Pas encore, mais je vais le faire.

– Quelle tasse avez-vous prise ?

– Je… Je ne saurais pas te dire.

J'ouvris la porte et suivis Angela dans le couloir. Elle me tendit mon thé dans la tasse Scrabble de papa. J'y ajoutai une cuillerée et demie de sucre, et une cuillerée de lait. Elle s'était attribuée une tasse de porcelaine dont papa et moi ne nous servions jamais.

– Alors, voilà. J'ai lu les lettres de ton père…

– Il y en avait plus d'une ?

– Oui. Tout va bien, Sally. Le souci, c'est que je dois appeler la police, et ils voudront te parler. Mais je ne veux pas que tu t'inquiètes, car je serai là. Je leur expliquerai ton handicap et je m'assurerai qu'ils ne te brusquent pas. Par contre – et c'est le plus difficile – ils vont sans doute vouloir fouiller la maison, et tu ferais bien de venir dormir chez Nadine et moi un moment, le temps de l'enquête.

– Quelle enquête ?

– C'est juste que… Eh bien… C'est très inhabituel, disons, de brûler le corps d'un membre de la famille. Ce n'est pas légal. Et je suis désolée de te l'apprendre, ma chérie, mais il y avait des instructions pour l'enterrement dans les lettres de ton père. Entre autres.

– Ah bon. Mais pourquoi la police voudrait-elle fouiller la maison ? À la télé, ils laissent toujours tout sens dessus dessous.

– Ils voudront s'assurer que ton papa est bien mort de causes naturelles. Mais il dit très clairement dans sa lettre qu'il savait qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps. On comprend aussi qu'il te faisait confiance et qu'il t'aimait. Je suis sûre que l'autopsie révèlera qu'il était déjà mort.

– Je ne veux pas de visiteurs et je ne veux pas venir dormir chez vous.

– Sally, si je ne peux pas contrôler la suite des évènements, tu

pourrais te retrouver en prison pendant au moins quelques nuits. Peut-être plus. Il faut me croire. Tes parents auraient voulu que je t'aide. Dans la lettre, ton papa te demandait de m'appeler à sa mort.

Je recommençai à me tirer les cheveux. Elle tendit la main et je m'écartai d'un bond.

– Pardon, excuse-moi, je n'y pensais plus.

– Mais il ne m'a pas dit quand ouvrir la lettre. C'était écrit : « À ouvrir après ma mort », rien de plus. Je ne savais pas que j'étais censée l'ouvrir le même jour.

– Je comprends, mais il va y avoir beaucoup d'agitation maintenant, j'en ai bien peur. Je vais appeler la police, qui voudra t'interroger. Il te faudra peut-être un avocat. Mais je serai là et je t'expliquerai tout ce que ton père a omis de préciser dans sa lettre, bien qu'il ait été très complet.

Elle s'interrompit.

– Il a écrit d'autres choses qui pourraient te… perturber. Mais procédons par ordre. Ton père voulait que tu ne lises qu'une section par semaine. Il y en a trois.

– Pourquoi ?

– Eh bien… disons que ça fait beaucoup. Je croyais que tes parents m'avaient quasiment tout dit sur ton histoire, mais il semblerait qu'ils aient caché beaucoup de choses à tout le monde.

– Sur moi ?

– Oui, Sally. Mais nous en discuterons plus tard, si tu veux. Maintenant, je dois appeler la police. Est-ce que tu veux un calmant avant qu'ils arrivent ? Pour t'aider ?

– Je veux bien, merci.

6

Je m'attendais à un agent de police, mais il y en avait deux. Un homme et une femme. J'évitai de les regarder dans les yeux. Ils restèrent gentils et calmes jusqu'à ce que je leur dise que j'avais mis mon père dans un sac poubelle puis dans l'incinérateur. La plus petite des deux haussa la voix.

– Mais bon sang, qu'est-ce qui vous a pris de…

Angela lui demanda de baisser le ton. La pilule qu'elle m'avait fait avaler me donnait l'impression d'être dans un rêve. Les policiers déclarèrent qu'ils allaient faire venir l'équipe médico-légale tout de suite et qu'il fallait que je quitte la maison avec quelques affaires, en leur laissant les habits que je portais le jour de la mort de mon père. Ils poussèrent un grognement de frustration lorsque je leur tendis une pile de vêtements tout frais sortis de la machine. Angela me dit qu'elle devait leur donner la lettre de mon père, et elle partit en faire une photocopie dans le bureau tandis que j'allais dans ma chambre faire mon sac. La policière me suivit avec un claquement de langue désapprobateur. Je me servis de la valise de papa, car je n'en avais pas d'autre. Il ne m'en voudrait pas. Il faisait nuit, et l'heure de me coucher était passée.

– Vous voudrez bien ne pas mettre trop de désordre ? leur demandai-je.

Le policier répondit qu'ils feraient de leur mieux, et la policière s'écria que je n'étais vraiment pas gênée. Angela donna la lettre au premier et lui demanda de s'assurer qu'elle soit bien remise à l'officier en charge de l'enquête. Il hocha la tête. Il ne parlait pas beaucoup. Il me demanda les clés de la Fiat, et je les lui donnai, mais en lui précisant de bien faire attention à remettre le siège avant en place quand ils auraient fini de s'en servir. Ils m'informèrent que je devrais me rendre au commissariat de police de Roscommon le lendemain matin, et Angela leur répondit qu'elle m'y conduirait elle-même.

En quittant la maison, la policière murmura « Quelle psychopathe ! » au policier, mais il remarqua que j'avais entendu et lui fit signe de se taire. Elle se retourna pour me jeter un regard que je n'eus pas de mal à interpréter comme du dégoût.

Je ne comprenais pas ce qui la dégoûtait. La maison était parfaitement propre. Tandis que je me dirigeais vers la voiture d'Angela, quatre véhicules de police passèrent le portail, et les gens qui en sortirent se mirent à enfiler des combinaisons en plastique blanc par-dessus leurs habits. Ils allumèrent d'énormes spots qui pointaient vers la maison et la grange. Angela m'expliqua qu'ils traitaient l'endroit comme une scène de crime.

Je me sentais un peu somnolente, mais je voulais rester. Dans beaucoup de séries, la police plaçait de fausses preuves sur les lieux, ou les contaminaient d'une façon ou d'une autre. Je devais vérifier que ça n'arriverait pas. Angela m'assura que ce ne serait pas le cas.

En voiture, nous fîmes le chemin jusqu'à chez elle sans dire grand-chose, mais je profitai du fait qu'elle regardait la route pour l'observer. Elle était toute ronde, ce qui était agréable à l'œil. Comme les grand-mères à la télé. Elle avait des cheveux gris et bouclés. Elle portait une chemise à carreaux, une jupe en jean et des bottines noires. J'aimais bien l'effet général. Elle me jeta un regard, puis me sourit et fronça les sourcils en même temps. Papa m'avait toujours dit de ne pas me fier aux apparences, mais nous aimions bien Angela, tous les deux.

7

Je me réveillai dans un lit inconnu, dans une maison inconnue, avec au moins ma couverture bleue que j'avais emportée la nuit dernière. J'ouvris la bouche pour crier, mais papa m'avait toujours dit que je ne devais pas faire ça, sauf si j'étais en danger. Étais-je en danger ? Il me faudrait bientôt expliquer une nouvelle fois pourquoi j'avais disposé ainsi du corps de mon père. Je fermai la bouche, sans hurler. Maman m'avait affirmé un jour que tant que l'on ne dit que la vérité, rien de mal ne peut arriver.

Quelqu'un s'affairait de l'autre côté de la porte de ma chambre.

– Qui est là ? demandai-je.

– Sally, j'ai mis une serviette pour toi dans la salle de bains, la verte. La douche est très simple d'utilisation. Nous t'attendons en bas pour le déjeuner dans environ vingt minutes, d'accord ?

C'était la voix de Nadine. Nadine était la femme d'Angela. Je l'avais déjà rencontrée plusieurs fois dans Carricksheedy. Elle était plus jeune qu'Angela, avec une longue queue de cheval blonde. Elle sortait les chiens et s'occupait des poules, et son métier était de concevoir des meubles. Je n'aimais pas leurs chiens et je changeais toujours de trottoir quand elle les promenait.

– On a mis les chiens dehors pour qu'ils ne t'embêtent pas, d'accord ?

Papa était allé à leur mariage. Elles m'avaient invitée aussi, mais je n'y avais pas été. Trop d'agitation.

Leur salle de bains semblait sortir tout droit d'un hôtel, ou d'un film, ou d'une publicité pour les salles de bains. Après avoir été aux toilettes, je me lavai les mains et me brossai les dents avant d'entrer dans la grande cabine de douche, avec son mur de verre. À la maison, il y avait une salle de bains pour toute la famille, et le pommeau de douche était un tube de caoutchouc relié au robinet. Papa trouvait que les bains consommaient trop d'eau, si bien que nous n'en prenions qu'un par semaine et nous nous douchions le reste du temps. La douche d'Angela et Nadine était très agréable. Une fois propre, je me peignai les cheveux dans ma chambre, les rassemblai en chignon, m'habillai, fis le lit et descendis l'escalier.

Il faisait beau. Le soleil entrait à flots par les portes- fenêtres. La cuisine était ouverte, moderne, tout en lignes droites et angles bien nets. On aurait dit l'une de ces maisons dans la partie « après » des émissions de rénovation. Papa adorait ça et se moquait toujours des propriétaires. « Ils ont plus d'argent que de bon sens ! » criait-il, ou bien, « Mais pour qui se prennent-ils, enfin ? »

Angela faisait cuire des saucisses et du bacon.

– Tu en veux, Sally ?

J'avais faim. Je n'avais pas mangé les haricots à la tomate et le toast la nuit dernière, trop perturbée.

– Oui, s'il vous plaît.

Il y avait deux chiens à la fenêtre, les yeux fixés sur le bacon qu'Angela venait de retourner dans la poêle.

– On dirait que les garçons ont faim, sourit Nadine en leur faisant un signe de la main.

Ils aboyèrent en réponse.

– Quels garçons ? demandai-je.

– Les chiens, Harry et Paul.

– Drôles de noms pour des chiens.

Ce fut au tour d'Angela de sourire.

– On leur a donné le nom de nos ex-maris.

Elles éclatèrent de rire et je souris aussi, même si je savais que ce n'était pas très poli envers leurs ex-maris.

Je passai sept heures et quinze minutes au commissariat de police. Ils prirent ma photo et mes empreintes digitales. Ils me laissèrent seule dans une pièce pendant les quarante-cinq premières minutes, puis deux femmes en costume entrèrent : la sergente Catherine Mara et l'inspectrice Andrea Howard, suivies de près par un homme à l'air grincheux qui se présenta comme Geoff Barrington, mon avocat. Howard alluma un enregistreur et elles déclinèrent leurs noms. Comme je ne voulais pas les regarder, je fixai la table en bois, tout égratignée. Quelqu'un y avait gravé « salope » en majuscules aux angles aigus. C'est un mot très impoli.

Elles me demandèrent trois fois de leur raconter comment mon père était mort, et devoir me répéter encore et encore m'agaça un peu. Geoff poussa un profond soupir et me dit que la meilleure chose à faire était de répondre à leurs questions. Elles me demandèrent pourquoi je ne savais pas qu'un incinérateur privé ne brûlait pas assez fort pour réduire un corps en cendres. Je secouai la tête et elles me demandèrent de répondre à haute voix pour l'enregistrement. Je dis que je ne savais pas car nous y avions toujours brûlé tout ce qui n'était pas du plastique.

Puis elles me posèrent des questions sur les lettres de mon père, et notamment pourquoi je ne les avais pas lues. L'une d'elles éclata de rire quand je dis que j'avais songé attendre mon anniversaire, ce qui me mit en colère.

– Pourquoi riez-vous ? criai-je.

Geoff posa sa main sur mon bras, mais je le repoussai.

– Sally, vous attendez toujours votre anniversaire pour ouvrir le courrier ?

– Je ne reçois pas de courrier !

Il griffonna à nouveau quelque chose dans son carnet et demanda aux policières de s'abstenir de rire, car cela perturbait sa cliente. Je le dévisageai. Il semblait aussi épuisé que moi.

Mara me demanda ma date de naissance, alors que je l'avais déjà donnée deux fois. Puis elles me demandèrent ma vraie date de naissance, mais je n'étais pas sûre de comprendre. Puis elles me posèrent des questions sur mon adoption – qui étaient mes vrais parents ? J'étais surprise, car je ne comprenais pas le lien. Je leur répondis que maman et papa m'avaient adoptée par le biais d'un foyer quand j'avais six ans, et que je ne savais rien de mes parents biologiques. Elles me demandèrent quel était mon plus ancien souvenir, et je leur répondis que c'était souffler les bougies de mon gâteau pour mon septième anniversaire. Elles me demandèrent de plusieurs façons si je me rappelais quoi que ce soit avant cette date, et je leur répondis que non. Puis elles me demandèrent d'essayer de m'en souvenir, et je leur répondis que papa m'avait toujours dit que je n'avais pas à me forcer à me souvenir si je n'en avais pas envie.

– Mais vous devez bien avoir des souvenirs de votre petite enfance, insista Howard.

Je secouai la tête, et elles me demandèrent de répondre à haute voix pour l'enregistrement.

– Je ne me rappelle rien avant mon septième anniversaire, dis-je.

Geoff déclara qu'il voulait leur parler dans le couloir.

Peu après, Angela vint m'apporter un burger et des frites de Supermac's. Un autre policier se tenait dans un angle de la pièce. Je lui proposai quelques frites, mais il refusa.

– C'est gentil, dit-il.

Je l'aimais bien. Il ressemblait un peu à Harrison Ford jeune. J'aurais bien aimé discuter avec lui, mais il retomba dans le silence, en fixant ses pieds. Moi aussi, je regarde mes pieds quand je suis mal à l'aise.

Angela me dit que la police s'affairerait encore quelques jours chez moi, et que je serais peut-être accusée d'un crime.

– Quel crime ? demandai-je.

– Laissons Geoff faire son travail, se contenta-t-elle de répondre. Il essaie sincèrement de faire au mieux pour toi.

8

Je passai cinq nuits chez Nadine et Angela. La plupart du temps, Geoff discutait avec Angela et m'ignorait, ce qui me convenait très bien, mais ils parlaient tout le temps de moi. Angela s'assurait parfois que je comprenais ce qu'ils racontaient, mais Geoff ne s'adressait jamais directement à moi, sauf la dernière fois, dans son bureau à Roscommon, quand il avait essayé de me serrer la main en me disant au revoir, mais que j'avais vite retiré la mienne. Observer quelqu'un est plus facile quand il ne vous observe pas en retour. Geoff était bel homme, et il devait être bon avocat, puisqu'il nous apprit que, eu égard aux circonstances, je ne serais sans doute pas poursuivie pour atteinte à l'intégrité du cadavre. Angela dit que c'était à cause de mon handicap.

Geoff et Angela tombèrent d'accord pour dire que la loi ne leur permettrait pas de faire d'elle ma tutrice, ni de faire de moi une pupille de l'État, car j'étais adulte et j'avais quasiment toujours pris mes propres décisions, même s'il m'arrivait de me « fourvoyer ». Mais Geoff ajouta que le tribunal poserait peut-être une condition – qu'il me faudrait m'adresser à Angela, ou à la police, la prochaine fois que je serais face à un sérieux dilemme. Par exemple, s'il me venait à nouveau à l'idée d'incinérer un corps, Angela jaugerait la situation et me dirait quoi faire. L'exemple ne me parut pas judicieux. Je n'avais aucune intention d'endurer à nouveau toute cette agitation.

Geoff m'apprit que mon père m'avait laissé de l'argent. Difficile de dire combien pour le moment, car il s'agissait pour la plupart de placements et d'actions, mais il allait étudier la question. Il s'agissait en tout cas d'une somme « suffisante pour vivre un bon moment, en faisant attention ». Mais il me faudrait dorénavant payer la taxe sur les ordures ménagères et les trier dans des poubelles de couleurs différentes – compost, cartons, verre et plastique – que je laisserais au portail une semaine sur deux, pour qu'elles soient ramassées par les éboueurs avec leur camion-poubelle qui sentait si mauvais. Le facteur passerait déposer le courrier, mais on m'assura qu'il n'entrerait jamais chez moi. Angela estimait que ce serait bien plus pratique.

Je n'aimais plus rester seule chez moi, car des gens n'arrêtaient pas de frapper à la porte. Ils voulaient m'interviewer ou connaître « ma version des faits ». C'était l'histoire de mon adoption qui les intéressait, plutôt que le fait que j'avais fait brûler mon père. Je n'y comprenais rien. En quoi les deux évènements étaient-ils liés ?

Désormais, tout le monde me dévisageait au village. Certains souriaient et penchaient la tête sur le côté : une expression de sympathie. Certains traversaient la rue en me voyant arriver, ce qui

m'allait très bien. Certains se mirent à me dire bonjour, même les jeunes autour de la station-service, en levant la tête de leur téléphone.

– Salut, Mary !

Ils pouvaient bien m'appeler comme ils voulaient. Mon nom est Sally.

La police avait saccagé toute la maison. Je ne pus m'empêcher de hurler devant ce spectacle. Angela et Nadine étaient avec moi. Angela me fit respirer et compter jusqu'à dix jusqu'à ce que je me recentre et, cela fait, nous commençâmes à tout remettre en ordre. Au bout d'un moment, je leur demandai de partir, car elles ne savaient pas où ranger les choses et je préférais encore le faire toute seule.

En partant le troisième soir après mon retour à la maison, Angela dit qu'elle passerait me voir deux fois par semaine, et que j'étais toujours la bienvenue chez elle. Elle me tendit la première partie des lettres de papa. Elle me dit que je n'avais rien fait de mal et que je ne devais pas être triste. À ce stade, j'avais bien saisi qu'essayer de brûler le corps de papa avait été une erreur. On me l'avait assez répété. Quand on m'explique clairement les choses, sans plaisanteries ni ambiguïté, je les comprends parfaitement. À les entendre, on aurait cru que j'avais passé des années à brûler insouciamment des corps humains. Je ne l'ai fait qu'une fois, et mon père m'avait dit de le faire, plus ou moins.

Une fois la maison enfin rangée, le 13 décembre à 20 heures, je m'assis devant la télé pour regarder *Holby City*. Dans cet épisode, c'était l'anniversaire d'Essie, et je me souvins alors que c'était aussi mon anniversaire. Je mis l'épisode en pause. Comment avais-je pu l'oublier ? Je n'oublie jamais rien. Mais avec toutes ces distractions…

Ces dix dernières années, j'avais fait mon propre gâteau d'anniversaire en suivant la recette du livre de Delia Smith. J'avais beau la connaître par cœur, j'aimais bien la consulter tout de même. Delia me plaisait. Sur la couverture, elle souriait dans son chemisier rouge. J'avais toujours eu un chemisier semblable au sien, rouge vif, boutonné jusqu'au cou. On pouvait compter sur elle. Si j'avais un jour une meilleure amie, ce serait sans doute quelqu'un comme Delia.

L'heure était trop tardive pour me lancer dans la confection d'un gâteau d'anniversaire, mais j'avais aujourd'hui quarante-trois ans. Je décidai de lire la première partie de la lettre de papa après la fin de l'épisode de *Holby City*. Arrivée au générique, j'éteignis la télévision. Il y avait deux pages à lire. Chaque fois que papa recevait une longue lettre, il se versait un verre de whiskey. Maintenant que j'étais à la tête du foyer, il était temps de faire les choses à sa façon, excepté bien sûr pour ce qui était de brûler les ordures.

1er novembre 2017

Ma chère Sally,

J'imagine que nous savions tous les deux que ce jour arriverait bientôt. Je suis désolé si tu es triste, mais je comprends si tu ne l'es pas.

La première chose à faire est appeler le Dr Angela Caffrey. Son numéro est le 085-5513792. Fais-lui part de mon décès. Elle sera peut-être surprise, car cela fait si longtemps que je l'évite, mais comme toi, je n'aime pas l'agitation, et grâce aux médicaments que tu as été me chercher à Roscommon, je n'ai pas souffert. J'avais peur de perdre la tête, mais quand j'irai me coucher ce soir, je pense rester au lit jusqu'à la fin. Ces derniers temps, j'ai de plus en plus de mal à me lever et m'habiller, et je sais que tu m'apporteras mes repas et que tu prendras soin de moi, car tu es une bonne fille.

J'ai un cancer du pancréas. Au début, il y a quelques mois, ce n'était qu'une douleur dans mon dos. Un oncologue de Dublin m'a confirmé que la maladie était en phase terminale. Elle a dû beaucoup progresser depuis, donc tu n'auras sans doute pas à t'occuper de moi très longtemps. Si cela dure plus de six semaines, je te demanderai d'appeler Angela pour qu'on m'emmène en soins palliatifs. Quelle horreur. Si je tombe dans le coma, tu devras aussi l'appeler. J'ai bien conscience que tu n'aimes pas les conversations téléphoniques, mais tu es une fille intelligente et je sais que tu le feras quand même.

En ce qui concerne mes funérailles, je me rends compte que je ne t'en ai jamais clairement parlé : appelle les pompes funèbres O'Donovan à Roscommon. Angela t'aidera également avec tout cela. Normalement, j'aurais dû être enterré avec ta mère à Dublin, au cimetière de Glasnevin, mais tu sais bien que, comme toi, je n'aime pas beaucoup cette ville.

Nos comptes sont à jour. J'en ai ouvert un à ton nom chez AIB, à Roscommon. Le directeur s'appelle Stuart Lynch. Il comprendra ta situation, et tu as là-bas assez d'argent pour vivre confortablement jusqu'à l'expertise du testament, date à laquelle tu hériteras de tous nos biens. Ta mère vient d'une famille aisée, et nous avons pris soin de ne pas vivre au-dessus de nos moyens justement pour que tu n'aies pas de dettes à payer après ma mort. L'avocat de la famille s'appelle Geoff Barrington, de Shannonbridge. Il sait tout ce qu'il y a à savoir sur toi et fera en sorte que tu ne manques de rien. Il est au courant de certaines choses que tu ignores encore, mais nous y viendrons plus tard.

Je voudrais qu'on m'enterre à St John's Church of Ireland, à

Lanesborough. L'église est si belle, et le cimetière me plaît. Je ne vais pas te demander trop de choses, mais j'aimerais bien que tu demandes au chœur de chanter « Be Thou My Vision *». J'étais enfant de chœur quand j'étais petit, et c'était mon hymne préféré, car nous changions certains des mots pour faire rire les autres. Oh, qu'est-ce que nous avons pu nous amuser à cette époque… Mais je digresse.*

Tu n'es pas obligée d'assister à l'enterrement, si tu n'en as pas envie. Mais si tu t'en crois capable, cela me ferait plaisir que tu y ailles. Il n'y aura sans doute pas plus de dix personnes, et tu les connaîtras toutes. Certaines des commères de Carricksheedy viendront peut-être, mais tu n'auras qu'à les ignorer. Je crois que je t'ai causé assez d'ennuis comme ça ; tu vas avoir une semaine bien remplie. Attends celle d'après pour lire la suite de la lettre, s'il te plaît.

Ton papa qui t'aime

Je vidai mon verre de whiskey et appelai Angela.

– Il faut que j'organise son enterrement, dis-je.

– Je sais, ma chérie. J'ai déjà lancé le mouvement, j'espère que ça ne t'embête pas ? J'ai gardé une copie de la lettre de ton père, et j'ai appelé les pompes funèbres. La police veut bien nous rendre le corps, donc il n'y a pas grand-chose à faire. Le seul ennui, c'est qu'il n'y a pas de chœur dans l'église de Saint-Johns. Je ne savais pas que ton père était religieux…

– Il ne l'était pas, mais parfois, en été, quand maman était encore vivante, nous allions pique-niquer là-bas.

– Au cimetière ?

– Parfois, oui.

– Tu as envie d'assister à l'enterrement, Sally ?

– Non. Mais j'irai quand même.

– L'ennui, c'est que comme tous les journaux du pays en ont parlé, il y aura peut-être…

– Il voulait que j'y aille.

– Je sais, mais…

– J'irai. Vous viendrez, avec Nadine, s'il vous plaît ?

– Bien sûr que nous viendrons. Mais…

– Merci. Vous avez déjà choisi une date ?

– Non, j'attendais que tu lises la lettre pour te laisser décider.

– Demain, c'est possible ?

– Ce sera difficile de tout organiser d'ici là, j'en ai peur. Mardi prochain, peut-être ?

– C'est presque dans une semaine.

– Je ne pense pas qu'on puisse arranger ça plus tôt. Il faudra que je

prévienne la police.

– Pourquoi ?

– Beaucoup de gens s'intéressent à toi, Sally. J'imagine que tu ne comprends pas vraiment à quel point il est inhabituel de brûler le corps de son père, et il y a d'autres choses encore… dans ses lettres.

– J'ai cru comprendre que mon nom de naissance était Mary ? Les gens m'appellent comme ça dans la rue.

– Je t'en supplie, n'achète pas de journaux, n'écoute pas la radio, et ne regarde pas les nouvelles à la télé.

– Pourquoi ?

– Tu fais les gros titres, et pour la plupart, ce qu'on raconte n'est que pure spéculation. Personne ne pourrait deviner la vérité : elle est consignée dans les lettres de ton père.

– Je n'ai pas le droit de lire la suivante avant la semaine prochaine.

Angela poussa un profond soupir.

– Il faut que j'y aille, maintenant, repris-je. C'est l'heure de *Line of Duty*.

– D'accord, ma chérie. Tu veux que je passe demain ? Il te faut quelque chose ?

– Non, merci.

Et je raccrochai.

9

Le samedi suivant, je passais la serpillère dans la cuisine, à l'arrière de la maison, lorsque j'entendis un bruit dehors. Un garçon passa à vélo devant la fenêtre, peu assuré sur les touffes d'herbe, en direction de la grange. Il fut suivi quelques secondes plus tard par deux autres garçons et une fille plus jeune, assise sur le porte-bagage de l'un des deux autres, ce qui ne me semblait pas très sûr. Je ne suis pas douée pour deviner l'âge des gens, mais les garçons devaient avoir entre douze et dix-huit ans. Un grand maigre, un avec la peau noire, un avec des taches de rousseur.

J'ouvris la porte de derrière et appelai :

– Qu'est-ce que vous faites là ?

– Oh ! merde, c'est elle ! cria le grand maigre.

La petite fille hurla. Les garçons firent demi-tour et repartirent le long de la maison en pédalant furieusement.

– Sally Diamond, sale folle ! cria celui avec des taches de rousseur.

Le garçon à la peau noire ne regardait pas où il allait et roula avec un cahot sur la pelle couchée dans l'herbe. La petite fille tomba de l'arrière pile au moment où la pelle se redressait au passage du vélo : le manche lui cogna le front. On aurait dit une scène sortie d'un Bugs Bunny. Le garçon ne s'arrêta pas, et s'en alla à toute vitesse avec les autres.

Je m'attendais que la petite fille pleure. Elle n'avait pas cessé de crier de façon hystérique depuis qu'elle m'avait vue. Mais elle restait étendue sur l'herbe, immobile, silencieuse.

Je m'approchai prudemment. Ses yeux étaient fermés. Je lui touchai la joue, qui était brûlante. Je posai la main sur sa poitrine étroite et sentit son cœur battre. Elle n'était pas morte. Elle devait avoir une commotion cérébrale. Papa m'avait appris les premiers secours, et me rafraîchissait la mémoire chaque année, le 1er octobre. C'était pour ma propre sécurité, mais il disait que cela pourrait aussi me servir à aider les autres en cas de besoin. Je n'avais encore jamais assisté à un accident. Je soulevai la tête de la petite fille et, sans surprise, sentis une grosse bosse sous ses cheveux. Pas de sang ; inutile de s'inquiéter, du moins pour le moment. Je la soulevai – une main sous ses genoux, l'autre pressant sa tête contre mon épaule – et l'amenai à l'intérieur pour l'étendre sur le sofa du salon. Je la couvris d'une couverture pour la garder au chaud, comme je n'avais pas encore allumé le poêle, et je partis chercher des cubes de glace dans le congélateur de la cuisine. Je les enveloppai dans un torchon propre et revins au salon pour soulever la tête de la petite fille et appliquer mon pack de glace maison contre l'hématome. Elle cligna des yeux, puis les écarquilla en

me voyant. Elle poussa un nouveau cri, et je compris qu'elle avait peur.

– Ça fait mal ? demandai-je.

Elle se recula précipitamment pour que je ne la touche plus, et je me rendis compte que toucher et porter cette petite fille pendant qu'elle était inconsciente ne m'avait pas dérangée. Je lui tendis le torchon glacé et déclarai :

– Tu devrais tenir ça contre ta bosse et rester allongée un moment. Tu as une commotion cérébrale. Je vais devoir appeler le Dr Caffrey. Tu veux un verre de brandy ?

Elle secoua la tête, ce qui lui arracha une grimace.

– Essaie de rester immobile. Tu fais semblant de ne pas savoir parler ? Je fais ça tout le temps. Tu es comme moi ?

Elle ouvrit de grands yeux qui se remplirent de larmes. Elle avait un joli petit visage. Après quelques instants, ses lèvres tremblèrent et elle me dit :

– Je veux ma maman.

Je soupirai.

– Moi aussi, mais je ne m'en suis aperçue que récemment, après la mort de mon père. Ta maman est vivante ?

– Oui, répondit-elle d'une voix qui montait dans les aigus. Vous voulez bien l'appeler, s'il vous plaît ?

Ah. Une question. Une question qui ne me plaisait pas. Je n'aimais pas parler à des inconnus au téléphone.

– Je vais appeler le Dr Caffrey, et elle appellera ta maman, d'accord ?

– D'accord.

Je me souvins que les enfants adoraient les sucreries.

– Tu veux un biscuit au chocolat ?

– Vous voulez bien appeler ma maman d'abord ?

– Si tu veux.

Je partis chercher le téléphone dans le bureau de papa et le rapportai dans le salon. La petite fille s'était assise sur le fauteuil de papa, de l'autre côté de la pièce, mais elle gardait le torchon pressé contre sa bosse.

J'allais lui demander son numéro quand elle me demanda :

– Je peux l'appeler moi-même ?

L'idée me semblait bonne. Je lui tendis le téléphone et elle composa furtivement le numéro – je crois qu'elle ne voulait pas que je le voie.

– Maman, tu veux bien venir me chercher, s'il te plaît ? Je suis…

Elle me jeta un bref regard.

– Je suis chez Sally la folle… Oui, je sais. Elle est là… À côté de moi. J'étais à l'arrière du vélo de Maduka. Il a filé et je suis tombée… Je ne sais pas où il est… Viens me chercher, s'il te plaît… Dépêche-

toi… Non, mais…

Elle baissa la voix…

– … mais elle m'a demandé si tu étais morte… Je ne sais pas… Maduka et Fergus et Sean voulaient voir l'endroit où elle avait… tu sais…

Elle me regarda à nouveau.

Puis une pierre traversa la fenêtre et atterrit à mes pieds. En levant les yeux, j'aperçus deux des garçons, ceux à la peau blanche, qui ramassaient des cailloux dans l'allée et les lançaient vers la fenêtre. La petite fille se ramassa dans le fauteuil ; le dossier la protègerait des éclats de verre.

Je courus ouvrir la porte d'entrée.

– Laissez-la partir ! cria le garçon aux taches de rousseur.

– Elle a une commotion cérébrale à cause de toi, Maduka, dis-je en désignant le troisième. Elle s'est cognée la tête en tombant de ton vélo. Elle est au téléphone avec sa mère.

– Oh, purée, je vais me faire engueuler…

– Vous avez cassé ma fenêtre. Lâchez tout de suite ces cailloux.

– Sally la tueuse ! me cria le grand maigre.

Mais ils lâchèrent les cailloux.

La petite fille me rejoignit à la porte, le téléphone à la main. Elle me le tendit.

– Maman voudrait savoir l'adresse.

Je ne voulais pas parler à sa maman. Je ne voulais pas de ces enfants chez moi, et je ne voulais pas d'une fenêtre brisée.

– Toi, dis-je en désignant Maduka. Dis-lui où j'habite.

Le garçon s'approcha, et je voyais à son expression que lui aussi avait peur. Je lui donnai le téléphone.

– Allô, maman ? dit-il à voix basse.

Il s'éloigna avec l'appareil. Je refusais de croiser le regard des deux autres, mais je les vis ramasser leurs vélos et reculer lentement vers le portail. Le temps que Maduka vienne me rendre le téléphone, ils avaient disparu.

Maduka et la petite fille s'assirent sur le sofa ensemble pendant que je nettoyais le verre brisé et que j'allumais le poêle. Ils se murmuraient des choses. Je découpai un bout de carton pour obturer la fenêtre.

Puis je leur donnai des biscuits au chocolat et ils en prirent un chacun, en les reniflant d'abord. Maduka lécha le sien, puis fit un signe de tête à la petite fille, et ils dévorèrent leurs biscuits en laissant tomber des miettes sur leurs genoux. Je m'assis également, et un silence s'installa.

Maduka finit par s'éclaircir la gorge.

– Alors… c'est vrai, vous avez vraiment fait ça ?

Je ne croisai pas son regard.

– Fait quoi ?

D'habitude, deviner n'est pas mon fort, mais j'avais une idée assez claire de ce qu'il voulait savoir.

– Vous avez tué votre père et vous l'avez brûlé ? Enfin non, je veux dire, vous l'avez brûlé vif ?

– Non. C'est faux. Il était mort quand je lui ai apporté sa tasse de thé du matin. Alors je l'ai sorti avec les poubelles, et comme nous brûlons la plupart de nos ordures, j'ai cru que c'était la meilleure chose à faire.

– Vous êtes vraiment sûre de ne pas l'avoir tué ?

– À cent pour cent. J'ai pris son pouls et je n'ai rien senti. La police est d'accord. J'ai fait une erreur en brûlant son corps. Je ne savais pas que c'était mal. Si je l'avais tué, je serais en prison, n'est-ce pas ?

– Ce n'est pas ce qu'ils racontent à l'école…

– Les écoles sont pleines de menteurs. Quand j'étais à l'école, on racontait toutes sortes de mensonges sur moi. Je détestais cet endroit.

Les enfants échangèrent un regard. Maduka lança :

– Fergus dit que je sens…

– Que tu sens quoi ?

– Je ne sais pas… que je sens mauvais, quoi.

Je m'approchai de lui – mais pas trop près – et reniflai.

– Tu vois ? Ce sont des menteurs. Tu ne sens rien de particulier. Pourquoi tu traînes avec des idiots comme Fergus ? C'était celui avec des taches de rousseur ?

– Non, le grand.

– Moi, c'est Abebe, sourit la petite fille.

– Pourtant, tu n'as pas l'air d'un bébé.

Elle gloussa et m'épela son nom. Je lui souris en retour.

– Ils disent que tu sens mauvais, toi aussi ?

– Non, mais il y a des filles qui disent que si je me lavais un peu plus, j'aurais le visage blanc.

– Ce sont des idiotes, elles aussi.

Leur mère arrivait : j'entendais une voiture, et peu après, je la vis se garer devant chez moi. Je dis aux enfants qu'il était l'heure d'y aller.

– Je ferai en sorte que Sean et Fergus vous paient pour la fenêtre, dit le garçon. Je leur ai dit de ne pas lancer des pierres, mais ils ne m'écoutaient pas.

– Ils ont un métier ?

– Non, on n'a que douze ans.

– Alors, je paierai moi-même. J'ai beaucoup d'argent, à présent.

– Merci, dit-il en souriant.

– Voulez-vous venir à l'enterrement de mon père ce mardi ?

Abebe ouvrit de grands yeux.

– Mais on a école…

– À votre place, je n'irais plus à l'école, dis-je. C'est une perte de

temps.

Leur mère était dehors et mettait le vélo du garçon dans le coffre de sa voiture. Elle n'approcha pas de la porte, mais elle tendait le cou pour me voir. Je restai en arrière, hors de vue. C'était une femme blanche. Je l'entendis crier aux enfants :

– Allez, dépêchez-vous, sortez de là ! Attendez qu'on soit rentrés, vous allez voir !

Je jouai au jeu que m'avait appris maman – essayer d'imaginer ce qu'elle pensait de moi – et je me rendis compte qu'elle devait avoir peur. Beaucoup de gens devaient avoir peur de moi. Sauf, peut-être, ces deux enfants. Je les aimais bien. Maduka et Abebe. J'avais oublié de demander son âge à Abebe. Je voulais savoir. Je voulais savoir où ils vivaient et ce qu'ils regardaient à la télé et si leur père était aussi gentil que le mien.

Tôt le lendemain matin, on frappa à la porte. C'était Angela, les sourcils froncés, les lèvres pincées, ce qui voulait dire qu'elle était agacée.

– Sally, mais qu'est-ce qui t'a pris ? On ne fait pas entrer les enfants chez soi !

– Je ne les ai pas invités. Ils sont venus d'eux-mêmes. La fille s'est fait une bosse, et je leur ai donné des biscuits au chocolat.

– Tu leur as dit de ne plus aller à l'école !

– Ils m'ont bien plu.

– Oui, eh bien, j'ai eu beaucoup de mal à calmer leur mère et lui expliquer ta situation. Sally, je t'en prie, essaie de réfléchir aux conséquences de tes paroles et de tes actions, surtout autour des enfants. Je suis médecin à temps plein, mais j'ai dû embaucher un suppléant la semaine dernière, le temps de gérer toute cette crise.

– Quelle crise ?

Elle avait beau avoir le visage tout rouge, elle sourit, plus éclata de rire.

– C'est toi, la crise, Sally. Tu ne fais pas exprès, mais quand tu doutes de quelque chose, il faut m'appeler, d'accord ?

– Mais je ne doute jamais de rien.

– C'est bien ce qui m'inquiète. Mrs Adebayo a tout compris désormais, mais tout ce qu'elle avait entendu, c'étaient des rumeurs comme quoi tu aurais tué ton père. J'ai réussi à la convaincre du contraire, et heureusement, les enfants lui ont dit que tu avais été gentille avec eux.

– Les deux autres garçons ont cassé ma fenêtre.

Je montrai les dégâts à Angela et lui demandai d'appeler un vitrier.

– Sally, je sais que ça t'est difficile, mais il faut que tu apprennes à te débrouiller seule. Comme par exemple lorsqu'il faut appeler un vitrier. Oh ! Seigneur, tu n'as pas de smartphone, n'est-ce pas ? Ni d'ordinateur. Mais tu sais comment chercher dans les Pages Jaunes ? Tu en as un exemplaire, il me semble ? Je crois l'avoir vu sur la commode.

Je hochai la tête.

– Eh bien, trouve un vitrier qui travaille dans le coin, et demande-lui de venir réparer ta fenêtre.

Je me mis à faire les cent pas dans la pièce.

– Sally, je sais que ton père ne voulait que ton bien, mais il t'a surprotégée. Jane avait raison, il aurait fallu que tu ailles à l'université.

Jane était le nom de ma mère. Elle et papa s'étaient disputés au

sujet de mes études. Papa avait gagné.

– Je n'aime pas parler aux inconnus.

– Eh bien, tu as laissé entrer deux inconnus chez toi hier, et tu n'as eu aucun mal à leur parler. J'ai cru comprendre que tu les avais invités aux funérailles de ton père ?

– Oui.

– Pourquoi ? Ce ne sont que des enfants.

– Je les aimais bien.

– Tu vois bien que tous les inconnus ne te déplaisent pas forcément.

Je n'avais pas vu les choses ainsi.

– Alors trouve un vitrier à Roscommon et demande-lui de venir réparer la fenêtre, d'accord ?

– Mais s'il est méchant ? S'il m'agresse ? Ou s'il fait partie de ceux qui pensent que j'ai tué mon père ?

– La plupart des gens connaissent la vérité. Et ceux qui l'ignorent, eh bien…

– Ils ont peur de moi ?

– À mon avis, le vitrier viendra réparer la fenêtre et repartira aussi vite que possible.

– Alors, je n'aurai pas besoin de lui faire une tasse de thé ?

– Tu ne devras faire qu'une seule chose, le payer.

– En liquide ?

– Oui, il préfèrera sans doute du liquide. Écoute, je dois y aller, je suis en retard au cabinet. Ne m'appelle que si tu as un problème. Et raccroche bien ton téléphone pour m'éviter de venir jusqu'à chez toi ! Je te verrai mardi à l'enterrement, mais là, je suis très occupée.

Je savais que je devais m'excuser.

– Excusez-moi, Angela.

– Heureusement, ton histoire est déjà du réchauffé. Les médias sont passés à autre chose. Un élu de la région a été accusé d'avoir accepté plus de six millions d'euros de pots-de-vin, et un homme à Knockcroghery a tué son meilleur ami hier. Il faut que j'y aille. Au revoir !

Et elle partit dans une bouffée d'antiseptique. J'aimais bien cette odeur. Angela était toujours propre.

En montant dans sa voiture, elle me cria :

– Oh, et il faudra qu'on fasse quelque chose pour Noël ! Tu n'auras qu'à venir manger chez nous.

Le coup de téléphone au vitrier ne fut pas aussi difficile que je l'imaginais. Je m'étais entraînée avant d'appeler. Le plus compliqué fut de lui indiquer comment venir chez moi. Comme j'étais très loin de Roscommon, il y aurait des frais de déplacement de 80 euros, et il me faudrait payer pour la vitre et pour le temps passé à la mettre en

place. Il fallait que je prenne des mesures puis que je rappelle. La femme au téléphone avait une voix agréable, avec un accent étranger que je n'arrivais pas à identifier.

Après avoir noté les dimensions nécessaires, je la rappelai. Cette fois, son attitude était différente, et comme je ne pouvais pas voir son visage, j'avais du mal à jauger son humeur. Elle me demanda de reconfirmer mon nom et mon adresse, puis elle me demanda si j'étais la fille de Thomas Diamond.

– C'est bien moi.

– D'accord, répondit-elle. Alex sera chez vous demain matin vers dix heures.

Alex arriva à l'heure dite et remplaça la fenêtre en moins d'une heure, quasiment sans mot dire. Je restai dans la cuisine pendant son intervention. Lorsqu'il vint me trouver pour que je le paye, il marmonna :

– Mes condoléances pour votre père.

– Je n'aurais pas dû essayer de le brûler. C'était une erreur.

Sans rien ajouter, il remonta dans son van et partit.

11

Les funérailles se déroulèrent le mardi 19 décembre. Bien qu'Angela ait proposé de m'emmener à l'église, je pris ma voiture pour y aller. Elle m'avait dit qu'il était d'usage de former un cortège derrière le corbillard, mais je n'en voyais pas l'utilité. Deux policiers étaient postés devant le cimetière pour empêcher les photographes d'entrer. Contrairement à ce qu'avait prédit Angela, les médias s'intéressaient toujours à moi. En approchant de l'église, je vis des gens qui tendaient leurs portables vers moi. Tous les habitants semblaient s'être déplacés ; le village entier devait être paralysé. Je connaissais tous ces gens de vue, sinon de nom.

Je portais le manteau noir que mettait maman pour les enterrements, et dessous une robe verte, également à maman, car on l'avait enterrée dans sa robe noire. Je portais aussi mes bottes noires et un béret à sequins rouges que, d'après papa, il fallait réserver aux grandes occasions. Je l'avais porté un jour quand nous avions été au parc zoologique de l'île de Fota, à l'époque où maman était encore en vie. Nous avions passé un très bon week-end là-bas. Mais cet enterrement aussi était une grande occasion.

Tous les gens que je reconnaissais voulaient me serrer la main. Chaque fois, je me dégageais. Puis Angela apparut à mon côté et m'expliqua :

– Te serrer la main est leur façon de t'exprimer leurs condoléances. Essaie de les laisser faire, tu veux bien ? J'aime beaucoup ton chapeau, et je crois qu'il aurait plu à ton père.

J'avais vu des enterrements à la télévision. Je savais qu'il était de bon ton de serrer la main aux gens, de pleurer et de se moucher. Je demandai à Angela une de ses pilules.

Après avoir laissé une quarantaine de personnes me serrer la main, j'entendis Angela me siffler :

– Tu es censée leur serrer la main en retour !

Ça ne me plaisait pas. Je ne voulais pas d'une telle foule. J'étais certaine que la plupart d'entre eux ne connaissaient qu'à peine mon père, et pourtant, ils avaient tous quelque chose à dire sur lui.

« Il nous a tellement aidé quand maman a fait sa crise de nerfs, paix à son âme. »

« Il savait profiter des bonnes affaires. »

« Sans lui, j'aurais fini à la rivière », confia un vieil homme aux yeux chassieux.

Je savais que, par le passé, quand maman le lui demandait, papa avait pris en charge certains de ses patients.

Nadine me prit le coude pour me faire avancer. Qu'on me touche à

cet endroit ne me dérangeait pas.

– Des amis à toi sont venus, dit-elle.

Je ne voyais pas de qui elle pouvait bien parler. Puis, derrière la foule des villageois, j'aperçus Abebe, Maduka, leur mère, et un homme qui devait être leur père.

Ignorant tous les autres, j'allai immédiatement les trouver. Mr Adebayo me dit :

– Je m'appelle Udo, et vous connaissez ma femme, Martha. Je tiens à vous présenter mes condoléances et à m'excuser pour l'intrusion de mes enfants chez vous samedi dernier. Dans la voiture, Maduka m'a avoué que ses amis avaient brisé votre fenêtre. Laissez-nous vous rembourser.

Il parlait très vite, avec un accent nigérian, je crois. Ces enfants n'étaient donc pas adoptés, contrairement à moi. Maduka avait le visage baigné de larmes.

– Nous leur avons bien dit de ne plus vous embêter, ajouta Martha.

– Vous n'avez pas besoin de me rembourser pour la vitre. Je l'ai déjà fait remplacer. Le vitrier avait peur de moi. Et je crois que les garçons avaient peur que je mette Abebe dans l'incinérateur. Ce n'est pas leur faute.

Voilà que je me remettais à trop parler. Puis je fis quelque chose d'inhabituel : je tendis la main pour effleurer la joue de Maduka.

– Ce sont de bons enfants. Mais je ne crois pas pouvoir en dire autant de leurs amis, Sean et Fergus.

J'ai une excellente mémoire.

– Je n'ai plus le droit de jouer avec eux, dit Maduka.

Martha marmonna qu'ils avaient une mauvaise influence sur lui.

– La moindre des choses étaient que les nôtres viennent à l'enterrement pour vous présenter leurs excuses, conclut-elle.

Abebe lâcha la main de sa mère et leva les yeux vers moi.

– Jeudi, on fait la crèche vivante à l'école. C'est moi qui joue la Vierge Marie. Vous viendrez nous voir ?

J'y réfléchissais lorsque l'arrivée du corbillard attira notre attention.

En songeant à l'état de ce qui devait se trouver dans le cercueil, je me dis : pauvre papa. J'aurais dû immédiatement appeler Angela. Mais il aurait dû écrire « à ouvrir le jour de ma mort » sur l'enveloppe. En majuscules. Et souligné.

Tout le monde dans le cimetière fit silence, et Angela me guida jusqu'à l'arrière du corbillard où l'on déchargeait le cercueil grâce à une ingénieuse nacelle pliable. À la suite des employés des pompes funèbres, nous nous engageâmes dans la jolie petite église. Nadine m'avait dit qu'elle s'était occupée des fleurs. Je trouvais qu'acheter des fleurs pour un mort était du gâchis, mais j'étais consciente qu'il valait

mieux ne pas exprimer chacune de mes pensées. Le pasteur au teint rougeaud s'approcha de moi, la main tendue, et je fourrai les miennes dans mes poches.

Il m'avait passé un coup de téléphone pour me demander de venir le voir la veille au soir, mais je lui avais répondu que je n'aimais pas les inconnus. Il m'avait rappelé que nous nous étions déjà rencontrés plusieurs fois lorsque j'étais petite, quand j'allais à l'église avec maman. Je lui avais répliqué qu'il n'en était pas moins un inconnu, si bien qu'il avait accepté de discuter des funérailles au téléphone. Il m'avait posé quelques questions sur papa, auxquelles j'avais répondu.

– Chaque année, nous sommes de moins en moins à l'église. Peut-être pourriez-vous vous joindre à nous, de temps en temps?

– Non. C'est terriblement ennuyeux.

Il faisait une chaleur étouffante dans l'église. Je n'y avais jamais vu autant de catholiques. Techniquement, j'étais anglicane, mais papa et moi étions tombés d'accord quelques années plus tôt – nous étions tous deux athées.

Je m'assis au premier rang entre Nadine et Angela. Mrs Sullivan, la postière, et Maureen Kenny et son mari, le boucher, étaient derrière nous. De l'autre côté de l'allée se trouvait Ger McCarthy, que je n'avais jamais vu en costume. Et rasé de près ! Je cherchai Maduka et Abebe du regard, mais ils devaient être à l'arrière.

Tout se déroula de façon aussi ennuyeuse que d'habitude, avec pour seule différence le fait d'être assis devant un cercueil. Dans son sermon, le pasteur nous rappela à quel point papa faisait partie de la communauté, ce qui me surprit car il s'était tenu à l'écart des autres autant que moi. Angela fit un discours où elle évoqua ma mère et affirma que quelles que soient les erreurs qui aient pu suivre la mort de mon père, il serait fier de moi aujourd'hui. Cette déclaration fut suivie de quelques applaudissements, et je savais que c'était vrai, car papa me disait souvent qu'il était fier de moi. Je fis un grand sourire à Angela.

Après la cérémonie, nous sortîmes dans le cimetière où j'allais autrefois pique-niquer avec mes parents. On y avait creusé un trou pour le cercueil de papa. La moitié de la foule s'en alla. Ger McCarthy me serra la main en déclarant qu'il était désolé que j'aie eu tant d'ennuis. Il fut loin d'être le seul à me dire cela avant de se retirer. Mais je repérai la famille Adebayo et me réjouis qu'ils fussent restés. Il se mit à pleuvoir dru, comme lors des enterrements à la télévision. On déposa le cercueil dans le trou, et nous pûmes enfin partir.

Angela me dit que ceux qui étaient venus à l'enterrement

s'attendraient sans doute à être invités chez moi ensuite. Certains voisins lui avaient donné à manger – des sandwichs, des tartes, des gâteaux. Apparemment, c'était la tradition. Mais je ne connaissais pas tous ces gens : pourquoi leur ouvrirais-je ma maison ? Quelqu'un m'apprit qu'ils se rendraient finalement au pub. Nadine et Angela me proposèrent de venir chez elles, mais j'étais fatiguée et je voulais rentrer dormir.

Comme elles me raccompagnaient jusqu'à ma voiture, Abebe me rattrapa et dit :

– Toutes nos condoléances pour ton papa, et désolée d'être entrée chez toi.

Sa famille suivait. Udo me dit :

– Si vous avez besoin de petits travaux chez vous, je suis sûr que Maduka se ferait un plaisir de vous aider, à moins que ce soit trop compliqué pour lui, auquel cas je pourrai m'en occuper.

– Mais… s'il vous plaît… intervint Martha, ne leur dites plus de ne pas aller à l'école. Ils aiment ça.

Après un temps de silence, je proposai :

– Et s'ils venaient prendre le thé un jour après la classe ?

Martha regarda Udo. Abebe me prit la main, et je ne me dégageai pas. La sienne était toute petite et très douce.

– Je ne sais pas… Il faut qu'ils fassent leurs devoirs… répondit Martha.

– J'étais très douée pour faire mes devoirs. Je pourrais les aider.

– Nous verrons. Peut-être après les vacances ?

– Que faites-vous pour Noël ? demandai-je.

C'était la question que j'avais le plus entendue dans la foule. Je voulais entretenir la conversation, ce qui était très inhabituel pour moi.

– Nous le passons en famille, rien d'original. Après la messe, les cadeaux, puis la dinde, des enfants qui se gavent de sucre, et un film à la télé le soir.

– Puis-je venir ?

Angela derrière moi lâcha un rire et m'effleura le coude.

– Qu'est-ce que tu es drôle, Sally ! Pas d'inquiétude, Martha, elle passe Noël avec nous.

Je déteste qu'on se moque de moi. Je commençai à tirer sur mes cheveux. Je savais que j'avais dit quelque chose qu'il ne fallait pas, même sans comprendre exactement quoi.

– Je ne trouve pas toujours les bons mots. Je suis déficiente sociale, vous savez.

– Tu ne veux pas arrêter de te décrire ainsi ? protesta Angela.

Je savais que ces mots pouvaient me servir en cas de confrontation

ou de confusion. Plus personne ne disait rien. Martha et Angela rougissaient. Je les dévisageai toutes les deux.

– J'aime beaucoup votre chapeau, dit enfin Martha.

– Merci. C'est un chapeau pour les grandes occasions.

12

En rentrant chez moi, je me mis au piano. Jouer de la musique me calme. Mais la fatigue me tomba dessus, et je partis faire une sieste. Je me réveillai au crépuscule et me rappelai que ce serait bientôt le jour le plus court de l'année. Je n'avais rien mangé depuis le petit déjeuner. Je mis la nourriture offerte par les voisins au frigo et au congélateur, tout en songeant à ce qu'ils devaient penser de moi. Ceux qui m'avaient préparé à manger n'avaient pas peur de moi. Nadine leur avait dit que j'avais fait une erreur, et ils savaient que je n'étais pas comme les autres. Je savais qu'elle voulait dire « déficiente sociale ».

Tout en faisant réchauffer un bœuf Stroganoff (accompagné d'instructions très utiles de la part de « Caroline de la station-service »), je me rendis compte que près d'une semaine s'était écoulée depuis que j'avais lu la première lettre de papa. Avant de me verser un verre de whiskey, je mangeai mon dîner, étonnée de le trouver si bon. Papa avait toujours dit que j'avais mes habitudes et qu'il ne servait à rien que j'essaie de nouvelles choses. Il faudrait que je trouve « Caroline de la station-service » pour lui demander la recette. Je sais très bien suivre les recettes.

J'ouvris l'enveloppe pour en sortir la deuxième partie de la lettre de papa.

Ma très chère Sally,

J'ai passé la plus grande partie de ta vie à te tenir loin des psycho-thérapeutes, des psychiatres (à part moi) et des psychologues.

Mes collègues ne l'avoueraient jamais, mais notre métier n'a presque rien de scientifique : la plupart du temps, nous avançons à l'aveuglette. Tous les dix ans environ, nous inventons de nouvelles façons de catégoriser les gens. On aurait pu te diagnostiquer de l'angoisse ou du stress post-traumatique. Certains te diraient même autiste, ou t'attribueraient un trouble de l'attachement. Tu es tout bonnement un peu étrange, rien de plus.

Tu es aussi unique, aussi différente que n'importe qui d'autre au monde. Tes particularités ne sont pas des handicaps (bien que nous les appelions ainsi afin que tu puisses recevoir de l'argent), mais de simples traits de personnalité. Toi, tu n'aimes pas les conversations au téléphone, et moi, je n'aime pas le chou-fleur. Sommes-nous donc si différents ?

Je n'ai jamais pu t'attribuer un trouble, car tu ne rentres dans

aucune de ces catégories. Aucune étiquette ne saurait définir toutes les contradictions de ton comportement. Parfois, tu es curieuse ; parfois, tout t'indiffère. Parfois, tu es troublée par des choses qui laisseraient la plupart des gens indifférents ; parfois, tu restes indifférente à des évènements qui dévasteraient n'importe qui. Tu n'aimes pas parler aux inconnus, mais il m'arrive d'être incapable de t'en empêcher : te rappelles-tu quand les témoins de Jéhovah sont venus chez nous ?

Souvent, tu n'apprécies pas qu'on te regarde, mais à l'occasion, tu dévisages les gens comme pour les examiner. J'imagine que c'est parce que tu veux en savoir plus sur eux. Je dois te rappeler que cela les met mal à l'aise. Ton attitude a toujours été contradictoire. Ce n'est pas un problème, mais cela m'empêche de te diagnostiquer.

Le problème, c'est que je ne crois pas qu'il soit sage de t'isoler du reste du monde. Je n'aurais peut-être pas dû te laisser vivre si loin des autres. Je crois bien que la solitude ne te dérange pas du tout, mais ta façon de prendre des décisions n'a rien de ce que nous appellerions « normal », ce qui pourrait te créer des ennuis ou te mettre dans des situations embarrassantes. Tu as besoin de conseils. Parfois, tu te laisses confondre par des problèmes importants. Ta réticence à entrer en contact avec les autres te dessert. Je sais que tu aimes bien Angela et que tu lui fais confiance, mais tu ne peux pas te reposer sur elle pour tout. Son métier l'occupe énormément, et elle doit aussi profiter de sa vie avec Nadine : impossible donc de les harceler constamment. Je n'ai pas fait en sorte que tu sois indépendante, et je le regrette.

Je me sens responsable de ton isolement, et cette maison n'arrange rien. Comme moi, elle est en train de se détériorer par endroits. Et comme toi, elle est loin de tout.

La voiture ne durera pas éternellement. Il te serait facile d'en acheter une autre, mais je crois que ta mère avait raison il y a toutes ces années, quand elle disait que nous devions trouver comment te socialiser. Je sais que tu détestais vivre à Roscommon, mais il faudrait que tu sois plus proche des gens. Que dirais-tu de déménager à Carricksheedy même ? D'autant plus que tu n'as pas besoin d'une maison avec trois chambres. Te laisser passer tout ton temps ici avec ton père pour seule compagnie était égoïste de ma part.

Nous avons négligé le jardin. Tu te rappelles l'époque où ta mère y faisait pousser des fleurs sauvages ? En été, il était tout bourdonnant d'abeilles et de papillons. Ne pas avoir entretenu cette tradition est l'un de mes nombreux regrets. Tu avais composé une chanson là-dessus… Je t'en prie, continue à chanter

et à jouer du piano pour le restant de tes jours. Cela t'apaise, et je suis sûr que beaucoup de gens adoreraient t'écouter.

Je crois que Ger McCarthy souhaite depuis longtemps acheter notre terrain. Il m'a même posé la question il y a quelques années, mais j'avais peur que tous ces changements te troublent. Je t'ai traitée comme une enfant, et je m'en excuse, ma chérie. Il rénoverait sans doute le bâtiment, et il s'occuperait du champ ; il loue déjà celui qui jouxte sa maison, comme tu le sais. Je te conseille de lui vendre la propriété. Mais laisse-toi guider par l'agent immobilier. Notre maison, bien que négligée, est de belle taille avec de grandes pièces, et le terrain est fertile, idéal pour y faire paître des vaches ou des moutons. Nous avons beau être isolés, le village s'étend. On a même construit des appartements dans la rue principale ! Qui aurait pu l'imaginer ? Peut-être pourrais-tu te renseigner pour savoir si l'un d'eux est à vendre ?

Et que dirais-tu de travailler ? Je ne vois pas quel métier pourrait te convenir, mais je crois que quitter régulièrement la maison te ferait du bien.

Au fait, tu n'as pas à t'inquiéter pour les factures, elles sont toutes réglées par prélèvement automatique et Geoff Barrington gardera la main tant que la succession ne sera pas réglée.

Au début, cela m'amusait que tu fasses semblant d'être sourde. Mais désormais, je crois que c'était une mauvaise idée. Tu devrais parler aux gens. Leur demander de leurs nouvelles. Un simple « comment allez-vous ? » suffit pour entamer une conversation. Essaie de les regarder dans les yeux. Même si la réponse ne t'intéresse pas, tu finiras par te faire des amis. Jusqu'à maintenant, tu n'en as eu qu'à l'école, et malgré les mauvais moments que tu y as passés, certaines de tes camarades étaient gentilles et voulaient t'aider. Tu t'en souviens ? Le monde est pareil : tu y trouveras plus d'amis que d'ennemis. Pars donc à leur rencontre.

Janet Roche donne des cours de peinture, ce qui pourrait être une bonne façon d'apprendre à connaître les gens. Ian et Sandra, à la bibliothèque de Roscommon, organisent toutes sortes d'activités et apprennent aux gens comment se servir d'un ordinateur. C'est gratuit. Je commencerais par là, si j'étais toi.

C'est tout pour le moment, ma chérie. Passe une bonne semaine. Avant d'ouvrir la dernière lettre la semaine prochaine, mange un bon dîner et bois un peu de whiskey. Je dois t'apprendre beaucoup de choses et je ne veux pas que tu te sentes submergée d'informations.

Ton papa qui t'aime

Pourquoi déménagerais-je ? Habiter ici me plaisait. Je ne voulais pas vivre au village, et encore moins me faire des amis. Je pourrais peut-être travailler comme baby-sitter. Surveiller Abebe et Maduka. Martha et Udo me les confieraient de temps en temps. Ils n'auraient pas besoin de me payer.

Il y avait autre chose d'étrange. Papa évoquait un stress post-traumatique dans sa lettre. De quel traumatisme pouvait-il bien parler ?

13

Le lendemain, je me rendis à la poste. J'y trouvai une longue file de gens qui bavardaient entre eux, mais à mon entrée, tout le monde se tourna vers moi et le silence tomba. La femme qui me précédait dans la queue était présente à l'enterrement.

– Nous ne savions pas que tu pouvais parler, me dit-elle.

– Comment allez-vous ? lui demandai-je, comme l'avait suggéré papa.

Au lieu de répondre, elle déclara :

– Je suis Caroline, de la station-service. Je t'ai déposé un ragoût il y a quelques jours. Quand on souffre, garder les idées claires est si difficile, sans parler de cuisiner…

– C'était délicieux, répondis-je. Puis-je avoir la recette ?

Je la regardais bien en face. Elle avait les lèvres rouges et les yeux bleus, et elle devait être un peu plus jeune que moi, mais je ne suis pas douée pour deviner les âges.

– Bien sûr ! Je te l'envoie par mail ?

– Je ne sais pas me servir d'un ordinateur, mais je vais prendre des cours à la bibliothèque après Noël. C'est gratuit.

Je m'en étais assurée en appelant la bibliothèque le matin même. La conversation avait été fluide, et mon interlocuteur – Ian – très gentil.

– Tu n'as pas de portable non plus ? Je pourrais te l'envoyer par texto…

– Non.

– Alors je l'écrirai sur un bout de papier, et tu n'auras qu'à venir me voir à la station-service pour que je te la donne.

– Merci. J'ai les idées très claires, vous savez. Mais c'est parce que je ne gère pas le deuil comme la plupart des gens, à cause de ma déconnexion émotionnelle. Comment allez-vous ? réessayai-je, au cas où.

– Oh, je suis très occupée en ce moment, dit-elle en me montrant un paquet d'enveloppes. J'essaie d'envoyer toutes mes cartes de vœux avant Noël !

Le facteur nous en avait apporté ces dernières semaines, certaines adressées à papa, d'autres à moi. Il faudrait sans doute que je les ouvre.

Je ne trouvais rien d'autre à dire à Caroline.

La file avançait lentement, la plupart des clients confiant d'encombrants colis à Mrs Sullivan par l'étroite ouverture du comptoir.

– Que vas-tu faire pour les fêtes ? me demanda Caroline.

– Angela et Nadine m'ont invitée, plus ou moins, mais je ne sais pas si je vais y aller. Peut-être que je resterai chez moi.

– Les lesbiennes ?

– Oui.

Je la regardais toujours bien dans les yeux, et je vis qu'elle fronçait les sourcils. Qu'avais-je dit de mal ?

– Il ne faut pas traîner avec ces gens-là. Moi, depuis la mort de ta mère, c'est à Roscommon que je vais chez le médecin. On risquerait de croire que tu en es une, toi aussi !

– Une quoi ?

– Tu sais. Une lesbienne, répéta-t-elle en baissant la voix.

– Eh bien, je suis hétérosexuelle, mais seulement en théorie.

Elle me dévisagea avec confusion.

– Comme je n'ai jamais fait l'amour, je ne peux pas en être sûre à cent pour cent.

Caroline se détourna. Apparemment, la conversation était terminée. Tout de même, j'étais fière d'avoir pu la mener à bien. Elle sortit son téléphone et regarda ses réseaux sociaux. Après son tour, elle m'adressa un signe de tête en partant.

– Au revoir, dis-je. Merci pour la discussion.

Elle ne répondit pas.

Derrière sa vitre, Mrs Sullivan pencha la tête sur le côté.

– Sally, hurla-t-elle, toujours comme si j'étais sourde. Comment vas-tu ?

– Très bien, merci. J'aurais besoin de l'adresse de Martha Adebayo, s'il vous plaît. Elle n'est pas dans l'annuaire.

– Martha, la prof de yoga ?

– Je ne sais pas ce qu'elle fait dans la vie. Elle a un mari nommé Udo, et deux enfants.

– Oui, je vois très bien. Son studio se trouve dans Bracken Lane, près du boucher. Sunflower Studio. Je ne crois pas pouvoir te donner son adresse personnelle. Que voudrais-tu en faire ?

Je fis à nouveau semblant d'être sourde et me détournai pour partir.

– Joyeux Noël ! me cria-t-elle.

Je ne répondis rien.

– La pauvre, dit-elle à l'homme derrière moi. Je crois que son audition va et vient.

Je grimpai la colline et pris à gauche dans Bracken Lane, devant le boucher. Sunflower Studio était juste à côté. À l'époque, c'était un fleuriste, mais après l'ouverture d'un supermarché dans le village de Knocktoom, à dix kilomètres de là, le fleuriste, l'épicier et la boulangerie avaient tous peu à peu fermé, ne laissant que le petit supermarché Gala et la station-service Texaco.

La grande vitrine laissait voir six femmes et un homme, le dos tourné, les jambes tendues, le derrière levé, les bras loin devant. Martha, également face au mur, montrait l'exemple : ils se redressèrent lentement, les mains vers le plafond, les doigts écartés, en relâchant les bras et les épaules, en secouant la tête pour disperser la tension. J'avais suivi un cours de ce genre à l'émission du matin quelques années plus tôt, et papa se joignait parfois à moi. Il disait que l'exercice m'était bénéfique, mais à part de longues promenades autour de notre terrain, je n'en avais pas fait beaucoup dernièrement.

Le cours s'achevait. Les élèves récupérèrent plusieurs couches de vêtements soigneusement pliés dans des casiers et se mirent à les enfiler. Apparemment, ils ne pouvaient pas se doucher sur place. Je songeai à nouveau à la douche absolument parfaite d'Angela et Nadine.

Puis j'entendis la voix de Martha.

– Sally ! Entre donc. Tu es venue t'inscrire ?

J'entrai en laissant les autres sortir, et je ne relevai les yeux que lorsque nous fûmes seules.

– Comment allez-vous ? entamai-je.

– Pas trop mal. Un peu transpirante.

Il faisait chaud, et le comptoir qui datait de l'époque du fleuriste était toujours là. Martha partit se servir de l'eau au distributeur.

– C'était le dernier cours avant Noël, mais tu es la bienvenue à la reprise, le 4 janvier. Cent euros les huit cours. Te détendre un peu te ferait certainement du bien…

– Voulez-vous du baby-sitting gratuit ?

– Pardon ?

– Je sais que je n'ai aucune expérience, mais maman disait toujours qu'il faudrait que je trouve un travail, et je n'avais jamais rencontré d'enfants que je ne détestais pas, avant les vôtres. Je pourrais leur faire à manger. J'ai pris des cours de secourisme, donc ils seraient parfaitement en sécurité avec moi. Et j'étais bonne élève, donc je pourrais les aider à faire leurs devoirs.

Les mots m'échappèrent pêle-mêle. J'examinai son expression pour voir si elle m'avait comprise.

– J'ai fait des réserves de biscuits au chocolat, et je vous promets que je ne leur dirai pas de ne pas aller à l'école. Je suivrai toutes vos instructions. Vous pourriez me les mettre par écrit. Pour ce qui est de suivre les instructions, je suis très douée. Je pourrais aller chercher vos enfants à l'école et les ramener chez vous aussi souvent que vous le voudrez.

Elle souriait largement, ce qui était bon signe. Elle me fit signe de m'asseoir avec elle et but l'eau dans son verre en plastique.

– Je suis contente que tu aimes bien mes enfants.

– Alors, le babysitting ? demandai-je.

– Écoute, Sally, ne le prends pas mal, mais je ne suis pas certaine que tu aies… les meilleures dispositions pour ce travail. De plus, je ne travaille qu'à temps partiel. Je suis chez moi à la sortie des classes. Nous n'avons pas besoin d'une baby-sitter.

– Pourquoi pensez-vous que je n'ai pas les bonnes dispositions ? dis-je, agacée.

– Sally, tu n'as aucune formation. Encore une fois, je suis contente que tu aimes bien mes enfants, mais qu'ils soient les seuls à te plaire est assez… curieux. Et s'ils faisaient un caprice ? Je ne sais pas comment tu réagirais s'ils t'énervaient.

– Le plus souvent, quand je suis en colère ou déprimée, je m'arrache les cheveux.

– Seigneur ! Ça les mettrait en panique, tu ne t'en rends pas compte ?

– Je n'arracherais pas *leurs* cheveux. Et parfois, je joue du piano pour me calmer.

– Je suis désolée, Sally. Si tu cherches un travail, je ne pense pas que le baby-sitting te convienne. Mais tu sais, je crois vraiment que le yoga pourrait t'aider à gérer le stress. Je te ferais les deux premiers cours gratuits, qu'en dis-tu ?

Elle souriait à nouveau.

– J'y réfléchirai, dis-je en me levant pour partir. Vous voulez bien dire à Abebe que je ne viendrai pas la voir dans la pièce de l'école ? En général, les enfants jouent terriblement mal.

Elle éclata de rire. Elle devait penser que je plaisantais.

– J'imagine que tu ne rateras pas grand-chose.

Je me dirigeai vers la porte.

– Au fait, joyeux Noël, Sally ! lança-t-elle.

– Joyeux Noël, surtout aux enfants, répondis-je.

14

Le vendredi 22 décembre, quelqu'un frappa à la porte en milieu d'après-midi. C'était le facteur avec un colis, assez petit, mais tout de même trop gros pour la boîte aux lettres. Je le déposai sur la pile de cartes et de courrier. Plus tard dans la soirée, je m'avisai qu'il faudrait que je les ouvre. Qu'attendais-je donc ? Retarder l'ouverture d'une lettre m'avait déjà causé suffisamment d'ennuis. Il y avait dix ou douze cartes adressées à papa – certaines envoyées avant sa mort – et quelques-unes pour moi.

3 décembre

Meilleurs vœux à toi et Sally, de la part de Christine et Donald !

Bises

P.S. : J'espère que nous ne laisserons pas passer encore une année entière avant de nous revoir ! Viens vite nous rendre visite, tu veux ? Avec Sally. C'est à peine si elle se souvient de nous, j'imagine, mais il faudrait qu'elle sache qu'elle a encore de la famille.

Christine était la sœur de maman, cette femme glamour qui ressemblait à une actrice de cinéma. Maman partait autrefois en voyage à l'étranger avec elle et allait lui rendre visite à Dublin et l'appelait longuement au téléphone. Il y avait un numéro et une adresse à Donnybrook, dans la banlieue de Dublin.

Puis une autre carte, avec la même écriture, à mon nom :

16 décembre

Chère Sally,

Nous avons été profondément désolés d'apprendre le décès de Tom. J'ai essayé de t'appeler de nombreuses fois, mais peut-être avez-vous changé de numéro. La dernière fois que nous nous sommes vues, tu étais ado. Je ne sais pas si tu te souviens de moi ? Je suis la sœur de ta mère. Jane et moi étions proches, mais après sa mort, ton père s'est comme retiré du monde et, malgré mes efforts pour garder le contact, il semblait réticent.

Mon mari Donald et moi songions souvent à toi, mais ton père souhaitait s'isoler et nous respections sa décision. Malheureusement, la santé de Donald nous empêchera de venir aux funérailles, mais il se remet à la maison désormais. Nous adorerions venir te voir et t'aider autant que possible.

J'ai vu dans les journaux que tu avais éprouvé une certaine confusion après la mort de Tom. Nous avons contacté la police pour leur expliquer ton cas, et nous avons été si soulagés d'apprendre que l'affaire était résolue. J'ai également joint le Dr Angela Caffrey, et je suis heureuse qu'une amie de confiance de Jane ait été là pour t'épauler. Appelle-nous, je t'en prie ! Nous aimerions beaucoup te voir dès que possible. Peut-être pourrais-tu te joindre à nous pour les fêtes ?

Elle avait signé avec tout son amour et son numéro de téléphone.

Puis il y avait une autre lettre, écrite à la main sur une feuille quadrillée. L'écriture était pratiquement illisible et l'adresse incomplète, ce qui n'avait pas empêché le courrier de me trouver.

Saly Dimond

Tu est la fille du diable et tu sera puni. Coman ose-tu brulé un homme bon alors qu'il t'a receuilli et sauvé de l'enfer. L'enfer est tout ce que tu mérite. Je prie la Vierge Marie pour que tu y finisse bientôt, sale garse. Trop tar pour se repentir. Les chiens ne font pas de chat.

Pas de signature. Le papier s'était presque déchiré sous la pointe du stylo. Papa et moi étions tombés d'accord il y a longtemps quant à l'inexistence de l'enfer, mais à l'évidence, quiconque avait écrit cette lettre me détestait. C'était inquiétant. La carte suivante dissipa mon anxiété.

Chère Sally,

Peut-être m'as-tu oubliée ? Nous allions à l'école primaire ensemble, et nous étions souvent assises au même bureau – parce que personne d'autre ne voulait s'asseoir à côté de nous !

Je suis désolée d'apprendre ce qui s'est passé avec ton père. Je me rappelle comment tu étais, je comprends parfaitement comment tu as pu faire ce genre d'erreur, et je veux que tu saches que s'ils te connaissaient comme moi, la plupart des gens seraient de mon avis.

Nous ne parlions pas beaucoup à l'école, mais j'essayais de ne pas parler du tout : je bégayais tellement. Je me suis beaucoup améliorée depuis. Peu après la fin de l'université, ma grand-mère est décédée et ma mère a hérité d'une petite fortune qu'elle a dépensée en cours privés d'orthophonie. Je ne ferai jamais de discours publics, mais je peux maintenant discuter avec les gens sans me retrouver complètement bloquée. J'imagine qu'avec l'âge, l'amour de mon merveilleux mari et nos deux enfants, j'ai aussi gagné en assurance.

J'ai beaucoup pensé à toi en grandissant, et j'étais étonnée que tu ne fasses pas d'études de musique. Tu étais incroyablement douée au piano. Je me mettais parfois derrière la porte de la salle de musique pour t'écouter jouer, et je n'étais pas la seule ! Mais j'imagine que tu avais peur de quitter tes parents ? Ou alors, peut-être étais-tu trop anxieuse pour sortir ? Je ne te juge pas. Moi aussi, j'étais terrorisée, mais j'ai tellement préféré l'université à l'école, où nous étions harcelées toutes les deux.

À l'université, pour la première fois, je me suis fait des amis beaucoup plus compréhensifs. Je me suis impliquée dans des groupes de charité, et je travaille désormais dans une association

pour les SDF. C'est difficile en ce moment, nous sommes constamment en train de manifester.

Je ne voudrais pas te plomber le moral en évoquant ta petite enfance. Je ne savais pas que tu avais vécu toutes ces horreurs avant notre rencontre à l'école ! Je veux dire, je ne m'étonne plus que tu sois comme ça, mais je n'ai jamais décelé aucune méchanceté en toi. Tu étais un peu inhabituelle, rien de plus. Si tu veux me contacter, je te laisse mon numéro ci-dessous. J'imagine que je voulais que tu saches qu'il y a beaucoup de gens comme moi qui t'admirent – d'abord d'avoir survécu à de telles épreuves quand tu étais petite, ensuite de vivre comme tu l'entends. Je suis venue aux funérailles de ton père, et j'ai trouvé ton chapeau rouge très classe. Un peu étonnant pour un enterrement, mais ça te ressemble bien, justement ! Je me rappelais suffisamment tes préférences pour ne pas t'approcher ni essayer de te serrer la main. Tu n'as pas cessé de fixer le sol, comme à l'école. Je crois que je voulais juste te dire que j'étais là.

Bonne continuation, ma vieille amie ! (Je peux t'appeler comme ça ? Je crois quand même que nous étions copines à l'époque !)

Meilleurs vœux,
Stella Coughlan

Je me rappelais parfaitement Stella. Son bégaiement était vraiment terrible. Chaque fois qu'on lui parlait, elle virait à l'écarlate, et quand la maîtresse lui posait une question, je sentais ses aisselles se mouiller de transpiration. Parfois, sans rien dire, elle partageait son chocolat avec moi. Elle n'était pas méchante. Et en effet, elle aussi se faisait impitoyablement harceler. Pire que moi, car la plupart du temps, je ne réagissais pas. C'était maman qui me l'avait appris. Souvent, Stella pleurait silencieusement à mon côté. Je m'en rendais bien compte, comme ses épaules tremblaient, mais je ne savais pas quoi lui dire. L'appellerais-je un jour ? Peut-être.

Il y avait un autre message d'insultes, qui m'accusait de parricide mais proposait de prier pour le salut de mon âme. Celui-ci avait une orthographe parfaite, et était signé. Les dernières cartes exprimaient pour la plupart leurs condoléances ou des vœux de Noël, de la part de gens que je connaissais de loin, ou que papa mentionnait parfois. Il ne restait après cela que deux lettres et le colis. Les lettres venaient de journalistes qui voulaient connaître mon « histoire », en faisant des sous-entendus quant à mon enfance tragique. « Le pays mérite des réponses ! », proclamait la première. La seconde m'offrait 5 000 euros en échange d'un « entretien exclusif ».

Que m'était-il donc arrivé avant que maman et papa m'adoptent ?

Et comment « le pays » pouvait-il le savoir, et pas moi ? J'avais envie d'appeler Angela, même si elle s'en agacerait. Ce devait être terrible. Pourtant, à quoi bon s'en inquiéter puisque je ne m'en souvenais pas ? Je n'avais jamais essayé de m'en souvenir. Mais je songeai à la façon dont la police s'était étonnée que mon plus ancien souvenir ne date que de mon septième anniversaire. La mémoire des autres remontait-elle plus loin ? La mienne est pourtant excellente. Un bourdonnement étrange se répandait dans ma tête. Mes mains tremblaient. De la nervosité, je crois. Je jouai du piano un petit moment, jusqu'à ce que je me sente mieux.

Puis je ramassai le colis, que je déballai soigneusement en rangeant le papier dans le tiroir avec les autres, pour allumer le poêle ou pour emballer autre chose.

C'était une longue boîte à chaussures, et en l'ouvrant, je sentis aussitôt une douce chaleur naître dans mon estomac. Un petit nounours y reposait sur un lit de papier de soie. Je le sortis de la boîte pour le serrer contre ma poitrine, et la tiédeur dans mon ventre se répandit dans tout mon corps, jusqu'au bout de mes doigts et de mes orteils. Je le tins à bout de bras devant moi. Il était vieux, usé, borgne, taché et rapiécé, mais il me rendait si… si… Je ne trouvais pas le mot. Je le serrai à nouveau contre moi, perplexe. Pourquoi avait-il cet effet sur moi ? Pourquoi me sentais-je si réconfortée par sa présence ? Et pourquoi connaissais-je son nom ?

– Toby, dis-je.

Il ne répondit rien.

Je fouillai la boîte pour y trouver une lettre ou une carte. Sur un Post-it jaune était écrit :

Je me suis dit que tu voudrais le récupérer.

S.

Je connaissais cet ours. Je savais que son nom était Toby. M'avait-il été offert par maman ? Ma mémoire est excellente. Alors pourquoi ne pouvais-je pas m'en souvenir ? Il sentait l'humidité et la poussière, mais aussi quelque chose d'autre, quelque chose de familier. J'étais submergée par des émotions que je ne pouvais pas comprendre. Je riais, je m'agitais, tout excitée. Je voulais trouver « S. », qui que ce soit, et lui demander de tout m'expliquer. Comme j'avais envie d'appeler Angela ! Mais les avertissements de papa me revinrent à l'esprit. À qui m'adresser ? Papa avait dit qu'il m'en dirait plus dans la dernière lettre, mais je n'avais pas le droit de l'ouvrir avant le mardi suivant. Clairement, j'avais affaire à une situation où je devais demander conseil à quelqu'un. Il était tard. Papa m'avait toujours dit qu'il n'était pas convenable d'appeler les gens après 21 heures.

Je me relevai et partis en trébuchant vers ma chambre, étourdie, mais d'une façon qui n'était pas désagréable. Je me préparai à me coucher sans jamais lâcher Toby. Je lui parlais, je lui expliquais ce que je faisais, je lui souhaitais la bienvenue dans sa nouvelle maison. J'espérais qu'il s'y plairait. J'imaginais ses réponses. Lorsque je le repris dans mes bras une fois couchée, la tête me tournait tant que je ne sais pas si je m'endormis ou m'évanouis.

Cette nuit-là, je rêvai très nettement d'une mince femme aux cheveux longs. J'étais assise sur ses genoux, ce qui était curieux, car j'avais toujours refusé de m'asseoir sur les genoux des gens. Le plus étrange, c'était que je n'avais encore jamais rêvé de ma vie.

Le lendemain, j'appelai ma tante, Christine.

– Oh, ma chérie, je suis si heureuse de t'avoir au téléphone ! Nous nous sommes tant inquiétés pour toi !

– Tu as toujours ton manteau rouge ? lui demandai-je.

– Quoi ? Oh… Ça remonte, dis-moi ! Quel plaisir que tu t'en souviennes. Cela doit bien faire vingt ans que je ne t'ai pas vue !

– Tu ressemblais à une star de cinéma. J'adorais ce manteau. Tante Christine, as-tu des souvenirs remontant à avant ton septième anniversaire ?

Il y eut un silence.

– Eh bien, oui, quelques-uns – une glace que m'avait offerte mon papa, ton grand-père…

– Quel âge avais-tu ?

– Je ne sais pas, trois ou quatre ans ?

– Je croyais que les souvenirs ne commençaient qu'à l'âge de sept ans.

– Eh bien, c'est différent pour chacun…

– Je crois qu'il m'est arrivé quelque chose de terrible quand j'étais petite.

Encore un silence.

– Sally, je pourrais venir te voir ?

– Pourquoi ?

– Je crois qu'il vaudrait mieux discuter de tout ça face à face.

L'idée de la revoir me remplit de chaleur.

– Je pourrais être là vers midi, me dit-elle.

– Pour manger ?

– Non, pour le thé, si tu…

– Je pourrais faire des sandwichs au jambon.

– Ce serait parfait.

– N'amène pas Donald, d'accord ?

– Eh bien, comme tu veux, puisqu'il se remet de son opération, de toute façon. Mais pourquoi n'as-tu pas envie de le voir ?

– Papa disait que ce n'était qu'un gros paresseux qui t'avait épousé pour ton argent.

Elle partit dans un rire.

– Pourquoi tu ris ?

– À cause de ton père… C'est ce qui s'appelle faire une projection, vraiment…

– Je ne comprends pas. Je n'aime pas quand on se moque de moi.

– Oh, non, non, je ne me moque pas de toi ! Écoute, ne t'inquiète pas, je laisserai Donald à la maison.

Je raccrochai après le genre d'adieux qui m'agaçait toujours. (« – Au revoir ! – Oui, au revoir. – À bientôt ! – Oui, c'est ça, à bientôt. – Au revoir, alors. ») Assommant.

Deux heures plus tard, je partis à la cuisine préparer les sandwichs. Je portais Toby en écharpe grâce à un vieux foulard de papa, afin de le garder aussi près de mon cœur que possible. Je lui racontai que nous allions avoir de la visite, et je lui demandai à nouveau qui était « S. » Je ne m'attendais pas à une réponse, mais j'aimais lui parler. Je ne me sentais pas seule avec lui.

On sonna à la porte. Tante Christine se tenait sur le seuil avec un énorme bouquet de fleurs.

– Ma chérie ! Ça fait beaucoup trop longtemps. Comme tu as grandi, tu es si belle !

Tante Christine était autrefois comme une version plus chic de ma mère. Je fus déçue de voir à quel point elle avait vieilli, et je faillis le dire à haute voix. La peau de son visage s'était affaissée, même si ses yeux étaient lumineux, avec leur fard à paupières doré et leur mascara sur les cils. C'était logique : maman était morte depuis si longtemps.

J'étais à l'aise en présence de ma tante, jusqu'à ce qu'elle tende la main pour me toucher, ce qui me fit reculer.

– Désolée ! dit-elle, paumes ouvertes, comme si elle était en état d'arrestation. À l'époque, tu me laissais te prendre la main, tu sais.

C'était vrai, mais j'avais perdu l'habitude.

Nous partîmes à la cuisine et je fis chauffer l'eau pour le thé. Je dévisageais ma tante. Elle me répondit d'un sourire.

– Comment vas-tu ? Je vois que tu n'as pas décoré pour les fêtes…

– Non, papa et moi étions d'accord pour dire que c'est bon pour les enfants.

Tante Christine fronça les sourcils.

– J'ai reçu beaucoup de lettres, dis-je. Certains veulent être mon ami. D'autres me détestent. On m'a écrit que j'étais l'enfant du diable.

– Je peux voir ?

Je lui montrai tout mon courrier. Elle empila les messages haineux et les lettres des journalistes.

– Autant mettre celles-ci tout droit à la poubelle.

J'étais d'accord. Je ne comptais en garder aucune, sauf celle de Stella, ma camarade de primaire, et le mot de « S. ».

– Comment te sens-tu ?

– Bien. Papa m'a écrit que je devrais déménager au village. Il dit que ce n'est pas bon pour moi de vivre ici sans personne.

– Tu ne te sens pas un peu seule ?

– Il y a Toby, dis-je en lui montrant mon ours.

– Toby n'est pas une personne, chérie.

– Je sais. Je ne suis pas idiote.

Elle se tut. Nous nous dévisageâmes. Elle avait penché la tête sur le côté, et ses yeux s'étaient adoucis.

– Que m'est-il arrivé avant mon adoption ?

En entendant cette question, elle détourna le regard pour fixer la fenêtre, puis le sol, puis à nouveau mon visage.

– Je peux te prendre la main ? me demanda-t-elle.

– Pourquoi faire ?

– Toucher les gens peut être réconfortant, tu sais. Et ce n'est pas une histoire agréable.

Je la laissai prendre ma main entre les siennes.

– Jane m'a dit que… tu avais reçu un traitement, que tu ne te souvenais de rien ?

Je secouai la tête.

– Ta mère, ta vraie mère, je veux dire, elle est… morte.

– De quoi est-elle morte ?

– Elle a été kidnappée par un homme quand elle était jeune. Quand elle était… enfant.

J'avais vu des films et des séries sur les hommes qui kidnappent les

jeunes filles.

– Il l'a enfermée à la cave ?

– Oui, enfin, non, c'était une annexe à l'arrière de chez lui. Il vivait dans une grande maison avec un domaine d'un hectare, au sud de Dublin. Il l'a gardée là-bas pendant quatorze ans.

Mes oreilles se mirent à bourdonner.

– Tu veux bien arrêter de parler, maintenant ?

Elle me caressa la main. Je me détournai pour remplir la théière, puis je pris un sandwich et le mangeai. Tante Christine me regardait en silence.

– Tu en veux un ?

– Pardon ?

– Tu veux un sandwich ?

– Non. Ma chérie, je suis désolée, je suis tellement désolée. As-tu un ami que je pourrais appeler ? Angela, peut-être ?

– Oui, je vais l'appeler.

Je décrochai le téléphone. Comme Angela ne travaillait pas le week-end, je ne la dérangerais sans doute pas.

– Angela ? Ma tante Christine est là. Elle m'a dit que ma vraie mère avait été kidnappée…

– Merde.

– Quoi ?

– Je voulais être avec toi au moment où tu lirais la dernière lettre de ton père. Elle explique tout… enfin, l'essentiel. Tu me passes Christine ?

Tante Christine sortit dans le couloir avec le téléphone. Je n'entendais pas exactement ce qu'elle disait, mais sa voix montait dans les aigus. Puis elle raccrocha. Quand elle revint dans la cuisine, elle avait les yeux humides de larmes.

– Sally, j'ai bien peur de ne pas m'être très bien débrouillée. Angela arrive. Parlons d'autre chose en l'attendant.

– Tu crois qu'elle m'aimait ? Ma vraie mère.

– Oh, je crois qu'elle t'aimait de tout son cœur, dit-elle en prenant un sandwich.

– Comment le sais-tu ?

– Ces sandwichs sont délicieux. Attendons Angela, d'accord ? Et si j'en préparais d'autres pour elle ?

– Je vais le faire. Heureusement que Toby ne mange pas, sans quoi nous tomberions à court de pain.

– Quel âge as-tu maintenant, Sally ?

– Quarante-trois ans. Et toi ?

– Soixante-sept ans.

– Est-ce que ma vraie mère était mariée ?

– Non… Attendons Angela.

– D'accord. Tu veux prendre Toby ?

Elle ne l'avait pas bien vu, et je voulais qu'elle prenne le temps de l'apprécier.

– Dis-moi, il est un peu sale, cet ours…

– Oui, il prendra son bain avec moi ce soir.

– Oh, le plonger dans l'eau n'est sans doute pas une bonne idée. Ça pourrait l'endommager, il a l'air si vieux. Et si nous essayions de le nettoyer un peu dès maintenant, en faisant attention ? Le temps qu'Angela arrive ?

Tante Christine remplit une bassine d'eau savonneuse et se servit d'une brosse à ongles, avec précaution, pendant que je tenais Toby par les bras et les jambes. De la mousse marron tournoyait dans la bassine.

– Je me demande bien pourquoi il est si sale, commenta-t-elle.

– Je ne sais pas. Il est arrivé au courrier hier, avec ce mot signé « S. », mais j'ai tout de suite su qu'il était à moi et que son nom était Toby. Mais je ne sais pas d'où il vient. Peut-être que maman me l'a donné ? Je ne m'en souviens pas, alors que d'habitude, j'ai très bonne mémoire.

– « S. » ? répéta-t-elle.

Je partis lui rechercher le mot.

– Tu sais qui c'est ?

Tante Christine faillit laisser tomber Toby dans l'eau, et je le rattrapai juste à temps.

– Oh, Seigneur, nous n'aurions pas dû le toucher, ou le laver !

– Pourquoi ? Il était sale. Il en avait bien besoin.

Je pris le relais, avec douceur, en frottant son petit visage et le bout de son museau avec un torchon. Tante Christine se mit à faire les cent pas en se tordant les mains.

Quand la sonnette retentit à nouveau, tante Christine courut ouvrir. Angela la prit dans ses bras, puis je les entendis murmurer ensemble dans le couloir. Étonnant qu'elles n'aient aucun mal à s'étreindre ainsi alors qu'elles n'avaient pas dû se voir depuis des années.

– Sally, lança Angela en entrant en trombe, je crois que tu ne devrais pas toucher cet ours.

– Pourquoi ?

– Repose-le, s'il te plaît, ordonna-t-elle.

– Il est à moi. Il s'appelle Toby.

– Comment le sais-tu ?

– Je ne sais pas comment. Je le sais, c'est tout. Je l'aime.

La force de mes propres paroles me surprit. J'avais un besoin profond de protéger ce jouet, de le garder près de moi. Angela aussi était déconcertée, je le voyais bien.

– Tu n'aurais pas dû le toucher, répéta-t-elle en regardant l'ours que

nous avions frictionné. Je crois que c'est trop tard, maintenant. Il a été manipulé, lavé…

– Je suis désolée, dit tante Christine d'une voix stridente. Je n'ai compris qu'après avoir commencé à le laver. Je n'avais pas vu Sally depuis vingt ans, je croyais que c'était son ours…

Je commençais à me sentir anxieuse.

– Mais *c'est* mon ours ! Je… je le sens. Je veux le garder, dis-je en le serrant contre moi.

L'humidité de son corps traversa mes vêtements.

– C'est peut-être une pièce à conviction, dit Angela. Tu as gardé l'emballage du colis ?

– Je ne comprends rien à ce que vous dites, criai-je. Ça n'a aucun sens !

Je me sentais complètement perdue, et mes oreilles bourdonnaient toujours. Je me mis à me tirer les cheveux tandis qu'Angela me demandait d'une voix douce quand et comment je l'avais reçu.

– Je peux t'enlacer, Sally ?

Je hochai la tête, et son bras sur mes épaules me sembla naturel, réconfortant, tandis que je serrais Toby contre moi. Nous restâmes ainsi un moment, le temps que ma colère s'apaise.

– Nous devrions passer au salon, faire une pause. Tout cela t'a fait un choc, et nous avons encore d'autres choses à te révéler, dit tante Christine.

– D'abord, j'ai besoin de l'emballage, insista Angela.

– Il y avait aussi une boîte, précisai-je.

Je retrouvai l'un et l'autre.

– Les timbres sont de Nouvelle-Zélande. Colis express, commenta Angela. La boîte vient d'un magasin de chaussures. La police aura enfin une piste.

– De quoi parlez-vous ?

– Je crois qu'il faudrait que tu lises la dernière lettre de ton père. Puis je répondrai à toutes tes questions, autant que possible, d'accord ?

Nous repartîmes dans le salon. J'avais la tête qui tournait. Tante Christine demanda à Angela si elle n'aurait pas des calmants à me donner.

– Non, Sally doit être en état de comprendre pleinement ce qu'elle va lire.

J'allai chercher la lettre de papa dans son bureau.

– Je suis censée attendre jusqu'à ce que…

– Mais non, Sally, je t'assure que ton père ne t'en voudrait pas, dit tante Christine.

Elles me guidèrent jusqu'au canapé et s'assirent de chaque côté de moi. Je leur demandai de prendre plutôt les fauteuils.

Partie 2

16
Peter, 1974

Je me rappelle cette vaste pièce qui donnait sur la mer, quand j'étais petit. Le mur derrière moi était tapissé de livres, et je m'asseyais face à mon père devant une longue table. Chaque matin de la semaine, avant de partir au travail, il prenait le petit déjeuner avec moi, et nous écoutions la radio. Il me donnait des biscuits, des fruits et un livre de coloriage, avec des crayons de couleur. Après quelques consignes pour mes devoirs, il m'enfermait dans ma chambre blanche, dans l'annexe. Il y avait une grande fenêtre qui donnait sur le jardin à l'arrière, un pot de chambre sous le lit, une étagère avec mes quatre livres et un placard avec mes habits.

La journée semblait toujours interminable. Mais lorsqu'il rentrait, il déverrouillait la porte, me prenait dans ses bras et m'emmenait dans la maison. Il me cuisinait à manger, puis il corrigeait mes devoirs – lecture, écriture, mathématiques – et nous regardions la télé jusqu'à ce qu'il soit l'heure pour moi d'aller au lit. Il n'arrivait jamais à m'expliquer comment ces gens minuscules se débrouillaient pour entrer dans la boîte de la télé. Souvent, je l'entendais jouer du piano, ou ouvrir la porte de la pièce d'à côté.

Le week-end, quand il faisait beau, j'étais autorisé à sortir dans le jardin, où je l'aidais à désherber. J'entassais les herbes arrachées pour en faire de petites collines, ou des nids d'oiseaux. Puis il faisait un feu de jardin avec le tout.

L'annexe était un drôle de bâtiment sur le côté de la maison. On y entrait par le cellier du sous-sol. Il y avait une porte à côté de celle de ma chambre, et j'entendais parfois des bruits qui en venaient. Souvent des pleurs ou des hurlements. Papa disait que c'était là qu'il enfermait la femme fantôme, et que je ne devais pas m'inquiéter car elle ne pouvait pas sortir. Et il avait raison, elle ne sortait jamais. Mais parfois, les bruits me faisaient peur. Quand ils empiraient, papa me disait de me mettre sous la couverture en me bouchant les oreilles, et il allait dans la pièce d'à côté, sans doute pour dire à la femme fantôme de se taire, parce qu'après on n'entendait plus rien pendant des jours.

Le soir, papa me lisait une histoire, m'embrassait sur le front et me disait qu'il m'aimait. Puis nous récitions nos prières ensemble, et il fermait à nouveau la porte à clé pour que je sois en sécurité jusqu'au matin.

Chaque année pour mon anniversaire, le 7 août, nous passions une Journée spéciale, où papa n'allait pas travailler. La première fois dont je me souvienne, papa avait rapporté une tente que nous avions

montée dans le jardin. Il avait allumé un feu de bois et nous avions grillé des saucisses. Nous avions dormi dans des sacs de couchage, puis il m'avait réveillé au milieu de la nuit, entraîné hors de la tente, et allumé des feux d'artifices. Le noir d'encre du ciel d'été s'était rempli d'explosions colorées. C'était la chose la plus excitante qui me soit jamais arrivée.

L'anniversaire suivant avait été terrifiant. J'avais sept ans, je crois. Sortir en voiture m'effrayait, et au début, j'avais mal au cœur. Je n'étais encore jamais monté dedans, même si j'aidais papa à la nettoyer le dimanche. Il avait mis un coussin sur le siège avant pour que je puisse voir par la fenêtre, et il m'avait donné un sac à vomi au cas où mon malaise ne passerait pas. Mais je m'étais vite senti mieux. Dehors, il y avait des gens – de la même taille que papa et moi – et même des femmes. Je n'en avais jamais vu qu'à la télé ou dans des livres, mais celles-là étaient grandeur nature.

Le trajet jusqu'au zoo avait été très long. J'avais peur qu'on ne retrouve plus le chemin de la maison, mais papa m'avait dit qu'il saurait toujours le retrouver.

Je me sentais incapable de lâcher la main de papa. Les gens m'intriguaient plus que les animaux. Ils se déplaçaient en groupe, des mamans avec leurs enfants et leurs bébés dans des landaus, des mamans bras dessus bras dessous avec des papas. Des enfants, filles et garçons, qui couraient partout ensemble. Papa essayait d'attirer mon attention sur les chimpanzés et les éléphants, mais je préférais écouter les gens discuter. Papa m'avait acheté une glace en me disant de ne pas fixer les autres, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. Un homme s'arrêta et échangea quelques mots avec papa. Je me cachai derrière ses jambes. Papa dit à l'homme que j'étais son filleul. Je voyais bien qu'il ne voulait pas lui parler, et nous passâmes vite notre chemin. Puis papa dit qu'il était l'heure de rentrer à la maison, ce qui fut un soulagement.

J'avais plein de questions à lui poser. Je lui demandai quelle était la différence entre un filleul et un fils, et il me répondit qu'un filleul était un fils qui croyait en Dieu. C'était vrai que je croyais en Dieu.

Je lui demandai si les femmes étaient méchantes. Il me répondit que la plupart l'étaient. Quand j'objectai que celles à la télé et dans mes livres étaient gentilles, il me répondit que tout ça n'était que des histoires. Et moi, avais-je une maman ? Oui, dit-il, mais c'était un fantôme. Il y avait un gros verrou sur la porte de la chambre à côté de la mienne dans l'annexe. Ma maman était-elle le fantôme qui vivait dans cette pièce, qui poussait tous ces hurlements ? Il me répondit que oui, mais que je n'avais pas à m'inquiéter, car je n'aurais jamais à la voir.

17
Sally

J'ouvris la lettre, les mains tremblantes.

Ma très chère Sally,

J'espère que tu t'es maintenant un peu remise de ma mort.

J'aurais dû te parler de tout cela il y a longtemps, peut-être petit à petit. Je ne voudrais pas te bouleverser. C'est du passé, et ta vie d'aujourd'hui restera la même, sauf si tu as soif de changement. Mais tu as tes petites habitudes et je crois bien que tu continueras comme avant.

Ton nom de naissance est Mary Norton. Norton est le nom de famille de ta mère. Nous avions pensé qu'elle n'aurait pas voulu que tu portes celui de ton père. Tous les dossiers médicaux de l'époque, ainsi que quelques articles de journaux, se trouvent sous mon bureau dans un carton sur lequel est écrit PRIVÉ. Quand nous t'avons prise avec nous, nous avons décidé que tu repartirais de zéro, avec un nouveau nom. Notre Sally Diamond.

Si tu es un peu étrange, ça n'a rien à voir avec ton cerveau. C'est parce que tu as été élevée dans de sinistres circonstances avant que l'on te trouve.

En 1966, ta mère, Denise Norton, a été kidnappée par Conor Geary. Elle avait onze ans. Il a abusé d'elle mentalement et sexuellement pendant les quatorze années qui ont suivi. Nous avons cru comprendre que tu étais née huit ans après son enlèvement. Elle n'était pas certaine de la date, ni même de l'année ; elle ne pouvait que deviner. Mes collègues médecins étaient d'accord pour dire que tu devais être venue au monde vers la fin de l'année 1974. Tu n'as pas eu d'acte de naissance, pour des raisons évidentes, si bien que la date sur ton certificat d'adoption n'est sans doute pas la bonne. Je suis désolé de devoir t'apprendre que Conor Geary, le kidnappeur, est ton père.

La famille de Denise Norton l'a cherchée pendant des années. On ne l'a retrouvée qu'en mars 1980 grâce à un informateur anonyme qui avait prévenu la police. Toi et ta mère avez été découvertes quelques jours plus tard. Vous viviez toutes les deux dans des conditions déplorables, enfermées dans une annexe que Conor Geary avait lui-même bâtie à l'arrière de sa maison à Killiney, près de Dublin. La fenêtre de la chambre de ta mère était obturée. La pièce était sombre et humide. Elle avait une plaque chauffante et un frigo, un matelas au sol dans la pièce principale, avec des toilettes et un évier à côté. Ta chambre, plus petite, était

lumineuse et bien aérée, avec une grande fenêtre qui donnait sur le jardin. Vous étiez toutes les deux affreusement maigres. Tu étais presque entièrement silencieuse, et clairement choquée de quitter cet endroit. Denise souffrait de graves problèmes psychologiques. Tenter d'imaginer son état d'esprit ne te ferait sans doute aucun bien. Au début, elle ne laissait personne l'approcher et attaquait quiconque s'y essayait. Il a fallu vous endormir toutes les deux pour vous examiner, et les sédatifs d'usage n'étaient pas assez puissants. À l'origine, il n'était aucunement prévu de vous séparer de façon permanente.

Jane, ta maman, était parfaitement qualifiée pour gérer la situation. Elle s'était spécialisée dans la psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent avant de finir ses études de médecine générale à l'époque où tu as été découverte. Toi et ta mère biologique avez toutes deux été admises à l'hôpital psychiatrique de St. Mary, sous ma direction. Nous vous avons réservé une suite médicale, et j'ai rassemblé une équipe qui avait pour seule tâche de s'occuper de toi. Vu les inquiétudes soulevées par ton développement et ta santé physique, j'ai demandé à ce que Jane soit remplacée au cabinet afin de pouvoir me seconder à St. Mary, et comme nous étions mariés, tout le monde était d'accord. Nous travaillions sans relâche, en allant jusqu'à vivre avec vous dans la suite médicale avec le reste de l'équipe.

Je n'ai jamais pu obtenir la confiance de Denise. Pour ma défense, j'ai fait tout mon possible, et si j'avais eu plus de temps avec elle, je suis sûr que j'aurais pu l'aider à trouver sa place. Elle n'aurait sans doute jamais pu vivre une vie « normale », pas après les horreurs qu'elle avait traversées. Au début, je voulais faire en sorte qu'elle soit capable de vivre en clinique, d'où elle pourrait sortir quand elle le souhaiterait, et où elle recevrait des soins médicaux et psychiatriques en permanence. Mais cet endroit ne t'aurait pas convenu sur le long terme, et j'avais alors fortement suggéré que l'on finisse par te séparer de ta mère, lorsqu'elle serait prête. Elle te nourrissait encore au sein, du jamais vu pour une petite fille de cinq ans. Quand Jane lui a montré comment te nourrir au biberon, elle s'y est farouchement opposée. Nous avons échoué, et tu t'es mise à crier et à t'arracher les cheveux. Si bien que nous avons pris une décision radicale. Une décision que je regretterai toujours, quoique pas entièrement.

Avec le recul, c'était un acte grossier et peut-être cruel, mais nous étions inquiets pour ton avenir. J'étais convaincu que tu étais assez jeune pour être rééduquée, si tu me passes l'expression, et que tu pourrais peut-être avoir une vie normale. Toi et ta mère aviez séjourné un total de quatorze mois à la clinique, et nous

n'avions jamais pu vous séparer, pas une seule fois. C'était une période terrible, et personne ne pouvait s'occuper de vous sans s'en trouver très affecté.

Je te voyais, avec ta mère, presque chaque jour. Elle refusait de parler de Conor Geary mais affirmait avec la dernière énergie qu'il ne t'avait jamais abusée sexuellement, et que tu n'avais jamais été témoin de ce qu'elle avait elle-même subi. Il t'enfermait dans les toilettes avant de l'agresser. Tes résultats médicaux semblaient confirmer ses dires, et je crois que tu peux partir du principe qu'elle disait la vérité. En revanche, nous ne savons pas avec certitude s'il avait porté la main sur toi ; il est certain que ta mère avait été torturée non seulement psychologiquement, mais aussi physiquement. Il lui arrachait les dents pour la punir. Conor Geary était dentiste.

Ta mère a mis fin à ses jours en mai 1981, après que tu as passé la nuit dans une autre pièce avec Jane. C'était une terrible erreur de notre part, mais nous n'avions aucune intention de vous faire du mal. Jusqu'au jour de ma mort – qui ne tardera plus – je me sentirai responsable du suicide de ta mère. L'hôpital a procédé à une brève enquête, et je n'ai pas été reconnu coupable de négligence médicale, mais je m'estime tout de même en cause, Sally. J'aurais dû trouver une solution.

Jane et moi avons contacté ensemble les services d'adoption et le ministère de la Santé. Nous n'avions pas pu avoir d'enfants. Tout le monde était d'accord pour dire qu'une famille constituée d'un psychiatre et d'une médecin qualifiée, qui comptaient quitter Dublin, était ce qu'il pourrait y avoir de mieux pour toi. Nous nous estimions capables de t'offrir un foyer sûr et stable, et j'espère que nous y sommes parvenus, que tu t'es toujours sentie en sécurité avec nous. Perdre Jane si jeune était une tragédie, mais nous nous en sommes plutôt bien sortis ensemble, toi et moi, tu ne trouves pas ?

C'est à cause de tes premières expériences à un si jeune âge que tu es parfois déconnectée socialement et émotionnellement. Ta tendance à prendre les choses au premier degré est un reste de ces années d'isolement social en captivité. Quelle chance que tu n'aies aucun souvenir datant d'avant ton arrivée chez nous ! Je te conseille fortement de ne pas chercher à revivre cette période, car tu n'y trouverais que traumatisme.

Désormais, tu connais toute la vérité. J'ai tant hésité avant d'écrire cette lettre. Je me demandais s'il valait mieux que tu n'en saches jamais rien. Personne à Carricksheedy n'est au courant, pas même Angela. Jane l'avait dit à sa propre famille, mais tous les autres employés de la clinique avaient juré de garder le secret

à vie.

Heureusement, mon nom n'est jamais apparu dans la presse. L'hôpital s'est contenté de faire savoir que tu avais été adoptée quelque part au Royaume-Uni. J'ai organisé notre déménagement de Dublin dès que tu as pu quitter la clinique.

Il ne me reste plus qu'à te dire adieu, ma chérie, en te laissant beaucoup à penser. Tu n'es pas obligée de faire quoi que ce soit de ces informations. En revanche, si tu as besoin d'en parler à quelqu'un, tu devrais faire lire cette lettre à Angela. Elle sera choquée, mais elle saura t'aider tant sur le plan pratique qu'émotionnel, si tu en as besoin.

Je te souhaite une bonne santé, ainsi qu'une vie remplie de paix et de bonheur.

Ton papa qui t'aime

En achevant ma lecture, je me rendis compte qu'Angela et tante Christine chuchotaient entre elles.

– Tu as des questions à nous poser ?

J'en avais tant que je ne savais pas par où commencer.

– Pourrais-je avoir un whiskey, s'il vous plaît ?

Tante Christine regarda Angela, qui hocha la tête en me souriant.

– Nous devrions toutes en prendre un.

– C'est donc ça, ce qu'évoquait papa en mentionnant mon stress post-traumatique.

– Sally, tu crois que je pourrais rester dormir ? Ça ne te dérangerait pas ? demanda tante Christine.

– Je crois que c'est une bonne idée. Tu devrais prendre le temps de te rapprocher de la famille qu'il te reste, approuva Angela. Christine n'a qu'à dormir dans la chambre de ton père. Je vais aller faire le lit.

– Ce n'est pas la peine, j'ai changé les draps après la fouille de la police. Oui, elle peut rester. Mais tu sais, Angela, tante Christine ne fait pas vraiment partie de ma famille.

J'avais fait le calcul.

– Si ma mère avait dix-neuf ans quand je suis née, où sont ses parents ? Mes grands-parents ? Sont-ils encore en vie ? Ai-je des vrais tantes, de vrais oncles ? Des cousins ?

Angela regarda tante Christine.

– Moi aussi, j'aimerais bien le savoir. Je n'arrive pas à croire que j'aie travaillé avec Jane pendant huit ans sans qu'elle ne me raconte jamais rien de tout ça. Elle m'avait dit qu'elle s'était spécialisée en pédopsychiatrie pendant sa formation de médecine générale, mais pas qu'elle avait été impliquée dans le cas Denise Norton. Je savais que Tom avait été psychiatre mais qu'il n'exerçait plus. Je croyais qu'il

s'était consacré à la recherche. Jane lui demandait parfois de prendre un de ses patients en consultation, mais juste pour l'examiner afin de l'orienter correctement…

Elle soupira, puis poursuivit :

– Sally, je ne savais rien de cette histoire avant de lire ces lettres le jour où… le jour de l'arrivée de la police. J'ai été obligée de les leur donner, en conservant des photocopies. À l'époque, Denise Norton avait fait beaucoup parler d'elle, mais ton identité avait été gardée secrète. La police a lu les lettres et les dossiers de ton père. Quelqu'un chez eux a dû faire fuiter l'information. Voilà pourquoi la presse et les photographes étaient à l'enterrement, voilà comment ils se sont procuré ton adresse et ton numéro de téléphone. Christine m'a dit qu'ils cherchaient aussi à te joindre par courrier ?

– Il y avait des photos de toi dans le journal, Sally, aux funérailles de ton père. C'est pour ça que je me suis autant inquiétée, renchérit tante Christine. J'ai toujours su la vérité, mais Jane et Tom cherchaient avant tout à protéger ton anonymat. Jane voulait tout te dire à tes dix-huit ans, mais Tom… n'était pas d'accord. Et elle est morte si peu de temps après…

– Tu n'as pas répondu à ma question sur ma famille, dis-je en prenant une gorgée de whiskey, sans détacher mon regard de tante Christine.

Elle en prit également une grande lampée.

– Les parents de Denise voulaient désespérément la revoir. Mais d'après ce que m'a raconté Jane, les retrouvailles ne se sont pas bien passées. Quand tes vrais grands-parents – Sam et Jacqueline Norton – se sont retrouvés face à Denise, elle les a physiquement attaqués, surtout son père. Quatorze ans de colère ont resurgi sous forme de ressentiment envers ceux qui l'aimaient le plus. Et puis… cela te perturbera peut-être… Ils se sentaient capables de ramener Denise à la maison après ses soins, mais pas de t'accueillir, toi. Tu étais la fille de Conor Geary. Il faut les comprendre. En t'ouvrant leur maison, ils l'ouvraient aussi à cet homme, en quelque sorte.

Je songeai à la lettre haineuse qui me traitait d'enfant du diable.

– Après la mort de Denise à la clinique psychiatrique, ils étaient brisés. Ils ont déménagé en France.

– Ils n'ont jamais cherché à savoir ce que j'étais devenue, tante Christine ?

– Ils devaient souvent y songer, mais peut-être n'aurais-tu fait que leur rappeler la fille qu'ils avaient perdue. Sally, tu es vraiment sûre de reconnaître cet ours ? Sûre que c'est le tien ?

– C'est le mien, dis-je en le serrant plus fort contre moi.

Pourquoi changeaient-elles si abruptement de sujet ? Je me versai davantage de whiskey. Tante Christine m'imita et en proposa à

Angela, qui secoua la tête.

– Ma chérie, dit tante Christine d'une voix douce, ton père biologique a fui plusieurs jours avant que la police vous découvre, Denise et toi. Il a vidé son compte en banque et abandonné sa voiture sur la jetée de Dún Laoghaire. Il aurait pu se noyer, mais on n'a jamais retrouvé son corps. La police pense plutôt qu'il a pris le ferry jusqu'à Holyhead. Ce qui est certain, c'est qu'il a quitté le pays. Il n'avait pas de passeport – c'était inutile à l'époque, pour aller en Angleterre – mais il avait de l'argent. Pourquoi aurait-il emporté tout ça s'il comptait se tuer ? Personne ne sait où il est parti. Il n'a jamais été arrêté.

– Je crois que c'est lui qui t'a envoyé cet ours, dit Angela.

Je portai automatiquement les mains à mes cheveux, mais m'interrompis pour reprendre Toby. J'étais incapable de le lâcher.

18
Peter, 1974

Papa avait tort quand il me disait que je n'aurais jamais à voir le fantôme de la pièce d'à côté. À la mi-septembre, il m'expliqua qu'il devait partir pour le week-end et qu'il me faudrait passer tout ce temps dans l'autre pièce.

– Avec la femme fantôme ?

– Oui, mais elle ne te fera pas de mal. C'est ta mère.

Cette perspective me terrifiait.

– Ne t'en fais pas. Ce n'est que deux jours, et c'est toi le chef. Elle doit t'obéir, et si elle ne le fait pas, tu n'auras qu'à la priver de repas. Si tu n'aimes pas son attitude, tu as la permission de lui donner des coups de pied. Ne réponds pas à ses questions. C'est la seule règle.

– Je croyais que ce n'était pas bien de donner des coups de pied aux gens ?

– Ce n'est pas une personne, rien qu'un fantôme, donc ce n'est pas grave.

Je me mis à pleurer.

– Je ne veux pas aller avec la femme fantôme !

– Tu es trop petit pour rester seul tout un week-end. Et puis, elle veut te voir. Ça fait… des années qu'elle me supplie de la laisser te rencontrer.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est ta mère.

– Elle veut me faire du mal ?

– Absolument pas.

– Est-ce qu'elle est morte ?

J'avais vaguement cru comprendre que les fantômes étaient des morts.

– Non, pas vraiment.

– Mais pourquoi elle est dans cette pièce ?

– Tu es trop jeune pour comprendre ces choses-là. Arrête de me poser des questions. Je vais installer un lit de camp là-bas, et tu pourras prendre ta couverture préférée, et deux livres. Ta veilleuse, aussi.

Rien de tout cela n'avait apaisé mes craintes.

Le vendredi après dîner, papa m'emmena dans l'autre chambre. Il faisait noir, et tout était silencieux. Puis il brancha ma lampe dans une prise près de la porte, et j'entendis alors la femme fantôme.

– Peter ? C'est toi ?

Sa voix tremblait. Elle émergea de sous une couverture et tendit la main vers moi. Papa alla droit sur elle et la gifla en pleine figure.

– Tu vois ? C'est ça qu'il faut faire si tu n'aimes pas son comportement. Elle ne te fera aucun mal. Elle sait bien ce qui lui arrivera si elle te perturbe.

Son ton léger me réconfortait. Il posa un grand sac en papier plein de nourriture près de moi.

– C'est pour toi, pas pour elle, d'accord ? Elle a de quoi manger de son côté.

Elle était repartie sous la couverture, et je n'avais pas bien vu son visage. Papa me montra le lit de camp, juste à côté de la porte par laquelle nous étions entrés. Il m'indiqua aussi l'interrupteur des toilettes – en me rappelant de me brosser les dents et de me laver la figure tous les soirs – et le coin cuisine, avec un frigo et une plaque chauffante, en me disant que ma mère me ferait de la purée avec des petits pois et du bacon pour le dîner du lendemain. Il serait de retour le dimanche matin.

– Je n'aime pas cet endroit, dis-je.

Ça sentait mauvais, c'était étouffant, il faisait noir. Papa me souleva dans ses bras.

– Je t'assure qu'il n'y a rien à craindre.

Il m'embrassa le sommet du crâne et sortit. J'entendis le verrou claquer derrière lui. Aussitôt, je courus tambouriner à la porte.

– S'il te plaît, ne me laisse pas ici ! J'ai peur du fantôme !

Mais je n'entendais plus rien de l'autre côté du battant. Il était parti.

Elle ressortit la tête de sous la couverture et s'assit.

– Peter, n'aie pas peur. Tu m'as tellement manqué.

Elle avait de longs cheveux emmêlés, et des dents manquantes, mais ses yeux brillaient. D'un côté de sa mâchoire, un hématome lui assombrissait la peau.

– Je suis ta maman, tu ne te souviens pas de moi ?

Je restai recroquevillé contre la porte. Elle avait quelque chose de familier, mais elle me terrifiait.

– Tu vivais ici avec moi jusqu'à ce qu'il t'emmène, dès que tu as su marcher, parler et aller sur le pot. Il m'a forcée à te sevrer, mais je n'avais pas idée qu'il t'arracherait à moi. Je n'ai pas quitté cette pièce depuis… je ne sais pas combien d'années…

Elle parlait si vite que les mots se bousculaient. Lorsqu'elle se leva, je vis que sa cheville était enchaînée au mur. Elle pouvait atteindre les toilettes et la cuisine, mais pas moi. Ses bras et jambes étaient très maigres, mais pas son ventre ; elle plaçait les mains dessous pour le soutenir. Elle portait une chemise trop grande et une jupe qui se soulevait sur le devant, avec de grosses chaussettes de laine.

– Quel jour sommes-nous ?

Je ne voulais pas lui parler. Je courus jusqu'aux toilettes, allumai la lumière et fis pipi dans le bol, sans fermer la porte. Quand je ressortis, elle était si proche qu'elle aurait pu me toucher. Elle me tendit la main.

– Je voulais t'appeler Sam, comme mon père, mais *il* a dit que ce serait Peter. Tu es né dans cette pièce.

Je la repoussai brutalement. Papa avait dit que je pouvais lui donner des coups de pieds. Je lui en envoyai un dans le tibia.

– Aïe ! dit-elle, mais elle ne pleura pas.

– Ouvre les rideaux ! ordonnai-je.

Elle me regarda avec de grands yeux.

– Il n'y en a pas. Il n'y a pas de fenêtre.

Je la giflai comme l'avait fait papa.

– S'il te plaît, ne me frappe pas, dit-elle. Il ne t'a pas appris que c'était mal de frapper les gens ?

– Papa a dit que je pouvais te taper. Pourquoi il n'y a pas de fenêtre ? J'ai une fenêtre dans ma chambre.

– Il préfère me garder dans le noir. Il y avait une fenêtre quand je suis arrivée, mais il l'a bouchée de l'extérieur.

Je savais où était la fenêtre obturée sur la façade, mais j'avais perdu tous mes repères dans l'obscurité. Seule la lumière des toilettes et ma veilleuse la dissipaient un peu.

– Pourquoi il a fait ça ?

– Pour me punir.

– Qu'est-ce que tu as fait ?

– Je ne m'en souviens pas.

– Ça devait être très grave.

– J'ai essayé de m'enfuir, mais il m'a rattrapée, alors je l'ai mordu !

– Oh !

Je courus de mon côté de la pièce.

– Je ne te mordrais jamais, toi. Je t'aime.

Je ne répondis pas.

– Il fait chaud en ce moment, c'est agréable. Heureusement qu'il ne t'a pas amené en plein hiver. On est en été, c'est ça ?

Je me retins de répondre. Nous étions en septembre.

– Tu m'as vraiment oubliée ? Tu ne sais pas en quelle année nous sommes ? Quel mois ?

– Si, je sais.

– Tu ne veux pas me le dire ?

– Non.

– S'il te plaît. C'est très important. Je suis ici depuis juin 1966. J'avais onze ans. Je crois que tu es né un an plus tard, mais je ne sais pas depuis combien de temps…

– Papa m'a dit de ne pas répondre.

– Quel âge as-tu ?

– Tu étais où, avant ?

– J'avais une famille, des amis. J'allais à l'école, j'avais ma propre chambre, avec des fenêtres. Il dit que ce n'est que mon imagination, mais je m'en souviens.

– Qui ça, « il » ?

– Lui.

– Mon père ?

Elle hocha la tête et me demanda :

– Comment s'appelle-t-il ?

Je savais que c'était Conor Geary, mais hors de question de le lui dire.

– Je ne sais pas.

– Tu peux m'appeler maman. J'aimerais beaucoup te prendre dans mes bras, tu sais ? Te tenir la main ? Tu commençais à peine à parler quand il t'a emmené. Tu ne connaissais que quelques mots : maman, au lit, biscuit, lait… C'est à ce moment-là qu'il t'a pris avec lui. Tu ne t'en souviens pas ?

J'en avais l'ombre d'un souvenir. Je dormais avec elle sur ce matelas.

– Tais-toi.

Elle se tut un moment, sans cesser de me fixer dans l'obscurité.

– Tu ne voudrais pas rapprocher un peu cette lampe ? Pour que je puisse te voir ?

– Non.

– Je voudrais te montrer quelque chose.

Elle pris une peluche sur l'étagère derrière elle, un mignon petit ours avec un ruban rouge autour du cou.

– Tu te rappelles Toby ? Il était à moi, et il est devenu à toi quand tu es né. Tu voudrais le récupérer ?

Je me rappelais davantage Toby qu'elle. Il était tout sale, désormais, et il lui manquait un œil. Le regarder me perturbait. J'aurais voulu le serrer contre moi, mais il aurait fallu que je m'approche d'elle.

– Non, merci.

– Je pensais que je ne te reverrais jamais.

– Pourquoi ton ventre est aussi gros ?

– J'imagine que je vais avoir un autre bébé. Tu étais dans mon ventre avant, toi aussi. Tu vas avoir un petit frère, ou une petite sœur.

– Comment le bébé est-il rentré là-dedans ?

– C'est *lui* qui l'a mis là.

– Comment il a fait ?

Elle se tut un long moment.

– Papa m'enferme dans ma chambre pendant la journée en semaine, dis-je.

– Alors, on est le week-end ?

– On est vendredi…

Je me bâillonnai d'une main : j'avais enfreint la règle de papa en répondant à une question.

– Ou alors mardi, j'en sais rien.

– Ce n'est pas grave. Je ne lui dirai jamais rien de ce que tu me racontes. J'espère qu'il ne te punit jamais. Je suis désolée qu'il t'enferme, toi aussi.

C'était moi le chef, papa l'avait dit. Il fallait que je le montre.

– Il ne m'enferme pas dans un endroit comme ici ! J'ai une grande fenêtre, et je peux voir le jardin, et j'ai des livres et des jouets.

– Nous sommes près de la mer, non ? Parfois, je crois l'entendre…

Ne pas répondre à toutes ces questions n'était pas facile. Je me rendis compte qu'on ne pouvait pas entendre la mer depuis cet endroit : de grands bouts de carton déchirés avaient été cloués aux murs.

– Si tu continues à me demander des choses, je te donnerai encore des coups de pied.

– D'accord. Et toi, tu veux me demander quelque chose ?

– Non. Je veux que tu te taises. Je ne veux pas être ici. Je voudrais repartir dans ma chambre.

Elle repartit s'asseoir sur son matelas avec un long gémissement.

– Arrête de faire ce bruit !

– Je ne peux pas m'en empêcher. Être enceinte est douloureux, par moments. C'est le bébé, ton frère ou ta sœur…

– C'est un frère ou une sœur ?

– Je ne sais pas.

– Pourquoi pas ?

– On ne peut pas le savoir avant la naissance.

– Je ne veux pas de sœur !

– J'aurais tellement voulu te garder.

– Ici ?

– Non, chez moi, avec ma famille.

Je ne répondis rien. Je ne voulais pas qu'elle soit ma mère.

Je sortis une pomme de mon sac. Papa me disait toujours de manger les choses bonnes pour la santé avant les sucreries. J'en pris une grande bouchée, sous les yeux de l'autre.

– Retourne sous la couverture.

Elle s'exécuta, mais la laissa soulevée, rien qu'un peu, et je voyais bien qu'elle me regardait. Je partis décocher un coup de pied dans l'ouverture. L'autre poussa un cri et se redressa ; cette fois, il y avait du sang sur son visage.

– Désolée, je suis désolée, dit-elle, et elle se mit à pleurer.

Je n'aimais pas son visage ensanglanté.

– Retourne sous la couverture et arrête de me regarder ! Sale femme.

19
Sally

– Je crois qu'il faudrait envoyer l'ours en peluche, le papier, la boîte et l'emballage à la police. Peut-être y trouveront-ils des traces d'ADN ? dit tante Christine.

– Ça m'étonnerait, répondit Angela. Vous devez avoir fait disparaître l'essentiel en lavant la peluche. Et nous avons toutes les trois touché le colis, sans parler des employés de la poste en Nouvelle-Zélande, en Irlande, à chaque étape du trajet. Mais peut-être pourront-ils quand même en tirer quelques informations.

– Vu la tête de cet ours, sans parler de son âge, ce devait être celui de Denise. Il doit avoir cinquante ou soixante ans. On dirait qu'il a été mangé aux mites.

Angela hocha la tête.

– Répète-moi ce que disait le message ?

– « Je me suis dit que tu voudrais le récupérer. » Pas de signature, rien que la lettre « S ».

– Peut-être Sally avait-elle un surnom pour son père ? Tu te rappelles, Sally ?

Angela leva une main.

– Christine, mieux vaut ne pas interroger Sally là-dessus.

– Pardon, tu as raison…

– Je voudrais aller au lit me reposer un peu, dis-je. Avec Toby.

Il était 17 heures, désormais, et il faisait noir. Les deux femmes s'excusèrent, en me disant que tout cela devait m'avoir fait un choc terrible, que je devais me sentir submergée par toutes ces révélations. Tante Christine déclara qu'elle irait faire un tour au village pour quelques courses, et qu'elle me réveillerait au moment du dîner. Je me retirai dans ma chambre en les laissant parler de moi et de mon terrible passé. J'emportai Toby. J'en avais assez de les écouter, et je voulais réfléchir un peu tranquillement.

Dans ma chambre, avec le vieux papier peint à fleurs que m'avait choisi maman des années plus tôt, je me demandai quoi faire. J'avais tant de questions en tête.

Un délicieuse odeur me tira du sommeil un peu plus tard. J'allai me laver le visage dans la salle de bains.

Tante Christine m'attendait dans la cuisine.

– Ma chérie, tu as bien dormi ? Angela va rester dîner. J'espère que ça ne te dérange pas. J'ai fait un poulet rôti.

– Rien que pour nous trois ?

– Oui, nous pourrons faire des sandwichs avec les restes, ou de la soupe, si tu veux.

Elle avait aussi fait une purée de pommes de terre, de carottes et de navet. On se serait cru dans une émission de cuisine.

– Tu veux bien mettre la table, ma chérie ?

Je dépliai la table fixée au mur, en sortant l'extension pour la rendre aussi grande que quand maman était encore vivante. Papa et moi nous faisions un plateau-télé pour le dîner. Mais pour le déjeuner, nous nous installions toujours dans la cuisine. Là, c'était l'inverse, ce qui me rendait un peu nerveuse. Mais la voix de tante Christine me réconfortait – elle me décrivait comment elle avait préparé le dîner, se rappelait l'époque où elle et Jane avaient acheté les mêmes assiettes chez Arnotts, me racontait à quel point elle était heureuse de voir que je m'en servais encore. On aurait cru entendre maman, et en fermant les yeux, je pouvais presque me dire qu'elle était de retour, même si je savais bien que c'était impossible. L'imaginer était bien agréable.

– Où est Angela ?

– Elle est repassée chez elle pour nourrir les chiens et régler quelques affaires, mais elle revient tout de suite.

– Je sors une bouteille de vin ?

– Je crois que nous avons assez bu pour aujourd'hui. Tu n'aurais pas de l'eau pétillante ?

J'en avais. En partant la chercher dans le salon, je me pétrifiai un instant, puis courus jusqu'à ma chambre. Je défis sauvagement le lit, puis je revins dans la cuisine.

– Où est Toby ? lui hurlai-je.

– Chérie, je…

– Où est-il ?

Mes joues brûlaient, la tête me tournait. On sonna à la porte.

– Ce doit être Angela. Elle pourra tout t'expliquer.

Je lui ouvris la porte et demandai :

– Où est Toby ?

– Calme-toi, Sally, inspire en comptant jusqu'à quatre…

– Vous l'avez pris pendant que je dormais ?

– Oui. Toby n'est qu'un jouet, Sally, mais nous pouvons peut-être découvrir d'où il vient. Je suis allée au commissariat de Roscommon avec l'ours, la boîte et le papier. Ils enverront le tout à Dublin, et la police scientifique…

– Il était à moi !

– Sally, sois raisonnable, tu…

Je me mis à lui envoyer des coups de poing, à la figure, à l'estomac, aux bras. Elle se plia en deux, les mains sur la tête, les coudes devant le visage. Tante Christine me tira en arrière.

– Sally ! Arrête tout de suite !

On aurait cru entendre ma mère en colère. Ma crise de rage se dissipa aussi soudainement qu'elle était venue. Je m'assis sur la chaise

dans l'entrée pendant que tante Christine menait Angela jusqu'à la cuisine. Je les entendis échanger des murmures. J'avais encore fait quelque chose de mal. De très mal. Je me balançai d'avant en arrière sur la chaise. Je ne pouvais pas contrôler mes émotions. Peut-être devrait-on m'enfermer.

– Angela, je suis désolée, je suis tellement désolée. Je ne me contrôlais plus.

Elle pressait un grand sac de petits pois contre sa mâchoire, tante Christine debout derrière elle. Pas de sang, Dieu merci. Angela leva une main pour m'interrompre et secoua la tête, ce qui la fit grimacer de douleur.

– Bon sang, Sally, tu as complètement perdu la tête ! Je ne t'aurais jamais crue capable d'une telle violence. Ce genre de comportement est complètement intolérable.

Je voyais bien que tante Christine était en colère, mais lorsque je l'approchai, elle recula d'un pas. Je lui faisais peur.

– Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça, je ne sais même pas pourquoi…

Je sentais à nouveau mon visage brûler.

– Cet ours a déclenché quelque chose en toi, Sally, me dit Angela. C'est pour ça qu'il faut enquêter dessus. Si ton père te l'a envoyé, on pourrait peut-être retrouver sa trace. Ce n'est pas certain, mais il faut essayer. Songe à ce qu'il vous a fait, à ta mère et toi. Je n'ai rien de grave, mais tu aurais pu me faire très mal. Tu étais déjà devenue aussi violente par le passé ? Combien de fois ?

Je lui décrivis les sept incidents en détail. Trois quand j'avais sept ans, un quand j'avais huit ans, un quand j'en avais neuf : maman les avait plus tard qualifiés de « caprices ». Un quand j'avais quatorze ans, avec l'homme à l'arrêt de bus. Et la dernière fois à l'école, quand une fille derrière moi avait coupé l'une de mes couettes en classe. J'avais failli être renvoyée, mais je m'en étais tirée avec une semaine de suspension. Je lui avais cassé le bras. Il m'avait fallu lui écrire une lettre d'excuses.

– Et plus rien de similaire depuis ? Pas avant aujourd'hui ?

– Non, je le jure. S'il vous plaît, pourrions-nous récupérer Toby ?

– Certainement pas, répondit Angela. Regarde l'effet qu'il a sur toi !

– Ce n'est pas une bonne idée, approuva tante Christine.

– Je vais aller en prison ?

– Non, mais il faut que tu comprennes à quel point l'incident est sérieux, Sally. Tu es une femme adulte. Si je te dénonçais à la police, ils pourraient t'enfermer. Tu ne dois plus jamais, jamais frapper quelqu'un d'autre. C'est bien compris ?

– Oui, Angela, mais…

– C'est bien compris ?

– Oui.

– Vu les circonstances, Christine, je ne vais pas pouvoir rester dîner. Je dois rentrer m'allonger. Tu veux bien me raccompagner en voiture ? Je suis venue à pied depuis le village.

– Bien sûr, pas de problème.

– Merci. Ça ne prendra que quelques minutes.

Elles m'ignoraient toutes les deux. Lorsque la porte d'entrée se referma derrière elles, j'entendis un grésillement sortir du four, que j'éteignis. Le poulet était légèrement brûlé.

Je fis de mon mieux pour prendre du recul sur la situation. Je n'irais pas en prison. Angela se remettrait sans mal. Tante Christine avait désormais peur de moi. Pourquoi avais-je perdu tout contrôle ?

Je découpai le poulet, servis la purée dans deux assiettes, et ouvris la bouteille d'eau pétillante. J'en remplissais le verre de tante Christine lorsqu'elle revint.

– Je ne sais pas quoi te dire, Sally. Je crois que Jane avait raison de s'inquiéter de certaines des décisions de Tom quant à ton développement. Mais Angela pense qu'il n'est pas trop tard.

– Pas trop tard pour quoi ?

– Il faut que tu fasses une thérapie, ma chérie. Très poussée. Tu ne peux pas continuer à vivre ainsi. Ce n'est pas normal.

– Ma vie me semble normale.

– C'est bien le problème. Tom ne t'a jamais poussée à te… corriger. Tu devrais avoir des amis, une vie sociale, un travail, un partenaire si tu en as envie. Tu passes à côté de tant de choses sans même t'en rendre compte.

– C'est ce qu'a dit papa dans sa dernière lettre, qu'il avait fait des erreurs, mais que rien ne cloche chez moi, que je suis juste un peu bizarre.

– Tu viens d'attaquer une femme qui t'a toujours soutenue. Il faudra que tu arranges les choses avec elle. Comment comptes-tu t'y prendre ?

– Je pourrais lui acheter des fleurs et lui écrire une lettre.

– C'est un bon début, mais comment t'assurer que tu n'attaqueras plus jamais personne ? Il faut te faire aider.

Je savais qu'elle parlait d'une psychothérapie. C'était ce que maman voulait que je fasse à l'école.

– J'imagine que je pourrais aller voir un psychothérapeute ?

– Angela sera très soulagée de l'entendre. N'oublie pas de le lui dire dans ta lettre.

Ce soir-là, en allant me coucher, je songeai à Toby en me demandant où il pouvait bien être.

Le lendemain, c'était le réveillon de Noël. Je n'avais qu'une envie,

rester seule. J'autorisai tante Christine à me serrer contre elle lorsqu'elle me dit au revoir. Je m'excusai à nouveau. Elle me dit que nous garderions contact et qu'il faudrait que je vienne les voir à Dublin après Noël, quand j'aurais commencé ma thérapie. Je n'étais pas sûre que j'irais.

Je m'assis à table pour écrire ma lettre d'excuses à Angela. J'ajoutai que je voulais bien voir un psychothérapeute si elle pensait vraiment que cela pourrait m'empêcher de faire du mal aux gens qui comptaient pour moi. Je lui dis de ne pas s'inquiéter pour le sac de petits pois surgelés, et que je pourrais aisément en racheter au supermarché. Je leur souhaitai un joyeux Noël, à Nadine et elle, et lui dis que je passerais le 25 décembre seule.

Je partis à pied au village. J'entendais partout des bruits de fête, et je voyais briller les lumières dans les rues. Je mis mes bouchons d'oreille et partis acheter des fleurs au supermarché, le plus rapidement possible. Puis je me rendis chez Angela, glissai ma carte dans la fente de la boîte aux lettres et laissai les fleurs sur le pas de la porte, avant de filer. Je comprenais le sens du mot *honte* : c'était l'une des émotions que je pouvais ressentir.

20
Peter, 1974

Papa disait souvent « Sale femme » quand nous regardions la télévision. Les mamans à l'écran étaient jolies, bien propres et bien habillées, pour la plupart. Elles cuisinaient des tartes aux pommes pour leurs enfants et leur mettaient des pansements lorsqu'ils s'écorchaient le genou. Cette femme fantôme ne servait à rien. Elle était si mauvaise mère qu'il fallait la garder enchaînée comme un chien.

Le silence dura un long moment, mais j'avais des questions à lui poser. Elle ressortit peu à peu la tête, sans me regarder. Elle essuya son œil qui saignait avec la couverture, en arrivant à peu près à étancher la plaie.

– Comment va faire le bébé pour sortir de ton ventre ?

– La dernière fois, tu es sorti par là, dit-elle en désignant du doigt l'espace entre ses jambes. C'était rapide, mais douloureux. Il y avait une sorte de cordon autour de ton cou, mais il l'a vite ôté.

– Papa ?

– Oui. Il était content que tu sois né. Il m'a bien traitée pendant quelque temps, après ça. Mais je ne savais pas qu'il allait t'emmener. Je n'avais que douze ans à l'époque, je crois, mais je ne sais pas quel âge j'ai, maintenant. J'ai perdu le compte.

– Tu ne sais pas quel âge tu as ? Qu'est-ce que tu es bête !

– Tu dois aller à l'école, maintenant. Je suis sûre que tu es très intelligent.

– Je ne vais pas à l'école. C'est papa qui m'apprend tout ici.

– Ah bon ? Tes amis doivent être tristes de ne pas te voir…

– Je n'ai pas d'amis. Mon meilleur ami, c'est papa.

– Tu n'aurais pas envie de jouer avec des enfants de ton âge ?

Je me rappelai la journée au zoo. Tous ces groupes d'enfants qui discutaient ensemble, surexcités.

– Tu n'as pas le droit de me poser de questions ! Sale femme.

Je sortis du lait et m'en versai un verre sur le plateau que m'avait préparé papa. La façon dont l'autre fixait la bouteille était vraiment bizarre.

– Tu n'as jamais vu du lait, ou quoi ?

– Pas depuis que tu étais bébé. Il me nourrissait mieux avant, pour que je puisse te donner le sein, mais il a arrêté quand il t'a pris avec lui.

Je remplis à nouveau le verre et le lui tendis avec précaution. Ses mains tremblaient tant que j'avais peur qu'elle le renverse, mais elle arrima sa bouche au rebord et avala tout d'un coup, comme un porc

affamé. Elle se remit à pleurer.

– Merci, merci… Tu es un bon garçon, je le sais. Tu es fait d'une moitié de moi. C'est la bonne moitié.

Je lui arrachai le verre.

– Tu n'as vraiment pas de manières ! C'est très mal élevé de boire comme ça !

Elle baissa les yeux.

– Je suis désolée, ça fait… si longtemps…

Je partis au frigo pour y ranger le bacon, avec le reste du lait, le beurre et le fromage. Je laissai les pommes de terre, le pain, la banane, les céréales et les boîtes de petits pois sur l'étagère du dessus, avec le chocolat et les chips auxquels je n'avais droit que le samedi soir.

Il y avait déjà quatre bouteilles d'un liquide transparent à l'intérieur.

– C'est quoi, ça ?

– Mon eau.

– Et ta nourriture, elle est où ?

Elle fouilla sous sa couverture et en sortit un paquet de biscuits.

– C'est tout ce qu'il me donne. Je pourrais… je pourrais avoir ton trognon de pomme ?

– Je l'ai jeté à la poubelle.

– Ça ne me dérange pas.

Elle partit le récupérer.

– C'est dégoûtant de manger ce qui sort d'une poubelle !

– J'ai faim. Ce que tu as à manger… Il y en a assez pour partager ?

– Il a dit que ce n'était que pour moi.

– Mais si ça te faisait trop, je pourrais avoir les restes ? S'il te plaît ?

Ses yeux se remplissaient à nouveau de larmes, et je ne savais pas comment réagir.

– Non, c'est contre les règles.

Je m'efforçai de l'ignorer en lisant mes livres, mais elle voulait les voir. Comme je refusais, elle me demanda de lui lire un passage à haute voix. Je lus cinq pages de *Gulliver*, et elle me dit que je lisais très bien, qu'elle était fière de moi, et que c'était une belle histoire. J'étais nerveux, et je me mis à pleurer.

– Je veux mon papa.

– Oh, mon petit chéri… Il est très méchant, tu sais. Tu trouves ça normal qu'il me garde enfermée ici, presque sans rien à manger, dans le noir, sans rien à lire ?

– Et sans télé non plus.

– Nos voisins avaient la télé. Tu en as une ici ? Dans la maison ?

Je hochai la tête. Si je ne disais rien, alors techniquement, je ne répondais pas à ses questions.

– Dis donc ! C'est une grande maison ?

J'y réfléchis un instant. Sans doute. Il y avait beaucoup de pièces. Le jour où nous étions allés au zoo, nous étions passés devant beaucoup d'autres maisons, mais la plupart étaient collées les unes aux autres. À la télé, j'en avais vu des grandes et des petites. Oui, la nôtre était grande. Mais hors de question de le lui dire.

Je partis fouiller la pile de vêtements que papa avait déposés sur la chaise à côté de mon lit et en sortis mon pyjama.

– Tu as besoin d'aide pour te changer ? demanda-t-elle.

Je l'ignorai et me dévêtis. Puis je regardai ma montre. La petite aiguille était entre le sept et le huit. J'étais en retard pour me coucher.

– Oh, tu as une montre ! Quelle heure est-il ?

– L'heure d'aller au lit.

Il était 19 h 25. Je venais d'apprendre à lire l'heure et j'aurais voulu m'en vanter, mais à quoi bon essayer d'impressionner quelqu'un d'aussi bête ? Papa en avait un peu assez de mon numéro. Il me disait que je n'avais pas besoin de lui donner l'heure toutes les cinq minutes.

– D'accord.

– Il faut que j'aille me brosser les dents.

Je passai devant elle pour aller aux toilettes et, cette fois, je fermai la porte. Après avoir encore fait pipi, je me brossai les dents. Il n'y avait pas de miroir, et seulement une serviette élimée. Quand je rouvris la porte, l'autre était à genoux devant, les bras grands ouverts. J'essayai de bondir par-dessus, mais elle les referma sur moi et m'embrassa les cheveux. Je me débattis de toutes mes forces.

– Lâche-moi ! Lâche-moi !

– Je t'aime tellement, je ne peux pas m'en empêcher. Il me semblait bien t'entendre de l'autre côté de la porte, parfois, mais il a isolé les murs et je ne savais pas si c'était mon imagination. Il ne me disait jamais rien sur toi. Il disait que si j'essayais de te parler à travers le mur, il te punirait. Je suis tellement contente que tu sois là !

Elle resserra sa prise et je hurlai contre son aisselle. Alors, elle me relâcha, et je repartis en courant dans mon coin.

– Je suis désolée, Peter, je suis vraiment désolée, je voulais juste t'avoir contre moi un moment…

– Je vais le dire à papa. Tu vas voir ce que tu vas voir.

– J'ai besoin de…

– Je m'en fiche ! Tais-toi ! Arrête de parler. Tu es folle, tu es méchante !

Je grimpai dans mon lit de camp et éteignis la lumière.

J'avais peur de m'endormir, mais je devais être fatigué, car je vis en me réveillant la lumière qui filtrait par les planches de la fenêtre.

L'espace d'un instant, je ne compris pas où j'étais, puis l'horrible réalité me revint d'un coup. J'allumai ma veilleuse et vit que l'autre s'était rapprochée autant que possible pour me dévisager à nouveau.

– Peter ? Je suis désolée. On peut reprendre de zéro ? Je suis vraiment désolée.

– J'ai faim.

– Tu veux que je te serve des céréales ?

Je regardai l'étagère au-dessus du frigo. Le chocolat avait disparu, alors que je l'avais gardé pour ce soir, comme me l'avait dit papa. La miche de pain était aussi à moitié dévorée, la banane n'était plus là, et il ne restait qu'une demi-carotte.

– Tu as mangé ma nourriture ! Mon chocolat !

– Oui. J'étais bien obligée. Tu ne vois pas qu'il me fait mourir de faim ? Il te reste encore assez pour ce soir.

Sans rien dire, je m'habillai vite, j'attachai mes chaussures en cuir, puis je m'approchai d'elle et lui donnai des coups de pied aussi fort que possible, encore et encore, dans la figure, dans la tête, dans son gros ventre. Elle se roula en boule en geignant et en pleurant. Papa avait raison. Maintenant, elle avait compris que j'étais le chef. Elle n'essaya plus de me parler pendant un long moment. Elle repartit sous sa couverture et sanglota. De temps en temps, elle gémissait de douleur.

Je lui criai de se taire.

Je me servis moi-même des céréales et m'assis sur mon lit. J'essayais de ne pas pleurer. Je voulais mon papa. Je détestais la femme fantôme. J'essayai d'ouvrir la porte, puis j'examinai la fenêtre. Il n'y avait pas de vitre, rien que les planches. Malgré la lumière qui passait, impossible de voir le jardin. Je lus mon livre et jouai avec mes petites voitures, en essayant d'oublier où j'étais. La télé me manquait. Je me demandais si papa m'avait envoyé ici pour me punir. Mais qu'avais-je fait pour le mériter ?

21
Sally

Le jour de Noël, je me levai tôt et allumai un feu dans la cheminée du salon. Après la mort de maman, nous faisions toujours la même chose à Noël : une dinde pour le déjeuner, que je nous préparais. Je buvais un verre de vin rouge, parfois deux ou trois, ce qui me faisait tourner la tête et me réchauffait de l'intérieur, puis me donnait envie de dormir. Nous mangions devant la télévision, car il y avait tant à regarder. Nous aimions tous les deux *Les Aventuriers de l'arche perdue*, qui passait souvent sur une chaîne ou l'autre. Indiana Jones était bel homme, et quand je me concentrais sur lui, je sentais un chatouillis entre mes jambes. J'avais demandé à papa ce que cela signifiait, et il avait répondu que ça voulait dire que j'étais hétérosexuelle, en théorie.

En ce premier matin de Noël sans papa, il y avait un vieil Abbott et Costello à la télé. Je m'installai devant avec mon thé et mes toasts. Ces films-là laissaient toujours papa hilare, et je l'imitais car il aimait bien m'entendre rire, même si je trouvais les singeries de ces deux hommes stupides. Parfois, je riais spontanément. On diffusait autrefois des vidéo-gags, très courtes, où les gens se cassaient la figure de façon idiote et se faisaient mal. Ça, c'était drôle.

Mais je me rendis compte que rien n'était amusant à regarder seule.

Vers 11 heures, le téléphone sonna. C'était Nadine.

– Tu étais invitée à déjeuner pour Noël, et l'invitation tient toujours. Mais si tu t'en prends encore à Angela, je te mettrai une telle raclée que tu t'en souviendras longtemps.

– Ça me paraît juste, dis-je.

– Et encore une chose. Interdiction de mentionner cette saleté d'ours en peluche sous notre toit.

– D'accord.

– Tu peux venir dans une demi-heure ?

– Oui, merci.

Quand Nadine m'ouvrit la porte, je lui tendis la main et serrai fermement la sienne pour bien lui montrer à quel point j'étais désolée.

– Tu es pardonnée, me dit-elle. Tu es complètement dingue, mais tu es notre dingue à nous.

Elle rit, et je ris en retour, car elle avait raison, et être à quelqu'un me faisait plaisir. Je présentai à nouveau mes excuses à Angela. Les petits pois surgelés avaient fait leur effet, car elle n'avait pas de bleus au visage.

Je posai beaucoup de questions ce jour-là mais ne reçus pas beaucoup de réponses. Angela ne savait qu'une chose : j'avais été

adoptée. En cherchant mon histoire sur Internet, elle avait pu rassembler quelques faits. Le jour de l'enlèvement de ma mère, le jour où nous avions été découvertes. La date de naissance de Conor Geary et sa situation familiale (il avait une sœur à qui il ne parlait plus). La date de la mort de ma mère biologique. Angela ne savait pas exactement ce qui lui était arrivé, juste que son décès avait été classé comme suicide. L'annonce de mon adoption à l'étranger.

En dehors de tout cela, la journée fut bonne. Je n'avais pas pensé à leur apporter des cadeaux, mais Angela et Nadine m'avaient acheté un pull d'une belle couleur violette, très doux. Je fus stupéfaite de voir qu'elles n'allumaient pas du tout la télé. Elles mettaient des chansons sur Spotify et tentaient de me convaincre de danser avec elles. Elles buvaient beaucoup. Je pris trois verres de vin, mais je n'aurais pas pu avaler une goutte de plus. Je m'endormais déjà. Tout de même, je fus contente de rentrer à pied.

Aussitôt après avoir passé le seuil, j'allumai le chauffage central et la télévision. Comme j'étais déçue de n'avoir reçu aucune réponse d'Angela sur ce qui m'était arrivé, je partis ouvrir le carton marqué PRIVÉ dans le bureau de papa. J'y trouvai de vieilles photos Polaroïd étiquetées « Denise et Mary Norton ». Ma mère était si jeune et fragile. Sur la plupart des clichés, elle semblait terrifiée. Sur les photos où elle ouvrait la bouche, on voyait qu'elle n'avait pas de dents du tout. Elle avait quasiment toujours un petit enfant dans les bras. Au lit, sur une chaise de bureau, debout près d'un radiateur. Elle portait des vêtements mal assortis qui flottaient sur son corps maigre. Malgré la légende, il me fallut un moment pour comprendre que l'enfant était moi. Je ne ressemblais pas à ma mère – je ne lui ressemble toujours pas – alors qu'elle devait être encore jeune à sa mort. Je comparai ses clichés aux miens, pris à la fin de mon adolescence et peu après mes vingt ans. Aucune similarité. Sur les photos où elle était seule, son visage était sillonné de larmes et elle tendait les bras. Vers moi ?

Je ne la reconnaissais pas, mais après une inspection minutieuse, je me reconnus, moi. Mon visage était pincé, creusé, pas comme sur les photos de mon septième anniversaire où j'avais l'air bien nourrie, quoique malheureuse. Denise était émaciée. Sur certaines des photos, nous nous souriions et elle semblait me parler. Je ne regardais pas l'objectif. Malgré les circonstances, mon sourire semblait sincère et spontané. Mes yeux cernés pétillaient. Toby ne figurait sur aucune des images.

J'allai devant le miroir et tentai de reproduire ce sourire, mais j'étais une femme adulte. Essayer de sourire comme un enfant était idiot.

Dans le carton se trouvaient aussi des cassettes et un Dictaphone. Les cassettes étaient datées et numérotées. Je glissai la première, celle

du 11/04/80, dans le Dictaphone, mais les piles étaient mortes depuis longtemps. Après les avoir remplacées, j'appuyai sur "play". Je reconnus aussitôt la voix de papa.

Tom : Entrez, Denise. Aucune inquiétude à avoir, vous êtes en sécurité. Personne ici ne vous fera de mal. C'est votre petite fille, Mary ?

Moi !

Denise [hurlant] : Laissez la porte ouverte, s'il vous plaît, ouvrez la porte !

Enfant : [pleurs]

Tom : Je suis désolé. Jane, si tu veux bien laisser la porte grande ouverte ? Merci.

Denise : Où va-t-elle ? Je ne veux pas qu'elle s'en aille !

Jane : Tom, peut-être ferais-je mieux de rester ?

La voix de maman !

Tom : Tu as raison. Est-ce mieux ainsi, Denise ? Jane restera avec vous, et la porte est ouverte. Asseyez-vous ici, et Mary peut s'asseoir… Oh. Je vois. Oui, vous pouvez vous asseoir ensemble. Faites ce qui vous convient le mieux.

Denise : [marmonnements]

Tom : Avez-vous réussi à dormir un peu la nuit dernière, Denise ? Je sais que tout cela doit vous sembler très étrange, après… votre longue absence.

Denise : [marmonne une question]

Enfant : [murmure une réponse]

Tom : Tu n'as plus de besoin de murmurer, Mary.

Denise : Ne lui parlez pas !

Jane : Et si j'emmenais Mary dans le coin jeu, juste ici ?

Denise : Non !

Tom : Ce n'est qu'à quelques pas de vous. Vous pourrez la surveiller.

Denise : Non. J'ai dit non !

[Un long silence. Jane s'éclaircit la gorge.]

Tom : Vous avez vu votre père et votre mère hier soir, Denise. Qu'avez-vous ressenti ?

Denise : Ils ont l'air vieux.

Tom : Cela fait quatorze ans. Les gens prennent de l'âge, en effet. Vous-même, avez-vous l'impression d'avoir changé depuis ?

Denise : Oui, j'imagine.

Tom : Jane, si tu veux bien regarder dans le dossier pour voir si nous avons des photos de Denise avant…

Jane : Oui, en voilà.

Tom : Denise, voudriez-vous voir à quoi vous ressembliez il y a quatorze ans ?

Tom : Je n'arrive pas à comprendre si vous hochez ou secouez la tête.

Denise : Je veux voir.

[Bruits de mouvement]

Je crus un instant que l'enregistrement s'était arrêté, mais ce n'était qu'un autre long silence. Puis il y eut le bruit d'un papier qu'on déchire, et les geignements de l'enfant – de moi. Papa restait très calme.

Tom : Pourquoi avez-vous déchiré ces photos, Denise ?

Denise : C'est elle qu'ils veulent, pas moi.

Tom : Qui ?

Denise : Ma maman et mon papa. C'est cette fille qu'ils veulent retrouver.

Tom : Cette petite fille, c'est vous, Denise.

Denise : Je ne la connais pas.

Tom : Jane m'a dit que cette visite vous avait beaucoup stressée, Denise. Vous avez vingt-cinq ans désormais, c'est bien cela ? Vous imaginez ce qu'ont pu ressentir vos parents toutes ces années ? Vous leur manquiez beaucoup. Ils se demandaient ce qui vous était arrivé.

Denise : Pourquoi n'ont-ils pas continué à me chercher ?

Tom : Eh bien, c'était…

Jane : Ils n'ont jamais cessé d'espérer que vous soyez en vie. C'est bien ce que votre maman vous a dit hier soir, n'est-ce pas ?

Denise : Ils n'ont pas fait assez d'efforts.

Tom : Vous savez, Denise, on ne peut pas rechercher quelqu'un pour toujours.

[Bruits d'un enfant qui pleure]

Jane : Qu'est-ce que tu dis, Mary ?

Denise : Ne lui parlez pas.

Jane : Pardon.

Denise : Donnez-moi ça.

Tom : La poupée ?

Denise : Donnez-la moi.

[Bruits de mouvement]

Tom : Peut-être que Mary aimerait bien s'amuser avec une poupée. Elle en a déjà vu ?

Jane : Que faites-vous à la poupée, Denise ?

Denise : Je referme bien tous ses boutons. Petite traînée.

J'arrêtai l'enregistrement. Je savais ce qui était arrivé à Denise. Je savais qu'elle m'avait protégée. Sa voix et son visage ne m'évoquaient toujours rien, mais j'étais incroyablement triste pour cette inconnue. Papa disait que j'avais de l'empathie en abondance, mais que je ne m'en servais pas assez souvent.

Je feuilletai les notes de papa et sortis un dossier au hasard.

Denise Norton, née le 05/04/55

26/09/80 SEMAINE 24

Difficile de savoir si je parviens à progresser avec Denise. Ses facultés

mentales sont fortement diminuées, et mentalement, elle semble à peine plus âgée que lors de sa capture : onze ans. En revanche, c'est une mère protectrice à l'extrême. Mary marche et parle, mais jamais à haute voix, toujours dans un murmure. Jane affirme qu'il n'y a aucune raison physiologique à cela. Elle sait comment aller aux toilettes mais ne le fait qu'en présence de sa mère. Elle doit avoir cinq ou six ans d'après les médecins, et n'a encore jamais rencontré d'autres enfants. Denise lui tient la main ou reste en contact physique avec elle en permanence. Nous avons proposé un lit de camp à côté de celui de Denise, mais rien à faire, elle refuse de lâcher l'enfant. Mary, qui la devine effrayée, s'y refuse également. Dans l'annexe où elles étaient enfermées se trouvait un matelas dans une pièce et une chambre d'enfant dans l'autre, mais peut-être dormaient-elles toujours ensemble dans la première. D'après les photos que j'ai vues, la petite chambre était inhabitée. Denise ne répond que rarement aux questions sur leurs conditions de vie à Killiney. Jane a quelques théories sans fondement, mais aucune preuve.

Mary et Denise lisent les mêmes livres. Denise ne s'intéresse aucunement à la littérature pour les adultes, ni aux journaux (cela vaut peut-être mieux ainsi !) mais cela signifie aussi que Mary sait très bien lire. Denise écrit toujours comme à l'époque de son enlèvement, alors que Mary est très avancée par rapport aux autres enfants de son âge, non qu'elle en ait jamais rencontré.

Nous avons tenté une nouvelle séance de thérapie familiale hier, avec Denise et ses parents. Denise refusait de communiquer et a frappé son père lorsqu'il l'a embrassée sur le sommet du crâne en partant. Les calmants n'ont que peu d'effet sur sa colère et son instabilité. Mr et Mrs Norton sont bouleversés et ne cessent de nous demander quand nous pourrons la « guérir ». Ils s'imaginent que nous pourrons la faire redevenir normale comme par magie, et qu'ils pourront alors la ramener chez eux. Ils ont très envie – comme nous – de séparer la mère et l'enfant. Ils voudraient voir leur fille sans Mary, qui n'est à leurs yeux qu'un fardeau. Avec leur accord, nous avons décidé de dire à Denise que Conor Geary était mort et qu'elle ne le reverrait jamais. La clinique est hautement sécurisée, et la chasse à l'homme de ce psychopathe qui a détruit au moins une vie suit son cours. On rapporte l'avoir repéré, les voyants s'en donnent à cœur joie, mais il n'existe en réalité aucune piste solide.

Denise n'a pas réagi en entendant dire qu'il était mort et ne pourrait plus lui faire de mal. Elle ne nous fait pas confiance.

Jane et moi avons tous deux tenté d'orienter la conversation sur lui, mais elle répond par des hurlements qui la troublent autant que son enfant. Comment arriverons-nous jamais à aborder le sujet de ce qu'il a pu lui infliger ? Je crois sincèrement que Denise est si traumatisée, après des abus si prolongés, qu'il est très peu probable qu'elle puisse un jour mener une vie normale.

Parfois, lorsqu'elles partent faire le tour du jardin, elle parle avec Jane. Elle l'a aussi autorisée à prendre l'autre main de Mary pendant ces promenades. D'une certaine façon, Jane a fait plus de progrès que moi. Denise veut connaître le nom des fleurs et apprend à Mary comment les épeler. Jane me dit que Mary réclame constamment Toby, qui est, d'après Denise, un ours en peluche. Les parents de Denise ont confirmé que lorsqu'elle a été enlevée dans leur jardin en 1966, Denise avait avec elle un ours qu'elle appelait Toby.

Denise ne m'a attaqué physiquement qu'une seule fois cette dernière semaine. L'enfant pleurait, et j'ai instinctivement tendu la main vers elle pour la consoler. Denise s'est jetée sur moi comme un pitbull et m'a mordu au bras, tout cela sans lâcher Mary. Une fois de plus, nous avons dû mettre fin à la séance plus tôt que prévu, et Jane les a raccompagnées dans leurs appartements.

Au moins une bonne nouvelle : la santé physique de Denise et Mary s'améliore. Elles ont toutes les deux pris du poids. Denise mange tout ce qu'on lui donne, et Mary imite tout ce que fait sa mère. Denise est une jeune femme d'une beauté frappante, pour peu que l'on fasse abstraction de ses dents manquantes, mais son esprit reste celui d'un enfant. Toutes les deux aiment l'heure du bain et pleurent au moment d'en sortir. Mais elles vont mieux. Nous avons coupé court les cheveux de Denise pour l'empêcher de se les arracher, mais elle le fait tout de même, plusieurs fois par jour, et Mary fait pareil là aussi.

Elles sont complètement isolées ici. Jane et moi nous accordons à dire qu'il est encore trop tôt pour présenter Denise à qui que ce soit d'autre.

De notre côté, nous commençons à en avoir assez de vivre sur place. Quatre infirmières et une autre pédiatre nous assistent, mais Jane et moi aurons bientôt besoin d'une pause. Ce cas nous épuise : tant d'efforts pour si peu de résultats.

Ce qui m'ennuie le plus, c'est qu'il reste de l'espoir pour la petite. Si seulement nous pouvions les persuader, elle et sa mère, d'accepter peu à peu la séparation ! Nous persisterons. Mais je n'avais jamais connu de cas si éprouvant, tout comme Jane. Si nous n'arrivons pas vite à quelque chose avec Denise, elle pourrait bien tous nous détruire.

Toby était mon ours, et celui de ma mère. Ma mère aussi s'arrachait les cheveux quand quelque chose la perturbait.

22
Peter, 1974

Quelques heures s'écoulèrent, que l'autre passa à dormir, je crois. Je déchirai un peu de pain que je beurrai pour mon déjeuner. Je plaçai ce qui restait de nourriture sous la chaise près de mon lit de camp.

À dix-sept heures, d'après ma montre, je lui criai de se réveiller. Il fallait qu'elle me fasse à manger. Du bacon, de la purée de pommes de terre et des petits pois.

Elle leva la tête et dit :

– Quelque chose ne va pas avec le bébé. Je le sens.

– Je m'en fiche ! Fais-moi à manger !

Elle se leva avec un gros effort, le visage rouge et luisant de sueur. Ses jambes tremblaient.

– Tu m'as blessée. Je crois que tu as blessé le bébé.

– Papa m'a dit que j'avais le droit !

Papa n'avait pas mentionné un bébé. Peut-être que l'autre avait tout inventé. De toute façon, c'était une voleuse. J'étais vraiment en colère qu'elle ait mangé mon chocolat.

Elle se remit à parler, en s'interrompant régulièrement pour reprendre son souffle.

– Il me faisait des pommes de terre, il y a des années… Ces jours-ci, des mois s'écoulent sans qu'il m'en donne… Je n'arrive pas à me rappeler la dernière fois que j'ai mangé des carottes…

Elle poussa un cri aigu en se tenant le ventre.

– Ce n'est pas encore le moment. Il m'a dit qu'il restait encore environ six semaines. Mais quand a-t-il dit ça ? Je n'arrive pas à garder le compte des jours ici…

Je ne comprenais rien à ce qu'elle racontait, mais je me sentais coupable de lui avoir donné tellement de coups de pieds.

– Je suis désolé, dis-je.

Elle me regarda en souriant et en pleurant à la fois.

– Ce n'est pas ta faute, mon chéri. Tu vis avec un monstre. Comment pourrais-tu être normal ? Quel genre d'homme autoriserait un enfant à donner des coups à une femme enceinte ?

– Papa n'est pas un monstre ! C'est le meilleur !

– Mais il t'enferme. Tu n'as pas d'amis, tu ne vas pas à l'école. Tu n'as jamais rencontré d'autres enfants ?

– Non, et jamais de femme non plus, et c'est tant mieux !

– Mais il ne t'emmène jamais faire des courses ? Et si tu tombes malade ? Tu n'as jamais vu d'infirmière ?

– Papa sait comment me soigner. C'est un dentiste.

Elle se plia à nouveau en deux sous la douleur.

– Ah bon ? Je ne savais pas… J'aurais dû m'en douter…

Elle glissa ses doigts dans les trous de ses dents manquantes. On voyait bien qu'elle ne se brossait pas les dents.

– Il faut que tu me fasses à manger ! J'ai faim !

La sueur ruisselait sur son visage. Elle se redressa, prit une poêle et y fit griller du bacon. L'odeur était délicieuse. Elle écrasa les pommes de terre avec une fourchette, ouvrit la boîte de petits pois et les versa dans une autre casserole cabossée pour les faire réchauffer. Puis elle versa le tout dans une assiette qu'elle posa par terre et poussa vers moi, en gémissant.

– Arrête de faire ces bruits !

– C'est parce que tu m'as fait mal. Je croyais que tu étais désolé.

– Je ne le suis plus ! Tu n'es qu'une voleuse, tu as volé ma nourriture, et le bacon n'est même pas croustillant, alors que c'est ce que je préfère !

Elle s'immobilisa un instant, le souffle court, et s'appuya à l'évier.

– Seigneur, tu es exactement comme lui. Tu deviendras un monstre, toi aussi, si tu ne t'enfuis pas.

Elle retomba contre le mur et glissa jusqu'au sol, où elle s'endormit à nouveau, d'un coup.

Je mangeai mon dîner, puis les chips.

Au bout d'un moment, elle rampa jusqu'à son matelas, se cacha sous la couverture et pleura.

Je me mis aussi à pleurer. Quelle horrible mère j'avais ! C'était un cauchemar.

Le reste de la soirée se déroula en silence, même lorsque je lui passai devant pour aller me laver la figure, me brosser les dents et faire pipi.

Au milieu de la nuit, elle me réveilla en criant :

– Au secours ! Par pitié, au secours !

Mais je ne voulais pas l'aider et je ne savais pas comment.

– Chut ! dis-je.

Le matin venu, elle alla aux toilettes. Je l'entendis faire pipi, puis remplir la cuvette d'eau. Je l'entendis se laver en gémissant.

Je m'habillai et mangeai mes céréales pendant qu'elle était là-bas.

Elle en sortit trempée de la tête aux pieds, et toute nue. Elle tremblait toujours. Je fixai son corps nu, son ventre rond, ses deux seins qui pendaient. Je ne m'étais jamais demandé à quoi ressemblaient les dames sous leurs vêtements. Son derrière était plutôt normal, avec des hanches assez grandes, et elle avait du poil entre les jambes et sous les bras. Je ne pouvais pas m'empêcher de la regarder, et elle s'en aperçut.

– Je brûle. Je ne peux pas me rhabiller, j'ai trop chaud.

– Couvre-toi, sale femme !

Elle poussa un long hurlement et se tint le ventre, puis s'écroula à demi sur le matelas. Je voyais le sang couler entre ses jambes.

J'étais terrifié. Je ne savais pas comment l'aider, mais je voulais qu'elle arrête.

– Arrête ! lui ordonnai-je, mais elle continuait à crier.

Papa avait dit qu'il rentrerait à onze heures. Il était neuf heures trente.

– Je crois que le bébé meurt… Je vais peut-être mourir aussi… dit-elle en prenant de grandes inspirations. C'est ça que tu veux ? Il faut que tu dises à quelqu'un que je suis là… Je m'appelle Denise Norton. S'il te plaît, ne l'oublie pas… Je pensais qu'on viendrait me chercher, mais tout le monde doit avoir abandonné maintenant. Tu es le seul à savoir que je suis ici. Je t'en prie, dès que tu sortiras aujourd'hui, dis à quelqu'un que je suis là. Denise Norton. Denise Norton. Tu es mon fils.

– À qui pourrais-je bien le dire ?

Elle se mit à sangloter.

– Tu pourrais courir dehors et le dire à la première personne que tu vois !

– Je n'ai pas le droit de quitter le jardin.

– Tu ne te rends pas compte… Si seulement tu étais assez grand pour comprendre… Nous sommes tous les deux prisonniers ici.

Elle respirait de plus en plus vite. Elle se rendormit. Le sang s'étendait sur la couverture. Et si elle mourait ? Papa m'en voudrait-il ? Je partis au frigo remplir un verre de lait et revins pour le lui mettre sous le nez.

– Bois du lait, c'est bon pour la santé, dis-je en essayant de lui soulever la tête.

Elle se réveilla un peu et essaya de boire, mais la plupart se répandit sur le matelas.

– Tu veux mon fromage ?

J'ouvris l'emballage, et elle en grignota un peu.

– Denise Norton, dit-elle, puis elle le répéta encore et encore. Il faut que tu en parles à quelqu'un. Si je meurs ici, personne ne saura qui j'étais.

– Arrête de dire tout ça.

– Et toi, quelqu'un sait que tu existes ? Ce n'est pas normal d'être enfermé comme ça. C'est un monstre. Tu ne comprends donc pas ?

Je m'écartai d'elle en hurlant :

– C'est pas vrai ! C'est toi, le monstre, et je te déteste !

Je lui envoyai un autre coup de pied mais n'atteignis que l'angle du mur.

– Tu sais quoi ? dit-elle. Je crois que je te déteste, moi aussi. J'ai

honte de ce qu'il a fait de toi.

Papa arriva à onze heures moins cinq. Quand il vit le désordre et le sang, il me dit d'aller dans ma chambre et d'y rester.

– Mais on est dimanche, me plaignis-je.

– Dans ta chambre ! rugit-il.

Je filai dans la pièce d'à côté. Il ne m'avait même pas dit bonjour, même pas serré dans ses bras. Et s'il m'enfermait dans la pièce de l'autre, pour me punir de l'avoir tuée ? Et s'il m'enchaînait aussi au mur ? Je restai dans ma chambre pendant des heures et des heures. J'avais peur de sortir, même si la porte n'était pas fermée à clé et que j'avais faim. Je me bouchai les oreilles lorsque j'entendis – ou crus entendre – quelques hurlements étouffés.

Papa finit par venir me voir, et j'essayai de lire son degré de colère dans la crispation de sa mâchoire lorsqu'il ouvrit la porte. Il s'agenouilla pour se mettre à ma hauteur.

– Je suis désolé, champion, je n'aurais jamais dû t'infliger ça. Je ne te laisserai plus jamais là-bas, je te le promets. Je ne voulais pas te laisser tout seul pendant deux nuits entières, mais il aurait peut-être mieux valu que je le fasse.

– Elle est morte ?

– Quoi ? Non. Elle a eu un bébé.

– Mon frère ? Ou ma sœur ?

– C'est une fille, dit-il en retroussant ses lèvres.

– Elles vont bien ?

– Oui. Tu lui as donné des coups de pieds ?

– Tu m'as dit que je pouvais le faire.

– Oui, c'est vrai. Je crois que je ne me suis pas rendu compte à quel point tu pouvais taper fort. Elle finira par s'en remettre. Allons manger, d'accord ?

Je regardai la télé pendant que papa préparait le dîner dans la cuisine. Je n'arrêtais pas de penser à Denise Norton et ma petite sœur.

– Papa, elle dit que je vivais avec elle au début, puis que tu m'as pris avec toi. C'est vrai ?

– Pas entièrement. J'avais besoin qu'elle te donne le sein. Tu sais ce que ça veut dire ?

Je hochai la tête. Papa avait des exemplaires du *National Geographic*. J'avais vu les photos.

– Mais dès que possible, je t'ai sorti de là pour que tu puisses passer du temps avec moi. Elle ne te servait plus à rien. C'est moi qui t'ai appris à lire et à écrire.

– Elle n'a pas de livres. Tu veux bien lui donner quelques-uns des

miens ?

Papa ne dit rien, et je vis à sa façon de serrer les dents que ma question ne lui avait pas plu. Mais je n'arrivais pas à m'arrêter de réfléchir. Quand papa me servit une tourte au bœuf et aux oignons, je lui demandai :

– Papa, qu'est-ce qu'elle a fait ?

– Des choses terribles. Je te le dirai quand tu seras plus grand.

– Je crois que tu devrais lui donner d'autres couvertures.

Il me prit la main.

– Peter, ce n'est qu'une petite pute, et elle vient de donner naissance à une autre. Elles ne méritent pas que tu t'inquiètes pour elles. J'aurais voulu que tu aies une meilleure mère.

Je hochai vigoureusement la tête.

– Moi aussi !

Puis :

– C'est quoi, une pute ?

– C'est le bruit que font les voitures. *Put-put !* dit-il, puis il s'esclaffa et me fit des chatouilles, et j'éclatai de rire aussi.

– Elle a dit que j'étais prisonnier comme elle. C'est vrai, papa ?

– Bien sûr que non, tu comptes tellement pour moi ! Je veux te protéger, voilà tout.

– Et elle, tu veux la protéger ?

– Voyons, Peter, tu as bien vu comment elle est. Tu voudrais qu'elle soit en liberté dans la maison avec nous ?

– Ah ! Non alors !

– Exactement. Oublie-la, maintenant. Je suis désolé que tu aies eu à endurer tout ça. Ça ne se reproduira pas.

Quand je rentrai dans ma chambre, sans savoir pourquoi, j'écrivis la date au mur avec un crayon de couleur. *15 septembre 1974.* Je n'ai jamais oublié ce jour.

Les semaines suivantes, j'essayai de chasser la pute et le bébé de mon esprit. Parfois, la nuit, quand tout était silencieux, j'entendais le bébé pleurer dans la pièce d'à côté. Papa leur rendait visite pour leur apporter à manger, et tout ça.

Je lui demandai encore plein de choses – pourquoi je n'allais pas à l'école, pourquoi je ne pouvais pas avoir d'amis, pourquoi je n'avais pas le droit d'aller jusqu'au portail – mais ça le rendait triste. Il me dit que je lui faisais de la peine, et qu'il faisait de son mieux.

Des mois plus tard, je soulevai à nouveau la question.

– Je voudrais aller à l'école et rencontrer d'autres enfants. À la télévision, les enfants sont toujours en train de jouer ensemble. Et quand on est allés au zoo, il y avait plein d'enfants avec leurs familles, exactement comme à la télé.

Cette fois, il secoua la tête et me fit signe de venir m'asseoir près de lui.

– Je ne voulais pas te le dire avant que tu sois plus grand, Peter, mais… tu es malade.

– Comment ça ?

– Ça s'appelle la « contagion nécrotique hominoïde ». Si tu touchais quelqu'un d'autre, tu tomberais malade et tu pourrais mourir dans d'atroces souffrances. Tu te rappelles quand nous sommes allés au zoo ? Je ne t'ai jamais lâché la main. C'est trop dangereux pour toi. Il ne faut jamais que tu te mêles aux autres. Impossible pour moi de te protéger autrement. C'est pour ça que j'ai dû te confier à ta mère la fois où je suis parti pour le travail. Tes parents ne peuvent pas te communiquer la maladie. Mais je ne pourrais te laisser à personne d'autre, car tu risquerais la mort.

– Mais… et quand je serai plus grand ?

– Je ne sais pas. J'espère qu'on trouvera un traitement, mais à l'heure actuelle, c'est une maladie encore très méconnue.

– Qu'est-ce qui m'arriverait si je touchais quelqu'un d'autre ?

– Tu te changerais peu à peu en pierre, comme dans l'histoire de Méduse. Tu te rappelles ? La femme avec une chevelure de serpents ? C'est une mort horrible. Elle pétrifiait tous ceux qu'elle regardait. Tu vois, les femmes et les filles sont particulièrement dangereuses, mais toucher n'importe qui te ferait courir un grand risque.

Voilà pourquoi papa était si triste que je lui pose toutes ces questions.

– Alors, je vais devoir rester ici pour le restant de mes jours ?

– Mon pauvre garçon… Nous ferons d'autres journées spéciales pour ton anniversaire, mais il faudra faire très attention. Tu es heureux ici, n'est-ce pas ?

– Parfois, je me sens seul.

– Et c'est pour ça que tu as des livres choisis rien que pour toi dans ta chambre. Tu peux vivre d'incroyables aventures grâce à Homère, escalader des montagnes avec Sir Edmund Hillary, piloter un avion comme Biggles…

– Mes livres préférés sont ceux où des enfants sont amis.

Il m'ébouriffa les cheveux avec affection.

– Tu lis très bien pour ton âge, mais tu n'as pas encore très bon goût, malheureusement.

– Donc je vais rester ici toute ma vie avec toi ? insistai-je.

– Pour le moment, vivons au jour le jour, dit-il en me prenant les mains. On pourrait découvrir un remède, qui sait !

– Et ma petite sœur ?

Il me lâcha.

– Quoi, ta petite sœur ?

– Si je la touchais, j'en mourrais ? Elle ne pourrait pas vivre avec moi ?

– Absolument pas. Toutes les femmes sont dangereuses.

– Même les bébés ?

Il ne répondit pas, et je n'ajoutai rien.

23
Sally

Tandis que l'année finissait et qu'une autre prenait sa place, je lus tous les dossiers et écoutai toutes les cassettes. Papa avait rédigé beaucoup de comptes-rendus médicaux, mais aussi d'observations personnelles. Je ne trouvai pas d'autre mention de Toby. Les enregistrements me confirmèrent que papa et maman vivaient avec Denise et moi à la clinique St. Mary, dans un service spécialisé, en restant de garde vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Nous représentions une énigme psychiatrique. Notre situation était unique en Irlande. Papa correspondait avec des psychiatres américains, mais aucun de leurs cas ne correspondait tout à fait au mien et à celui de ma mère. On avait averti papa que réparer les dégâts pourrait prendre des années, et on lui avait conseillé d'y aller pas à pas.

On donnait à Denise des somnifères pour la nuit, mais même endormie, elle ne me lâchait jamais. Elle finit par devenir plus bavarde et apprit vite, avec moi, à lire de plus longs mots. Un psychopédagogue avait rejoint l'équipe mais avait admis qu'il était difficile d'enseigner à la mère et à la fille à la fois, car « toutes deux se distrayaient constamment l'une l'autre ».

Un jour, maman et papa avaient quitté le service pour prendre quelques jours de repos. À leur retour, Denise et moi avions refusé de leur adresser la parole pendant trois semaines.

Papa avait essayé « tout ce qui lui était passé par la tête » pour que Denise leur parle, à lui ou à maman, de Conor Geary. Mais elle se mettait à pleurer, ce qui me faisait également fondre en larmes, ou bien elle restait silencieuse et s'arrachait les cheveux. Tout de même, lorsque papa lui avait demandé si plus d'un seul homme l'avait agressée en la forçant à faire des choses qu'elle n'aimait pas avec son corps, elle n'avait rien dit mais l'enregistrement suggérait qu'elle avait secoué la tête.

Il avait fallu déclarer mon existence auprès des autorités, et le choix de ma date de naissance avait incombé à maman et papa. Ils s'étaient décidés pour le 13 décembre 1974. Ils avaient essayé d'organiser une petite fête pour mon sixième anniversaire avec tous les soignants, mais je ne comprenais pas le concept de souffler les bougies sur le gâteau, et Denise n'aimait pas que l'on chante. Puis elle s'était mise à hurler et avait jeté le gâteau contre le mur. Papa supposait que Conor Geary avait dû nous menacer par le feu au moins une fois. J'étais contente de ne pas me rappeler cet anniversaire.

Lire toutes ces informations sur ma mère était plus étrange qu'autre chose. Elle était colérique, agressive et violente. Elle était incapable de

parler des terribles choses que nous avions subies – ou bien elle refusait de le faire. À l'évidence, elle frustrait beaucoup papa. Elle n'arrivait pas à comprendre qu'il essayait de l'aider. Elle ne témoignait d'affection à personne, sauf moi. Les notes de papa me donnaient à comprendre que plus il passait de temps avec Denise, moins il l'appréciait.

Papa avait fini par décider de me séparer d'elle. Je faisais des progrès, je ne me cantonnais plus à des murmures, et commençais à témoigner une « curiosité normale » pour mon âge. À ce stade, Denise me lâchait parfois la main, et durant les séances dans le bureau de papa, elle me laissait m'amuser dans le coin avec les jouets, mais sans jamais me lâcher du regard. En accord avec son équipe, papa avait conclu que je ne pourrais jamais me développer naturellement sous la surveillance constante de Denise. J'imitais souvent sa violence, son agressivité. On décida donc de nous séparer pour une nuit, à titre expérimental, pendant notre sommeil. Les parents de Denise avaient consenti, bien que leur approbation ne fût pas strictement nécessaire – elle était pupille de l'État.

On endormit profondément Denise le 15 mai 1981. Nous avions passé plus d'un an au service psychiatrique. Elle venait d'avoir vingt-six ans. On me plaça dans la chambre voisine avec Jane, et une infirmière vint dormir près de Denise sur un lit de camp. Papa dormait à l'étage. L'infirmière, Crawley, était prête à augmenter la dose de somnifères pour Denise si nécessaire, mais ne devait à aucun prix nous réunir.

Tout le monde s'attendait au pire, mais d'après papa, personne n'aurait pu prédire ce qui s'était passé. Maman et papa n'avaient quasiment pas dormi de la nuit, mais papa avait fini par s'assoupir vers cinq heures du matin. Trente minutes plus tard, Denise s'était mise à hurler. Papa n'était pas intervenu. Vingt minutes plus tard, l'infirmière s'était mise à hurler. Lorsque papa était entré dans la pièce, Denise était déjà à moitié morte. Elle s'était frappé la tête contre le mur encore et encore, avec une telle férocité qu'elle s'était infligé une hémorrhagie cérébrale. Elle était morte plus tard dans la matinée sans reprendre connaissance. L'infirmière avait fait de son mieux pour l'en empêcher, mais Denise était d'une force étonnante. Crawley était traumatisée, tout comme maman et papa.

Une enquête avait eu lieu et papa avait été innocenté, bien qu'il se sentît terriblement coupable. D'après ses notes, les parents de Denise, bien que dévastés, étaient peut-être aussi soulagés. Leurs visites durant ces quatorze mois avaient toujours été très éprouvantes pour eux, et ils venaient de moins en moins souvent. Denise voyait une menace en tout homme adulte. Son père avait entièrement renoncé. Leur fille

avait disparu bien longtemps avant sa mort. Elle n'avait jamais laissé sa mère la prendre dans ses bras. Elle refusait que son père l'approche. Le seul homme qu'elle voyait régulièrement était papa. En y repensant, écrivait papa, il aurait fallu attribuer le cas Norton à une femme, mais il était le seul avec l'expérience nécessaire à l'époque pour traiter des patients hautement traumatisés, et nous étions un cas particulier. Tante Christine avait commenté que les hommes décidaient de tout à l'époque.

Jane s'était occupée de la suite de mes soins et de mon éducation. Le matin de la mort de ma mère, je m'étais également réveillée et j'étais entrée de force dans sa chambre. En la voyant inconsciente, la tête en sang, j'avais hurlé en luttant contre Jane qui m'avait attrapée et tentait de me serrer contre elle pour me réconforter, et j'avais fini par lui échapper pour me rouler en boule contre ma mère mourante, où j'étais restée jusqu'à l'arrivée de l'ambulance.

Durant les trois mois suivant son décès, je n'avais quasiment plus mangé ni parlé. Les parents de Denise avaient cessé toute visite. Ils ne voulaient pas me voir, et avaient officiellement déclaré qu'ils ne souhaitaient pas me prendre chez eux si je sortais un jour. Peu à peu, je m'étais attachée à Jane – pas en termes d'affection physique, mais je lui confiais mes inquiétudes. Je lui disais que maintenant que maman était partie avec Toby, j'avais peur de me retrouver seule. Papa continuait à prendre des notes sur nos séances individuelles et devenait convaincu qu'avec le temps, « malgré les déficiences de Mary », je pourrais réintégrer la société.

Le conseil de santé de Dublin avait fait connaître le tragique suicide de Denise Norton dans un communiqué de presse, sans donner aucun détail ni préciser les noms de maman et papa. Les journaux de l'époque avaient déclaré que Conor Geary avait désormais du sang sur les mains. C'était comme s'il avait tué Denise lui-même.

Papa avait beau avoir été blanchi par l'enquête, il savait que sa réputation dans le domaine très restreint de la psychiatrie irlandaise avait été irréparablement endommagée, et d'un commun accord avec sa hiérarchie, il avait démissionné.

M'adopter avait été l'idée de maman. Elle et papa étaient mariés depuis cinq ans à l'époque, et maman n'arrivait pas à tomber enceinte. Elle n'en serait jamais capable. Papa avait vu en moi une chance de se racheter. Il écrivait dans ses notes personnelles que m'éduquer lui permettrait peut-être d'« apaiser la honte » qu'il éprouvait après la mort de Denise. Avec l'accord du conseil de santé de Dublin et des services d'adoption, maman et papa étaient officiellement devenus mes parents. « C'était enfoncer une porte ouverte », écrivait-il. « Jane et moi étions les seuls adultes à retenir l'attention de Mary, et malgré mon échec en ce qui concernait sa mère, je restais un psychiatre

d'expérience, et j'avais encore le droit d'exercer. Jane était médecin généraliste. Qui mieux que nous aurait pu s'occuper d'une enfant si traumatisée ? » C'était ainsi qu'il me décrivait. Une enfant traumatisée.

Maman avait postulé pour reprendre un cabinet médical près de Roscommon, et papa ne prendrait plus de patients, se consacrant désormais à la recherche. Je devins officiellement leur fille le 30 novembre 1981. Je reçus un nouveau nom : Sally Diamond. Après cette renaissance, j'emménageai à Roscommon avec mes nouveaux parents.

J'aurais voulu avoir les notes de maman sur cette période. Je fouillai toute la maison sans rien trouver de sa main et me remémorai que papa avait brûlé beaucoup de choses dans l'incinérateur après sa mort.

Je donnai à Angela les notes de papa après les avoir lues. Elle me dit qu'elle les trouvait atroces. Moi, elles me fascinaient. Elles me faisaient l'impression d'un documentaire sur la vie d'une inconnue, dans un lieu et à une époque très lointains.

Je voulais savoir où était Conor Geary. « S. » était forcément lui. « S. » savait qui j'étais et où j'étais, et il m'avait connue de ma naissance à mes cinq ans. La police avait comparé l'écriture de ce court message avec celle de Conor Geary dans ses dossiers dentaires datant de près de quarante ans, sans trouver aucune ressemblance. Mais qui cela pouvait-il être d'autre ? Il devait être encore en vie.

Je ne voulais plus du tout de Toby désormais.

En février 2018, j'entamai une thérapie avec Tina, une psychothérapeute de Roscommon. Elle était un peu plus âgée que moi, avec des cheveux bruns légèrement grisonnants aux tempes. Elle mettait du rouge à lèvres orange et du vernis à ongles blanc. Nous nous asseyions face à face dans des fauteuils assortis. Dès la première séance, elle avait insisté pour que je la regarde dans les yeux quand je lui parlais. Au début, les choses n'avaient pas été faciles. Que ressentais-je dans telle situation ? Et dans telle situation ?

– Ça va, disais-je.

– « Ça va » n'est pas une émotion.

Je me mis donc à explorer mes émotions. Je découvris que j'étais en colère, rancunière, blessée et anxieuse, mais aussi reconnaissante, chaleureuse, gentille, attentionnée et seule. Tina me dit qu'arriver à faire confiance aux autres était mon problème numéro un, ce qui était plus que raisonnable vu mon histoire. Cela me plut. J'étais raisonnable.

En mars, la police revint vers moi. Le procureur général ne me poursuivrait pas pour atteinte à l'intégrité d'un cadavre. J'étais

complètement innocentée. Je ne m'étais pas inquiétée. L'inspectrice Howard fut choquée de l'entendre.

– Vous n'étiez pas inquiète à l'idée d'une possible condamnation ?

– Pas vraiment. Je veux dire, tout ça n'était qu'un malentendu. Merci beaucoup.

– Je n'y suis pour rien. Remerciez plutôt votre avocat.

– Je lui écrirai ce soir.

Howard m'expliqua également que l'ours avait été examiné par la police scientifique. Malgré notre nettoyage, ils avaient découvert des grains de pollen pris dans la fermeture Éclair dans son dos, du pollen issu de fleurs qui ne poussaient qu'au nord de la Nouvelle-Zélande. La boîte à chaussures venait d'une boutique à Wellington, et datait de huit ou dix ans. La police avait rouvert le dossier d'enquête sur la disparition de Conor Geary et Interpol s'était emparé de l'affaire. Une photo de mon père biologique, vieille de quarante-trois ans, avait été mise en circulation, publiée dans les journaux de Nouvelle-Zélande et d'Irlande.

Tous les dossiers et cassettes de papa furent emportés, mais on m'en donna des copies.

Un nouveau battage médiatique s'ensuivit. Encore des appels et des lettres de journalistes du monde entier. Je raccrochais et leur fermais la porte au nez. Martha lança un groupe WhatsApp local pour les empêcher de me trouver, et pour lancer de fausses pistes quant à ma localisation et mes activités.

J'achevai ma formation gratuite d'informatique fin juin 2018. Nous étions six dans ma classe, et les cinq autres savaient parfaitement qui j'étais, mais étaient bien plus âgés que moi. Lorsqu'ils me posaient des questions, cela m'angoissait. Tina me suggéra de leur dire la vérité : je n'avais aucun souvenir de ma captivité, ni de toute cette époque. Cela fonctionna. Mes camarades de classe perdirent tout intérêt pour le sujet et me traitèrent normalement. Ils apportaient un gâteau chaque semaine, chacun leur tour. Je fis des brownies en suivant une recette du livre de cuisine de Delia Smith, et tout le monde me dit qu'ils étaient très bons.

Guidée par Tina, je m'efforçai de leur faire la conversation avant et après les cours. J'étais stupéfaite de voir à quel point ils voulaient me parler – de leurs petits-enfants qui se droguaient, de leurs ongles incarnés, des promotions de la semaine chez Lidl. Je n'avais pas grand-chose à dire, mais ils ne semblaient pas s'en apercevoir et les écouter ne me dérangeait pas. Ils riaient beaucoup, et même si je ne comprenais que rarement pourquoi, je n'avais pas l'impression qu'ils se moquaient de moi.

J'avais désormais une adresse email, et je pouvais chercher tout ce

qui m'intéressait en ligne. Je regardais les infos tous les soirs, et je m'inscrivis sur les listes électorales. Je me débarrassai de ma ligne fixe et appris à me servir d'un smartphone.

Grâce à la bibliothèque, je retrouvai plusieurs articles écrits sur Conor Geary au fil des ans. On le comparait à Lord Lucan, un aristocrate qui avait assassiné une nourrice avant de s'évanouir dans la nature. Des sites de *true crime* se demandaient où il était parti et ce qui avait pu m'arriver ; tous avaient été mis à jour avec les nouvelles de l'incinération de papa, et des photos de moi à son enterrement.

Il y avait des clichés en noir et blanc de l'annexe où je vivais avec Denise. La porte verrouillée de l'extérieur, la fenêtre obturée, les sinistres toilettes. Le matelas avec ses minces couvertures. Ma petite chambre vide. Rien de tout cela ne m'était familier. Les patients de Conor Geary le décrivaient comme taciturne et asocial. « Il ne se mêlait que de ses propres affaires », disaient-ils.

24
Peter, 1980

Au fil des ans, je demandai régulièrement à papa s'il y avait un traitement pour ma maladie, mais chaque fois, il secouait tristement la tête. Comme j'avais douze ans à présent, il m'en dit davantage : je ne me changerais pas vraiment en pierre, mais le contact d'un être humain auquel je n'étais pas lié par le sang ferait pourrir la chair sur mes os, et la nécrose s'étendrait dans tout mon corps jusqu'à atteindre mes organes internes. En substance, je me décomposerais sur place dans d'atroces souffrances. Papa supposait que le processus serait assez rapide, mais quand je lui demandai si cela signifiait cinq minutes ou dix heures, il me répondit que mieux valait ne pas y penser.

J'eus bel et bien d'autres journées spéciales à l'extérieur, mais notre sortie au cirque me terrifia – pas à cause des lions, mais à cause des enfants et de leurs parents assis à côté de moi. Je grimpai sur les genoux de papa, alors que j'avais passé l'âge, et il m'enveloppa dans son manteau. Les autres enfants se moquaient de moi.

Ma maladie hantait mes cauchemars. Je suppliai papa de passer nos journées spéciales entre nous désormais, et il loua un projecteur pour regarder des films de cowboys comme au cinéma. À une autre occasion, il m'apporta un catalogue de livres où je pus choisir tout ce que je voulais. Je choisis des ouvrages sur Neil Armstrong et la Seconde Guerre mondiale, et une encyclopédie illustrée des dinosaures. Papa trouvait que c'étaient d'excellents choix. La meilleure de toutes ces journées fut celle où nous quittâmes la maison à pied pour marcher le long d'une grande route en lacets jusqu'aux rails d'un train. Sous les rails passait un tunnel qui menait à la plage, à la mer. Papa m'avait acheté un maillot de bain. Après un moment assis sur un plaid posé sur le sable granuleux, papa me demanda si je voulais apprendre à nager. J'étais intrigué par les griffures sur son estomac et ses épaules, mais quand je lui posai la question, il se contenta de secouer la tête, et je savais qu'il voulait dire que ce n'était pas un sujet de discussion.

Je poussai un cri quand mes orteils entrèrent en contact avec l'eau froide. Papa me porta sur mes épaules et m'immergea avec douceur, pendant que je hurlais de peur et d'excitation.

– Peter ! Arrête de crier comme une fille !

C'était toujours la pire des insultes que papa pouvait m'adresser, et j'en eus les larmes aux yeux, mais l'eau salée les lui dissimula et nous nous mîmes bien vite à nous éclabousser en riant. J'étais dans l'eau jusqu'au cou. Il m'apprit à nager ce jour-là : je pouvais maintenant flotter sur le dos et regarder les nuages s'étirer comme de la soie dans

le ciel si bleu. Après avoir nagé, nous nous séchâmes avec des serviettes et repartîmes nous asseoir sur le plaid. Personne ne s'approcha de nous, et je me sentais normal. Quand je lui demandai si nous pouvions recommencer chaque année, il me répondit : « Bien sûr ! » et je me dis que j'étais le plus heureux de tous les petits garçons.

Peu après mon huitième anniversaire, papa avait cessé de m'enfermer dans ma chambre quand il partait au travail. Je me mis à l'aider à préparer à manger. Papa renouvelait souvent mes livres, de façon que je n'en aie que deux ou trois à la fois. Il me dit que j'étais trop grand pour les jouets, et quand ils disparurent avec les vêtements trop petits pour moi, je me demandai s'ils étaient désormais à ma sœur, dans la pièce d'à côté. Je devais garder toutes mes affaires dans ma chambre, papa était très strict sur le sujet. De toute façon, je n'avais pas grand-chose – quelques livres, vêtements et cahiers, et quelques petits soldats que je cachais car j'avais peur que papa me les enlève aussi.

Je m'aperçus peu à peu que notre vie n'avait rien d'ordinaire – ni celle de papa et moi, ni celle des deux habitantes de l'autre pièce. Je les entendais tout le temps se déplacer là-dedans, et j'entendais mon père leur rendre visite la nuit. Leurs voix étaient toujours étouffées, ce qui m'empêchait de comprendre ce qui se disait, mais souvent la femme fantôme hurlait et l'enfant pleurait. J'avais lu des centaines de livres à ce stade, et aucun personnage ne vivait comme papa et moi, ni comme ma mère et ma sœur. Je me remis à poser des questions à papa : pourquoi ne pouvais-je pas dormir dans l'une des pièces à l'étage ? Pourquoi devais-je dormir dans l'annexe à côté des deux autres ? Pourquoi papa n'avait-il pas d'amis ? Pourquoi n'avions-nous pas le téléphone ? Il me répondit qu'il avait des tas d'amis et qu'il les voyait tous les jours au travail. Je lui demandai ce qu'il faisait exactement en tant que dentiste, et il me parla de plombages et de dentiers. J'avais de très bonnes dents car je faisais bien attention à les brosser tous les jours, au saut du lit, après le déjeuner et avant de me coucher. N'avait-il pas envie d'aller au pub avec ses amis après le travail ? Il me répondit qu'il ne buvait pas d'alcool et qu'il préférait, autant que possible, ne pas me laisser tout seul à la maison. Quand je m'interrogeai sur l'inexistence d'autres femmes folles et dangereuses enfermées dans une pièce, il me donna un livre appelé *Jane Eyre* en disant : « C'est écrit par une femme, mais tu verras ce que je veux dire. »

En effet, Bertha Mason était terrifiante, mais Jane était gentille. Je n'avais encore jamais lu de livres sur les femmes. Quand je dis à papa que Denise Norton n'avait pas essayé de me faire du mal, il soupira.

– Je ne voulais pas te le dire, mais…

Il leva son pull et me montra une cicatrice en travers de son ventre.

– Elle m'a poignardé.

Il me rappela qu'il avait parfois des bleus ou un œil au beurre noir le matin. Alors qu'il m'avait toujours dit que ce n'était que le résultat de sa maladresse, il admit que c'était elle qui s'en prenait à lui. Il baissa le col de sa chemise pour me montrer la dernière blessure en date, une morsure à l'épaule. Le pauvre était comme Mr Rochester dans l'histoire ! J'étais choqué et plus certain que jamais de n'avoir aucune envie de revoir un jour ma mère.

Plus tard, il me donna *Médée* à lire, et *Macbeth*.

– Tu vois ce qu'elle l'a obligé à faire ? C'était un faible. C'est pour ça qu'il faut toujours qu'un homme soit le chef. Il faut leur montrer que nous sommes supérieurs.

Je lui demandai pourquoi il n'avait pas dénoncé ma mère à la police. Elle pourrait aller en prison ou dans un asile de fous. Il me dévisagea un long moment puis répondit :

– Je ne pourrais pas envoyer ma propre femme en prison. Ce serait trop cruel. Tu n'imagines même pas ce qui se passe dans ce genre d'endroits.

Alors, puisque Denise ne lui servait à rien, pourquoi ne pas tout simplement la laisser partir ? Pour toute réponse, il déclara :

– Un homme doit pouvoir satisfaire ses envies.

– Papa, elle m'a dit qu'elle était là depuis ses onze ans. C'est vrai ? Tu l'as épousée quand elle avait onze ans ?

Il renversa la tête en arrière en éclatant de rire.

– Elle est tellement stupide qu'elle ne sait même pas quel âge elle a !

– Et quel âge elle a ? Vu qu'elle perd ses dents, elle doit être vieille…

– Exactement, répondit-il avec un grand sourire.

Je commençais à découvrir par moi-même quel genre d'envies pouvait avoir un homme. Il m'arrivait de réagir d'une certaine façon en voyant de jolies filles à la télé, et je savais que c'était en rapport avec mon pénis, car quand je pensais à elles tout seul dans mon lit, je ne pouvais pas m'empêcher de me toucher, jusqu'à ce que se produise ce que l'une de mes encyclopédies appelait une « éjaculation ». Cela m'arrivait même dans mon sommeil. J'avais peur d'en parler à papa, car je ne savais pas comment il réagirait. Il avait mentionné en passant quelques mois plus tôt que la masturbation était un affront aux lois de Dieu. Je ne savais pas ce que voulait dire ce mot à l'époque, mais maintenant, je n'avais plus aucun doute.

Je gardai cette découverte pour moi, mais dans la bibliothèque de papa, je découvris des livres sur l'anatomie, avec des dessins

d'hommes et de femmes nus. Des flèches détaillaient toutes les parties de leur corps. Je traversais la puberté. La seule femme nue que j'avais jamais vue était mon idiote de mère. Les mots « vulve » et « vagin » me restèrent à l'esprit. J'appris aussi comment on faisait les bébés. Papa mettait son pénis dans le vagin, dans la vulve de ma mère, et y déposait sa semence. Pourquoi ferait-il ça alors qu'il la détestait et qu'elle le dégoûtait autant ? Il devait l'avoir fait au moins deux fois. « Un homme doit pouvoir satisfaire ses envies », avait-il dit. Maintenant, je comprenais de quoi il voulait parler.

Ce ne fut pas le seul changement cette année-là. Par un après-midi de printemps, j'étudiais quelques textes grecs à mon bureau lorsque je vis par la fenêtre un homme gravir le mur du jardin sur la gauche. J'en fus stupéfait : je n'avais jamais vu quelqu'un sur notre terrain sans invitation préalable. Parfois, des gens venaient remplir le générateur au fond du jardin, et papa me conseillait de rester dans ma chambre. Il me disait qu'il devait bâillonner Denise Norton et l'enfant à ces occasions, pour qu'elles ne fassent aucun bruit. Avoir une femme folle et un enfant stupide lui faisait honte, et leur existence était « notre secret ». Bizarre : à qui voulait-il donc que j'en parle ?

L'homme avait les cheveux longs, un jean et une veste noire. Il se faufila entre les grands arbres en marge de notre propriété puis fila vers l'arrière de la maison, en se baissant. Un cambrioleur !

Comme je sortais à pas hésitants du bureau, j'entendis du verre se briser. Je courus à l'annexe pour m'enfermer dans ma chambre, mais avant de l'atteindre, j'entendis Denise hurler, plus fort que jamais. Elle devait s'être couchée au sol pour crier par l'interstice entre la porte et le plancher.

– Je m'appelle Denise Norton, j'ai été kidnappée ! Je suis enfermée ! Denise Norton ! Je vous en prie, enfoncez la porte ! Laissez-moi sortir !

J'entendis un bruit dans la cuisine et repartis en courant dans le bureau : l'homme devait être ressorti par la fenêtre. Il traversa le jardin en courant, la main ensanglantée, plongea dans la haie et bondit par-dessus le mur. Je revins vers l'annexe. Denise continuait à crier son propre nom encore et encore. Je savais désormais où papa gardait la clé – dans un mug dans un placard de la cuisine – et je partis la chercher. Lorsque j'ouvris la porte, Denise tirait sur sa chaîne pour s'en approcher autant que possible, en tenant la petite fille par la main.

– Oh, Dieu merci ! sanglota-t-elle.

Puis elle s'arrêta d'un coup.

– C'est toi ? Peter ? Je n'ai pas reconnu tes pas. Tu as tellement grandi.

Ses traits s'affaissèrent et des larmes silencieuses se mirent à rouler sur ses joues. Je fixai l'enfant à son côté, qui me regardait aussi, cachée derrière sa mère. Elle ne disait rien. Elle aussi était très mince, avec des yeux immenses, et bien plus pâle que n'importe quel autre enfant. Sa peau était presque bleutée. Elle tenait l'ours en peluche – mon Toby – dans son autre main. Denise était moins sale que la dernière fois, toujours maigre, mais sans le renflement de son ventre. Elle portait une vieille chemise de nuit de papa. Ses cheveux étaient propres, mais filasse, attachés avec un torchon déchiré. Je parcourus la pièce du regard. Elle avait une lampe, maintenant, et je vis quelques pommes et patates sur le dessus du frigo. Elle avait trois couvertures, et le matelas derrière elle semblait un peu moins usé que celui dans mon souvenir. Elle n'avait pas d'hématomes visibles cette fois-ci.

– Peter, dit-elle en essayant de parler malgré sa poitrine haletante, il est là ? À qui étaient ces pas ? Ce n'étaient pas les tiens ni les siens… Et j'ai entendu du verre brisé. Que s'est-il passé ?

Je fis un pas en arrière. Elle tendit les bras vers moi.

– Je t'en prie, ne pars pas ! Il faut au moins que tu rencontres ta petite sœur, Mary.

Je m'arrêtai et me retournai vers la petite fille. Sa mère continuait à parler sans s'arrêter :

– Je ne te poserai pas de questions, c'est promis. J'ai dû rêver, je n'ai entendu personne. Je suis désolée, je ne recommencerai jamais, ne lui dis rien…

Je fis un bond en avant et arrachai l'ours en peluche des mains de la petite fille. Elle poussa un cri et se mit à pleurer. Sa mère haussa la voix.

– C'est son seul jouet ! C'est la seule chose qu'elle possède ! Peter !

Je reculai vers la porte.

– Je t'en prie, ne lui dis rien ! Cette fois, il me tuera. Il tuera ta sœur !

Elle tomba à genoux. J'étais plus fort que la dernière fois. Je lui décochai un coup de pied en plein visage.

– Ne me parle pas !

– Oh mon Dieu, bafouilla-t-elle.

Du sang lui coulait du nez.

– Tu es exactement comme lui. Il me tuera, et ça ne te fait rien…

Je fus choqué de la voir saigner, choqué par mes propres actes. Je me retournai et pris la fuite, non sans refermer la porte à clé derrière moi.

J'emportai l'ours, enjambai le verre brisé et repartis dans ma chambre. Je glissai la peluche sous mon oreiller et surveillai la haie avec vigilance jusqu'au retour de papa.

Papa fut furieux d'apprendre ce qui s'était passé. Il me fit répéter chaque détail de l'incident mot à mot.

– Tu es bien certain qu'elle a crié son propre nom ?

– Oui, encore et encore, elle n'arrêtait pas.

– Tu crois qu'il l'a entendu ?

– J'en suis sûr.

Je ne l'avais jamais vu si en colère.

– Je suis foutu ! Cette petite salope ! Le cambrioleur va en parler à quelqu'un !

Il monta à l'étage en courant et me cria de faire ma valise. D'habitude, il ne disait jamais de gros mots. Je n'avais pas de valise. Je le suivis en haut des escaliers. Il fouillait les tiroirs de sa chambre, en panique.

– Où est-ce qu'on va ? demandai-je d'une voix tremblante.

– Aucune importance.

– Qu'est-ce que j'emporte ?

Il me lança un sac à la figure.

– Arrête de te plaindre comme une fille ! Emporte ce dont tu auras besoin… Non, attends. Emporte toutes tes affaires. Ne laisse rien derrière toi. Allez, ne reste pas planté là ! Dépêche-toi !

Je courus jusqu'à ma chambre.

– On part combien de temps ? criai-je.

– Très longtemps !

Je n'avais aucune idée de ce que cela pouvait bien signifier. Le sac était petit. Je me dépêchai. J'avais trois chemises et trois pantalons, quatre livres et trois cahiers. Après une hésitation, je m'emparai de Toby sous l'oreiller et le fourrai au fond du sac. J'avais omis de dire à papa que je l'avais pris ; mon instinct m'avait soufflé qu'il ne serait pas content. Il ne restait plus rien dans ma chambre. J'espérais que, où que nous allions, j'aurais un plus grand lit, car mes pieds dépassaient du mien.

– Vite ! dit papa. Dans la voiture !

J'ouvris la porte et, en montant dans la voiture, je vis papa traverser le couloir, en direction de l'annexe. Puis j'entendis Denise hurler, papa rugir de rage, et l'enfant pleurer.

25
Sally

Conor Geary avait trente-et-un ans quand il avait kidnappé ma mère de onze ans en 1966, trente-neuf ans à ma naissance en 1974, et quarante-cinq ans lorsqu'il avait fui l'Irlande en 1980. Il devait avoir quatre-vingt-trois ans aujourd'hui. Il avait une sœur, Margaret, qui était techniquement ma tante. La police me dit qu'elle habitait dans la maison de Killiney, là où Denise et moi avions vécu en captivité.

Je voulais lui parler. Je lui écrivis à cette adresse tristement célèbre.

Elle me répondit aussitôt. Elle voulait me rencontrer, s'expliquer, et s'excuser. Elle vint déjeuner avec tante Christine et moi à Roscommon un jour d'août.

Nous nous ressemblions beaucoup. Elle serrait souvent les poings, comme moi.

Pendant tout le repas, elle était au bord des larmes, ce que je trouvais très agaçant. Je devais sans cesse lui demander de se répéter tandis qu'elle se mouchait. Tante Christine me murmura d'être un peu plus patiente.

– Désolée, dis-je à Margaret. J'ai des problèmes de développement émotionnel à cause de *lui*. Au fait, je ne peux pas vous appeler tante Margaret. Ça sonne faux.

– Je comprends. Tu n'as pas à t'expliquer.

Margaret me dit qu'elle avait terriblement honte de son frère, et admit qu'ils avaient connu une curieuse enfance.

– Notre mère a très mal traité Conor. Je ne lui cherche pas d'excuses, mais il n'avait pas la vie facile. Papa est mort quand nous étions petits, et elle avait exigé de Conor qu'il le remplace… de toutes les façons possibles. Et il s'était retourné contre moi. Il était… agressif envers moi, tout comme elle l'était envers lui. Ce n'est qu'en quittant la maison que j'ai compris à quel point notre enfance était anormale… Pervertie. Je n'ai jamais compris pourquoi il n'était pas parti, lui aussi. J'ai passé quelques années au Canada comme garde d'enfants, et je ne rentrais que rarement. Au début, je leur écrivais, mais ils ne me répondaient jamais. Puis un jour, Conor m'a fait savoir que notre mère était morte. Je n'avais que vingt-sept ans.

Conor avait hérité de la maison familiale, et Margaret était restée sans rien. Il refusait de vendre la maison et de partager le produit de la vente avec elle. Elle était repartie au Canada sans un sou après les funérailles de sa mère. Lorsqu'on avait découvert les crimes de Conor, Margaret et lui ne se parlaient plus depuis des années.

– J'ai laissé la maison telle quelle longtemps après sa fuite. J'avais peur de rentrer, à cause des médias. J'ai fini par revenir pour de bon

en 1990, et j'ai trouvé un travail dans une maison de retraite non loin de là. J'avais mis un peu d'argent de côté au Canada, pas assez pour rénover toute la maison, mais suffisamment pour faire détruire la dépendance où il t'avait retenue avec ta mère. Ma vie était marquée au fer rouge : comment me faire des amis, comment trouver un compagnon ? Dès qu'on découvrait qui était mon frère, tout le monde me fuyait.

– Alors, pourquoi être rentrée ? Pourquoi ne pas être restée au Canada ?

– Je ne sais pas. Le mal du pays. Il ne m'a jamais quittée. Ce n'est qu'après avoir déménagé que j'ai compris que rien ne m'attendait ici.

– C'est tellement triste… dit tante Christine. Quand je pense au nombre de vies que votre frère a détruites…

– Mais sans lui, je ne serais pas née, dis-je.

Tante Christine et Margaret échangèrent un regard et un sourire.

– Pourquoi souriez-vous ?

– C'est une façon de voir les choses, répondit tante Christine.

C'était le genre de réponse qui m'énervait toujours.

Margaret dit qu'elle s'était réfugiée dans la foi et que Dieu lui apportait le réconfort. Elle avait trouvé des amis dans son groupe de prière. Elle me dit que j'étais la bienvenue si je voulais voir la maison, mais cette idée me donnait la nausée. J'appris que Conor Geary avait très bien gagné sa vie en tant que dentiste, et que, n'ayant jamais eu à payer de loyer ni à rembourser de prêt sa vie durant, il avait beaucoup d'argent sur son compte lorsqu'il l'avait vidé, assez pour refaire sa vie où il le souhaitait. C'était à lui que je ressemblais le plus, sans aucun doute. Moi aussi, j'étais antisociale et je n'avais pas beaucoup d'amis. Peut-être m'avait-il transmis ces traits de caractère ?

Tante Christine était vraiment très gentille. Elle venait souvent me voir pour passer quelques nuits à la maison, et elle m'invita à deux reprises dans sa grande maison victorienne à Dublin, où elle vivait avec oncle Donald. C'était un homme fragile, qui ne parlait pas beaucoup et qui semblait bien plus vieux qu'elle, alors que d'après elle, ils avaient le même âge.

Il y avait un piano chez eux. Vu la poussière, il ne devait pas avoir servi depuis longtemps, mais ils aimaient bien que j'en joue. Donald m'écoutait avec plaisir et trouvait ma musique « apaisante ».

Je faisais de mon mieux pour développer une vie sociale à Carricksheedy. Je retrouvai ma vieille copine d'école, Stella, pour un verre au pub local, et nous allâmes au cinéma à Roscommon à l'automne. Mais même avec des bouchons d'oreilles, je ne pouvais pas supporter le bruit et l'agitation du film, et je dus partir avant la fin. Stella ne s'en formalisa pas. On ne remarquait presque plus son

bégaiement. Elle me montra des photos de ses enfants, de son mari et de son chien, et me suggéra d'adopter un chien moi-même afin d'avoir un peu de compagnie. Je n'étais pas sûre de vouloir un compagnon qui faisait ses besoins partout en me laissant nettoyer. Stella me dit que j'étais drôle. Moi aussi, je la trouvais drôle. Elle m'envoya des romans d'amour, qui étaient bien écrits, mais auxquels j'avais du mal à m'identifier. Selon elle, il était temps que je me case. Comme je le disais, elle était très drôle. Pour mon anniversaire, elle m'envoya une carte de vœux et un bonnet en laine avec l'écharpe assortie, doux et chauds. J'avais désormais quarante-quatre ans.

Martha était aussi une bonne amie. Elle était toujours très directe avec moi quand ce que je disais n'était pas convenable. Je lui avais demandé de me le faire remarquer autant que possible, une idée qui avait beaucoup plu à Tina. J'avais cessé de partir du principe que les gens parlaient toujours de façon littérale. « Lire entre les lignes » était un exercice auquel je m'adonnais tous les jours.

J'allai dîner plusieurs fois chez Martha, et chaque fois que je voyais Udo, il m'apprenait quelques mots d'igbo, sa langue natale. Il cuisinait d'excellent plats nigérians. À l'occasion, je gardai Maduka et Abebe, qui restaient mes amis préférés. Ils disaient toujours ce qu'ils pensaient. Cette année-là, je fus invitée chez eux pour le repas de Noël. Tante Christine m'avait aussi envoyé une invitation quelques jours après la leur, mais je lui avais dit que les Adebayo étaient plus amusants qu'elle.

Mes progrès enchantaient Tina, qui m'encouragea à choisir des cadeaux appropriés pour toute la famille. Je demandai aux enfants ce qu'ils voulaient : facile. Pour Udo et Martha, j'achetai une meule de fromage au grand supermarché de Roscommon, en bravant la foule rien que pour eux. Heureusement que j'avais mes bouchons d'oreille.

26
Peter, 1980

Tandis que la voiture passait le portail, papa lança :

– Bon, du calme, réfléchis. Réfléchis !

Il se parlait à lui-même. Quinze minutes plus tard, il se gara directement devant l'Allied British Bank. J'avais vu des publicités pour cette banque à la télévision.

– Attends ici ! m'aboya-t-il.

Je n'avais pas l'intention de m'en aller. Papa resta longtemps dans la banque, et en revenant à la voiture, il grommela :

– Pétasse ! Il a fallu que je fasse venir son supérieur. C'est mon argent ! J'ai le droit de tout retirer si j'en ai envie, et ce n'est pas une petite conne dans son genre qui m'en empêchera !

Il redémarra et s'engagea dans une rue moins passante, jusqu'à s'arrêter devant un bâtiment qui donnait sur la rue. À côté de la porte d'entrée se trouvait une plaque de laiton qui disait :

Cabinet dentaire de Glendale
Téléphone : 809915
Conor Geary
Chirurgien dentaire

C'était ici que travaillait mon père. Je voulais y aller avec lui, mais il m'ordonna à nouveau de rester dans la voiture. Quelques minutes plus tard, il revint avec plusieurs dossiers et un diplôme encadré. Il brisa le cadre et le jeta dans le jardin d'une maison voisine, ouvrit le coffre de la voiture, roula le diplôme et le rangea dans la valise. Je n'osais pas poser de questions.

Nous repartîmes le long de la rue avant de nous engager sur la route qui longeait la mer. Il se gara sur la jetée et nous descendîmes de voiture. Les mouettes volaient bas. Il sortit une casquette de sa poche et enfila une paire de lunettes. Je n'avais jamais vu ni l'une ni les autres.

– Allons en Angleterre, dit-il. Nous verrons là-bas comment nous procurer des passeports.

Nous partîmes vers l'embarcadère du ferry, à dix minutes de là. En chemin, il souriait et adressait un signe de tête aux gens que nous croisions, même les femmes, en s'enfonçant de plus en plus la casquette sur les yeux. Dans la queue pour le bateau, je restais à l'écart par peur de toucher quelqu'un, mais il me tira vers lui et me prit fermement la main. Lorsque vint notre tour, il acheta deux billets de seconde classe pour Holyhead. Je savais grâce à mes livres de

géographie que Holyhead était au pays de Galles, mais je n'avais aucune intention de le lui faire remarquer. Il était si tendu. Sa poigne me faisait mal, et il serrait la mâchoire.

J'aurais dû être tout excité. Nous partions à l'étranger pour la première fois ! Mais je n'avais pas l'impression d'être en vacances. Nous prenions la fuite. Pour combien de temps ? Et pourquoi ? Papa n'avait-il pas l'intention de porter plainte pour le cambriolage ? C'est vrai qu'il se moquait toujours de la police quand il la voyait à la télé. Nous regardions chaque semaine une émission appelée « Garda Patrol », où les policiers faisaient appel au public pour les aider à résoudre des affaires en cours, et il s'esclaffait en les traitant d'idiots et d'incompétents. J'essayais de comprendre ce qui se passait, mais je n'arrivais pas à réfléchir. Nous embarquâmes sur le ferry et nous engageâmes dans une série d'escaliers qui me sembla infinie, jusqu'à arriver enfin sur le pont supérieur, à l'extérieur.

– Comment s'appelle cette ville, papa ?

– Dún Laoghaire. Regarde bien l'Irlande, mon garçon, nous ne la reverrons pas avant un moment.

Il n'était plus en colère, et je voyais ses yeux briller derrière ses lunettes. Il n'allait tout de même pas pleurer ? Comme une fille ?

Nous étions à la mi-mars et il faisait très froid sur le pont. Tous les autres passagers s'étaient réfugiés à l'intérieur. Enfin, le ferry fit retentir sa corne de brume et largua les amarres, en avançant d'abord lentement, puis plus vite après avoir franchi les jetées de granit qui marquaient l'entrée du port, comme deux grands bras qui nous auraient envoyés vers la mer.

– C'est à notre tour de partir en odyssée, dit-il d'une voix triste.

Je me sentais prêt à lui poser des questions maintenant que sa rage s'était dissipée.

– Papa… Je ne comprends rien à ce qui se passe. Pourquoi on s'en va si vite ?

Il se prit la tête entre les mains.

– Il le faut. C'est tout. Ce cambrioleur… S'il parle de ta mère à quelqu'un, des gens viendront t'emmener. Ils te toucheraient, et tu mourrais. C'est pour toi que je fais tout ça.

– M'emmener ? Mais pourquoi ?

– Elle est tellement folle qu'elle pense que je l'ai kidnappée. Tu te doutes bien que ce cambrioleur va en parler à quelqu'un ! La police pourrait la croire elle, ou me croire, moi. Mais ce qui est certain, c'est que je ne pourrais pas les empêcher de te toucher, et je ne suis pas prêt à courir ce risque. Si nous partons, c'est pour te sauver la vie. Ta maladie est tellement rare que la plupart des gens ne la comprennent pas. Ils ne me croient même pas ! Tu te rappelles quand je t'ai montré les photos de l'enfant-bulle ? Voilà ce qui t'arriverait dans le meilleur

des cas, à supposer qu'ils ne te tuent pas.

Il ôta ses lunettes pour me regarder dans les yeux.

– Tu comprends ?

– Oui, dis-je solennellement.

Je me rappelais l'histoire de l'enfant-bulle, un garçon de quelques années de moins que moi avec une maladie si grave que le simple fait de respirer aurait pu le tuer, si bien qu'il avait passé toute sa vie dans une chambre d'hôpital. Papa m'avait dit que ma maladie était similaire à la sienne, mais que ma mort serait bien plus douloureuse en cas d'infection. Il m'aimait tellement qu'il était prêt à prendre la fuite pour me sauver.

– Mais quand ils auront compris que ce n'est qu'une folle dangereuse, on pourra rentrer, pas vrai ?

– Peut-être est-il temps de voir un peu plus grand. Tu n'as pas envie de parcourir le monde ?

Je hochai la tête avec enthousiasme.

– C'est bien. Et si nous descendions manger quelque chose ? Nous n'avons pas encore dîné. Reste bien près de moi.

Je ne sais pas combien de temps dura la traversée. Trois heures, peut-être ? J'étais épuisé à l'arrivée, mais papa dit qu'il nous fallait encore prendre un bus jusqu'à Londres. Nous patientâmes dans une gare routière glacée, en tapant des pieds pour nous réchauffer. Mon excitation s'était dissipée sous l'effet de la fatigue. Mais comme je n'avais encore jamais pris le bus, je me réveillai un peu au moment d'y monter. Nous trouvâmes deux sièges au milieu. Il faisait trop sombre pour voir dehors. Après le départ, je m'endormis. Lorsque nous fîmes une pause toilettes, je ne remarquai quasiment rien de ce qui nous entourait. Le soleil allait se lever lorsque nous arrivâmes à Londres, mais la ville était si grande qu'encore une heure s'écoula avant que le bus s'arrête devant un immense bâtiment très sale. La plaque à l'entrée disait : « Euston Station ».

– On est au centre-ville ? demandai-je.

Papa ne me répondit pas. Sa mâchoire se crispait, et il regardait férocement par la fenêtre.

Comme je descendais du bus, une femme me bouscula. Je me mis à hurler et papa me serra contre lui.

– Qu'est-ce qu'il a ? s'indigna-t-elle. Je l'ai à peine touché ! Hystérique, ce gamin !

Et c'est vrai que j'étais hystérique, persuadé que la douleur m'envahirait d'un instant à l'autre. Mais papa m'entraîna dans un coin en disant :

– Tout va bien. Tout va bien. Elle ne t'a pas touché, elle n'a cogné que l'arrière de ton manteau. Tout ira bien.

Moi, j'étais certain qu'elle m'avait aussi touché à l'arrière de la tête. J'étais terrifié. J'attendais la douleur. Mais elle ne venait pas.

– Peter, calme-toi, maintenant ! Tu vas finir par nous faire remarquer !

Au travers de mes sanglots, je lui dis qu'elle m'avait touché la tête. Il m'assura que mes cheveux devaient m'avoir protégé. Un petit groupe de gens nous fixaient. Je me jetai dans les bras de papa et pressai mon visage contre son épaule. Je l'entendais dire aux autres :

– Ça va, ne vous inquiétez pas, il était un peu désorienté en se réveillant, vous savez ce que c'est. Tout va bien, maintenant.

– Il n'est pas un peu grand pour faire une crise pareille ? répliqua la femme avec un regard noir.

Les gens finirent par se disperser. Ils étaient occupés, ils n'avaient pas fini leur voyage. Je restai agrippé à papa jusqu'à ce que mes hoquets se calment.

– Ne fais pas attention à cette connasse, me marmonna-t-il.

– Papa, dis-je, tu te rappelles que tu m'avais dit que je guérirais peut-être tout seul en grandissant ? C'est pour bientôt ?

– Je ne sais même pas si c'est vraiment possible. Mais je ne veux pas que tu t'inquiètes. Je te protégerai.

– Tant que je ne touche pas la peau de quelqu'un d'autre, ça va, c'est ça ?

– Oui, c'est ce que disaient mes recherches.

Des centaines de gens nous entouraient, ce qui m'inquiétait beaucoup.

– Papa, on ne va pas vivre ici, hein ?

– Non. Il faudra trouver un endroit bien plus calme. Avec un peu de chance, nous n'aurons pas besoin de rester plus de quelques jours.

Il sortit un mini-atlas de Londres et nous partîmes à pied. Une heure plus tard, mon estomac se mit à gargouiller.

– C'est encore loin ? demandai-je. On peut s'arrêter pour petit-déjeuner ?

Nous nous arrêtâmes dans un petit café enfumé aux tables crasseuses, le sol couvert de traces de pas boueuses. Papa m'installa loin de la fenêtre et partit commander au comptoir. Je voulais rentrer à la maison. Un homme leva la tête et m'adressa un signe. Je détournai le regard. Deux femmes en jupes courtes, avec des bottes au genou et des débardeurs à paillettes, firent leur entrée et crièrent leur commande au barman avant de s'asseoir à la fenêtre. Le soutien-gorge de la brune, rouge, était clairement visible. Je n'avais encore jamais vu de femmes pareilles. Elles n'avaient pas froid, habillées comme ça ? Elles portaient du rouge à lèvres très vif, et du fard à paupières noir. Elles tiraient sur leurs cigarettes en recrachant la fumée très haut dans l'air. Je commençais à avoir une érection lorsque

papa m'attrapa la tête et me retourna pour lui faire face, en déposant un sandwich au bacon et une tasse de thé devant moi.

– Ne regarde pas ces putes, siffla-t-il. Elles couchent avec les hommes pour de l'argent. Elles viennent sans doute de finir leur service de nuit.

– Les hommes payent pour du sexe ? Pourquoi ils ne se marient pas ? Même s'ils se mariaient avec une folle, ils pourraient quand même coucher avec elle, comme toi.

Il me regarda si fixement que je me sentis aussitôt gêné.

– De quoi tu parles, petit insolent ? gronda-t-il.

– C'était dans les livres de biologie que tu m'as donnés, et dans les encyclopédies. Tu as bien dû coucher avec elle au moins deux fois. Sinon, je n'existerais pas. Et la petite fille non plus.

Il prit son thé et but une lente gorgée. Nous ne disions plus rien. Il finit par répondre :

– La fille était une erreur.

Je n'étais pas idiot au point de faire d'autres commentaires, mais je ne comprenais pas comment on pouvait accidentellement coucher avec quelqu'un. Nous mangeâmes nos sandwichs et bûmes notre thé en silence, sans que j'ose me retourner pour fixer à nouveau les deux femmes. J'entendais leur rire éraillé et je sentais leur fumée de cigarette, leur parfum.

Quelque chose d'autre me préoccupait.

– Papa, comment tu vas gagner de l'argent, maintenant ? Tu as démissionné pour toujours ?

– Nous en avons assez pour un petit moment, mais nous allons devoir vivre sans trop de dépenses pour l'instant, répondit-il, le front plissé. Rien que le nécessaire, vu ? Le temps que je trouve un plan.

– Tu n'as pas de plan ? m'alarmai-je.

– Pas encore, mais ça sera le cas d'ici ce soir.

Nous quittâmes le café et reprîmes notre marche. Les rues étaient de plus en plus sales, les maisons de moins en moins belles. Nous finîmes par nous arrêter devant l'une d'elles avec un panneau indiquant « chambres à louer ».

Papa frappa à la porte. Un petit homme vêtu d'un t-shirt taché et d'un jean lui ouvrit la porte. La moquette était dégoûtante.

– Bonjour, dit papa. Je cherche une chambre pour mon fils et moi pour deux nuits, s'il vous plaît.

– Vous êtes irlandais ? lança l'autre, qui poursuivit sans attendre la réponse : Cassez-vous et emportez vos bombes avec vous !

Il lui ferma la porte au nez. Papa était furieux.

– Il doit s'imaginer que je fais partie de l'IRA, grommela- t-il. Un terroriste, moi ?

27
Sally

En ce début 2019, mes séances de thérapie avec Tina se passaient bien. Nous travaillions sur la désensibilisation pour neutraliser les effets de mon angoisse et de mon syndrome post-traumatique. Quand les gens me serraient la main, me tapotaient le bras ou même m'enlaçaient, j'essayais de ne pas tressaillir. Je faisais aussi de la thérapie par le bruit pour m'acclimater à des niveaux sonores « normaux », mais j'avais encore beaucoup de difficultés sur ce point. Tina était d'avis que les cours de yoga de Martha m'aidaient à me détendre. Lorsque Martha me touchait pendant ces séances, c'était toujours avec beaucoup de douceur pour m'indiquer les bonnes positions. Au début, tous ces étirements et ces drôles de postures ne m'étaient pas très naturels, mais je finis par m'y habituer. Je savais que me recentrer et me focaliser sur mon corps me permettait de me calmer dans les situations difficiles.

Tina disait qu'il me fallait un travail, que cela donnerait un peu de sens à ma vie. Quand je lui expliquai que j'avais déjà été rejetée comme baby-sitter, Tina me proposa de réfléchir à ce que j'aimais faire plus que tout au monde. Je lui répondis que c'était sans doute jouer du piano, et elle me suggéra de l'enseigner aux autres. Avais-je de la patience ? me demanda-t-elle. Je n'en avais pas l'impression, si bien que nous travaillâmes là-dessus pendant deux séances.

J'étais douée pour la recherche en ligne, et je découvris quelque chose appelé « thérapie de régression » qui pourrait m'aider à retrouver la mémoire. Tina y était totalement opposée et m'expliqua pourquoi : à quoi bon se remémorer quelque chose de si traumatique ? Et quelle était la probabilité que mes souvenirs puissent contribuer à la capture de Conor Geary ? Je comprenais très bien son raisonnement.

Un jour de février, je discutais avec Udo à la supérette de la station-service, et il me racontait que ses enfants avaient hâte que les vacances arrivent. En lui désignant mon parapluie, je lui répondis que j'espérais que la météo s'améliorerait, car Abebe m'avait dit qu'elle voulait camper. Tout en me remerciant pour l'information, il répliqua qu'il allait devoir la décevoir, car un séjour sous la tente les ferait tous mourir de froid. Je lui parlai du travail de Stella en tant que bénévole auprès des SDF.

– Un jeune homme est mort de froid à Dublin la semaine dernière. Vous n'avez qu'à lui en parler, suggérai-je.

– Sally, vous ne pouvez pas dire ça à de jeunes enfants ! Ils en

feraient des cauchemars. Si seulement c'était le cas pour les hommes politiques…

– Merci de me l'avoir dit, Udo. Je l'ajouterai à ma liste.

J'avais une liste de sujets à ne pas évoquer avec les enfants, écrite par Martha. Après que j'eus accepté une brève étreinte d'Udo, il s'en alla.

Caroline était derrière le comptoir. Nous avions échangé beaucoup de recettes et mon répertoire en cuisine s'était nettement étendu. Après le départ d'Udo, elle lança, désapprobatrice :

– D'abord les lesbiennes, maintenant les Noirs !

– Quel est le problème ? demandai-je.

– Ils nous envahissent ! Trois familles d'étrangers se sont installées rien que le mois dernier. Tout ça à cause de cette maudite usine de viande à Mervyn Park !

– C'est une bonne chose. Ça vous fait plus de clients.

– Je ne veux pas de ces clients-là.

– Pourquoi pas ?

– Je ne suis pas raciste, mais l'Irlande devrait être aux Irlandais.

– Mais Abebe et Maduka sont irlandais. Ils sont nés ici.

– Ils ne le seront jamais vraiment !

– Ce n'est pas bien d'être raciste, Caroline, lui dis-je.

– Il y a beaucoup de choses que tu ne comprends pas, Sally, et c'en est une.

– Je comprends le racisme.

– Arrête de me traiter de raciste !

– Alors, arrêtez de l'être.

Elle était en train de devenir toute rouge.

– Écoute, espèce de tarée, j'avais pitié de toi au début, même après ce que tu as fait à ton pauvre père, parce que tu n'avais personne dans la vie ! Et maintenant, tout le monde a pitié de toi à cause de ce qui t'est arrivé quand tu étais gamine, mais qu'est-ce qui nous dit que tu n'es pas exactement comme ton vrai père ? Pauvre folle ! Va-t'en, je ne veux plus jamais te voir ici !

Elle s'était mise à hurler, et les deux autres clients nous fixaient avec de grands yeux. Je partis aussi vite que possible, sans prendre mes courses ni les payer. Grâce à mes exercices respiratoires, je gardai mon calme, mais toute cette affaire ne m'arrangeait pas du tout. Maintenant, j'allais devoir faire mes courses au Gala, et il me faudrait réapprendre où se trouvait tout ce que j'aimais acheter.

Tandis que je rentrais chez moi, une voiture s'arrêta près de moi et le chauffeur baissa la vitre.

– Dites, ça va ? J'ai vu ce qui s'était passé à la station-service. Quelle honte, cette femme ! Je ne me suis pas gêné pour lui dire ses quatre vérités après votre départ. Vous devriez la dénoncer au

propriétaire !

– C'est elle, le propriétaire.

– Je peux vous raccompagner ? Sally, c'est ça ? Je m'appelle Mark. Je viens d'emménager ici. Une chance que je sois blanc, hein ?

– C'est une plaisanterie ?

– Quoi ? Mais… oui, évidemment…

Il avait ouvert la portière passager devant moi. Il avait un regard chaleureux et un visage agréable. Il commençait à perdre ses cheveux, et sa voiture était un vieux modèle. Il portait un jean, une chemise et une cravate, et je ne pouvais pas voir ses chaussures. Mais on ne juge pas un livre à sa couverture, ni un violeur et un kidnappeur à son sourire.

– Non, merci. Je ne monte pas en voiture avec les inconnus.

– Oh, Seigneur… Quel idiot je fais, je n'y ai même pas pensé… Écoutez, je suis désolé, je ne suis pas… un prédateur, ou quoi que ce soit dans le genre…

– C'est exactement ce que dirait un prédateur.

Je hâtai le pas. La voiture resta à l'arrêt derrière moi. Lorsque j'arrivai au sommet de la petite colline et m'engageai sur la route qui menait jusqu'à chez moi, la voiture ne passa pas devant. Peut-être n'était-il pas un kidnappeur, mais s'il y avait bien une chose avec laquelle papa ne plaisantait pas quand j'étais petite, c'était le fait de monter en voiture avec les inconnus. Évidemment, je comprenais pourquoi, désormais. C'était ce qu'avait fait ma mère, Denise, et tant que l'on n'avait pas arrêté Conor Geary, il pouvait encore revenir me chercher. Cependant, cet homme, Mark, ne pouvait pas être Conor Geary. Il devait avoir la cinquantaine.

Malgré mes exercices respiratoires, j'étais encore un peu secouée par mes expériences de la journée en arrivant chez moi. Je voulais en parler à quelqu'un. Je songeai à Stella, mais elle devait être au travail, et j'étais en train d'appeler Martha lorsque je me souvins des paroles de Tina sur l'empathie. Peut-être Martha serait-elle blessée d'apprendre que Caroline était raciste. Mais je pouvais au moins lui parler de l'homme en voiture… ou peut-être pas : comment lui expliquer la raison de notre conversation sans lui raconter ce qu'avait dit Caroline ? Je mis fin à l'appel. Il me fallait plus d'amis.

Ce jour-là, je décidai de déménager. Je n'aimais pas être seule et inquiète chez moi. Pour la première fois de ma vie, je voulais me sentir entourée.

Je téléphonai à mon avocat, Geoff Barrington, qui me répondit d'appeler un agent immobilier. Il me donna un numéro et me parla d'un site Internet où je trouverais un catalogue de propriétés à vendre. D'après lui, mieux valait commencer à chercher une maison, de

préférence avant de mettre la mienne en vente. C'était une grande décision, dit-il, et je ferais bien de demander conseil à quelqu'un. Je l'avais appelé justement pour qu'il me donne des conseils, mais c'était l'aspect pratique de l'affaire qu'il m'aiderait à gérer.

J'imagine qu'il sous-entendait que je devais appeler Angela. J'attendrais le week-end, quand elle avait du temps libre. En attendant, je me connectai au site Internet et passai quelques heures fort agréables à parcourir les propriétés de la région. Je ne voulais pas d'un appartement, bien qu'il y en eût un à vendre dans le village. Je voulais être entourée de voisins, mais pas partager un couloir. La plupart des maisons à vendre avaient trois chambres, mais il ne m'en fallait qu'une ou deux.

Le samedi après-midi, je me rendis chez Angela et Nadine et leur exposai mes options. Nadine me suggéra aussitôt d'acheter le vieux cottage de Bracken Lane, en face du studio de yoga de Martha.

– Ça fait des années qu'il est à vendre !

– Je ne peux pas vivre là.

– Projette-toi un peu, imagine à quoi il pourrait ressembler !

– Tu n'as jamais regardé d'émissions de rénovations à la télé ? renchérit Angela.

– Si, je les adore, mais je veux une douche comme la vôtre, et elle occuperait au moins la moitié du cottage.

– Il te suffirait de faire construire une autre pièce, doubler, voire tripler la surface au sol ! Je parie que tu pourrais l'acheter pour une bouchée de pain. Il te faudrait un architecte. Regarde notre cuisine ! Tu ne crois tout de même pas qu'elle date de 1904 comme le reste de la maison ? Et notre douche de rêve, tu penses qu'elle remonte à l'époque victorienne ?

Nadine se mit à faire des croquis sur une vieille enveloppe. Elle y dessina la façade du cottage.

– Quelle est la profondeur de la maison ? Quinze mètres, pas plus ? Tu veux un jardin, peut-être un patio ? Quelque chose de facile à entretenir ? Je me suis toujours dit que l'endroit pourrait être magnifique avec quelques fenêtres supplémentaires. Mais tu ferais bien de te renseigner sur l'état de la plomberie, il doit y avoir une raison pour laquelle personne n'a voulu l'acheter depuis tout ce temps…

Elle était surexcitée.

– Laisse-moi appeler la mairie lundi pour me renseigner. Tu leur rendrais un fier service ! La seule raison pour laquelle on n'a pas condamné la maison, c'est parce qu'elle n'est pas en bord de route, hors de vue. Mais tu serais en plein Carricksheedy. Je me demande à qui elle appartient…

– Houlà, s'esclaffa Angela, on dirait bien que Nadine s'est prise de

passion pour ton projet ! J'ai toujours dit que concevoir des meubles ne lui suffisait plus.

– Pardon, pardon, je me laisse emporter ! Mais cet endroit a beaucoup de potentiel. Tes autres options sont de petites maisons de ville sur l'avenue principale, avec trois chambres, ou ces maisons jumelées sans charme dans la résidence près de Mervyn Park. Apparemment, vu l'expansion de l'usine, ils vont en construire davantage. Ta propre maison pourrait se vendre très cher, Sally. Ta propriété fait plusieurs hectares, non ?

Je les remerciai et leur expliquai que je devais m'en aller car on m'attendait à la fête chez Martha.

– Une fête ?

– Oui, c'est la première fois qu'on m'invite à ce genre de chose depuis mon enfance. Ça me rend nerveuse.

– Ne sois pas nerveuse, tu vas bien t'amuser !

– Mais je ne connais personne là-bas, à part Udo, Martha et leurs enfants. C'est une soirée de bienvenue pour les nouveaux employés de Mervyn Park.

– Tout ira bien. Bois un verre de vin ou une tasse de thé sucré avant de sortir de chez toi, pour te détendre. Rappelle-toi que la plupart d'entre eux seront nouveaux. Tu fais partie du comité de bienvenue ! Fais un effort pour parler à ceux qui viennent d'arriver. Ils ne savent rien de toi, alors que tous les autres habitants du village connaissent ton histoire.

– Pas tout. Personne ne connaît toute l'histoire, pas même moi.

Angela jeta un regard à Nadine qui semblait concentrée sur les légumes qu'elle découpait.

– Que vas-tu porter ? demanda Angela.

Je baissai les yeux sur ma jupe noire, puis pointai du doigt le pull qu'elles m'avaient offert l'an dernier à Noël.

– Demande donc à l'un de tes amis de t'accompagner faire du shopping un de ces jours. Ton père n'aimait pas dépenser son argent, mais tu n'as plus besoin de te limiter aux boutiques de seconde main. Tu n'es pas dans le besoin, tu sais ! Jane aimait beaucoup faire les boutiques. Peut-être que ça te plairait aussi.

– Je ne crois pas.

– Vraiment ? Parles-en à Tina. Tu pourrais adorer.

– Je pourrais détester.

– Pas forcément. Tu ne peux pas le savoir avant d'avoir essayé !

Martha et Udo vivaient dans l'une des nouvelles maisons de la résidence en marge du village. Au début de la soirée, je restai dans mon coin dans la cuisine, faisant mine de m'intéresser aux plantes sur le rebord de la fenêtre. Peu à peu, les gens se présentèrent. Voilà donc

les nouveaux venus qu'avait évoqués Caroline. Il y avait un couple brésilien, Rodriguo et Fernanda. Il y avait une femme indienne, divorcée – Anubha et ses deux enfants. Il y avait aussi un couple anglais noir, Sue et Kenneth, et leurs trois enfants. Le jardin était grand et malgré le temps gris, les enfants s'y amusaient tous ensemble dans une cabane construite par Udo. Ils faisaient beaucoup de bruit. En guise de compromis, je n'enfilai qu'un bouchon d'oreille.

Avec en tête les conseils que m'avait donnés Tina en prévision de la fête, je donnais aux gens quelques faits sur moi : je vis seule et j'aime jouer du piano. Debussy est mon compositeur préféré. Je cherche un travail.

L'autre défi était de leur poser des questions. Je demandai à Rodriguo et Fernanda s'ils comptaient avoir des enfants, mais Martha m'interrompit et me prit à part pour m'expliquer à voix basse que c'était une question trop personnelle. J'aurais aimé que Tina m'écrive quelques règles que j'aurais pu mémoriser. Fernanda me confia plus tard qu'ils essayaient en effet de fonder une famille. Lorsque je me rendis compte que cela voulait dire qu'ils faisaient tout le temps l'amour, je compris ce qui rendait la question indiscrète. Rodriguo me demanda quelle était mon expérience professionnelle et je lui répondis que je n'avais jamais travaillé.

– Ma mère est morte quand j'étais jeune, et je me suis occupée de mon père jusqu'à sa mort il y a quinze mois.

Ils m'exprimèrent toute leur sympathie. Rodriguo avait aussi perdu son père l'an dernier. Je lui demandai comment s'étaient déroulées les funérailles. Rodriguo me décrivit un enterrement brésilien, très similaire aux coutumes irlandaises, sauf en ce qui concernait le fait d'apporter à manger aux endeuillés, une habitude qui le surprit.

– Qui aurait de l'appétit pendant ces moments-là ?

– Rien ne me coupe l'appétit, répondis-je.

Il y eut une pause dans la conversation, et je décidai de passer à Anubha, qui était assez petite et très jolie. Après les présentations, elle me dit qu'elle adorerait apprendre à jouer du piano, mais qu'elle n'aurait pas le temps avec ses deux enfants.

– Qu'est devenu leur père ? demandai-je.

Martha était derrière Anubha, pour surveiller ce que je disais, je crois. Elle se plongea le visage dans les mains, signe que j'avais peut-être encore commis un faux pas.

– Il m'a quittée pour sa maîtresse à Dublin, répondit Anubha.

– Il voit tout de même ses enfants ?

– Oui, il s'en occupe bien, *shukar hai.*

Nous nous mîmes à discuter linguistique. *Shukar hai* était l'équivalent en hindi de « Dieu merci ».

– Vous disiez que vous cherchez un travail ? Mervyn Park est en pleine expansion. Il n'y a pas qu'une usine de viande, une compagnie pharmaceutique va s'y installer le mois prochain. Si vous savez vous servir d'un ordinateur, peut-être pourriez-vous trouver un travail administratif ? Mais ce ne sera sans doute pas très bien payé.

– Ce n'est pas l'argent qui m'intéresse. Ma thérapeute pense que ce serait une bonne idée que je travaille.

Anubha fronça légèrement les sourcils. Je n'arrivais pas à deviner ce qu'elle pensait. Mais l'instant d'après, elle me sourit.

Un nouveau venu nous retrouva sur la terrasse avec une bière à la main.

– Vous connaissez Mark ? lança Udo. Il vient d'être embauché à la comptabilité.

Tout le monde dit bonjour. Mark était l'homme qui m'avait suivie en voiture la veille, après avoir assisté à ma dispute avec Caroline. Il était irlandais. Il serra la main à la plupart des gens, mais parut gêné en venant me voir.

– Je suis Mark Butler. Nous nous sommes rencontrés hier…

– Vous avez essayé de me faire monter dans votre voiture.

– Je sais, je n'arrête pas d'y penser, c'était tellement bête de ma part ! Pas étonnant que vous m'ayez pris pour un prédateur. Je veux dire, je connais un peu votre… Votre histoire. Quelqu'un m'a raconté. Quel idiot je fais. Je vous présente toutes mes excuses.

Je soupirai. Il ne me semblait plus du tout menaçant.

– Puis-je vous apporter un autre verre de vin ? demanda-t-il.

– Je veux bien, merci.

Je me détournai, et Sue et Kenneth vinrent se présenter. Sue était la nouvelle institutrice à l'école primaire du village, et Kenneth était contrôleur qualité à l'équarrissage, et aussi végétarien. Je trouvais très amusant qu'un végétarien travaille dans une usine de viande. Je leur demandai s'ils voulaient échanger des recettes : j'avais bien aimé le faire avec Caroline, mais maintenant qu'elle n'était plus mon amie et m'avait interdit de revenir à la station-service, je devais la remplacer. Sue me proposa de me prêter un livre de recettes. Nous décidâmes d'une date pour prendre un café la semaine suivante. Kenneth ne disait pas grand-chose. Je parlais davantage que lui. Le vin me rendait plus bavarde, je m'en étais déjà aperçue.

Je leur fis remarquer que leurs enfants étaient les plus bruyants de tous. Sue répondit qu'ils ne pouvaient pas se défouler autant qu'ils le voudraient en appartement, et qu'elle était très heureuse de les entendre profiter autant du jardin. Je lui demandai pardon si mon commentaire avait semblé impoli, en lui expliquant que je disais parfois des choses déplacées en raison de mon développement psychologique. Sue m'assura que je ne l'avais pas mise mal à l'aise.

Mark prit la place qu'elle venait de libérer et m'offrit mon troisième verre de vin de la journée.

– Je veux que vous sachiez que j'ai déposé une plainte au siège de Texaco contre la propriétaire de la station-service, dit-il à voix basse. Avec une attitude pareille, elle n'a rien à faire là-bas. Peut-être essaieront-ils de vous contacter pour confirmer l'incident.

– Merci, j'allais le faire ce lundi.

Je tentai de trouver quelque chose à dire.

– Je vais vendre ma maison.

– C'est une grande décision. Pour vous installer où ?

– Je ne sais pas encore, mais sans doute au village, car elle est un peu isolée, et mon médecin et ma thérapeute s'accordent à dire que je devrais être plus sociale, me rapprocher des gens.

– Vous y arrivez très bien aujourd'hui, dit-il en souriant.

Il avait les dents blanches et régulières. J'étais enchantée par son compliment, mais j'admis que me mêler aux autres était pour moi un gros effort.

– Souvent, j'offense les gens sans le vouloir en exprimant mes pensées. J'aime beaucoup vos dents.

Il me regarda bizarrement.

– Tenez, par exemple, vous voyez ? Je n'aurais pas dû faire de commentaire sur votre apparence.

– Mais ça n'a rien d'insultant. Peut-être suffit-il de ne pas faire de commentaire négatif ?

– Ce n'est pas ce que dit Tina. Par exemple, si je complimentais votre minceur, cela pourrait sous-entendre que je ne voudrais pas vous voir grossir. Et si vous preniez du poids, vous vous sentiriez mal.

Il éclata de rire.

– Ah ça, oui, j'ai appris il y a longtemps à ne jamais féliciter une femme enceinte à moins qu'elle soit en train de me montrer le résultat de l'échographie !

Cette remarque me fit rire, spontanément.

– Ce serait mal de vous dire que j'aime beaucoup votre rire ? dit-il.

– C'est mon vrai rire. Papa me disait toujours que quand les gens riaient, je devais rire avec eux, et je le fais lorsque je suis certaine qu'ils ne se moquent pas de moi, mais parfois, j'ai du mal à faire la différence.

– Vous êtes très franche.

– Oui, c'est sans doute dû à mon inexpérience sociale et à mon isolement. Mais je crois que c'est une bonne chose.

– Alors, vous pensez toujours que je pourrais être un prédateur ?

– Comment être certaine du contraire ?

– Vous avez raison. Votre honnêteté me plaît, ça change.

– Dites-moi, où habitiez-vous avant Carricksheedy ?

– À Dublin. Ça fait plus d'un an que je cherche une excuse pour emménager dans la région.

– Pourquoi ?

Il se détourna pour fixer la cabane du jardin.

– Oh, vous savez… Je voulais de l'air frais, une vie tranquille.

Ma question semblait l'avoir mis mal à l'aise. Je tentai autre chose.

– Vous avez des enfants ?

– Non, juste une ex-femme, Elaine.

– Vous l'avez trompée ?

Il me fixa un instant. J'étais quasiment sûre de l'avoir contrarié.

– Oui. Oui, c'est exactement ce que j'ai fait. J'ai jeté mon mariage aux orties pour une passade avec une fille deux fois plus jeune que moi.

– Vous aussi, vous êtes franc.

– Votre… vulnérabilité me pousse à l'être.

– Vous ne croyez pas que votre femme pourrait vous pardonner ?

– Elle est passée à autre chose. Elle a un enfant avec son nouveau mari.

– Et la fille pour qui vous l'aviez quittée ?

– Elle m'a quitté, moi. Elle n'était pas prête à se mettre en couple. Fin de l'histoire.

– Vous l'avez bien mérité.

– J'imagine, oui. Et vous ? D'après ce que j'ai lu, et tout ce que j'ai entendu dire, vous n'êtes jamais sortie avec personne, c'est bien ça ?

– Tout à fait.

– Ça ne vous tente pas ? Vous n'auriez pas envie d'être amoureuse ?

– Je ne sais pas. Théoriquement, je suis hétérosexuelle. Mais je ne veux coucher avec personne, ça, j'en suis sûre.

Les conversations autour de nous s'étaient éteintes. Martha attrapa Mark par le bras et le traîna dans le jardin. Sue revint s'asseoir à côté de moi.

– J'ai cru comprendre que c'était une conversation très… personnelle, Sally. Vous êtes sûre de vouloir entrer à ce point dans les détails ?

Je me sentis découragée, encore une fois. J'avais dit ce qu'il ne fallait pas, et les gens me jetaient des regards en coin. J'entendis Anubha demander à Fernanda : « Qu'est-ce qu'elle a dit ? » et Udo confier à Kenneth : « Ce Mark, je ne le sens pas. » Kenneth hochait la tête, l'air troublé. J'allai trouver Udo.

– Je vais devoir y aller. Merci pour cette charmante soirée.

– C'est Mark qui vous a dérangée ?

– Pas aujourd'hui. Je crois que j'ai dit quelque chose que j'aurais dû garder pour moi.

Mes oreilles bourdonnaient.

– Peut-être que j'ai trop bu. Vous voulez bien expliquer ma déficience sociale à tout le monde ? Et remercier Martha.

Je m'empressai d'atteindre l'entrée pour enfiler ma veste. J'avais échoué à me comporter normalement pendant une fête, et je me notai d'en parler à Tina lors de notre prochaine séance.

28
Peter, 1980

Notre troisième tentative pour trouver un endroit où dormir fut la bonne. La maison était propre, bien qu'elle fût dans une rue très sale, et la logeuse était enjouée et de bonne humeur. Elle avait la peau marron et se présenta sous le nom de Mona.

– Vous êtes là pour les vacances ? Un peu de tourisme ?

– Nous cherchons à acheter dans le coin, répondit papa en lui adressant un chaleureux sourire.

– Déménager à Londres depuis l'Irlande, en ce moment ? Vous avez bien du courage.

Papa ne dit rien.

– Quel beau garçon vous avez. Comment tu t'appelles, mon petit ?

– Steve, lança papa avant que je puisse répondre.

Elle fit un pas en avant, pour me serrer la main ou me tapoter la tête, je ne sais pas, et je me reculai brusquement.

– Ne faites pas attention à lui, vous savez, à son âge… Steve n'aime pas trop qu'on le touche, dit papa en lui faisant un clin d'œil.

– Oh, eh bien, il changera vite d'avis, pas vrai ? répondit-elle en riant.

La tête levée, je fixais papa. « Steve » ?

– Je voudrais vous régler d'avance en liquide, si ça ne vous ennuie pas.

– Non, ça ne m'ennuie pas. Au contraire, c'est ce que je préfère chez un client ! Combien de nuits ?

– Deux pour commencer, et nous verrons ensuite.

– Vous ne prendrez que le petit déjeuner, ou le dîner également ?

– C'est combien ? s'informa papa.

– Dix livres la nuit sans dîner, douze avec. Vous ne trouverez pas moins cher.

– Alors, Steve, me lança papa, on prend avec ?

Je hochai la tête. Papa sortit les billets.

– Alors, deux nuits, et je vous dirai dès demain si nous aurons besoin de rester plus longtemps.

– Parfait. Les toilettes sont au bout du couloir à gauche, et il y a une douche dans votre chambre. N'hésitez pas à frapper à ma porte s'il vous faut quoi que ce soit. Le dîner sera servi à 19 heures tapantes, d'accord ?

Elle nous tendit les clés. Désormais, nous pouvions aller et venir à notre guise.

La chambre comportait une cabine de douche en plastique et des lits superposés. J'avais toujours voulu dormir en haut d'un lit comme

celui-là.

– Papa ! Je peux prendre celui du haut ? S'il te plaît, papa ?

– Oui, oui…

Il posa un doigt sur ses lèvres. Nous nous tûmes un moment, et j'entendis Mona chantonner pour elle-même. Papa baissa la voix.

– Les cloisons sont minces. Nous allons devoir murmurer.

– Pourquoi ?

– Pour ne pas qu'on se mêle de nos affaires. Ça nous regarde.

– Qui ça, « on » ?

– Les femmes, me dit-il.

– C'est pour ça que tu lui as dit que je m'appelais Steve ?

– Je trouve que ça te va bien, dit-il en souriant. Comme Steve Austin. L'homme qui valait trois milliards. Ça te dit qu'on t'appelle comme ça à partir de maintenant ?

– Ouais !

– Et mon nom à moi, si on le changeait aussi ? J'en ai marre de m'appeler Conor Geary.

– James ? Comme le capitaine James Cook !

– James, oui, pas mal. Et comme nom de famille ?

– Armstrong, comme Neil Armstrong.

– James et Steven Armstrong… Ça me plaît.

Pour la première fois depuis que j'avais vu le cambrioleur, je me sentais bien. Papa me souriait.

– Bon, mieux vaut que tu restes ici pour ne pas prendre de risques. Je vais aller faire un tour et voir ce que je peux trouver.

– On est où, là, papa ?

– Whitechapel, dans l'East End, à Londres.

– Et on est en sécurité ici ?

– Tu seras toujours en sécurité avec moi, Steve.

Nous échangeâmes un sourire. Il fouilla sa valise et en sortit quelques enveloppes.

– Il faut que j'aille trouver quelqu'un pour nos passeports.

– Qui ça ?

– Je ne sais pas encore.

– Papa ?

– Oui, Steve ?

Au début, chaque fois qu'il m'appelait comme ça, je rigolais.

– Ma maladie, c'est un secret ?

– C'est toi qui vois, mais à ta place, j'aurais peur qu'on veuille me faire passer des tests. Tous ceux qui en souffrent vivent à l'hôpital, normalement. Ça fait des années que je t'évite ça.

– Où qu'on aille vivre, on pourra rester loin des villes ?

– C'est exactement ce que j'ai en tête, répondit-il en souriant.

Il partit en me rappelant de fermer à clé derrière moi.

Nous restâmes treize nuits dans ce Bed & Breakfast. Papa sortait tous les jours. Il ne se rasait plus le matin et disait qu'il voulait se faire pousser la barbe. Il mettait toujours ses lunettes et sa casquette en partant. Mona me demanda pourquoi je ne l'accompagnais pas, et je lui répondis de se mêler de ses affaires. Après ça, elle arrêta de me poser des questions. Papa lui dit que c'étaient les hormones. Il était toujours de bonne humeur et souriant quand il lui parlait. Je restais seul dans la chambre, et papa m'apportait parfois des sandwichs. Le dîner que nous préparait Mona était toujours bizarre. Du riz et de la viande en sauce avec plein d'épices. Papa et moi étions d'accord pour dire qu'il fallait s'y habituer, mais vers la fin de notre séjour, nous nous étions mis à apprécier le curry. Mona nous avait même donné la recette en précisant quelles épices elle y mettait.

– Papa, dis-je une nuit en me penchant depuis mon lit pour le voir sur la couchette du dessous, le front plissé. Elle te plaît, Mona ?

– Qui ça ?

– La propriétaire…

– Ne sois pas ridicule.

Moi, elle me plaisait bien, mais je savais que papa ne serait pas content de l'entendre.

Il rentrait souvent épuisé et las. Une nuit, alors qu'il se déshabillait pour se mettre au lit, je ne pus m'empêcher de remarquer qu'il avait des bleus aux côtes. Il m'expliqua qu'il avait trébuché sur une poubelle, et grimaça en enfilant sa veste de pyjama.

Un jour, il m'emmena avec lui. J'étais anxieux, mais aussi tout excité. Il y avait tellement de gens partout autour de nous, et comme j'avais peur de les cogner, papa fit en sorte de me diriger en se plaçant derrière moi, les mains sur mes épaules. Ça me plaisait : c'était comme un jeu. Nous n'allâmes pas très loin, seulement jusqu'à l'entrée du métro de Whitechapel. Je savais tout de ces trains souterrains, mais je n'avais aucune envie d'y monter. J'avais vu à la télé que les gens y étaient tassés comme des sardines, accrochés à des poignées au plafond. Les larmes me vinrent aux yeux sans que je puisse m'en empêcher. Mais au lieu de franchir les tourniquets, nous prîmes à gauche. Papa me jeta un regard.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Je ne veux pas prendre le métro…

– Moi non plus, alors arrête un peu de jouer les fillettes et sèche tes larmes. Nous allons nous prendre en photo.

Je m'essuyai les yeux sur ma manche, perplexe. Il me guida jusqu'à un Photomaton dans un coin de la station. C'était si étroit que nous n'aurions pas pu y rentrer à deux, et il me dit qu'il nous faudrait y aller chacun son tour. Je patientai dehors pendant qu'il y était. Le

demi-rideau jaune laissait voir des flashs de lumière bleue. Après trois minutes d'attente, quatre photos tombèrent d'une fente de la cabine. D'abord, elles étaient vierges, puis, comme par magie, papa y apparut peu à peu, d'abord sa chouette nouvelle barbe, puis le reste de son visage. Puis ce fut mon tour. Il ajusta le tabouret tournant jusqu'à ce que je puisse voir le miroir qui prendrait ma photo.

– Ne cligne pas des yeux quand il y aura le flash, dit-il avant de sortir en refermant le rideau derrière lui.

J'ouvris les yeux aussi grands que possible au moment des flashes, mais malgré tout, lorsque mon image apparut sur les photos, j'avais les paupières closes sur deux d'entre elles.

– Ce n'est pas grave, il ne nous en faut qu'une.

Il me ramena au Bed & Breakfast et je lus *Tom Sawyer* pour passer le temps, même si l'histoire ne m'intéressait plus maintenant que je la connaissais par cœur.

Le 31 mars, papa revint victorieux avec deux passeports aux noms de Steven Armstrong et James Armstrong. C'étaient de petits livrets bleu nuit avec nos photos et nos dates de naissance dessus. Celle de papa n'était pas la bonne, mais il me dit que ça n'avait pas d'importance. Ils indiquaient PASSEPORT BRITANNIQUE en haut et, en bas, en plus petites lettres sous un blason royal, NOUVELLE-ZÉLANDE.

– Après-demain, Steve, nous allons nous lancer dans le plus incroyable voyage de notre vie ! Nous allons faire le tour du monde en bateau pour aller jusqu'en Nouvelle-Zélande. Notre nouveau pays !

Grâce à mon globe terrestre, je connaissais la Nouvelle-Zélande. Deux longues îles qui semblaient s'être décrochées de l'Australie par le bas. Je savais qu'on y trouvait des kiwis, l'équipe de rugby des All Blacks, des montagnes et des glaciers, et que le climat était assez semblable à celui de l'Irlande. La population était également similaire, alors que le pays faisait trois fois la taille du nôtre. Nous aurions plus qu'assez de place.

– Mais ça va prendre très longtemps, non ?

– Sûrement, mais tu n'as pas idée à quel point ces passeports sont chers, et à quel point j'ai eu du mal à me les procurer. Il m'a fallu traiter avec de sales bonhommes, mais j'ai fini par y arriver. Voyager en avion est trop risqué, et tu pourrais tomber malade coincé dans une boîte avec les autres passagers. Nous allons devoir acheter une nouvelle maison et une voiture là-bas !

Son enthousiasme était communicatif.

– Regarde, je t'ai apporté quelques cadeaux.

Il m'avait acheté une paire de gants et un chapeau qui me retombait sur les oreilles et couvrait presque toute ma tête, pour m'empêcher de toucher accidentellement quelqu'un d'autre. Il m'offrit aussi trois

nouveaux livres : *La Flore et la Faune de Nouvelle-Zélande, Nouvelle-Zélande : Histoire et culture d'une grande nation*, et *Les Héros de la Nouvelle-Zélande.*

– On n'est plus irlandais, du coup ?

– Non, Steve, nous sommes natifs de Nouvelle-Zélande, membres du Commonwealth. J'ai des parents en Irlande et j'y ai passé des vacances après la fin de mes études. C'est là que j'ai rencontré et épousé ta mère. J'y ai exercé comme dentiste, puis tu es né après notre retour en Nouvelle-Zélande un an plus tard. Ta mère est morte d'un cancer à Noël dernier, et nous l'avons ramenée au pays pour l'enterrer dans la concession familiale. Là, nous rentrons chez nous. Voilà toute l'histoire. Nous allons changer le passé, mon garçon !

Il semblait très enjoué.

– Et encore une chose : la police a trouvé Denise et sa gamine. Ils ont lancé un avis de recherche. Ils cherchent un Irlandais voyageant seul en Angleterre, mais seuls les journaux irlandais en parlent pour le moment. Les journaux anglais ne se sont pas encore emparés de l'affaire. Ton idiote de mère semble t'avoir oublié. Personne ne sait que tu existes, et le temps que quelqu'un s'en rende compte, nous serons à l'autre bout du monde.

29
Sally

En mars 2019, je reçus enfin des informations de Nouvelle-Zélande. L'inspecteur Baskin de Dublin s'occupait de l'affaire, mais il avait envoyé l'inspectrice Andrea Howard chez moi pour me transmettre les nouvelles. Je lui demandai ce qui avait pris si longtemps : cela faisait près d'un an.

– Au début, quand nous avons fait circuler la photo de Conor Geary, nous avions beaucoup de pistes et nous avons dû les vérifier et les éliminer une à une. Elles sont toutes tombées à l'eau. Certaines semblaient prometteuses – un immigrant irlandais que l'on savait pédophile, mais vingt ans trop jeune. Un dentiste qui avait passé des années en Irlande et vivait non loin du lieu de la disparition d'une jeune fille en Nouvelle-Zélande, en 1983. Mais il était natif de la Nouvelle-Zélande et mort depuis des décennies. Et il avait un fils, plus âgé que vous. Encore une impasse. Enfin, un dentiste qui aurait agressé sexuellement une de ses jeunes patientes il y a vingt ans, mais sa victime n'était pas très fiable : elle a accusé beaucoup de gens au fil des ans, dont certains qui n'étaient même pas en vie à l'époque des faits présumés. Ce n'est qu'un échantillon, nous avons reçu vraiment beaucoup de noms. Les gens pensent aider alors qu'ils ne font que ralentir l'enquête.

– Vous ne m'apprenez rien d'utile.

– Eh bien, je voulais seulement vous tenir au courant. La boîte à chaussures a été expédiée depuis la Nouvelle-Zélande, mais celui qui vous l'a envoyée n'était peut-être que de passage là-bas. Ce n'était pas une piste très solide.

– Vous allez continuer les recherches ? Et la police de Nouvelle-Zélande ?

– Comme je vous le disais, nous avons exploré toutes les pistes…

Cette conclusion me déplaisait. « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles », dit-on. Mais c'était faux. Pas de nouvelles, pas de nouvelles.

– Je ne sais pas qui vous a envoyé cet ours, Sally, mais ce n'est peut-être pas le vôtre. À l'époque du kidnapping de votre mère, les journaux avaient mentionné qu'elle en avait un. Peut-être qu'un idiot essaye de vous perturber en se servant de cette information. Il y a tellement de fous…

– C'était le mien, dis-je, en colère.

– Si vous le dites…

– Je ne mens jamais !

C'était lui, j'en étais certaine. Absolument certaine. Mais je me

concentrai sur mes exercices respiratoires et tentai de voir les choses du point de vue de Howard. Je comprenais ses doutes, mais cela faisait plus d'un an que j'attendais des nouvelles, et elle n'avait rien à m'apprendre.

Elle me demanda encore si je me rappelais quoi que ce soit de ma captivité. Désormais, je savais pourquoi j'avais tout oublié. Les dossiers de mon père incluaient des listes de tous les médicaments qu'on m'avait fait prendre à l'hôpital psychiatrique, puis à la maison dans les deux ans suivant mon adoption. Angela m'avait dit que le dosage était hautement inhabituel, que j'avais dû être un vrai zombie au moins la première année, jusqu'à ce que je sois sevrée. Comment papa avait-il osé me faire ça ?

J'étais folle de rage en arrivant à ma séance avec Tina. Comme d'habitude, elle m'aida à rationaliser ce que je ressentais. Je n'avais pas tort d'être en colère, c'était une réaction parfaitement normale. Mais elle me demanda de voir les choses du point de vue de papa. Si je rencontrais un enfant ayant vécu des choses épouvantables, n'essaierais-je pas de lui effacer la mémoire ? Je comprenais ce qu'elle me disait, mais j'étais inquiète. Ces souvenirs enfouis ne risquaient-ils pas de refaire surface un jour, sans que je puisse les contrôler ? La plupart du temps, j'arrivais à ne pas y penser, mais ma rage ne faisait qu'augmenter, surtout depuis la visite de l'inspectrice Howard. Tina me demanda si je me sentais en danger, si j'avais peur que Conor Geary revienne me chercher. Mais ce n'était pas ce qui m'angoissait. Je songeais à ce qu'il avait pu faire par la suite. Les pédophiles cessent-ils d'être des pédophiles tant qu'on ne les a pas arrêtés ? Non, je n'avais pas peur de lui, mais je détestais l'idée qu'il sache où je vivais. « S. » était en liberté.

– M'envoyer Toby était sa façon de me faire savoir qu'il pensait encore à moi, qu'il contrôlait encore la situation.

Je le haïssais. Je dis à Tina que j'aurais voulu le tuer. Il avait commis un crime horrible et s'en était tiré. Comment aurait-on pu l'empêcher de recommencer, de revenir en Irlande ?

– Après la visite de l'inspectrice Howard, je suis sortie dans le jardin et j'y ai fracassé un pot de fleurs. Je n'avais encore jamais fait quelque chose comme ça. Ma propre colère m'a effrayée.

Tina me conseilla de me concentrer sur mes exercices respiratoires et me demanda si je faisais du yoga chez moi.

Je lui appris que j'avais décidé de vendre la maison. C'était encore plus urgent désormais, car je ne m'y sentais plus en sécurité toute seule. Elle me demanda si un système d'alarme sophistiqué suffirait à me rassurer. Je savais qu'il était impossible de se cacher dans un petit village, mais j'avais aussi trop peur de déménager dans un endroit plus grand, que je ne connaissais pas ; même Roscommon était déjà trop

vaste, trop bruyant pour moi.

– Il pourra me retrouver s'il revient ici.

– Je ne crois pas que les femmes adultes l'intéressent beaucoup, Sally. Et puis, il a quatre-vingt-quatre ans désormais, c'est bien ça ? Il doit être très fragile. Vous ne seriez pas en grand danger. Et même si c'est le plus probable, nous ne pouvons pas être sûrs que ce soit bien lui qui vous ait envoyé l'ours. Qu'est-ce qui vous inquiète d'autre à son sujet ?

Je me remémorai ma conversation avec Mark à la soirée d'Udo et Martha.

– Ma peur du sexe et des relations amoureuses. Peut-être vient-elle du fait que j'ai assisté à certaines choses. J'ai fait des recherches sur Internet, Tina, et je sais que vous n'aimez pas ça, mais je ne crois pas être socialement déficiente. Émotionnellement, je suis encore une enfant. Qui communique la moindre de ses réflexions ? Les enfants. Qui n'accorde aucune pensée au sexe ou aux relations intimes ? Les enfants.

– Sally, se diagnostiquer soi-même n'est jamais une bonne idée. Mais vous avez peut-être mis le doigt sur quelque chose. Même si je ne vous trouve ni socialement déficiente ni particulièrement enfantine.

Je lui parlai de la soirée et de ma conversation avec Mark. Elle resta silencieuse un moment.

– Ce Mark, il connaît votre histoire, n'est-ce pas ?

– Comme n'importe qui avec un accès à Google.

– Vous ne croyez pas qu'il aurait pu tâter le terrain parce que vous l'intéressiez ? Comme partenaire potentielle, je veux dire.

– Non.

– Pourquoi pas ?

– C'est évident, non ? Je ne suis pas normale.

– Ça n'a rien d'évident, Sally. Si je vous voyais dans un bar ou en soirée, je penserais tout simplement avoir affaire à une belle femme. Et vous bougez avec beaucoup de grâce depuis que vous avez commencé le yoga.

– Je fais attention à rester centrée. Je travaille beaucoup là-dessus.

– Vous avez un très joli visage. Vous faites si jeune ! Pas un seul cheveu gris, pas de rides…

– Oui, comme une enfant, dis-je en faisant la grimace.

– Non, comme une adulte. Une belle femme adulte.

– Mais je lui ai dit que je n'avais aucune envie de faire l'amour, et tout le monde m'a entendue. Je crois que j'ai choqué beaucoup de gens.

Elle s'interrompit et me demanda de respirer profondément quelques instants.

– Votre asexualité ne semblait pas vous déranger jusqu'à présent. En

avez-vous désormais honte ?

Je n'avais pas pensé à ça. Asexuelle ?

– Mais Tina, j'ai beaucoup pensé à faire l'amour avec Harrison Ford. Vraiment beaucoup.

– Je crois bien que vous n'êtes pas la seule, sourit-elle. Sally, je ne suis pas sexologue, mais…

– Ce n'est pas grave. Je n'ai pas besoin de sexe. Je n'en ai pas envie, ça ne me manque pas. Je ne me masturbe même pas. Je crois que vous avez raison. Je suis asexuelle. Quel soulagement !

– Pourquoi est-ce un soulagement ?

– J'aime bien les étiquettes. Déficiente sociale. Asexuelle.

– Vous n'êtes pas déficiente. Mais peut-être vaut-il mieux éviter de discuter de votre sexualité avec des gens que vous ne connaissez pas bien. C'est un sujet personnel.

– Et vous, vous faites beaucoup l'amour ? demandai-je, curieuse.

– Je ne répondrai pas à cette question. C'est personnel, privé.

– D'accord, j'ai compris.

Nous fîmes ensuite un peu de thérapie par le toucher. Je laissai Tina me brosser les cheveux. C'était étonnamment relaxant. Elle fut très surprise d'apprendre que je n'avais jamais été chez le coiffeur. Je me coupais toujours les cheveux moi-même, et les portais en chignon. C'était plus facile ainsi. Puis elle me massa les épaules un moment, mais cela me laissa indifférente.

Comme je me préparais à partir, elle me rappela encore de bien faire mes exercices respiratoires et de contrôler ma colère.

– Plus facile à dire qu'à faire, dis-je.

– Ne cassez rien. N'essayez pas de frapper les gens, sauf s'ils vous menacent. Respirez, jouez du piano.

Nous étions arrivées à la fin de la séance, mais il fallait que je lui pose la question.

– Vous croyez que je pourrais enseigner le piano, même sans diplôme ?

– Je crois, oui. Mais il vous faudrait sans doute une autorisation de la police pour travailler avec des enfants. Enseigner exige beaucoup de patience. Une chose sur laquelle vous travaillez chaque fois que vous venez me voir. Obtenir cette autorisation pourrait poser problème à cause de l'incident concernant le corps de votre père. Peut-être vaudrait-il mieux attendre un peu.

Dans l'après-midi, je sortis retrouver Sue et Mark pour un café. La serveuse prit leurs commandes sans même les écrire. Je pouvais le faire, moi aussi, mais je n'aurais pas pu travailler dans un endroit qui passait de la si mauvaise musique. Et elle souriait à tous ceux auxquels elle parlait. Je rayai mentalement « serveuse » de ma liste de métiers possibles.

Mark arriva le premier, puis Sue comme il s'asseyait. Nous commençâmes par « faire la conversation », un exercice que j'avais appris à identifier. Puis la serveuse souriante nous apporta les menus. Sue me donna un livre de recettes de Jamie Oliver, et je lui tendis une liasse de papiers – des recettes trouvées sur l'onglet cuisine du site de la BBC, que j'avais imprimées, et celles de Caroline de la station-service.

– Alors, vous aimez cuisiner ?

– Eh bien, ça fait passer le temps. Mais je préférais le faire quand papa était encore en vie. Comme ça, il y avait quelqu'un pour l'apprécier.

– Vous devriez organiser une fête chez vous ! lança Mark.

Comme je ne savais pas comment réagir, je changeai le sujet.

– Tout se passe bien à Mervyn Park ?

Kenneth, le mari de Sue, travaillait là-bas, tout comme Mark qui s'occupait de la comptabilité.

– Je n'arrête pas de lui demander une augmentation pour Kenneth, fit Sue.

– Tu sais bien que je la lui donnerais si je pouvais ! Mais j'imagine que la compagnie ne fera pas de bénéfices avant les cinq prochaines années, si tout se passe bien.

– Je plaisante, Mark, je plaisante !

– Et votre recherche d'emploi ? me demanda-t-il. Ça avance ?

– Ce n'est pas facile, dis-je. J'ai quarante-quatre ans, et je ne sais pas ce que je veux faire quand je serai grande.

C'était une blague, mais elle ne les fit pas rire.

– Quand j'avais dix ans, je voulais être détective privé, lança Mark.

– Et moi travailler dans la mode, renchérit Sue.

– Je crois que tout ce qui m'intéresse, c'est jouer du piano. Je suis douée pour ça.

– Vraiment ? demanda Mark. Vous composez ?

– Parfois, quelques petits morceaux, mais je préfère jouer. Debussy, Bach, John Field…

– Vous pourriez nous jouer quelque chose à la fête chez vous, dit Mark en lançant un clin d'œil à Sue.

– Oh, quelle bonne idée ! approuva-t-elle.

– Je ne sais pas… Je n'ai jamais organisé de fête à la maison.

– Jamais ? Pas même quand vous étiez petite ? demanda Sue.

Mark cligna lentement des yeux, et Sue se couvrit la bouche.

– Oh, je suis désolée. Je ne voulais pas… J'ai oublié. J'ai entendu parler de… votre enfance…

– Je sais, c'est moi qui ai demandé à Martha de tout vous expliquer quand je suis partie de chez elle samedi dernier.

– Quel dommage que vous soyez partie si vite, dit Mark avec

sincérité. Vous n'aviez rien dit d'embarrassant.

– Mark, suis-je l'objet de vos attentions romantiques ?

Ses joues rougirent.

– Houlà, dit Sue. Vous voulez peut-être que je vous laisse ?

– Non, je vous en prie, je dois savoir. J'en ai parlé avec ma thérapeute, et je pense que vous flirtez avec moi. Mais je n'en suis pas sûre. Aucun homme ne s'est jamais intéressé à moi de cette façon.

Avant que Mark puisse répondre, Caroline de la station-service apparut à la fenêtre et la frappa du poing en me criant quelque chose.

– Mais qu'est-ce qui lui prend ? lança Sue.

Caroline franchit le seuil du café et marcha droit sur notre table.

– Petite garce ! cracha-t-elle. On m'a renvoyée, tout ça parce qu'une brûleuse de cadavre a dit à mon responsable que j'étais raciste !

– C'est moi qui ai appelé votre responsable, intervint Mark. J'étais là, je vous ai entendue dire toutes ces horreurs sur nos amis. Ne vous en prenez pas à Sally. C'était moi.

– Je l'ai également appelé pour confirmer les détails, précisai-je.

Sue semblait mal à l'aise. Caroline la fusilla du regard, puis me lança :

– Je vois que tu t'en es trouvée une autre !

La serveuse souriante ne souriait plus. Elle apparut derrière Caroline.

– Caroline, je vais devoir vous demander de partir. Nous ne tolérons pas ce genre de comportement ici.

– Mais la servir, elle, je vois que ça ne vous dérange pas ! lança Caroline en désignant Sue.

Mark bondit sur ses pieds, mais la serveuse qui ne souriait plus lui posa une main sur l'épaule et dit, calmement :

– Allez vous-en, Caroline. Et ne revenez pas.

– Ne vous en faites pas pour ça ! cria-t-elle. De toute façon, je quitte le village ! Pas question de rester avec toute cette racaille ! Marre de cet endroit, je repars à Knocktoom !

Juste avant de sortir, elle lança :

– Au fait, Valerie, j'ai toujours détesté ta quiche !

Elle claqua la porte, et il y eut un silence. Tout le monde regardait soit Caroline, qui descendait la colline à grandes enjambées, soit nous. Puis ils se tournèrent tous vers Valerie et se mirent à l'applaudir. Mark et Sue firent de même, et je les imitai. Une humeur festive s'était emparée de la pièce. Les gens riaient. Beaucoup de gens vinrent à notre table assurer Sue qu'elle était la bienvenue à Carricksheedy. Un vieil homme lança que nous avions bien besoin de sang neuf vu la pâleur extrême des habitants du coin. En partant quelques instants plus tard, il cria : « Meilleure quiche de toute l'Irlande ! » et fut salué par les rires et applaudissements.

– Ça va ? demanda Mark à Sue, qui essuyait quelques larmes.

– J'imagine que j'espérais ne pas trouver ça ici, murmura-t-elle.

Caroline l'avait blessée. La serveuse, qui devait donc s'appeler Valerie, revint nous voir.

– Je suis désolée qu'une chose pareille se soit produite dans mon café. C'est la maison qui offre.

Mark et Sue protestèrent, en s'exclamant que rien de tout cela n'était de la faute de Valerie. Elle était vraiment très gentille. Après l'avoir remerciée et avoir réglé l'addition, chacun payant sa part (comme me l'avait suggéré Tina), Mark et Sue retournèrent en hâte au travail.

En partant, je remerciai encore Valerie.

Mark n'avait pas répondu à ma question.

Tante Christine m'appela au téléphone pour me dire qu'oncle Donald était gravement malade.

– Il va mourir ? demandai-je.

– Je crois, oui, répondit-elle avant d'éclater en sanglots.

Je songeai à ce qu'il convenait de dire dans une telle situation.

– Je suis désolée de l'entendre. J'espère qu'il ne souffre pas.

J'essayai de me sentir triste pour oncle Donald, en vain. Mais j'étais triste pour tante Christine.

– Il est à l'hôpital, on s'occupe de lui, mais il ne tiendra plus longtemps.

Le moment était sans doute mal choisi pour lui parler de ma colère.

– J'espère qu'il mourra paisiblement dans son sommeil, comme mon père.

– J'imagine que c'est le mieux qu'on puisse espérer…

– Depuis combien de temps étiez-vous mariés ?

– Presque quarante ans.

– Ça fait longtemps.

Je voulais lui demander s'ils faisaient souvent l'amour, si ça lui plaisait, si elle allait le faire incinérer, si elle s'attendrait que je vienne à l'enterrement. Mais je ne dis rien.

– Je n'arrive pas à m'imaginer vivre sans lui… C'est un cancer de l'estomac, qui a atteint les poumons et le foie. Il n'y a plus d'espoir. Je ne pensais pas qu'il me quitterait si tôt…

– C'est vraiment triste, dis-je – mais en moi-même, je songeais que quarante ans était déjà bien suffisant.

– Merci, ma chérie… Je ferais mieux d'aller le retrouver. Il nous reste si peu de temps… Je t'appellerai si j'ai des nouvelles, d'accord ?

Je savais qu'elle voulait dire qu'elle m'appellerait pour me prévenir de sa mort.

– Je suis vraiment désolée, répétai-je.

– Merci beaucoup, Sally, tu es une brave fille. Allez, je raccroche…

Sa voix tremblait. Elle coupa la communication.

J'avais bien géré la conversation. Même si je suis une femme, et non une fille. Je savourai mon triomphe, dont je pourrais parler à Tina le mois suivant. J'avais ressenti et exprimé de l'empathie ! Quel succès !

30
Peter, 1982

Le 2 avril 1980, papa et moi quittâmes l'Angleterre en bateau. D'abord de Douvres à Calais, puis jusqu'à Gênes en Italie. Mais il fallut ensuite affronter des mois d'un abominable voyage, d'abord jusqu'à Port-Saïd en Égypte, en passant par le canal de Suez jusqu'à Colombo, puis Singapour, Sydney, et enfin Auckland. Parfois, nous étions des passagers comme les autres, mais il nous arrivait aussi de nous cacher sur des navires marchands, en soudoyant les marins. Papa semblait apprécier toute cette expédition, « parcourir le monde », comme il disait, mais j'étais en permanence terrifié, ou malade, ou les deux. Je me terrais dans ce qui nous servait de cabine et ne sortais presque jamais sur le pont.

Le temps d'arriver en Nouvelle-Zélande, papa s'était entièrement fait pousser la barbe. Il ne se rasa plus jamais par la suite, mais la taillait soigneusement, « comme Freud ». Il garda aussi ses lunettes aux montures épaisses. Seuls ceux qui le connaissaient bien auraient pu l'identifier comme Conor Geary, et j'étais le seul à bien le connaître.

Nous louâmes une petite maison à Auckland pendant deux mois. Papa avait changé le nom sur ses diplômes en James Armstrong et faisait désormais partie de l'Association dentaire de Nouvelle-Zélande sous ce nom, grâce à une fausse lettre du Bureau dentaire irlandais. Il lui fallut aussi passer une sorte d'examen, mais il s'en sortit haut la main.

Puis nous déménageâmes à Wellington et papa trouva du travail comme dentiste remplaçant. Il prit vite l'accent local et m'encouragea à faire de même, mais j'avais plus de mal puisque je ne côtoyais pas de natifs.

Le plus grand changement était que je n'étais plus un secret. Papa me présentait fièrement à tous ceux que nous rencontrions. II lui fallait parfois expliquer que j'étais malade, mais il n'entrait pas dans les détails, en m'expliquant ensuite qu'il ne voulait pas que les gens aient pitié de moi. Mais pour la première fois de ma vie, je devais parler à des inconnus. C'était très difficile, je ne savais jamais quoi dire.

Papa racontait notre tragique histoire d'épouse décédée laissant un garçon orphelin, ce qui nous attirait la sympathie des gens qui le félicitaient pour ses efforts de père célibataire.

Nous fûmes invités à déjeuner chez un autre dentiste, avec sa famille. Je portais mon chapeau et mes gants, et papa expliqua comme d'habitude que j'avais une maladie rare. Je n'arrivais pas à détacher

mon regard de l'épouse et des filles du collègue de papa. Les filles étaient un peu plus âgées que moi et se comportaient parfaitement normalement. Leur mère était tout à fait normale, elle aussi. Elle avait préparé un gâteau et un poulet rôti, et elle demanda aux filles de nous montrer leurs pulls faits main. Je ne disais pas grand-chose. Papa expliqua que j'étais timide, car j'avais été éduqué à la maison en Irlande.

Lorsque, une fois rentré à la maison, j'exprimai mon admiration pour la mère et les filles du dentiste, papa me regarda bizarrement et déclara qu'il était temps qu'il ouvre son propre cabinet.

Nous nous installâmes à Rotorua, où les prix de l'immobilier étaient très bas. Nous étions en 1982, et j'avais quatorze ans. Toute la ville sentait l'œuf pourri à cause du soufre que dégageaient les eaux thermales. Nous habitions au bout d'un chemin de terre, à bonne distance de la ville. Une petite maison délabrée jouxtait la nôtre, mais nous n'avions pas d'autre voisin à des kilomètres à la ronde. En dehors des camions qui passaient assez régulièrement devant chez nous, chargés de rondins de bois, il n'y avait quasiment aucune circulation sur la route.

La maison comportait deux chambres, une cuisine fonctionnelle et un salon étroit et sombre, avec une grange dans le jardin. Les murs étaient en bois. Rien à voir avec l'endroit où nous habitions en Irlande, son beau jardin, sa grande allée et ses colonnes de pierres. Papa disait que recommencer de zéro, c'était l'aventure. Mais il n'y croyait pas et moi non plus. Chaque jour, il se rendait en voiture dans son nouveau cabinet qu'il avait racheté à la veuve d'un dentiste récemment décédé. Il avait un jeune réceptionniste appelé Danny, qu'il m'arrivait de rencontrer. Je crois qu'il était convaincu que j'étais mentalement attardé car je n'arrivais pas à lui parler. J'avais désespérément envie de me faire des amis mais mon incapacité à faire la conversation m'entravait. Lorsque j'en parlai à papa, il me conseilla de ne pas me rapprocher de quiconque. On pourrait me tuer sans même le faire exprès, me rappela-t-il.

Pendant les longues journées qu'il passait au travail, j'explorais notre nouveau territoire. Il n'y avait pas de clôture à l'arrière du jardin, et au bout de trois semaines, je découvris une source d'eau chaude naturelle à quelques kilomètres de la maison, en bas d'un grand talus. J'avais un peu peur de m'abîmer la peau dans une eau pareille, mais lorsque j'en parlai à papa, il fut aussi ravi que moi. Par un jour de mai glacial, nous partîmes nager dans le bassin brûlant, avant de nous immerger dans le lac voisin pour nous rafraîchir. C'était tellement mieux que la plage en Irlande ! L'eau ne me causa aucun problème de peau. Nous y retournions souvent le week-end, été comme hiver.

Dans la propriété voisine habitait un garçon qui semblait avoir quelques années de plus que moi. Il avait son propre van, ce qui me fascinait. Je le voyais par la fenêtre, et quand papa était au travail, je traînais près de notre clôture commune en espérant lui parler. D'après ce que je pouvais en voir, il vivait seul avec sa mère. Ils partaient tôt le matin, lui rentrait seul l'après-midi, et elle se faisait déposer vers 21 heures, plus tard encore les week-ends. Lorsqu'il revenait de l'école, il s'amusait seul dans le jardin avec un ballon de rugby ou s'occupait des poules que j'entendais caqueter dans leur poulailler.

Après l'avoir longtemps observé, j'arrivai à la conclusion qu'il était gentil. Vu ses vêtements et sa maison, il ne devait pas être riche. Je l'entendais parler à sa mère ; il la traitait avec respect. Comme elle semblait vieille, je me demandai s'il s'agissait en réalité de sa grand-mère.

En grandissant, je m'étais mis à remettre en question la façon dont papa parlait des femmes. La Nouvelle-Zélande était le premier pays du monde à leur avoir donné le droit de vote. Papa s'était mis dans une colère noire quand je lui en avais parlé. Quand je discutais de la vieille dame d'à côté, il fermait les yeux jusqu'à ce que je change de sujet. Il refusait que j'évoque certaines choses, et c'était ainsi qu'il l'exprimait, en fermant les yeux comme pour ne pas les voir.

Je songeais à ma mère, à ma sœur, dans la pièce à côté de la mienne, des années plus tôt. Je me rappelais lui avoir envoyé un coup de pied au ventre alors qu'elle était enceinte. Papa avait beau m'avoir encouragé à le faire, c'était forcément mal. S'il avait tout le temps raison, pourquoi avions-nous dû immigrer à l'autre bout du monde, vivant sous de fausses identités ?

Pourtant, ma mère devait bien être en tort. Mon père s'occupait bien de moi. Il ne m'avait jamais frappé. Alors que j'avais été témoin de la folie et de l'agressivité de ma mère. Je lui avais un jour demandé pourquoi il n'avait pas déposé ma sœur devant une église quand elle était bébé, mais il m'avait répondu que la laisser avec Denise était un acte de charité.

– Elle n'a rien d'autre, avait-il dit. Je ne suis pas cruel au point de les séparer. Elle a déjà beaucoup souffert quand je t'ai pris avec moi. Je n'aurais pas pu recommencer.

Papa était quelqu'un de gentil, on ne pouvait pas dire le contraire.

31
Sally

Mark me recontacta quelques jours après l'incident au café. Je lui rappelai que je lui avais posé une question avant l'interruption de Caroline.

– Pourquoi vous intéressez-vous autant à moi ?

– Eh bien… C'est compliqué à expliquer, mais je voudrais être votre ami. Vous soutenir. Je n'ai pas pitié de vous, mais je ne voudrais pas non plus vous laisser croire que…

– Je ne vois pas ce que ça a de compliqué, dis-je, soupçonneuse. Vous êtes journaliste ?

– Bon Dieu, non. Je suis comptable, et je viens d'arriver en ville, c'est tout. Je vous trouve fascinante. Avec votre histoire. Ai-je dit ou fait quelque chose qui a pu laisser entendre que… ?

– Vous m'avez posé des questions sur mes précédents partenaires. Ma thérapeute pensait que vous vouliez peut-être devenir le prochain.

– Il y a bien quelqu'un qui m'intéresse, mais nous n'en sommes qu'au début et j'ai peur de mal m'y prendre. Vous vous rappelez Anubha ?

Je relâchai ma respiration, soulagée.

– Anubha semble charmante, et vous êtes tous les deux divorcés. Vous devriez l'inviter à sortir.

– J'aimerais bien, mais techniquement, je suis son supérieur. Ça pourrait constituer du harcèlement au travail.

– Peut-être qu'elle attend que vous fassiez le premier pas ? Comme elle a deux enfants, elle doit bien aimer le sexe.

Il éclata de rire, ce qui m'énerva.

– Je ne plaisante pas. Elle a l'air très gentille.

– C'est bien le cas.

– Mais alors, pourquoi m'avoir invitée à prendre un café ?

– Je voulais vous dire que notre conversation chez Martha ne m'avait pas gêné. Être amis, ça vous dit ?

J'étais d'accord pour essayer.

– Vous devriez faire attention, Mark. Même si vous lui plaisez, vous ne plairez pas forcément à ses enfants.

– Vous seriez super au courrier du cœur.

– Ça paie bien ?

– Pas vraiment.

– Je cherche toujours un travail.

– Il doit bien y avoir quelque chose qui vous corresponde. Je pourrais demander autour de moi à Mervyn Park, si vous voulez.

– Je veux bien, merci. Mark ?

– Oui ?

– Je suis très en colère au sujet de mon père biologique. La police n'a pas retrouvé sa trace en Nouvelle-Zélande. Personne ne sait où il est passé.

Il y eut un silence.

– Puis-je venir vous voir ? demanda-t-il.

– Pourquoi ?

– C'est plus facile de discuter face à face, surtout de lui.

– D'accord, venez dîner. Je ferai une tourte à la viande et aux épices. Vers dix-huit heures ?

– Parfait.

– Mais ce n'est pas une fête, d'accord ?

Il rit et répondit :

– Ce n'est pas non plus un rendez-vous romantique, d'accord ?

Ce qui me fit rire en retour.

Mark passa après le travail et je lui racontai comment Toby nous avait guidés jusqu'à la Nouvelle-Zélande.

– Toby ? s'informa-t-il.

Je lui expliquai qu'il s'agissait de mon ours. Il me demanda si nous pouvions nous servir de l'ordinateur de papa pour consulter les journaux néo-zélandais. Nous parcourûmes des pages et des pages d'articles, avec des reconstitutions photo ou 3D de l'apparence que pourrait avoir Conor Geary aujourd'hui. Mais tout cela ne m'apprit rien de plus que l'inspectrice Howard. Mark était sombre.

– J'ai vu que les recherches avaient repris, mais je ne savais pas que c'était en lien avec Toby. Vous êtes sûre de ne rien vous rappeler sur lui, sur cette période de captivité ?

– Bien sûr que non. Sans cela, je travaillerais avec la police pour aider à sa capture. Denise non plus n'en parlait quasiment pas.

– Comment le savez-vous ?

– Tout est dans les notes de mon père.

– Quelles notes ?

Je lui parlais des journaux et des dossiers de papa.

– Je pourrais les voir ?

– Pourquoi ?

– Parce que j'ai envie de vous aider, Sally.

– Ça ne me semble pas approprié. Je n'ai pas besoin de votre aide. Je sais lire. Et ce sont des dossiers médicaux privés sur ma mère et moi.

– Mais vous savez, un regard extérieur, sans investissement émotionnel, pourrait vous aider à repérer quelque chose qui vous aurait échappé.

– Il n'y a quasiment rien sur Conor Geary là-dedans.

– Tout de même, s'il y avait des indices…

– Il n'y a pas d'indices.

– Comment pouvez-vous en être sûre ? Vous réfléchissez de façon si littérale. Je pourrais peut-être déceler une subtilité que vous n'auriez pas saisie.

Son insistance me rendait furieuse.

– La police a des copies de ces documents. Ils ont été soigneusement analysés. Angela, mon amie et docteure, les a consultés avec moi. Mark, vous voulez bien partir, maintenant ? Votre comportement me dérange.

Son sourire s'était enfui. Il ouvrit la bouche comme pour dire quelque chose, mais parut s'en empêcher. Soudain, il semblait contrit.

– Mon Dieu, pardon, je me laisse parfois emporter… Cette affaire a fait les gros titres pendant mon enfance, et…

– C'est ce que tout le monde dit.

Il me dévisageait sans que je sache s'il était triste, en colère ou heureux. Je me sentais vraiment mal à l'aise.

– Mark, vous voulez bien partir ? répétai-je.

– Oui, je ne devrais pas…

Sans finir sa phrase, il prit sa veste sur le dossier de la chaise et s'en fut.

Je n'arrivais pas à décider si j'avais oui ou non envie d'être amie avec lui. Il semblait avoir un côté sombre.

Le lendemain, il s'excusa à nouveau de m'avoir « mis la pression ». Tina m'avait dit d'accepter les excuses qu'on me présentait, lorsqu'elles étaient sincères. J'acceptai celles de Mark.

Le cottage de Bracken Lane représentait une distraction bienvenue. Nadine et moi avions visité ensemble le bâtiment délabré, à trois reprises. Ce n'était qu'une coquille vide : les murs étaient intacts, mais le toit s'était affaissé sur la gauche. Nadine faisait des croquis pour me montrer ce qu'elle avait en tête. Son enthousiasme était contagieux.

L'examen du bâtiment révéla toute une liste de problèmes, le plus important de tous étant la présence d'un ruisseau souterrain qui forcissait en hiver, ce qui expliquait pourquoi le plancher avait pourri sur toute la longueur de la pièce. Nadine le vit comme un défi : elle pourrait surélever l'intérieur, mettre au jour le cours d'eau et le laisser traverser le salon sous une dalle de verre, avec des lumières souterraines pour l'illuminer le soir.

Nadine me dit que si je faisais l'acquisition du cottage, elle gèrerait tout le projet pour dix pour cent du prix d'achat. Cela faisait vingt ans qu'il était inoccupé. Après trois jours de négociations, le 2 avril 2019, les propriétaires acceptèrent de me le céder. Nadine était d'avis que je pourrais y emménager d'ici la fin de l'automne.

Il ne restait plus qu'à vendre ma propre maison. Comme elle était déjà propre, je n'avais pas beaucoup de rangement à faire. L'agent immobilier m'informa que le terrain aurait plus de valeur que le bâtiment, si bien que ce n'était pas la peine de refaire la peinture. J'avais peur du changement mais, d'après Tina, l'accepter était un progrès.

Mark et moi nous revîmes plusieurs fois autour d'un café ou d'un verre, avec Udo et Martha, ou Anubha, Sue et Kenneth, et lors d'un barbecue chez Mark le dimanche de Pâques, un 21 avril. Nous étions sur le balcon. Il vivait dans le même bâtiment que Kenneth et Sue. Chaque fois, il se comporta en parfait gentleman, même s'il me demandait toujours si la police avançait dans ses recherches, ce qui m'agaçait.

J'aimais bien sa façon d'amuser les enfants en leur présentant des tours de magie. Anubha et lui semblaient garder leurs distances. Mark me confia qu'il ne pensait pas vraiment l'intéresser.

Je m'étais mise à faire mes courses dans le petit Gala de l'avenue principale du village. M'y orienter et m'habituer aux rayons me prit un moment. Ils avaient beaucoup de choix, ce qui m'étonnait, et quand je leur demandai des feuilles de curry fraîches (pour l'une des recettes de Jamie Oliver), la gentille dame de la caisse me dit qu'ils en commanderaient spécialement pour moi.

– Vous savez, je me disais que nous devrions proposer plus de choix au rayon exotique. Sans ça, tous nos clients partiront faire leurs courses à Roscommon.

Je lui montrai une autre recette, et elle prit note des ingrédients avant de m'assurer qu'ils les commanderaient bientôt. Son badge indiquait qu'elle s'appelait Laura. Quand je voulus me présenter, elle répondit :

– Oh, je sais qui vous êtes ! Vous êtes célèbre, dans le coin.

– Tristement célèbre, non ?

Je trouvais que c'était une bonne plaisanterie, et elle devait être d'accord, car elle se mit à rire.

Je lui expliquai à quel point je me reposais sur mes habitudes.

– Eh bien, prenez vos habitudes ici, et je ferai en sorte de toujours vous prévenir en cas de changement. Ça vous va ?

Je ressortis du supermarché plus légère, heureuse. J'avais l'impression de m'être fait une amie de plus.

32
Peter, 1982

Le garçon d'à côté s'appelait Rangi. J'avais entendu la vieille dame l'appeler par ce nom. Il ne me prêtait aucune attention, jusqu'au jour où il envoya un mauvais coup de pied dans son ballon de rugby, qui atterrit de mon côté de la grille. Je courus dans le jardin le chercher, mais au lieu de le renvoyer, je le gardai avec moi, debout près de la clôture, attendant qu'il s'approche. Après m'avoir fusillé du regard une minute, il s'exécuta.

– C'est quoi, ton problème ? Pourquoi tu me renvoies pas la balle ?

– Je m'appelle Steve.

– Rangi.

– Je sais.

– Tu me la rends, oui ?

Je lui envoyai le ballon, avec maladresse, ce qui ne l'empêcha pas de le rattraper en expert, une main sous la jambe.

Sans me remercier, il se détourna. Il fallait que j'attire son attention.

– Tu vas à l'école ? C'est pour ça que tu t'en vas chaque matin ?

– Oui, et alors ? répliqua-t-il comme si je l'avais accusé de quelque chose.

– T'en as, de la chance ! Moi, j'ai une maladie qui m'empêche de fréquenter d'autres enfants. S'ils me touchaient, je pourrais mourir.

– Ah ouais ? T'as attrapé ça où ? J'aimerais bien ne pas devoir aller à l'école.

– Non, c'est horrible, dis-je, incapable de ne pas m'apitoyer sur mon sort. Je n'ai pas d'amis du tout.

– T'as la télé ?

– Oui. Tu veux venir la regarder avec moi, avant que mon père revienne ?

– Il est d'où, ton accent ? demanda-t-il.

Je ne pensais plus avoir d'accent.

– Irlandais, répondis-je avant de me corriger pour coller à notre couverture : Enfin, je suis né ici, mais j'ai vécu en Irlande toute mon enfance. Je ne suis revenu à la maison qu'il y a deux ans.

– L'Irlande… Ils ont une équipe de rugby, là-bas, pas vrai ? Et la guerre, aussi. T'as déjà vu une bombe exploser ?

Il sembla déçu lorsque je lui avouai n'avoir jamais vu de bombe ni de fusil, et que la guerre était limitée à la petite partie de l'Irlande sous contrôle britannique. Comme je le voyais perdre intérêt, je changeai de sujet.

– Tu as quel âge ?

– Quinze ans. Et toi ?

– Quatorze. Tu as le droit de conduire ton van ?

– Plus ou moins. Les flics me laissent tranquille. Pourquoi, ton père est de la police ?

Il était vraiment méfiant, ce garçon.

– Non, il est dentiste. C'est ta mère, la dame avec qui tu vis ?

– Nan, c'est ma tante Georgia. Et ta mère, elle est où ?

– Elle est morte.

Il y eut un silence. Je m'attendais qu'il me présente ses condoléances, mais il n'en fit rien.

– Tu veux venir regarder la télé chez moi ? répétai-je. Par contre, tu ne peux pas me toucher.

– Non, espèce de taré. Pourquoi je voudrais te toucher ?

J'avais tout gâché. Il s'éloignait.

– On se reparle plus tard ? criai-je en essayant de masquer mon désespoir.

Il ne se retourna pas.

Au dîner ce soir-là, je racontai nerveusement à papa que j'avais discuté avec le voisin.

– Le basané, là ? répondit-il en fronçant le nez.

– Oui, enfin, sa tante est blanche, donc il doit être métis. Il n'était pas très gentil.

– Reste à l'écart de ces gens-là. J'ai failli ne pas acheter la maison en voyant qui nous aurions pour voisins. J'imagine que c'est pour ça que le prix était si bas.

– Mais quand même, j'aimerais bien avoir un ami, quelqu'un de mon âge…

Il reposa ses couverts.

– Ça fait un moment que j'y réfléchis, dit-il. Laisse-moi faire.

J'étais tout excité. Dans les semaines suivantes, papa se mit à aménager la grange. Je l'aidai à faire passer des câbles électriques depuis la maison, dans une tranchée creusée dans le jardin. Nous consultâmes des livres sur les travaux à domicile pour comprendre comment connecter la plomberie du bâtiment principal à un angle de la grange. Papa y installa un grand évier, des toilettes et une cabine de douche. Puis il acheta une cuisinière et un frigo, et recouvrit les murs de boîtes d'œufs.

– Pour l'isolation phonique, expliqua-t-il. Histoire que le locataire ne soit pas dérangé. Je vais trouver quelqu'un de jeune, qui travaille chez lui, pour te tenir compagnie.

Cette idée me ravissait, mais je déchantai lorsque, au bout de quelques mois, mon ami ne s'était toujours pas matérialisé.

– C'est difficile de trouver la bonne personne, me dit papa, mais ne t'inquiète pas, je poursuis mes efforts.

Quelques semaines après notre première conversation, Rangi Parata sonna à la porte.

– On peut regarder la télé ?

Papa ne rentrerait que dans deux heures.

– Bien sûr, dis-je en ouvrant grand la porte avant de me reculer.

J'allumai la télé, qui passait une série romantique.

– Tu peux mettre le rugby ? demanda Rangi.

Je changeai de chaîne.

– C'est ça ?

– Ouais.

– L'équipe irlandaise n'est pas aussi bonne que les All Blacks, mais…

– Ça, je sais. Personne n'est aussi bon qu'eux !

À la mi-temps, pendant la pause pub, il me demanda :

– T'as pas une bière ?

– On a du Fanta, si tu veux.

– Ton vieux boit pas ?

– Non.

Rangi regardait la télé, et moi, je le regardais.

– Arrête de me fixer comme ça, espèce de taré. T'es pédé ou quoi ?

– Non !

Papa m'avait parlé des gays et des lesbiennes, et j'avais appris d'autres mots à leur sujet dans les livres et à la télé.

– C'est juste que je ne vois quasiment jamais des gens de mon âge.

– Ah ouais ? Eh ben, arrête.

– Désolé.

– T'as des toilettes à l'intérieur ?

– Pas toi ?

– Non, juste des latrines dehors.

C'était donc ça, la cabane dans son jardin. Je les avais vus y transporter des seaux, lui et sa tante. Je pensais que c'était une sorte de puits.

– Tu veux aller aux toilettes ? demandai-je.

– Plus tard, ouais.

– C'est comment, l'école ?

– De la merde. Pour moi, en tout cas. On aime pas les gens comme moi là-bas.

Je savais qu'il voulait dire les métis, mais je ne savais pas quel était son métissage.

– Tu es moitié maori ?

– Ouais. Et mon père l'était complètement.

– C'est cool.

– Tu te fous de ma gueule ?

– Non, je trouve ça exotique.

– « Exotique » ? Ça veut dire quoi ?
– Différent, mais en bien. Pas bizarre.
– Inhabituel ?
– Oui.
– « Exotique », répéta-t-il. Ça me plaît.
Et il me sourit pour la première fois.

Lorsqu'il revint me voir, il apporta ses devoirs avec lui. Tout était extrêmement simple. Je maîtrisais depuis mes dix ans les exercices de maths sur lesquels il travaillait. En littérature, il lisait *Le Hobbit,* que j'avais fini quand j'avais sept ans. Pour la première fois, je vis des devoirs corrigés, avec les commentaires critiques de son prof au stylo rouge. Rangi savait à peine écrire en attaché. Il me demanda de lui faire ses devoirs, et j'étais tenté de le faire afin qu'il devienne mon ami, mais à la place, je lui proposai de l'aider. Rangi quitterait bientôt l'école pour devenir apprenti dans la construction, et il avait besoin de passer son certificat d'études.

Nous nous assîmes l'un en face de l'autre à la table de la cuisine, et je lui expliquai ses problèmes de maths et ses questionnaires de littérature étape par étape. Il apprenait vite.

– Tu ne pouvais pas apprendre ça à l'école ? demandai-je.
– Trop occupé à surveiller mes arrières.

Il m'expliqua que des gangs rivaux se disputaient certaines zones de Rotorua, et qu'il essayait de ne pas se retrouver mêlé à tout ça. Même s'il n'était pas entièrement maori, les élèves blancs partaient du principe qu'il était impliqué, et les élèves maori détestaient qu'il s'en tienne à l'écart. Il me montra les bleus sur son bras là où on l'avait récemment battu. Je n'avais plus très envie d'aller à l'école.

– Je vais en classe, je parle à personne et je repars. Avant, je traînais à l'épicerie du coin avec une fille qui me plaisait bien…

J'avais déjà remarqué cet endroit, en repérant des adolescents assis à l'intérieur.

– … mais son frère est venu me trouver à l'école et m'a fait passer un sale quart d'heure.
– Je crois que je ne pourrai jamais avoir de copine. Ni de femme.
– Tu ne pourras jamais baiser ? Ça, c'est dur, mec.
– Alors, toi non plus, tu n'as pas d'amis ?
– On peut dire ça, ouais.
Je lui fis un grand sourire.

Papa ne savait rien de notre amitié. Je prenais soin de dissimuler toute trace des visites de Rangi, en allant jusqu'à tirer la chasse après lui puisqu'il oubliait toujours de le faire. Je lui avais dit que mon père ne voulait pas qu'il vienne chez nous. Il ne s'en étonnait pas mais était content que je lui demande tout de même de revenir.

Le 10 décembre 1982, un vendredi, Rangi n'eut plus besoin d'aller à l'école : il avait fini sa scolarité. Après quelques jours de bachotage, il passerait les examens pour obtenir son certificat. Même si le grand soleil que nous avions à Noël continuait à me surprendre, j'y avais pris goût. Rangi se gara en dérapage dans son allée et bondit au-dessus de la clôture. Il me montra son bulletin de notes. « Beaucoup de progrès », avait écrit son enseignante. « Rangi s'est vraiment appliqué cette année. Ce garçon a un brillant avenir devant lui. »

Il hurla de joie comme un cowboy, en envoyant des coups de pied dans la poussière. Il ne portait jamais de chaussures en été, comme beaucoup d'autres ados du coin, d'après ce que j'avais pu voir en ville.

– Merci, mec ! Regarde ce que j'ai décroché grâce à toi ! La prof dit que je vais m'en tirer haut la main aux exams !

– T'as réussi, Rangi, t'as réussi !

Et c'était vrai. Une idée me vint.

– Allons nager au lac pour fêter ça.

Lui aussi avait une idée.

– J'aime pas trop nager, mais je nous ai pris des bières. Allons aux sources chaudes.

Il tendit la main pour m'attraper l'épaule, histoire d'exprimer son affection, je crois, mais je me reculai au dernier moment.

– Pas touche !

– Ah, désolé, mec, j'ai oublié.

Aller au lac était une erreur. Toute cette amitié était une erreur, et je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même, mais ce jour-là, je ne m'étais jamais senti aussi heureux. J'avais un véritable ami qui m'était reconnaissant de l'avoir aidé. Nous allions bien nous amuser, et boire de l'alcool comme des grands. J'avais fêté mon quinzième anniversaire quelques mois plus tôt et je savais qu'il était illégal de boire avant ses vingt ans. Papa aurait piqué une crise en l'apprenant. Sur le moment, je m'en moquais.

En arrivant aux sources chaudes, nous enfilâmes nos maillots de bain en nous tournant le dos, pour bien montrer que nous n'étions pas gay. Ce qui ne m'empêcha pas de remarquer que Rangi était bâti comme un homme. À côté de lui, je n'étais qu'un maigrichon. Il avait non seulement des bleus sur le bras, mais aussi beaucoup de petites cicatrices rondes sur la poitrine. Je ne pus m'empêcher de lui poser la question.

– C'est quoi, tout ça ?

– Ma mère, cette pute, répondit-il. C'est pour ça que je ne sais pas nager. Je n'aurais pas pu enlever mon t-shirt à l'école sans qu'on me pose des questions. Des brûlures de cigarette.

– Elle t'a brûlé ?

– Ouais. Sale folle. Quand j'étais petit. Je ne sais même pas ce qu'elle est devenue. Elle doit être en prison. N'en parle à personne, hein ? Je te fais confiance, *pakeha.*

Je crois que « pakeha » voulait dire « blanc ». J'étais content qu'il me fasse confiance.

– À qui je pourrais bien le dire ? En plus, on dirait qu'elle était comme ma mère ! lançai-je, ravi d'avoir une telle chose en commun avec lui – une mère folle et dangereuse.

– Ah ouais ? Je croyais que tu avais dit qu'elle était morte ?

Je n'avais plus pensé à elle depuis des mois. Rangi était mon meilleur ami, mon seul ami. Il m'avait confié un secret. Je pouvais bien lui dire, non ?

– En fait, j'aurais préféré qu'elle soit morte. On a dû quitter l'Irlande parce qu'elle racontait n'importe quoi sur mon papa.

Je me mis à raconter toute l'histoire à Rangi pendant qu'il ouvrait deux cannettes de bière. Je pris une longue gorgée en m'attendant à quelque chose comme du jus de pomme, mais le goût était horrible. On aurait dit du jus de chaussette. Je recrachai tout sur l'herbe.

– Sérieux ? fit Rangi en éclatant de rire. C'est ta toute première bière ?

Je hochai la tête mais tentai une nouvelle gorgée.

– À la tienne, mec, lança-t-il.

Comme je n'en voulais pas d'autre, je lui laissai les cinq autres cannettes. Quand je lui racontai ce qui s'était passé durant le week-end que j'avais passé avec ma mère, il lança :

– C'est bizarre, ton histoire. Tu n'aurais pas dû donner des coups de pied à ta mère, surtout si elle était enceinte.

– Papa a dit que je pouvais le faire, répondis-je en haussant les épaules.

– Ça aussi, c'est bizarre, répéta-t-il, ce qui me mit mal à l'aise.

Finalement, j'aurais préféré ne rien lui dire.

– Ma tante Georgia dit qu'il ne faut jamais, jamais frapper une femme.

Je songeai à sa vieille tante qui passait de longues journées à nettoyer les maisons des autres, puis à servir au bar le soir. Papa se moquerait bien des opinions d'une femme pareille. Pourquoi Rangi attachait-il autant d'importance aux femmes ? Sa tante était bonne à tout faire et sa mère était violente. Je changeai le sujet et nous nous mîmes bien vite à parler de rugby, avec beaucoup d'excitation car les Lions d'Irlande allaient revenir en Nouvelle-Zélande pendant l'hiver. Depuis que j'avais rencontré Rangi, je m'intéressais davantage au rugby. Il aurait adoré jouer pour l'équipe de l'école, mais ça lui aurait attiré trop d'ennuis.

Je descendis dans les sources chaudes qui n'étaient pas très

profondes. Même en leur milieu, l'eau ne m'arrivait que jusqu'au cou. Rangi me rejoignit et nous restâmes là un moment.

– Trop bon, soupira Rangi.

Au moment de sortir, le soleil chauffait les rochers.

– Il faudrait qu'on se rafraîchisse un peu, dis-je. Allons au lac.

– Nan, Stevie, je préfère rester là, répondit Rangi alors que son torse ruisselait de sueur.

– Allez, viens. Tu vas mourir de chaud ici.

– Je sais pas nager, me rappela-t-il d'une voix que la bière rendait pâteuse.

J'étais tellement fier que Rangi m'ait montré ses cicatrices. Nous étions meilleurs amis.

– Tu ne sais pas nager, et moi, je n'aime pas la bière. Ex aequo. Mais au moins, moi, j'ai essayé.

Il me suivit de l'autre côté du talus, là où l'eau était froide. Je descendis les rochers pour me glisser dans le lac. Il me suivit et s'assit sur le rebord, en mettant les pieds dans l'eau.

– La vache, ça fait du bien.

– Allez, saute ! l'encourageai-je. Tu pourras te raccrocher à l'herbe sur les côtés.

– Y a combien de profondeur ?

– Je sais pas. Plus que ma taille.

Je plongeai sous l'eau et fis quelques brasses. Puis je sentis une explosion de bulles lorsque Rangi creva la surface, trop près de moi. Je m'éloignai un peu.

Je n'ai jamais bien compris ce qui se passa ensuite. Peut-être, enhardi par la bière, voulut-il s'éloigner du rocher pour me rejoindre. Nerveux de le voir se rapprocher, je m'éloignai encore. Puis je me rendis compte que quelque chose n'allait pas. À moins d'un mètre de moi, il n'avait plus pied et se mettait à paniquer. Je me laissai couler et le vis le cou tendu vers la surface, incapable de l'atteindre. Je remontai et lui désignai les rochers à seulement deux mètres, en lui criant d'y aller, mais il ne m'entendait pas sous l'eau. S'il s'était mis à l'horizontale, il les aurait touchés, il se serait senti en sécurité, mais il fermait les yeux de toutes ses forces. Je voulais l'aider. Je voulais le guider vers le bord. J'aurais pu lui attraper le bras, le tirer vers la rive, mais le toucher aurait signé mon arrêt de mort, ma putréfaction dans d'atroces souffrances, et j'avais trop peur. Il n'y avait personne pour nous aider. Il se débattit en avalant de l'eau, au lieu de l'air. Je remontais, plongeais, remontais, plongeais, en appelant à l'aide de toutes mes forces, pendant que ses poumons se remplissaient d'eau. Il se noya devant mes yeux.

Je songeai ensuite à toutes les façons dont j'aurais pu le sauver. J'aurais pu casser une branche et la lui tendre. J'aurais pu lui lancer

une de nos serviettes pour le traîner vers la rive. Je ne sais pas combien de temps dura sa noyade. J'avais l'impression que ça avait duré des années. J'avais l'impression que ça n'avait pris que quelques secondes. J'avais l'impression d'être en enfer.

33
Sally

Oncle Donald mourut le 29 juin. Tante Christine me demanda de venir à son enterrement, à Dublin. Elle et moi correspondions régulièrement. Je lui donnais de mes nouvelles – ma thérapie, mes nouveaux amis, la Nouvelle-Zélande, la vente de la maison, etc. Elle ressemblait tellement à sa sœur que j'avais l'impression que maman avait ressuscité. Mais je connaissais mal Donald et je n'avais pas particulièrement envie d'aller à ses funérailles.

J'avais déjà vécu à Dublin, évidemment, pendant mon enfance en captivité. J'y étais retournée quelquefois à l'époque où maman était encore en vie, et ces derniers mois pour rendre visite à tante Christine. Mais quand j'y étais adolescente avec maman, j'avais été complètement submergée par la taille de la ville, le bruit constant, les foules de gens. J'avais vu beaucoup d'autres villes à la télé, des villes du monde entier, mais Dublin avait beau être bien moins grande que Londres ou New York, elle m'effrayait par son échelle. Je ne pouvais même pas imaginer m'y déplacer en voiture ou en bus.

Tina et Angela me conseillèrent toutes deux d'aller à l'enterrement, me dirent que je le devais à tante Christine, après tout ce qu'elle avait fait pour moi. Angela me suggéra de demander à un ami de m'accompagner. Tina était d'avis que c'était l'occasion parfaite de mettre en pratique tout ce sur quoi je travaillais – l'empathie, la patience, la diplomatie, le self-control, etc.

Je demandai à Sue de m'accompagner, et elle me proposa d'y aller en voiture. Elle était enseignante, et c'étaient les grandes vacances. Un week-end à Dublin était pile ce qu'il lui fallait. Elle me déposerait à l'église et partirait voir sa cousine. Le lendemain, elle viendrait me chercher chez tante Christine, et nous pourrions aller faire du shopping, comme elle m'en avait parlé à Dundrum. Nous pourrions déjeuner là-bas, puis rejoindre l'autoroute et rentrer à la maison. Je n'aurais qu'à prendre mes bouchons d'oreilles contre le bruit, et nous irions au centre commercial tôt le matin, pour éviter la foule.

Elle vint me chercher à l'aube, le lundi de l'enterrement. Je m'étais habillée comme pour les funérailles de papa.

– Sally, ne sois pas blessée, mais le chapeau rouge à paillettes… Tu ferais mieux de le laisser ici.

– Quoi ? Mais papa m'avait dit de le porter pour les grandes occasions.

– Il devait parler des occasions festives, comme un mariage ou une soirée. Ce n'est pas approprié pour un enterrement.

– Mais plusieurs personnes m'avaient complimenté dessus à

l'enterrement de papa. Ils me mentaient donc tous ? Pourquoi faire une chose pareille ?

– Personne ne voudrait offenser une proche du défunt. Vu l'incident avec l'incinération, les invités devaient être soulagés de pouvoir discuter plutôt du chapeau. Et si j'ai bien compris, peu de gens te connaissaient assez pour se permettre de te faire la remarque.

Je sentais une rougeur me monter dans le cou.

– Tu crois que les gens se moquaient de moi ?

– Non, c'était un peu étrange, voilà tout.

– Je *suis* un peu étrange.

– Quand nous irons faire du shopping demain, nous choisirons nos vêtements avec attention.

– Avec attention ?

– C'est ça.

Sue m'accompagna dans l'église. Nous étions un peu en retard, et elle était déjà à moitié remplie. Elle me conseilla d'aller tout de suite au premier rang retrouver tante Christine, sans regarder les autres. Puis elle partit en disant qu'elle viendrait me chercher le lendemain matin. J'avais pris un cachet pour m'aider à supporter cette foule d'inconnus. Angela m'avait dit qu'en cette occasion, mieux valait se reposer sur les médicaments, afin d'éviter de faire de la peine à tante Christine. Elle ne m'en donnait plus que rarement.

Tante Christine me serra contre elle, heureuse de me voir, et je fus capable de lui rendre son étreinte. Elle me présenta Lorraine, la sœur de Donald. Toutes deux étaient en pleurs. Le cercueil était sur l'autel, avec une photo de Donald dessus. C'était un vieil homme aux joues tombantes. Je restai bien droite, sans me retourner pour parcourir la foule du regard, et j'écoutai le pasteur parler de la vie de Donald, entre deux prières.

En l'entendant dire que Donald aimait jouer du piano, tout particulièrement du jazz, je relevai la tête. Tante Christine ne m'en avait jamais parlé, mais c'était vrai qu'ils avaient un piano chez eux, et que j'en avais joué.

Puis mon attention se dilua à nouveau. Lorraine se tenait bien droite dans son manteau noir, qui semblait avoir coûté très cher. Tante Christine n'arrêtait pas de se moucher et, à un moment, sembla près de s'étouffer à force de larmes. Je fis comme j'avais vu faire à la télé et lui pris la main. Elle la serra de toutes ses forces. Je la laissai faire.

À la fin de la cérémonie, le pasteur annonça que nous étions tous invités chez Christine après l'enterrement. Tante Christine, Lorraine et moi suivîmes le cercueil que l'on emportait dans l'allée. À la sortie de l'église, il fut placé dans un corbillard. Je gardais les yeux baissés. Il y avait beaucoup trop de gens. Une fois dehors, ils s'approchèrent pour

parler à tante Christine et à Lorraine. Mal à l'aise, je repartis vers l'entrée de l'église et fus surprise d'y voir Mark, en costume noir avec une cravate.

– Bonjour, Sally.

– Qu'est-ce que tu fais là ? demandai-je.

– Anubha m'a dit que tu te rendais à Dublin pour l'enterrement, et je me suis dit que tu aurais peut-être besoin d'aide.

– Mais… comment as-tu fait pour prendre un jour de congé ? Sue m'a conduite ici.

– Tu aurais dû me le demander.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas… Je… Je voulais te soutenir.

Je n'étais pas sûre de comprendre, mais j'étais contente de le trouver dans cet océan d'inconnus. Tante Christine m'appela : elle voulait me présenter. Mark me prit la main.

– Tu veux que je t'accompagne ?

– Oui, s'il te plaît.

Je présentai Mark à tante Christine, mais dans cette foule de gens qui nous adressaient leurs condoléances, je ne pouvais pas tout lui expliquer.

– Tu veux que je te retrouve chez elle après ? demanda Mark comme on m'entraînait dans une voiture avec tante Christine et Lorraine, pour aller au cimetière.

Je lui donnai l'adresse et il me dit qu'il nous rejoindrait là-bas dans une heure. Il était venu en voiture, depuis Carricksheedy.

Peu de gens nous accompagnèrent jusqu'à la tombe, ce qui me facilita les choses. Dans la voiture, de retour du cimetière, tante Christine me demanda qui était mon ami.

– C'est Mark. Il a emménagé à Carricksheedy il y a quelques mois, je crois. Je l'ai invité à nous retrouver chez toi, j'espère que ça ne te dérange pas ?

– Non, bien sûr. Vous… vous sortez ensemble ?

– Pas du tout. C'est un ami.

Lorraine renifla.

– Ce doit être un très bon ami, s'il a fait tout ce chemin pour se rendre aux funérailles d'un parfait inconnu.

Lorraine ne m'aimait pas, je m'en rendais bien compte. Je ne savais pas pourquoi. J'essayai de me mettre à sa place. Qui étais-je, à ses yeux ? La nièce adoptée de sa belle-sœur, sans aucune relation avec son frère décédé. Elle devait tout savoir de mon histoire. Elle était sans doute au courant que j'avais essayé d'incinérer papa.

– Lorraine, je sais que vous pensez que je n'ai rien à faire ici. Je ne connaissais pas bien Donald, mais tante Christine m'a demandé de venir, et ma thérapeute m'a souvent répété que je devais essayer de

me mêler davantage aux autres.

– Oh… Je ne voulais pas dire… Je suis désolée. C'était une belle messe, non ?

– Je ne savais pas qu'oncle Donald jouait du piano.

Elle devint un peu plus bavarde et me parla de l'époque où Donald jouait dans les clubs de jazz à Soho, quand ils étaient jeunes. Elle aussi était veuve, et vivait dans un petit village du Sussex. Elle avait une fille qui n'avait pas pu venir à l'enterrement, car sa propre fille venait d'avoir un enfant.

– Alors, vous êtes arrière-grand-mère ?

– Oui. Quelle chance d'avoir vécu assez longtemps pour connaître mes arrière-petits-enfants ! J'aurais préféré que ma petite-fille se marie avant de devenir mère, mais les temps ont changé, n'est-ce pas, Christine ?

Christine répondit qu'elle aurait voulu avoir des enfants avec Donald, et Lorraine s'excusa d'avoir été si insensible.

– Je suis tout le temps insensible, dis-je. Je ne peux pas m'en empêcher. C'est à cause de mon enfance.

Lorraine regarda par la fenêtre et tante Christine me posa une main sur le bras. Apparemment, personne n'avait envie de parler de mon enfance.

Une fois à la maison, je les aidai à disposer des sandwichs, des tartes aux pommes et des chaussons à la saucisse sur des plateaux, tous offerts par des voisins et amis. Ceux qui nous avaient suivies depuis le cimetière arrivèrent peu après. J'étais heureuse de voir Mark.

– Tout va bien ? demanda-t-il.

– Ça va mieux, maintenant que tu es là.

Je pus enfin le présenter correctement à tante Christine et Lorraine.

– Je suis sûre que Sally est heureuse d'avoir un ami ici. Comment vous êtes-vous rencontrés ?

– Il a essayé de me faire monter dans sa voiture.

– Quoi ?

– C'était un malentendu, s'empressa de préciser Mark. Mais je suis nouveau à Carricksheedy, et Sally a été une de mes premières amies là-bas. Vous êtes la sœur de sa mère, c'est ça ?

Tante Christine lui parla un peu de Jane. Mark lui présenta ses condoléances pour la mort de Donald.

– Alors, vous étiez proches, Jane et vous ? demanda-t-il. Vous devez lui avoir été d'un grand soutien quand elle a adopté Sally.

– Oui, oui, répondit-elle distraitement.

Elle me demanda de m'assurer que tout le monde avait du café ou du thé, et de faire circuler les sandwichs. Je déglutis. Personne ici ne me connaissait. Aucun d'eux ne m'avait jamais rencontrée. Je gardai les yeux baissés en faisant le tour des invités avec la théière et la

cafetière, puis avec les plateaux de nourriture. Mark était encore en grande conversation avec tante Christine.

Comme l'après-midi se poursuivait, je partis dans le salon jouer du piano – quelques sonates de Mozart, pas trop tristes ni trop gaies. Les gens entraient, écoutaient un moment, ressortaient après m'avoir complimentée.

Plus tard encore, Mark vint me voir, l'air un peu agité.

– Je vais y aller. Tu veux que je te raccompagne à Carricksheedy ?

– Non, merci. Je dors ici ce soir, et demain matin, j'irai faire du shopping avec Sue.

– Ah bon, dit-il, clairement déçu. Alors, on se reverra au village. Je t'appellerai les prochains jours.

– Merci, Mark.

– Pas de nouvelles côté Nouvelle-Zélande ?

– Non, rien.

Il se pencha vers moi et m'embrassa sur la joue.

– Prends soin de toi, Sally.

Je me sentais plutôt bien. Je repartis auprès des invités, garnis à nouveau les plateaux et offris du café, du thé et du vin à ceux qui en voulaient.

À la fin de la journée, il ne restait plus que Lorraine, tante Christine et moi. Tandis que nous débarrassions les plateaux, verres, tasses, soucoupes et serviettes, elles parlaient de Donald.

J'étais fatiguée. La journée n'avait pas été aussi difficile que je l'avais redouté, mais le cachet que j'avais pris avait sapé mon énergie.

– Il faudra que je te parle demain matin, Sally, avant que tu t'en ailles, me dit tante Christine. Merci pour ton soutien aujourd'hui. Tu nous as beaucoup aidées. N'est-ce pas, Lorraine ?

Lorraine hocha la tête.

– Ça ne te dérange pas de prendre la petite chambre ? J'ai mis Lorraine dans la chambre d'amis.

Si, ça me dérangeait. J'avais toujours du mal à m'adapter à un nouvel endroit où dormir.

– Mais bientôt, c'est toute ta maison qui sera nouvelle, non ? me fit remarquer Lorraine.

Elle n'avait pas tort. Je partis me coucher dans la petite chambre, et malgré le matelas gondolé, j'y passai une bonne nuit.

Comme d'habitude, je me réveillai tôt. En descendant à la cuisine, j'y trouvai tante Christine, déjà levée. Pendant que je remplissais la bouilloire, elle me fit signe de venir m'asseoir à la table avec elle.

– Ce Mark, tu le connais bien ?

Je lui expliquai que nous étions devenus amis grâce à Martha.

– Et son histoire ? Il t'en a parlé un peu ?

– Il est divorcé. Il a trompé son épouse avec une femme plus jeune, qui a fini par le quitter.

– Je vois. Tu ne m'avais pas dit que tu l'avais invité à l'enterrement.

– Je suis désolée. Je ne l'ai pas invité. Il est venu de lui-même.

– Est-ce qu'il… Pardon de te demander ça, mais quelle est la nature de votre relation ?

– C'est un ami. Il est comptable à l'usine de viande de Mervyn Park.

– Tu es sûre qu'il ne voudrait pas être plus qu'un ami ?

– Oh, oui. Je lui ai dit que c'était hors de question. À cause de mes problèmes avec le sexe, les relations intimes, et tout ça. De toute façon, il m'a dit qu'il avait des vues sur Anubha, une autre amie. Ils travaillent ensemble, mais Mark est son supérieur, donc c'est un peu compliqué.

– Sally, il m'a posé beaucoup de questions sur toi, sur ton enfance, sur ce que Jane m'avait raconté de l'époque de ta captivité. C'était très étrange et, il faut le dire, complètement déplacé à l'enterrement de mon mari.

– Désolée. Mais ça me fait toujours un peu plaisir quand d'autres gens que moi se comportent de façon inappropriée.

Je ris, mais pas tante Christine.

– Tu connais son nom de famille ?

– Butler.

– Tu lui fais confiance ?

– Oui. Tina m'a dit que je devais faire davantage confiance aux gens, sans partir du principe que n'importe qui pouvait être un prédateur.

– Tu ne trouves pas ça curieux de venir à un enterrement sans invitation ?

– Eh bien, c'est moi qui l'ai invité à nous rejoindre chez toi.

– Mais pas à l'église, c'est bien ça ?

– Non, c'est Anubha qui lui a parlé des funérailles. Il m'a dit qu'il avait trouvé l'adresse en ligne. Il voulait me tenir compagnie. Il sait que j'ai du mal avec les inconnus.

– Mark… Butler, dit-elle en notant son nom. Comptable. Et où vivait-il avant Carricksheedy ?

– Dublin, je crois ?

– Il ne t'en a pas parlé ?

– Non. Pourquoi me poses-tu toutes ces questions ?

Elle retrouva le sourire.

– Ce n'est rien, sans doute. Peut-être qu'il t'aime plus que tu ne le crois ?

J'y réfléchis un moment.

– Au fait, Sally, je voulais te dire, tu as joué merveilleusement bien hier. Tout le monde était très ému. Quel talent, et sans partition !

– Ça m'apaise.

– Ça nous a apaisées aussi, Lorraine et moi, hier. C'était très attentionné de ta part.

– Je l'ai surtout fait pour moi…

– Il faudrait que tu apprennes à accepter les compliments, dit-elle. Si Donald avait été à ta place, il nous aurait joué du ragtime !

– J'imagine que tu aurais préféré que ce soit lui plutôt que moi.

Ses yeux se remplirent de larmes. Je me levai et, maladroitement, la pris dans mes bras, comme me l'avait suggéré Tina. Elle me serra fort contre elle, puis me relâcha. Ça ne me dérangea pas.

Toute cette situation avait représenté un test, socialement parlant, et je m'en étais incroyablement bien sortie. J'avais hâte de tout raconter à Tina.

34
Peter, 1982

Après la noyade de Rangi, je rassemblai mes affaires et rentrai chez moi pour y attendre papa. Pourquoi n'avions-nous pas le téléphone ? Rangi n'en avait pas, je le savais, mais nous n'étions pas pauvres. Nous aurions dû en avoir un. Je savais que la tante Georgia rentrerait tard. Je me couchai sur mon lit, incapable de maîtriser mes tremblements.

Je dus m'endormir, car je fus réveillé par la voix de papa.

– Qui veut des fish and chips ?

C'était ce que nous mangions tous les vendredis soir. J'adorais ça. Papa l'annonçait toujours avec un accent néo-zélandais.

J'émergeai de ma chambre enveloppé dans mes couvertures et éclatai aussitôt en sanglots.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

Je lui racontai toute l'histoire, en commençant par mon amitié avec Rangi, en lui disant qu'il venait souvent regarder la télé chez nous, que je l'avais aidé avec ses devoirs. Je terminai par sa noyade.

Papa me fit les gros yeux.

– Je t'avais prévenu de garder tes distances ! Je te l'avais pourtant bien dit !

Il enchaîna aussitôt par :

– Qu'est-ce que tu as emporté avec toi au lac ?

Je lui parlai des serviettes, des cannettes de bière dans leur glacière. Il se mit à me crier dessus.

– Et en plus, tu as bu de l'alcool ? Tu as laissé des affaires à toi là-bas ?

– Papa, il faut appeler la police, une ambulance. Il faut aller en ville et prévenir sa tante Georgia. Elle travaille au Pig and Whistle…

– Réponds à ma question ! Tu as laissé des choses là-bas ?

– Non.

– Et arrête de pleurer comme une fille. Nous n'allons rien faire du tout, tu m'entends ? Tu n'as quand même pas envie qu'on t'accuse d'avoir noyé ton « ami », fit-il en prononçant le mot avec sarcasme.

– Mais papa, s'il m'avait touché, je serais mort ! C'était lui ou moi ! Je ne savais pas quoi faire…

Sa voix s'adoucit.

– Je le sais bien, mais les policiers ne l'entendront pas de cette oreille. Tu as bien vu qu'ils ont avalé l'histoire de cette folle de Denise. On ne peut pas leur faire confiance. Ta maladie est si rare que la plupart des gens n'y croient pas ! S'ils t'emmenaient au poste, tu ne survivrais pas plus de quelques heures là-bas.

– Mais papa…

– Ça suffit. Va mettre la table. Notre fish and chips va refroidir.

Je le fixai sans bouger.

– Allez ! rugit-il.

Je partis comme un automate chercher les assiettes et les couverts dans l'armoire, ainsi que le sel et le vinaigre dans le placard sous l'évier. Je plaçai le tout sur la table de la cuisine.

Il ouvrit le journal à la page du programme télé.

– Qu'est-ce que tu regardes, d'habitude, le vendredi après-midi ?

Je regardai le journal et lui désignai les émissions que je suivais.

– Très bien. Si on te pose la question, tu es resté à la maison aujourd'hui parce qu'il faisait trop chaud. Tu as regardé ces programmes à la télé. Tu as entendu Rangi rentrer chez lui vers midi, et tu ne l'as plus revu ensuite. Compris ? Où sont les cannettes de bière vides ?

– On les a laissées près du lac. Son t-shirt est encore là-bas, aussi.

– Parfait. Noyade accidentelle après avoir trop bu, comme un idiot.

– Et sa tante Georgia ?

– Quoi, sa tante ? Elle va déménager, comme ça, puisqu'elle ne peut pas conduire. Ça nous arrange. J'achèterai sa maison. Avoir des voisins si proches, c'est dangereux. Ce n'est qu'une vieille bicoque, je pourrai lui en offrir plus que son prix… Ou peut-être pas, ça risquerait d'éveiller les soupçons…

Ce qu'il racontait n'avait aucun sens pour moi. J'essayai de me faire comprendre.

– Papa, mon ami est mort. Mon seul ami. Le seul que j'aie jamais eu.

Il me prit la main, l'étreignit.

– Je sais que c'est dur pour toi, mais je suis là. Je serai toujours là.

Mes larmes se mêlèrent au vinaigre dans mon assiette. Il ne comprenait rien.

Je partis me coucher vers 21 heures, comme d'habitude. Il faisait encore jour, mais j'avais hâte de trouver l'oubli dans le sommeil. Parfois, la tante Georgia se faisait ramener par un collègue du bar vers 21 h 30, 23 heures au plus tard. Malgré mon épuisement, j'étais incapable de m'endormir.

À 22 h 15, on frappa timidement à notre porte. J'entendis papa sortir sur le porche.

– Pardon de vous déranger, monsieur, mais mon garçon n'est pas rentré et je me demandais si Stevie l'avait vu…

– Mon fils, Steven, est au lit, comme il se doit.

– Oh, bien sûr, je sais qu'il est très sage, mais… si je pouvais lui dire quelques mots… ?

– Vous voulez que je réveille mon fils ? À cette heure ?

– Oui, c'est juste que je m'inquiète. Ça ne ressemble pas à Rangi de partir seul comme ça.

– Rangi ?

– C'est mon garçon. Lui et Stevie sont bons amis.

– Pas du tout. Steven s'est souvent plaint de la présence de votre fils, qui n'arrête pas de s'inviter chez nous. Et il a encouragé le mien à boire de la bière ! Steven est un enfant timide, qui se laisse facilement impressionner. Quand Rangi rentrera, vous lui direz de ne plus embêter mon fils.

Je n'arrivais pas à y croire. Comment papa pouvait-il être aussi cruel ? Il savait pertinemment que Rangi était mort, et pourtant, il laissait sa tante s'imaginer que ce n'était qu'une brute qui me faisait peur.

Tante Georgia repartit chez elle la tête basse. Je sortis furieux de ma chambre.

– Mais papa !

– Pas si fort.

– Pourquoi tu lui as raconté tout ça ?

– Je le pense sincèrement. Il avait une mauvaise influence sur toi. Bon débarras. Elle ne lancera pas de recherches avant quelques jours au moins. Les gens comme elle n'appellent pas la police. Quand on trouvera le corps, ils viendront peut-être nous poser des questions, mais tu t'en tiendras à ce que j'ai dit, vu ? Allez, retourne te coucher.

Je m'exécutai, mais je n'étais pas content. Il ne connaissait pas Rangi. Il ne lui avait jamais parlé. Il avait menti.

Le lendemain, quelqu'un en minibus vint chercher la tante Georgia, comme d'habitude. Elle glissa un mot sous notre porte en nous demandant d'appeler son patron si Rangi revenait. Elle partait du principe que nous avions le téléphone.

Ce soir-là, un samedi, lorsqu'elle revint du bar, elle frappa à nouveau chez nous en demandant à papa si nous avions vu Rangi, puis si elle pouvait se servir de notre téléphone. Cette fois, papa feignit de s'inquiéter pour elle.

– Je suis désolé, Ms Sisterson, mais j'en ai parlé à Steven qui me dit qu'il n'a pas vu Rangi hier. Il l'a entendu rentrer vers midi, rien de plus. Il est désolé d'entendre que votre garçon a disparu. Nous vous préviendrons tout de suite si nous avons de ses nouvelles, mais nous n'avons pas le téléphone, malheureusement. Qui vouliez-vous appeler ?

– La police ! Rangi a disparu depuis plus de vingt-quatre heures. Ça ne lui ressemble pas. Il n'a même pas laissé de mot.

– Les enfants sont en vacances d'été depuis hier, non ? Peut-être est-il parti camper avec des amis ?

– Sans son van ? Sans sac ? Il n'a pas d'amis. Il croyait que votre Stevie était son ami. Il me parle tout le temps de lui !

– Eh bien, je suis désolé que Steven ne soit pas du même avis. Bonne nuit, Ms Sisterson.

Papa n'arrêtait pas de m'appeler « Steven » en parlant à tante Georgia, alors qu'il m'appelait Steve, ou Stevie. Je ne me rappelais plus la dernière fois qu'il m'avait appelé Peter. « Steven » était sa façon de me mettre à distance de Rangi, comme si le nom dont usait tante Georgia était illicite.

Il revint me trouver dans ma chambre.

– Elle risque d'appeler la police demain. Rappelle-toi notre version de l'histoire. Et ne sors pas de la maison. Elle ne travaille pas le dimanche, c'est ça ? Fais en sorte qu'elle ne te voie pas.

Tôt le lendemain, elle frappa à notre porte.

– Désolée de vous déranger, Mr Armstrong, mais pourriez-vous me conduire en ville ? Je ne sais pas conduire, vous voyez, et je dois leur dire que mon garçon a disparu…

Papa joua les bons voisins. Il me dit de rester à la maison pendant qu'il accompagnait la tante Georgia au commissariat. Ils revinrent trois heures plus tard. De ma fenêtre, je vis qu'elle avait le visage humide de larmes, qu'elle séchait avec le mouchoir de mon père.

Papa me dit que quand la police s'était rendu compte, en entendant le nom de Rangi, qu'il était à demi maori, on avait dit à Georgia qu'il était sans doute parti s'encanailler avec un gang pour éviter les examens. Tante Georgia leur avait montré le mot de son enseignante, qu'il avait laissé sur la table de la cuisine, pour leur prouver qu'il n'avait rien à voir avec les gangs. C'était un garçon solitaire, avait-elle dit. La police lui avait demandé où était sa mère, pourquoi sa disparition était rapportée par sa tante. Tante Georgia n'avait eu d'autre choix que de révéler le nom de sa mère, Celia Parata, et les policiers avaient échangé un regard entendu. Vu leurs sourires narquois, papa supposait qu'il s'agissait d'une prostituée. Rangi Parata, avaient-ils dit, finirait sans doute par revenir de lui-même. D'après papa, ils n'avaient pas pris tante Georgia au sérieux. Ils n'avaient rien noté et ne lui avaient même pas demandé de le décrire.

Papa jubilait en me racontant tout ça. Il me dégoûtait. Je me dégoûtais moi-même. Je voulais dire à la tante Georgia que Rangi était mort, qu'il n'y avait plus d'espoir, qu'il ne rentrerait pas. Qu'il ne reviendrait plus jamais.

Avant la fin de la semaine, on trouva le corps bouffi de Rangi à l'autre bout du lac, plus près de la ville. Personne ne vint me poser de questions. Le *Daily Post* parla d'une tragique noyade. La tante Georgia

me voyait parfois lors de ses allées et venues, mais ne croisait pas mon regard. Une voiture de police la ramena chez elle à deux reprises, le 18 et le 19 décembre. Je l'entendais pleurer la nuit par la fenêtre ouverte de ma chambre. Je voulais la consoler, tout lui avouer, lui expliquer que c'était un accident, que c'était lui ou moi et que je n'avais pas pu me sacrifier. Que Rangi avait été mon meilleur ami.

Notre Noël fut des plus étranges. Papa faisait comme si tout était normal. Nous mangeâmes sur le porche en portant un toast pour l'occasion, avec un verre de Coca-Cola. Papa m'avait acheté un lecteur de CD, et je lui avais acheté un livre sur la culture maori, que je retrouvai quelques jours plus tard dans la poubelle.

35
Sally

Ma sortie shopping le jour suivant les funérailles d'oncle Donald ne fut pas entièrement couronnée de succès. Sue se gara dans un grand parking souterrain qui débouchait sur un bâtiment immense aux lumières aveuglantes, au plafond vertigineusement haut, avec des enseignes au néon partout, de la musique en boîte et un nombre incroyable de clients pour un mardi matin. J'avais déjà vu des centres commerciaux à la télé, mais ils n'avaient pas suffi à me préparer à la réalité.

– Je n'aime pas ça, Sue. S'il te plaît, tu veux bien que j'attende dans la voiture ?

– Mais toute l'idée est de refaire ta garde-robe !

– Je n'aime pas ça.

– Tiens, prends-moi la main, dit-elle. J'ai une idée. Nous n'avons qu'à prendre une boutique avec beaucoup de choix, tu iras droit dans la cabine d'essayage, et je t'apporterai une sélection de vêtements.

Je m'étais récemment aperçue que cela me rassurait un peu lorsque des amis me prenaient la main ou me serraient dans leurs bras. Je laissai Sue me guider jusqu'à une boutique appelée Zara. Elle partit discuter avec une vendeuse pendant que j'essayais de réprimer mes tremblements. Tout autour de nous, sur un rythme effréné, les clients arrachaient des vêtements au hasard sur les présentoirs, les y rejetaient sans même les remettre sur leurs cintres, sortaient des pulls du milieu d'une pile soigneusement pliée et les laissaient retomber. Dire que j'avais songé à travailler dans une boutique de vêtements ! Jamais je ne pourrais supporter une chose pareille. J'avais mal à la mâchoire à force de serrer les dents.

Sue revint suivie d'une jeune et belle employée, qui nous guida jusqu'à une grande cabine d'essayage avec des miroirs en pied des deux côtés. Je m'assis, obéissante, et patientai. Moins d'un quart d'heure plus tard, Sue revint les bras chargés de vêtements. Je la remerciai et me mis à essayer des pulls, des pantalons, des vestes, des bottes, des bijoux, des vestons, des chemisiers, des manteaux, des t-shirts, des jupes courtes, des jupes longues, des baskets, des jeans, des cardigans… Sue revenait me voir toutes les deux minutes pour échanger les tailles des vêtements que j'aimais bien mais qui ne m'allaient pas, et rendre ce que je n'aimais pas. Il y avait six fois plus d'articles dans la cabine d'essayage que dans ma penderie à la maison. La vendeuse en emportait certains directement à la caisse. L'étendue des choix me donnait le tournis – la soie, le coton, le daim, le denim, les paillettes, la fourrure… Ce que je voyais dans le miroir me plaisait.

Toutes ces différentes versions de moi.

J'achetai tout ce qui me faisait envie, en tendant ma carte bancaire à la caissière pendant que Sue sautillait d'excitation.

– Plus qu'un seul endroit où t'emmener !

J'étais épuisée et les sacs de vêtements étaient très lourds. L'ascenseur nous emporta jusqu'au dernier étage, et Sue me mena vers ce qui s'avéra être un salon de beauté.

– Coiffure, manucure, soins du visage, faux cils, sourcils, maquillage… Je crois que tu devrais tout faire.

Je m'arrêtai avant d'entrer.

– Pourquoi ?

– Que je sois bien claire, tu es une très belle femme. Mais tu n'as pas envie de voir à quoi tu ressemblerais avec une coupe différente, quelques mèches blondes ou une permanente ? Je ne sais même pas à quoi ressemblent tes cheveux quand ils sont lâchés. Ils sont longs ? Et se faire faire un soin, c'est si relaxant ! Ils ont tout pour te chouchouter.

– Non merci, Sue. Acheter d'autres vêtements ne me dérange pas, mais je n'ai pas envie de changer quoi que ce soit à ma tête.

– Mais tu n'es pas un peu curieuse ?

– Non.

– Oh, Sally, s'il te plaît ! Laisse-les au moins te faire une nouvelle coiffure. Si tu n'es pas contente du résultat, tu n'auras qu'à te refaire un chignon. Fais-toi plaisir !

Je sentis l'agitation monter en moi. Je levai la voix.

– J'ai dit non !

Sue rougit. Je l'avais énervée.

– J'avais réservé pour nous deux. Je vais y aller pour mon soin du visage et mes cils. Tu veux m'attendre dans la voiture ?

– Oui, s'il te plaît.

Elle me jeta les clés.

– Niveau un, zone A.

Elle ouvrit la porte d'un coup et disparut derrière le verre fumé.

Je ne comprenais pas ce que j'avais fait de mal cette fois-ci. Nous n'avions jamais parlé de changer mes cheveux, mon maquillage et mes sourcils quand nous avions prévu toute cette expédition. Seulement d'acheter des vêtements. Que voulait donc dire Sue en m'enjoignant de me « faire plaisir » ? En quoi me serais-je fait plaisir, puisqu'il s'agissait de quelque chose dont je n'avais pas envie et que je n'avais jamais demandé ? Trouvait-elle mes cheveux laids ? Mes sourcils étaient-ils de la mauvaise couleur ? Je les aimais bien, moi. Tina m'avait dit que j'étais jolie et élégante. Sue venait de me dire que j'étais très belle. Je savais que je n'étais pas très mince, mais ça ne me

dérangeait pas. Pourquoi changer quoi que ce soit à mon apparence ?

Quand Sue revint à la voiture, j'étais prête à m'expliquer, mais avant de pouvoir me lancer, je remarquai ses faux cils.

– Wow ! Ils sont super !

– Tu aurais pu…

– Écoute, Sue, je suis désolée, mais je crois que nous ne nous sommes pas très bien comprises. J'adore tes cils, et je suis contente qu'ils te plaisent, mais je suis différente. Tous ces vêtements représentent déjà assez de changement à mes yeux. Mes cheveux me plaisent tels quels. Je ne veux pas transformer mon visage, mes ongles ou ma coiffure. J'espère que tu comprends. C'était très gentil de me le proposer, mais je ne suis pas comme toi. Je ne le serai jamais.

– Ce n'est pas grave, répondit-elle d'un ton qui contredisait ses paroles. J'imagine que tu n'as pas envie de déjeuner ici non plus ?

Je serrai les dents et regrettai un moment d'avoir cessé de feindre la surdité. Impossible d'avoir des malentendus avec des gens qui me croyaient incapable de les entendre.

– Je préférerais éviter, si ça ne t'ennuie pas. Il n'y a pas un restaurant non loin d'ici qui serait plus calme, avec des lumières moins fortes ?

– Si, j'en connais un, marmonna-t-elle en passant la marche arrière pour quitter la place de parking.

Cinq minutes plus tard, nous étions installées dans un café au sein d'une ferme urbaine, Airfield House. L'endroit était très lumineux, mais seulement du fait de ses grandes fenêtres, pas à grand renfort de néons et de lumières stroboscopiques. La clientèle semblait composée de retraités ou de mères de famille avec des enfants en poussette. Je sélectionnai une table du fond.

Sue avait encore le visage fermé. Je ne savais pas comment arranger les choses. Je ne voulais pas renoncer à une autre amie, même s'il faut bien avouer que Caroline de la station-service n'était pas une grande perte.

Pendant une minute ou deux, nous mangeâmes en silence. Puis Sue lâcha un bruyant soupir.

– Tu as raison, dit-elle, je ne te comprends pas, et ce n'est pas juste de ma part de t'en vouloir. Je crois bien que c'est moi qui suis en tort. Je n'aurais pas dû m'attendre que tu aies envie de changer et de faire de nouvelles expériences. Parfois, j'ai du mal à saisir ce que tu penses, à me mettre à ta place.

– Pareil pour moi, dis-je en hochant la tête avec enthousiasme.

Elle se mit à rire et moi aussi, un rire spontané, car nous savions toutes les deux qu'essayer de « devenir » l'autre était aussi vain

qu'idiot.

Nous discutâmes des vêtements que j'avais achetés et des occasions auxquelles convenaient mes différentes tenues.

– … et cette mini-jupe avec le haut à paillettes, c'est pour les rendez-vous romantiques !

– Sue, tu sais bien que je ne me retrouverai jamais dans une telle situation.

– Il faut rester ouverte à toutes les possibilités ! Mark est intéressé, ça se voit.

– Je lui ai dit clairement qu'il ne se passerait rien entre nous.

– Ce qui ne l'a pas empêché de faire l'aller-retour entre Carricksheedy et Dublin pour ne pas que tu te sentes seule à un enterrement ! Tu lui plais, enfin, c'est évident.

J'avais déjà confié à Sue que je m'estimais asexuelle. Je ne répondis rien.

– Et la thérapie par le toucher, ça avance ?

– Plutôt bien, oui. Je peux accepter les étreintes, et en proposer aux autres. Les poignées de main ne sont plus vraiment un problème, mais j'aimerais tout de même que les gens évitent juste après s'être mouchés.

– Pourtant, à la même époque l'an dernier, tu te serais crue incapable de tout ça. Tu as discuté de masturbation avec ta thérapeute ?

– Nous en avons parlé. Tina m'a demandé de m'observer nue dix minutes chaque soir dans un miroir, et la semaine prochaine, je suis censée caresser certaines parties de mon corps, tant que ça ne me stresse pas.

– Quel dommage que tu sois asexuelle, vraiment !

– Non, je ne trouve pas. J'ai vu des scènes de sexe à la télévision. Tous ces gémissements et ces cris ne me font aucune envie. Tu as déjà remarqué que dans les comédies, les femmes hurlent et les hommes grognent, alors que dans les films romantiques, les femmes gémissent et les hommes respirent fort ? Laquelle des deux façons de faire est la bonne ?

– Mon Dieu, je ne suis pas assez qualifiée pour cette conversation, mais je peux au moins t'assurer qu'il n'y a pas de « bonne » façon de faire. Quand ça t'arrivera, il suffira de suivre ton instinct.

– Ça ne m'arrivera jamais, Sue.

– Pauvre Mark !

– Ce n'est pas moi qui l'intéresse, c'est quelqu'un d'autre.

– Quel dommage, répéta-t-elle.

– Pas pour moi.

Elle éclata à nouveau de rire. Je me demandai si Mark et Anubha s'entendaient mieux. Je ne les voyais jamais ensemble, et Anubha ne

l'évoquait que rarement.

Je nous payai le déjeuner et l'essence, et nous achetai aussi du chocolat lorsque nous fîmes une halte sur le chemin du retour. Sue passa des chansons pop et m'apprit les paroles de certaines chansons d'Adele et Hozier. Je me sentais capable de retrouver la mélodie au piano plus tard. Ce n'était pas du Bach, mais ça restait agréable.

– Tu chantes bien ! me complimenta Sue.

– Maman m'encourageait à chanter quand j'étais adolescente, mais je manque d'entraînement.

– Tu pourrais prendre des leçons… ou rejoindre un chœur, pourquoi pas ?

– Pour être honnête, entre la thérapie, le yoga et l'apprentissage de la masturbation, je suis assez occupée comme ça.

– Il y a une grande chorale à Roscommon. Ça te permettrait aussi de rencontrer des gens. Mais peut-être que chanter en public te ferait peur ?

– Non, je ne crois pas. Chanter m'est plus facile que parler de moi.

– Parles-en à Tina, je parie que l'idée lui plairait.

– Je le ferai peut-être.

Sue m'étreignit la main.

– De belles choses t'attendent !

Je lui serrai la main en retour, et nous échangeâmes un sourire avant qu'elle se concentre à nouveau sur la route.

L'agent immobilier m'appela au téléphone.

– Très bonnes nouvelles ! Beaucoup de gens s'intéressent à votre maison, ou plutôt à votre propriété, comme je l'avais prévu. Trois propositions se détachent du lot : Morgan Homes, un promoteur qui veut y construire cinquante maisons de ville. Une compagnie pharmaceutique qui s'installe à Mervyn Park et voudrait un lotissement à plus faible densité pour leurs cadres et ouvriers. Et un supermarché allemand. Vous avez un hectare le long de la route. Je n'avais jamais vu autant d'intérêt pour Carricksheedy de ma vie !

– Bon, c'est bien.

– « Bien » ? C'est extraordinaire !

– Si vous le dites.

– Pardon si je vous semble trop enthousiaste, mais je crois que vous n'avez pas bien compris à quel point vous allez devenir riche !

La rénovation du cottage avait déjà commencé. Tout ce dont j'avais besoin était une somme suffisante pour le rendre aussi agréable que possible.

– Mais que vais-je faire de tout cet argent ?

– Ce que vous voulez ! Lancer votre propre entreprise, peut-être ? Investir en bourse ? Vous n'avez pas à vous inquiéter pour l'avenir.

Nous avons d'ailleurs quelques opportunités d'investissements qui pourraient vous plaire…

– J'ai le droit de choisir à qui vendre ?

– Pardon ?

– Je ne crois pas qu'un supermarché allemand serait une bonne idée pour le village. Quant aux maisons de ville… Elles auront des jardins ?

Il s'interrompit un moment.

– Normalement, la vente se fait sur la meilleure offre. C'est comme ça que ça marche.

Il me communiqua quelques chiffres qui me laissèrent franchement bouche bée. Quel que soit l'acheteur, la maison serait démolie.

– Je voudrais discuter avec les trois.

– Pourquoi ? C'est moi, l'agent immobilier, dans l'affaire. Avec le notaire, nous nous occupons de tout afin que vous n'ayez pas besoin de leur parler.

– Mais si j'en ai envie ? Je ne peux pas ? C'est illégal ?

– Mlle Diamond, je ne sais pas quoi vous dire. Non, ce n'est pas illégal, mais… Écoutez, prenez un moment pour y réfléchir. Ne tardez pas trop quand même, ce sont des offres très sérieuses.

– Oui, j'y réfléchirai. Vous voulez bien me transmettre les informations sur les acheteurs par email ? Je reviendrai vers vous dès que possible.

Il poussa un profond soupir.

– Tu as parfaitement raison, me dit Angela. Un supermarché allemand signerait la fin du Gala.

Je songeai à Laura au Gala, qui avait désormais en stock du gingembre frais, du garam masala, des feuilles de curry et des graines de fenugrec. Elle faisait tant d'efforts pour satisfaire les nouveaux arrivants du village. Et elle venait de demander un permis pour faire construire une extension.

– Ne pas prendre la meilleure offre est une folie, comprenons-nous bien, poursuivit Angela. Mais si tu peux te permettre d'avoir de l'éthique, n'hésite pas. Je t'admire.

L'agent immobilier, désormais franchement exaspéré, avait demandé aux trois acheteurs de me présenter leurs projets. Le dernier était le meilleur. Le plan de Morgan Homes était de construire un mélange de logements sociaux et de maisons privées, avec un parc et des jeux pour enfants au milieu du domaine. Beaucoup des employés de Mervyn Park étaient au SMIC, et ce serait peut-être également le cas pour la compagnie pharmaceutique dont les locaux étaient en construction.

L'agent ne fut pas trop contrarié quand je lui annonçai ma décision.

La somme restait bien supérieure à ce que j'aurais pu imaginer. J'avais de la peine pour notre voisin fermier, Ger McCarthy, qui aurait voulu faire paître ses vaches sur nos terres. Son offre semblait insignifiante à côté des autres. Mais je pus conserver le champ du fond que je lui cédai à un prix modique, ce qui me valut sa reconnaissance. La compagnie Morgan Homes était soulagée de ne pas avoir à gérer la parcelle, traversée par le même ruisseau que celui qui courait sous mon nouveau cottage. Il leur aurait fallu trouver un moyen de l'enterrer. Ce terrain ne leur aurait servi à rien alors qu'il valait de l'or pour Ger McCarthy.

Nadine était absorbée par la rénovation de ma nouvelle maison. Elle m'envoyait des emails pleins de palettes de couleur, de carreaux de faïence, de cuisines à poser, de chambres à coucher, de dressings, de revêtements de sols, de sofas et fauteuils assortis, de stores et rideaux, d'étagères, portes et fenêtres. Encore une fois, toutes ces options me donnaient le vertige, et je finis par lui demander de tout choisir pour moi. Leur maison était si belle ; je préférais son goût au mien. J'allais enfin déménager.

36
Peter, 1983

La tante de Rangi déménagea. Elle ne pouvait pas rester aussi loin de la ville sans voiture. C'était Rangi qui faisait les courses, qui la déposait aux nombreux endroits où elle travaillait et qui partait l'y rechercher. Papa acheta sa vieille maison et son petit terrain pour une bouchée de pain. Lors de son dernier jour chez elle, des semaines après la découverte du corps de Rangi, je la vis se diriger vers le poulailler, une hache à la main. Une par une, les poules cessèrent de caqueter. Elle en laissa deux sur notre porche, bien plumées, pour remercier papa de l'avoir aidée avec la police et pour avoir repris sa propriété, comme elle le disait dans un mot.

Depuis notre arrivée à Rotorua, je ne m'étais rendu qu'à la supérette avec papa, une fois ou deux, et à la librairie et la bibliothèque, un peu plus souvent. En été, je pouvais porter une casquette et des sweatshirts trop grands, dont les manches longues me couvraient les mains, pour m'éviter de toucher les gens. Je ne mettais jamais de shorts non plus. Je dis à papa que j'étais assez grand pour conduire, mais il répliqua qu'il n'avait pas la patience de me donner des leçons. Je regrettais de n'avoir pas demandé à Rangi. Lui, il m'aurait appris.

Quelques semaines après le déménagement de tante Georgia, papa me proposa d'aller dans un parc naturel non loin du lac Rotorua. Nous étions en janvier 1983 : il faisait encore chaud et le pays était rempli de touristes. Autant en profiter, disait papa. Malgré la tragédie que je venais de vivre, j'avais très envie de sortir de chez moi et de rencontrer des gens.

Nous partîmes en voiture jusqu'au nord du lac. Quelques familles campaient sur le rivage. Papa ne semblait pas particulièrement tenté par l'exploration de la forêt ou l'observation des animaux. Comme moi, il s'intéressait aux gens. Nous finîmes par nous engager sur l'un des sentiers. Une petite fille mince et blonde grimpait à un arbre. Papa s'arrêta pour la regarder. Nous restâmes là un moment, impressionnés. Une fois au sommet, elle baissa les yeux, l'air inquiet.

– Tout va bien ? lui cria papa.

– Je crois que je ne vais pas pouvoir redescendre… Il y a un opossum juste à côté de moi. J'ai peur…

On voyait l'animal dodu à trois mètres d'elle sur la même branche, profondément endormi. La tête renversée en arrière, les yeux fixés sur elle, j'étais atterré de ne pas pouvoir l'aider. Il aurait fallu grimper, lui prendre la main et la guider de branche en branche. Les opossums n'étaient pas dangereux, mais restaient un vrai fléau avec leurs griffes acérées, capables de siffler et de cracher lorsqu'on les dérangeait.

Rangi m'avait dit que tout le monde les détestait.

– Tu ne voudrais pas sauter ? Je t'attraperai, lui lança papa.

– J'ai peur, répéta-t-elle d'une voix tremblante.

– Bon, alors, nous allons devoir te laisser là-haut, répliqua-t-il en commençant à s'éloigner.

Elle se mit à sangloter.

– Papa, on ne peut pas l'abandonner comme ça !

– J'imagine que non. Où est ta famille ? lui cria-t-il.

– De l'autre côté du lac. Maman m'a dit de me faire oublier jusqu'à 18 heures.

– Ce n'était pas très gentil de sa part. Et si je montais te chercher ?

Papa grimpa à l'arbre avec une agilité surprenante. Malgré quelques instants d'hésitation, il atteignit la petite fille sans problème, la prit par la main et la guida jusqu'en bas, comme je l'aurais fait si je l'avais pu. L'opossum ne bougea pas d'un pouce.

Elle sauta le dernier mètre et atterrit par terre, pile devant moi.

– Voici mon fils, Steve. Comment tu t'appelles, ma belle ? lui demanda papa.

– Lindy Weston. Bonjour, Steve…

Elle était timide, et son visage était encore sillonné de larmes, qu'elle essuya du bras.

– Je m'appelle Mr Armstrong, mais tu peux m'appeler James, si tu veux.

– Salut, Lindy, dis-je.

– Vous venez d'où ? demanda-t-elle.

– Je suis né à Dunedin, mais on a vécu en Irlande, répondis-je conformément à notre couverture.

Papa partit en tête pendant que je discutais avec Lindy. J'étais nerveux, alors que je n'avais aucune raison de l'être. Pas encore.

– Ma voisine est irlandaise aussi ! lança-t-elle. Je ne saurais pas te dire d'où elle vient exactement, mais elle a le même accent que toi.

Je ne trouvais rien à dire.

– Tu vis dans le coin, ou tu es en vacances ? continua Lindy.

– Non, on n'est pas en vacances, on vit à Rotorua.

– Mais tu ne vas pas à la même école que moi ?

– Je ne vais pas à l'école du tout. Je fais l'école à la maison. Mais je pense que j'arrive au bout. J'ai fini tous mes livres scolaires jusqu'au bac. Papa me laisse étudier ce que je veux, maintenant.

– Tu étudies même si tu n'es pas obligé ?

– Un peu, mon neveu ! répondit papa en ralentissant le pas pour nous laisser le rattraper. En ce moment, il s'intéresse à la botanique et à la culture maraîchère, pas vrai, fils ?

– Oui, je voudrais faire pousser des légumes pour les vendre. Nous avons un bon terrain.

– Sûrement grâce à la pluie, dit-elle. Il pleut tout le temps ici.

– Il pleuvait beaucoup en Irlande aussi, remarqua papa.

– Tu as des frères et sœurs ? Moi, j'ai deux frères. Ils sont tout le temps en train de se battre. Ils ont dix-sept et dix-huit ans.

– Non, je suis fils unique. Tu as quel âge ?

– Quatorze ans.

– Vraiment ? demanda papa qui parut s'assombrir. Je te croyais plus jeune.

– Eh oui, quatorze ans. Et toi ? me demanda-t-elle.

– Quinze ans.

Elle me regarda de haut en bas.

– J'aime bien tes cheveux. Ma maman ne veut pas que mes frères se les laissent pousser.

Je me sentis rougir.

– Steve est malade, le pauvre, nous interrompit papa. Il ne peut toucher personne, sauf les membres de sa famille.

Je compris aussitôt que papa avertissait Lindy qu'il ne fallait pas essayer de me toucher. Je n'y pensais même plus avant qu'il le dise. Elle pencha la tête vers lui comme s'il ne tournait pas rond.

– Vraiment ? Jamais entendu parler d'un truc pareil.

Elle se retourna vers moi :

– Et si tu voulais une copine ?

– J'imagine que je ne pourrai jamais en avoir.

– Sérieusement ? Jamais ?

– Non, c'est impossible, dit fermement papa.

– C'est fou. Je n'avais jamais entendu parler d'un truc pareil, répéta-t-elle.

– Tu n'es pas la seule. C'est une maladie très rare.

– Elle s'appelle comment ? Je vais demander à mon père, il est docteur.

– Contagion nécrotique hominoïde, répondit papa. Je suis sûr que ton père en aura entendu parler sans jamais rencontrer personne qui en souffre. Elle ne se déclare que dans un cas sur six millions. Je n'ai pu trouver d'informations dessus que dans un journal scientifique allemand qu'il m'a fallu traduire.

– C'est vraiment flippant. On ne croirait pas, à te voir comme ça, en train de te balader comme si de rien n'était. Et les animaux ? Tu peux avoir un chien ou un chat ?

– Je ne voudrais pas faire courir ce risque à Stevie. Il est si précieux.

– Je n'avais jamais rien entendu d'aussi triste.

Entendre ces mots de la part d'une fille inconnue m'attrista, moi aussi. Je n'avais jamais songé à ce que l'on pouvait penser de mon sort. Peut-être Rangi aussi avait-il eu pitié de moi ?

Nous nous étions profondément enfoncés dans la forêt, suivant le

chemin sur la carte de papa.

– Oh là, je ferais mieux de retourner voir mes parents si je ne veux pas être en retard, lança Lindy en regardant sa montre.

– Eh bien, ce sentier nous ramène à la voiture. Tu veux que je te raccompagne de l'autre côté du lac ? C'est sur notre chemin, lui proposa papa.

– Ce serait super ! Merci beaucoup, M. Armstr… Je veux dire, James. Vous savez, ma maman n'aime pas que j'appelle les adultes par leur prénom. Pourquoi, à votre avis ?

– Peut-être qu'elle est de la vieille école.

– Je vais lui dire que vous avez dit ça !

Nous éclatâmes tous de rire. Lindy était une vraie bouffée d'air frais.

Une fois à la voiture, papa avança son siège pour que Lindy puisse s'asseoir à l'arrière. Il démarra tandis que Lindy continuait à nous faire la conversation, en prenant bien garde à rester à sa place pour ne pas me toucher par accident, ce que j'appréciais. Puis nous arrivâmes sur la route principale.

– Il me semble qu'on va dans le mauvais sens, James, s'aperçut Lindy. Il aurait fallu tourner à gauche. Je n'ai qu'à descendre ici, si vous voulez.

– Je crois que tu devrais rentrer avec nous et dîner à la maison, répondit papa en accélérant. Qu'en penses-tu, Stevie ?

– Ce serait avec plaisir, mais il faudrait d'abord que j'en parle à mes parents. Ils seront furieux si je m'en vais avec deux inconnus sans leur dire.

Papa ne dit rien. Il prit un virage serré pour quitter la route principale et s'engagea sur le chemin du retour par les petites routes.

– James ? Mr Armstrong ? Qu'est-ce que vous faites ?

– Ne t'en fais pas, Lindy, on te ramènera dans une heure, d'accord ?

Elle se tut. Je me retournai pour lui sourire.

– On va bien s'amuser, dis-je.

Mais en mon for intérieur, je me disais que papa serait furieux si je le faisais attendre pendant une heure – non que je me sois jamais déplacé sans lui.

En arrivant à la maison, au lieu de se diriger vers la porte d'entrée, papa mit ses mains sur les épaules de Lindy et la guida vers la grange. Elle essaya de se dégager.

– Je n'aime pas ça. Je veux rentrer. Je veux retrouver ma mère…

Elle se mit à pleurer.

– Papa, on devrait la ramener. Regarde-la, elle a peur, ce n'est pas juste…

Il la poussa vers la grange, qu'il ouvrit pour la propulser à

l'intérieur. Puis il referma la porte et verrouilla un cadenas que je n'avais jamais remarqué.

– Tu voulais une amie ? En voilà une. Maintenant, arrête de te plaindre !

Elle tambourina au battant, mais je ne le percevais qu'à peine. Nous avions parachevé la grange en recouvrant les boîtes d'œufs d'une couche d'enduit, même sur la porte. Si elle hurlait, je ne l'entendais pas du tout.

37
Sally

Une semaine après la vente de ma maison, j'appris que la sœur de Conor Geary, Margaret, était morte deux mois plus tôt. Elle semblait s'être fait discrète toutes ces années ; les journaux ne dirent rien de sa mort, ni de sa relation avec Conor Geary. Son notaire m'avait contactée pour me dire qu'elle m'avait légué sa maison, une grande propriété dans un quartier respectable de Dublin. Celle où j'avais été retenue avec ma mère. Mon héritage.

L'administratif fut vite réglé, et je mis aussitôt la maison en vente. Personne ne savait que j'en étais la propriétaire. Geoff Barrington gérait tout cela pour moi. Je n'en parlai à personne, sauf à Tina. Cette fois, je me moquais bien de qui l'achetait. Je voulais qu'elle soit démolie. J'acceptai la première offre venue, une somme non négligeable. Qu'allais-je faire de tout cet argent ?

Lorsque l'on sut que j'avais vendu ma maison de Carricksheedy, je décidai finalement d'organiser une fête. Tous mes amis m'y encourageaient. Qui aurait cru, un an plus tôt à peine, que j'en aurais autant ? Tina m'avait également convaincue que c'était une bonne idée. Je pouvais leur demander à tous d'apporter à manger et, en retour, ils pourraient prendre ce qu'ils voulaient chez moi, les objets et les meubles dont je n'aurais plus besoin. Je ne voulais garder que mon piano, mon lit, et peut-être le bureau de papa.

La date fut fixée au samedi 14 septembre, dans l'après-midi. La liste des invités était longue : Angela et Nadine, tante Christine (qui passerait la nuit), Mark, Stella et son mari, Kieran, Kenneth et Sue, Anubha, Martha et Udo, Laura du supermarché Gala, Fernanda et Rodrigo, Valerie du café et Ger McCarthy, ainsi que leur progéniture respective. Soit seize adultes et sept enfants.

Par politesse, j'invitai aussi Geoff Barrington – qui déclina, fort heureusement – et Tina, qui me répondit qu'il était préférable que notre relation reste professionnelle.

Je louai un barnum et un château gonflable pour les enfants, et j'engageai aussi un garde du corps. Une femme. Je l'interviewai au téléphone après l'avoir trouvée en ligne. Elle était grande, musclée, avec beaucoup de tatouages. Sue et Martha furent stupéfaites de l'apprendre, mais je leur rappelai que ma mère avait été enlevée dans son jardin en plein jour. J'avais beau essayer de l'oublier, Conor Geary était encore en liberté. Il savait où j'habitais. Je ne voulais pas courir le risque qu'un des enfants soit enlevé chez moi par cet homme, ou par quelqu'un comme lui.

Non contente d'avoir conçu ma nouvelle maison, Nadine arriva la

veille de la soirée avec des guirlandes lumineuses qu'elle accrocha d'un arbre à l'autre. Elle m'aida à vider les placards de tout ce que je ne comptais pas emporter avec moi au cottage. Nous signalâmes ce que les invités pouvaient prendre avec des Post-it jaunes. Ils n'auraient qu'à se servir. Nadine me suggéra d'ouvrir une des bouteilles de vin pour vérifier qu'il était encore bon. Je passais vraiment un bon moment avec elle, à discuter du cottage où je pourrais emménager à la mi-octobre.

– Il restera encore quelques petits travaux à effectuer, mais tu seras chez toi !

Je dormis très bien la veille de la fête, ce qui me surprit un peu. Je me réveillai la bouche sèche, avec un léger mal de tête. Nous n'aurions pas dû tester le vin rouge, le blanc et le rosé. Non sans effort, je finis par me lever.

Sue arriva tôt avec plusieurs boîtes en plastique remplies de salade de haricots, de riz safrané et d'empanadas. Deux hommes dans un camion vinrent gonfler le château à l'emplacement choisi par Nadine. Ils étaient très gentils et nous souhaitèrent de bien nous amuser. Ils reviendraient le chercher lundi.

Tandis que le camion repartait dans l'allée, Sue me regarda, regarda le château gonflable, puis se débarrassa de ses chaussures d'un coup de talon.

– Suis-moi ! cria-t-elle.

Elle courut droit vers l'entrée et se jeta à l'intérieur, en rebondissant presque jusqu'au plafond. C'était vrai que ça avait l'air amusant. J'ôtai vite mes baskets et filai la rejoindre. Nous nous mîmes à sauter comme des folles, en nous tenant la main, en rebondissant contre les murs mous et en nous rentrant parfois dedans, hilares.

Dix minutes plus tard, nous étions allongées sur le dos, à bout de souffle.

– Oh mon Dieu, pantela Sue. Tu le gardes jusqu'à lundi ? Est-ce que mes enfants pourraient revenir demain ? S'il te plaît !

– J'imagine que tous les enfants devraient en profiter autant que possible.

Elle me fit un grand sourire.

Je lui montrai l'intérieur du barnum où les assiettes, couverts, et verres avaient été soigneusement empilés, prêts à l'usage.

– Ça va être génial !

– Je l'espère.

Sue rentra chez elle pour aller chercher Kenneth et les enfants, afin d'être revenue pour 14 heures.

Je sélectionnai une jolie petite robe en soie, au décolleté en forme de cœur, qui s'attachait avec un nœud dans le dos. Quand je l'avais

essayée chez Zara, Sue m'avait dit qu'il me faudrait de l'autobronzant pour mes jambes. Je n'en avais pas, et mes jambes avaient la couleur de jambes, ce qui me convenait très bien. Je me sentais bien dans cette robe. Je me sentais bien dans mon corps. Le yoga m'avait rendue plus flexible. Je pouvais m'étirer et me pencher sans craquer de partout.

Ce jour-là, ce que je voyais dans le miroir me plaisait. La robe, assez courte, se déployait en corolle quand je tournais sur moi-même. Je me brossai les cheveux et les laissai lâchés, pour voir. Cela me faisait une tête trop différente, et je n'aimais pas les sentir sur mes épaules. Je les rattachai en chignon, comme d'habitude. J'aimais bien mon visage. J'aimais bien les petites rides au coin de mes yeux quand je me souriais. J'étais belle.

À 13 h 45, pour m'aider à patienter, je me mis au piano. En me souvenant les chansons d'Adele que m'avait fait écouter Sue, je me mis à chanter, d'abord tout bas, puis plus fort pour essayer d'imiter la puissance de sa voix. On frappa à la porte : c'était Lina, la garde du corps. Je lui donnai la liste des invités en insistant pour qu'elle ne laisse rentrer personne d'autre.

– Vous êtes cette fille, là, Mary Norton, c'est ça ? D'abord, je ne comprenais pas pourquoi vous m'aviez contactée, puis je vous ai cherchée en ligne…

– C'est moi, mais appelez-moi Sally, s'il vous plaît. Je n'ai pas envie de parler du passé.

– D'accord, très bien. Alors, dites-moi, où est-ce que je me mets ?

Je lui montrai l'endroit où je voulais qu'elle se poste, pour indiquer aux voitures où tourner, même si, en cette belle journée, la plupart des invités feraient sans doute le trajet à pied depuis le village. Je lui demandai de prêter une attention toute particulière aux vieillards qui pourraient rôder dans le coin.

– J'ai lu qu'il n'avait jamais été arrêté, acquiesça-t-elle. Mais vous croyez vraiment qu'il est ici, en Irlande ?

– Pour être honnête, je n'en ai aucune idée. S'il se passe quelque chose d'inhabituel, servez-vous de ça.

Je lui tendis le sifflet que m'avait offert tante Christine des mois plus tôt, quand Toby était arrivé au courrier. Je le gardais près de mon lit la nuit. On ne pouvait pas l'entendre à plus de cent mètres, mais un intrus s'en effraierait peut-être.

Les premiers à arriver furent Rodrigo et Fernanda.

– Wow ! lança Fernanda. Tu es superbe !

Rodriguo hocha la tête pour marquer son approbation.

– Merci ! Je me sens belle, aujourd'hui. Et toi, Fernanda, tu es…

Je m'interrompis. Rodriguo me fit un sourire amusé :

– Tu as de la chance que Fernanda soit enceinte !

Ils éclatèrent de rire. Je les félicitai, et ils me tendirent un grand plateau de roulés au fromage. Puis je leur fis visiter la maison en leur indiquant les objets les plus susceptibles de les intéresser.

Ensuite arriva Valerie, qui fit le tour de la maison avec un grand sac plein de petits gâteaux qu'elle avait préparés spécialement pour nous.

– Je ne savais même pas qu'il y avait une maison ici ! Et pourtant, j'ai vécu toute ma vie à Carricksheedy.

– Eh bien, elle n'y sera plus très longtemps.

– C'est ce que j'ai cru comprendre ! Quelle aventure, tout ça. Mais tu es super sexy, dis-moi ! J'adore ta robe. Ça te dérange si je prends une bière ? Le trajet depuis le village m'a donné soif.

– Elles sont là pour qu'on les boive. Il y a des verres sous le barnum, si tu veux…

Je décapsulai la bouteille et elle but directement au goulot. Papa n'aimait pas les gens qui faisaient ça, mais je savais désormais qu'il était très vieux jeu. J'essayai de me représenter ce qu'il penserait de moi, dans ma petite robe, à ma propre fête.

Ger McCarthy arriva avec un sac de pommes et de patates.

– Tu n'auras qu'à les distribuer aux gens quand ils repartiront !

Les invités se mirent à arriver tous en même temps, et peu après, le jardin bruissait déjà de conversations. Les enfants coururent au château gonflable. Peut-être que j'enfilerais un jean plus tard pour y retourner un peu, moi aussi.

Mark et Anubha arrivèrent chacun de leur côté. Je les observai de près, mais ils ne semblaient pas particulièrement intéressés l'un par l'autre, voire pas du tout. Abebe me serra contre elle et s'assit sur mes genoux pour me coiffer d'une couronne en papier qu'elle avait fabriquée elle-même. Tout le monde me faisait des compliments, et Stella me fit tourner dans ma robe, sous leurs applaudissements. Il y avait beaucoup trop à manger et je savais déjà que je demanderais à mes invités d'en remporter chez eux.

Martha avait apporté une petite enceinte portable qu'elle brancha à son téléphone, emplissant l'atmosphère de musique. Les morceaux n'étaient pas tous à mon goût, mais quelques invités se mirent à danser. On harcela Fernanda et Rodriguo pour qu'ils fassent une démonstration de samba, mais ils avouèrent que malgré leur nationalité brésilienne, ils n'y connaissaient rien. Stella et Kieran proposèrent de leur apprendre. Sue, Kenneth et leurs enfants se joignirent à eux, en courant ensemble comme des fous, dans un concert de cris et de rires. Toujours aussi bruyants, mais pour une fois, cela ne me dérangeait pas.

Tante Christine était surprise de me voir entourée de tant de gens.

– Mais d'où sortent-ils tous ?

– Ce sont mes amis, lui annonçai-je.

– Oh, ma chérie, c'est merveilleux. Je suis si fière de toi…

Ses yeux se remplirent de larmes. Je savais qu'elle songeait à Donald. Je lui tendis une serviette en papier.

– Merci. Je… je n'avais pas l'intention de venir… Ça ne me semblait pas correct de faire la fête si tôt après… Et je suis bien plus vieille que vous tous…

Mark se matérialisa à côté de nous.

– Christine, quel plaisir de vous voir ! Venez vous asseoir par ici, à l'ombre. Puis-je vous préparer une assiette ? Sauf si vous préférez faire votre choix…

– Merci, Mark, lui lançai-je tandis que tante Christine se laissait entraîner jusqu'au buffet, sous le barnum.

Je trouvais très gentil de sa part de faire tant de manières pour elle. Après l'enterrement, elle semblait avoir eu des doutes à son sujet, mais je les entendis rire ensemble dans la tente. Il lui trouva une table, lui tira une chaise, et s'assit avec elle en remplissant son verre. Le soleil était haut dans le ciel, et je buvais lentement, en diluant mon vin autant que possible. La journée semblait parfaite.

Les heures passant, l'atmosphère devint plus calme, ce qui me convenait très bien. Rodriguo alluma les bougies à la citronnelle ; il faisait encore bon, mais les moustiques se faisaient plus nombreux en début de soirée.

Mark revint me trouver et m'aida à rapporter les verres dans la cuisine.

– Avant que tu me poses la question, dis-je, je n'ai rien appris concernant la Nouvelle-Zélande. Je crois que Conor Geary n'y est plus. Ou alors, il n'y a jamais vécu, et il a envoyé le colis de là-bas pour me mettre sur la mauvaise piste.

– Quel salopard. Où qu'il soit allé, rien ne l'aurait empêché de kidnapper un autre enfant…

– Je fais de mon mieux pour ne pas y penser. Je voudrais que tu arrêtes de me parler de lui, maintenant.

– Bien sûr. Désolé.

– Au fait, si Anubha te plaît, il faudrait que tu fasses un peu plus d'efforts avec elle.

– Quoi ?

– Tu ne m'avais pas dit qu'elle te plaisait ?

Il s'empourpra.

– Si, je crois. Mais… c'est compliqué, avec une collègue…

Je ne comprenais toujours rien aux relations romantiques.

Je n'insistai pas.

En entendant des rires, je ressortis dans le jardin et y trouvai Angela et Nadine en train d'essayer le château gonflable. Sue me fit un clin d'œil.

– Tu as vu, Sal ? Je te l'avais bien dit !

Angela émergea à bout de souffle.

– Je n'aurais pas dû, je suis bien placée pour le savoir ! J'en ai vu, des patients qui s'étaient blessés dans un château gonflable après un verre de trop !

Elle m'envoya une claque dans le dos.

– Sacrée fête, Sally. Je n'aurais jamais imaginé une chose pareille de ta part. C'était ce que Jane voulait pour toi : des amis, du bonheur !

Était-ce donc cela, le bonheur ? Je n'avais aucun mal à sourire et à rire, ce jour-là.

Du moins jusqu'à ce que résonne le sifflet.

38
Peter, 1985

Papa gardait Lindy enfermée dans la grange, la cheville enchaînée au mur, comme il avait gardé ma mère enfermée dans l'annexe. Des semaines après sa disparition, le journal télé en parlait encore, mais personne ne l'avait vue monter dans notre voiture. Ce n'était pas un hasard si papa s'était garé en dehors du parking, et même si quelqu'un nous avait aperçus, nous avions l'air d'une famille ordinaire. Lindy n'était pas montée de force. Elle n'avait pas hurlé ni pleuré. Nous n'avions rien de particulier, rien de distinctif – Papa m'avait dit ce jour-là de laisser mon chapeau à la maison.

La théorie de la police était que Lindy était tombée à l'eau, mais évidemment, les plongeurs n'avaient pas trouvé trace de son corps. Dans les semaines suivant l'enlèvement, j'étais malade d'angoisse. Papa gardait la clé de la grange sur lui en permanence. Il me répétait que si nous la laissions partir, nous irions tous les deux en prison. Il me rappelait que je ne survivrais pas à mon arrestation aux mains de la police. Je mourrais dans de terribles souffrances. Il se comportait comme s'il m'avait fait une immense faveur en kidnappant cette fille, pour que j'ai une amie. Mais pourquoi une fille ?

Après les premières semaines, je me mis à rendre visite à Lindy tous les jours quand papa rentrait à la maison. Il ouvrait la porte et m'enfermait avec elle pendant une heure ou deux. Au début, c'était épouvantable – elle était dans une telle détresse, hystérique. La première année, elle multiplia les tentatives d'évasion. Un jour, elle nous envoya de l'eau bouillante au visage, à papa et moi. Après cet incident, papa débrancha l'arrivée de gaz de sa cuisinière, ce qui l'empêcha de manger chaud pendant un mois – et l'hiver était rude. Mais chaque fois que papa mettait des objets hors de sa portée ou découvrait et rebouchait un nouveau tunnel, j'essayais de rendre la vie de Lindy plus agréable. J'économisais pour lui acheter une télévision, et en attendant, je regardais des sitcoms pour les lui raconter ensuite. J'installais de nouvelles lampes pour rendre la grange moins sombre. Je lui donnais de la vaseline pour que la friction de la chaîne autour de sa cheville soit moins douloureuse.

Parfois, papa la laissait sortir derrière la maison. Mais chaque fois, elle essayait de s'enfuir, alors qu'il tenait l'autre bout de la chaîne. J'aurais voulu qu'elle accepte que sa place était désormais avec nous. Deux ans déjà : il était trop tard pour la relâcher. Elle était coincée là. Au début, elle me détestait aussi, jusqu'à ce qu'elle comprenne que je ne haïssais pas les filles autant que papa. Elle me suppliait de la laisser partir, et j'en parlai plusieurs fois à papa. Mais ça ne servait qu'à le

mettre en colère, et j'appris à ne plus lui poser la question.

Plus je grandissais, plus mon isolement me pesait. Je n'ose imaginer ce que ressentait Lindy. Grâce à mes cultures, je gagnais de l'argent. Papa et moi avions détruit la maison de Rangi pour y installer un potager. Je faisais pousser des légumes et quelques fruits : des pommes de terre, des carottes, des blettes, des haricots, des fèves, des panais, des fraises, des choux et des salades. Je les vendais à Kai, le directeur de la petite supérette Clayburn, en ville. Mieux valait varier les cultures autant que possible : ainsi, si l'une d'elle avait un problème, il me resterait toujours les autres à vendre. Je voulais mon propre argent, et cela m'occupait pendant que papa était au travail.

Papa avait enfin accepté de m'apprendre à conduire. J'étais bon élève et j'obtins vite mon permis. Il me fallut expliquer à l'examinateur pourquoi je portais des gants en été, et malgré toutes ses questions étonnées sur ma maladie, il se montra très compréhensif. Il se pressait contre la portière pour éviter de me toucher. Je réussis l'examen haut la main. Que je sois plus indépendant, maintenant que je pouvais conduire, ne semblait pas déranger papa. Nous n'allions presque plus nulle part ensemble. Il m'envoyait parfois faire quelques commissions pour lui les week-ends. Je faisais les courses pour nous trois. Parfois, je l'emmenais à son cabinet dentaire et j'allais le récupérer le soir. Je voulais acheter des choses sans qu'il le sache. Des choses pour Lindy.

Un jour, je décidai de repeindre ma chambre, et j'y découvris le vieil ours en peluche. Je songeai à nouveau à Denise, à sa petite fille. J'étais si petit quand j'avais passé ces deux nuits avec elle, toutes ces années auparavant. D'où lui venait Toby, cet ours ? Si elle avait épousé papa, qu'avait-elle apporté à leur mariage, à part une vieille peluche ? Papa m'avait toujours dit qu'elle n'avait pas de famille.

Je tentai de me rappeler son âge. Quand je l'avais rencontrée, elle était adulte, enceinte. Mais à ma naissance ? Elle et papa étaient-ils vraiment mariés ? Ne se serait-elle pas mieux portée dans un hôpital psychiatrique ? Papa semblait la mépriser. Il ne lui achetait pas de vêtements et ne lui donnait pas grand-chose à manger. Malgré sa haine évidente pour elle, tous deux avaient eu des relations sexuelles. Avec l'accord de Denise ? Et si elle n'était pas d'accord, l'y avait-il forcée ? Je ne voulais pas y penser. Papa avait tant de bons côtés. Mais il y avait Lindy.

J'apportais à Lindy des aliments qu'elle pouvait cuisiner elle-même, et des livres de la bibliothèque. Papa insistait pour que je ne lui donne rien pour écrire ou dessiner : pas de stylos, de crayons ou de craies.

Mais je lui offrais de petits cadeaux – du chocolat, des vêtements trouvés dans des friperies, du savon et du shampooing de bonne qualité, des nouvelles serviettes. Papa me disait que ce n'était pas la peine de m'attirer ses faveurs, puisque je ne pourrais jamais la toucher. Je le savais bien. Mais plus elle était vulnérable, terrifiée, plus elle me plaisait. Je réprimais mon désir pour elle. Je me demandais si papa avait des relations sexuelles avec elle. J'avais peur de poser la question à Lindy, car j'avais peur de la réponse. Un matin, je me rendis compte que papa avait des griffures au visage. Il me dit qu'il était tombé dans les ronces en revenant de la grange après avoir apporté son petit déjeuner à Lindy. C'était un mensonge, puisqu'elle se le préparait elle-même. Un autre jour encore, je vis du sang séché au creux de son oreille. Pourquoi ai-je mis si longtemps à comprendre que mon père était un pédophile ?

Un soir, lorsque je rejoignis Lindy dans la grange, je la trouvai particulièrement silencieuse. Je plaçai le sac de courses à sa portée et me reculai dans l'angle avant de commencer à lui raconter ma journée. Le devant de son t-shirt était maculé de sang. Pendant qu'elle rangeait la nourriture, je remarquai qu'il lui manquait une dent de devant.

Lindy dut me mettre les points sur les i. Ses mots éveillèrent des souvenirs qui remontaient à ma plus tendre enfance. Nous étions en mars 1985. Je ne faisais pas de commentaire sur sa dent manquante, sur les taches de sang. Je faisais semblant de n'avoir rien remarqué. Elle attendit que j'aie pris place sur la seule chaise et s'installa par terre, juste devant moi, afin de pouvoir me regarder en face.

– Steve, il m'a dit qu'il me tuerait si je t'en parlais, mais ce n'est pas pour que tu aies une amie que ton père m'a enfermée ici. Tu as dix-sept ans, merde, tu ne peux pas être innocent à ce point-là. Ton père est un monstre, un violeur. Depuis mon arrivée, il me viole deux fois par semaine. Et si je résiste, il me punit.

Elle remonta ses manches pour me montrer les bleus sur ses poignets. Je lui ordonnai de se taire.

– Tu penses que ma dent est tombée toute seule ?

Je me remémorai les gencives de ma mère. Lindy ne faisait que donner corps à mes soupçons. J'avais tout compris depuis longtemps, et elle le voyait bien.

– Tu sais, Steve, tu étais au courant depuis le début. Et sans ta maladie, toi aussi, tu serais en train de me passer dessus.

Ces paroles m'horrifièrent.

– Je ne te ferais jamais de mal, je te le jure ! Je ne savais rien !

– Je ne te crois pas. En tout cas, maintenant, tu ne pourras pas dire que tu n'étais pas au courant. Qu'est-ce que tu comptes y faire ?

Je ne pouvais pas la regarder en face. Je ne trouvais rien à dire.

Je verrouillai la porte derrière moi, comme d'habitude, en ignorant ses larmes, sa frustration.

Ma mère n'était qu'une autre Lindy. Je me rappelais tout ce qu'elle m'avait dit. Elle avait onze ans lorsqu'il l'avait kidnappée. Et ma petite sœur, Mary… Qu'étaient-elles devenues, toutes les deux ? J'avais frappé ma mère enceinte. Ma propre mère. Lindy disait la vérité.

J'avais regardé assez d'émissions – pas seulement de la fiction – pour me rendre compte que les femmes pouvaient être intelligentes, drôles et gentilles. Il m'arrivait d'en croiser en ville, la femme et la sœur de Kai, notamment. Elles étaient polynésiennes, ce qui avait inspiré à papa d'autres commentaires désobligeants.

Je ne m'étais jamais rebellé contre mon père. Je n'en avais jamais eu besoin. J'avais vécu dans le déni. Il avait toujours été patient, gentil et protecteur envers moi. Mais il nous arrivait de nous disputer, par exemple lorsque je l'avais supplié d'installer le téléphone. Il avait refusé en affirmant que c'était de l'argent jeté par les fenêtres. Je lui avais répliqué qu'il était vraiment têtu.

Je ne pouvais plus ignorer la situation de Lindy. Je passai une nuit d'insomnie, les pensées bouillonnantes. Plutôt que de rejoindre mon père au petit déjeuner le lendemain, je me réfugiai dans le potager. Ce soir-là, c'était à moi de cuisiner le dîner. Lorsque j'entendis sa voiture approcher, mon estomac déjà noué se contracta encore davantage. J'avais brûlé les côtes de porc et trop cuit les patates. Je lui apportai son assiette à table et m'assis à l'autre bout. Je le regardai prendre la carafe, se servir un verre d'eau. J'étais trop nerveux et nauséeux pour manger.

– Tout va bien ? Tu es un peu pâle, s'inquiéta-t-il.

– Je pense à ma mère, dis-je d'une voix étranglée. Ma mère que tu as violée.

Son couteau lui tomba des mains.

– J'ai dix-sept ans, papa. Quel âge avait-elle quand tu l'as mise enceinte ? Elle était plus grande que Lindy ? Plus jeune ?

Il abattit son poing sur la table, si fort que tout fit un bond sur la nappe. Son verre d'eau se renversa.

– Je ne tolèrerai pas…

– Tu l'as kidnappée. Tu l'as enlevée à sa famille et tu l'as enfermée dans la pièce à côté de la mienne. Tu l'as affamée, tu l'as battue, tu l'as torturée, et tu l'as violée. Comme Lindy. Il lui manque une dent. Tu y vas aux forceps ou à la pince ?

Le verre d'eau roulait vers le bord de la table.

– Cette sale petite menteuse ! Tu ne peux pas croire un mot de ce qu'elle…

– Elle ne m'a rien dit, papa. J'ai fini par le comprendre. Je pense que je l'ai toujours su, mais je ne voulais pas y croire. C'est toi qui me

mens, papa. Tu as fui l'Irlande en m'emmenant avec toi, et maintenant, je suis ton complice dans le kidnapping de Lindy.

L'eau gouttait sur le sol. Papa montra les dents.

– Et qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? Que je la laisse partir ? Qu'est-ce qui t'arriverait, à ton avis ? Personne ne te protègera comme je l'ai fait ! Comme tu l'as dit, tu es mon complice.

Il repoussa sa chaise et se leva pour me faire face. Le verre tomba de la table et éclata sur le plancher. J'étais terrifié à l'idée d'aller en prison. J'étais terrifié à l'idée d'être seul. À l'idée de mourir dans d'atroces souffrances. Mais je croyais savoir faire la différence entre le bien et le mal.

– Papa, il faut que tu la laisses tranquille. Tu es un pédophile. C'est ça, la vérité.

– Et toi, qu'est-ce que tu fabriques tous les soirs avec elle, hein ? Vous vous faites la lecture, peut-être ? Vous discutez ? Ha !

– Bien sûr qu'on discute ! Qu'est-ce que tu insinues ? Tu sais bien que je ne peux pas la toucher.

Son visage tout rouge devint blanc. Il s'accrocha à la table à deux mains, secoua la tête comme s'il avait de l'eau dans les oreilles.

– Si je vais en prison, tu y finiras aussi. Tu n'es pas trop jeune pour ça. Tu sais ce qu'on te ferait là-bas ?

J'avais lu beaucoup de livres sur la prison au fil des ans. *Papillon* m'était resté en mémoire.

Je fuis la cuisine, en attrapant les clés de voiture au passage. Papa me poursuivit en hurlant :

– Tu ne pourras rien faire sans signer ton arrêt de mort, petit crétin !

Je sillonnai les routes des heures durant cette nuit-là. Mais où aurais-je pu aller ? À qui aurais-je pu me confier ?

39
Sally

Dès l'instant où j'entendis le coup de sifflet, je fus saisie d'un haut-le-cœur. Il était là. J'avais demandé à Udo et Nadine de courir aider Lina, la garde du corps, si elle se manifestait ; tous deux partirent à toutes jambes de l'autre côté de la maison. Tout le monde s'immobilisa en se demandant ce qui se passait, sauf les enfants qui s'amusaient toujours dans le château gonflable, sans rien remarquer. Je les comptai aussitôt. Ils étaient tous là. Je relâchai ma respiration, mais les conversations n'avaient toujours pas repris. Je demandai à tous mes invités de rester où ils étaient, puis je traversai la maison en m'emparant d'un tisonnier au passage, dans la cheminée. Une profonde colère bouillonnait en moi. *Enfin.*

Lorsque j'ouvris la porte d'entrée, j'entendis une femme protester d'une voix suraiguë :

– Cette folle a tué son propre père et vous vous en foutez ?

Lina avait coincé la tête de l'intruse sous son bras, ce qui m'empêchait de voir son visage. Udo me cria :

– Tout va bien, Sally, ce n'est que l'autre tarée de raciste, celle qui travaillait à la station-service. Elle refuse de partir.

Caroline.

– Toi, t'as rien à faire ici ! lui cria-t-elle. Casse-toi, rentre dans ton pays !

Lina la forçait à reculer dans l'allée, vers la route.

– Ma femme est médecin, lui lança Nadine. On devrait vous faire interner.

– Sale gouine ! Espèce de…

Lina la bâillonna d'une main.

– Vous voulez que j'appelle la police, Miss Diamond ? me demanda-t-elle.

Le tisonnier dans ma main parut prendre vie. L'idée de faire face à Conor Geary m'avait mise dans une telle rage. Remontée comme une pendule, je ne savais pas quoi faire de toute cette colère. Je courus vers Caroline en brandissant mon arme. Nadine m'attrapa par la taille.

– Sally ! Qu'est-ce que tu fais ?

Udo m'arracha le tisonnier. Lina éloigna Caroline et cessa de la bâillonner, mais sans desserrer sa prise par ailleurs.

– Vous avez vu ! Elle allait m'attaquer avec ce tisonnier ! Tentative de coups et blessures ! Vous êtes tous témoins ! C'est moi qui vais appeler la police ! cria Caroline.

– Je n'ai rien vu, répondit Nadine.

Elle se tourna vers Udo et Lina.

– Vous avez vu Sally tenter d'attaquer quelqu'un, vous ?

– Absolument pas, répondit Udo.

Lina secoua vigoureusement la tête.

– Vous souffrez d'hallucinations, lança Nadine à Caroline. Comme je le disais, il faudrait vous interner. Vous partez, maintenant, ou vous avez vraiment envie qu'on appelle les flics ?

Voilà qu'ils s'étaient tous mis à mentir. Mes oreilles se mirent à bourdonner.

Caroline remonta l'allée en courant, en criant que nous n'étions que des menteurs et des fous. Udo et Lina la regardèrent partir.

Nadine m'emmena jusqu'au bureau de papa, sur la porte duquel j'avais installé une pancarte qui disait « Privé ».

– Attends-moi ici. Je vais chercher Angela.

Angela avait toujours les médicaments qu'il me fallait dans son sac, comme par magie. Elle me passa un verre d'eau.

– Avale ça, puis raconte-moi ce qui s'est passé.

– Vous savez pourquoi j'ai embauché Lina. Quand j'ai entendu le coup de sifflet, je me suis dit que c'était lui. J'ai éprouvé une telle fureur que je n'arrivais plus à me contrôler. J'étais prête à le tuer, et même si ce n'était que Caroline, j'ai…

– Il faut que tu en parles à Tina. Il faut absolument que tu parviennes à gérer ta rage, Sally. Pour l'instant, tu vas rester ici jusqu'à ce que tu te sois calmée, avant de pouvoir revenir dans le jardin. Personne là-bas n'a vu ce qui s'est passé. Tout ce qu'ils savent, c'est que Caroline a essayé d'entrer de force. Ils sont tous ravis qu'on se soit débarrassé d'elle. Personne ne l'aime, celle-là. À l'évidence, elle a un grain.

– Comme moi ?

– Pas du tout comme toi. Prends un moment pour respirer, fais tes exercices. Et maintenant que tu as pris ce cachet, plus d'alcool, d'accord ?

– D'accord.

Je pris une profonde inspiration.

– Angela ? Et si je l'avais tuée ?

– Tu ne l'as pas tuée. Ça ne sert à rien d'imaginer des scénarios catastrophe. Tu préfères que je te tienne compagnie ?

– Non, ça ira. Merci.

Je restai quinze minutes dans le bureau avant d'en ressortir. La fête dehors avait beau battre son plein, toute joie m'avait désertée. J'étais engourdie. Je me servis une assiette au buffet et partis m'asseoir près de tante Christine.

– On m'a dit que l'autre folle avait essayé de ruiner notre fête, me

dit-elle. Quelle audace ! Sans compter que tu avais déjà eu des ennuis avec elle avant !

– Oui, elle a perdu son travail à cause de moi.

– On dirait qu'elle l'avait bien mérité.

Je me sentais vide, sans vie.

– Tu es fatiguée ? Oh Seigneur, mais il est déjà 19 h 30. Tu crois que ça se finira bientôt ?

– Je ne veux pas qu'ils arrêtent de s'amuser.

– C'est une fête très réussie, Sally. Quel succès ! J'ai parlé à beaucoup de tes amis. On dirait que tout le monde t'apprécie dans le coin.

M'apprécieraient-ils encore s'ils savaient que j'avais failli attaquer Caroline à coups de tisonnier ? Et Udo et Nadine, me voyaient-ils d'un autre œil, désormais ? Udo m'observait, justement. Je ne voulais pas qu'il raconte à Martha ce que j'avais fait. Il finit par venir me trouver.

– Tout va bien ? C'était intense.

– Je suis vraiment désolée.

– Tu l'as terrifiée. Quelle férocité ! Moi aussi, j'ai eu un peu peur.

– J'ai embauché la garde du corps au cas où mon père biologique se montrerait. En entendant le coup de sifflet, j'ai cru que c'était lui.

– Mais tu as bien vu que non.

– Je sais, mais j'étais tellement en colère. Je ne savais pas quoi faire de cette émotion.

Il resta silencieux un moment.

– Heureusement que tu étais là, Udo. J'aurais pu la blesser.

En m'entendant, il se mit à rire.

– Ce n'est pas drôle. Je suis en thérapie, tu le sais ? J'ai toujours des problèmes à cause de mon enfance…

– Écoute, c'est fini, maintenant. Tu n'as fait de mal à personne. Et qui sait de quoi Caroline aurait été capable ? Elle aussi est terrifiante. En tout cas, elle va avoir une sacrée gueule de bois.

– Elle était ivre ?

– Complètement saoule. Lina n'arrivait pas à s'en débarrasser. C'est pour ça qu'elle a sifflé. Je crois bien que Caroline ne t'embêtera plus. Elle aura trop honte.

– Moi aussi, j'ai honte.

– Allons, tu nous as surpris, mais n'en parlons plus. Détends-toi.

Le cachet que m'avait donné Angela faisait effet. Je parvins à me relaxer un peu. J'analyserais l'incident la semaine prochaine, avec Tina.

Dans le jardin, Ger McCarthy sortit un antique accordéon de son étui et se mit à jouer de vieux airs traditionnels. Valerie, Angela, Nadine, Laura, Stella et Kieran (qui avaient laissé leurs enfants avec le

frère de ce dernier) se rapprochèrent en cercle, tous assis sur leurs chaises et leurs tapis. Tante Christine me tapota l'épaule.

– Sally, je ne voudrais pas t'inquiéter, mais je crois qu'il y a quelqu'un dans le bureau de ton père. J'ai entendu du bruit là-dedans, comme si quelqu'un déplaçait les meubles. Mais il y a un panneau sur la porte marqué « Privé »… Il manque un invité ?

Je regardai alentour, en comptant dans ma tête.

– Mark.

– Allons voir ce qu'il fabrique.

Je partis avec elle, en nous excusant auprès des autres. Nous remontâmes le couloir à pas de loup et ouvrîmes la porte d'un coup. Mark était assis au bureau avec une lampe torche, plongé dans les vieux dossiers de papa.

– Mark ! s'écria tante Christine. Mais enfin, que faites-vous ?

Il laissa tomber le dossier, et les papiers se répandirent sur le sol. Je me préparais à les archiver. La police avait toujours les originaux – les miens n'étaient que des copies.

– Ça fait longtemps que tu veux consulter ces documents. Dis-moi pourquoi, exigeai-je.

Il sortit en hâte, en me poussant contre le bureau, et quitta la maison.

– Ça ne me plaît pas, Sally ! Ça ne me plaît pas du tout. Il s'intéresse beaucoup trop à ton passé. Il n'a rien dit aujourd'hui, mais à l'enterrement de Donald, il m'avait harcelée pour tout savoir.

– Il m'a dit que l'affaire le fascinait…

– À moi aussi. J'étais persuadée qu'il était journaliste, et je l'ai cherché en ligne, mais on dirait bien qu'il est vraiment comptable. C'est complètement fou, qu'il se permette de fouiller les dossiers de Tom comme ça ! Comment ose-t-il ? Et qu'espère-t-il trouver ?

Je pris mon téléphone et appelai Mark ; je tombai aussitôt sur son répondeur. Je lui laissai un message furieux en le sommant de s'expliquer.

Puis j'allai informer mes invités que la fête était finie. Certains étaient ivres. Stella se pendit à mon cou et déclara que j'étais sa meilleure amie. Quand je lui répondis que c'était Sue, elle trouva ça hilarant. Nadine et Angela étaient toutes les deux un peu instables sur leurs jambes. Elles me remercièrent à nouveau pour cette journée fantastique.

Valerie et Laura partirent ensemble, et je me retrouvai seule avec tante Christine.

– N'essaye plus de contacter Mark, je crois que ce serait une mauvaise idée, me dit-elle. S'il te laisse un message d'excuses, très bien, mais tout de même, ne lui réponds pas. J'en parlerai à Angela demain.

– Pourquoi Angela ?

– Son comportement est vraiment étrange. Il t'observe sans cesse, il parle de toi à tout le monde. Je sais que tu m'as dit qu'il s'intéressait à cette fille indienne, Anubha ? Mais il n'a même pas essayé de lui faire la conversation aujourd'hui, pas une seule fois. Tu l'obsèdes, Sally. Et ça n'a rien de romantique. Angela est en quelque sorte ta tutrice à Carricksheedy. Il faut qu'elle soit au courant.

L'émotion s'empara de moi. J'avouai à tante Christine ce qui s'était passé plus tôt avec Caroline, ce que j'avais essayé de lui faire.

– Je n'imagine même pas la colère qui doit t'habiter, me dit-elle. Personne ne pourrait l'imaginer. Heureusement qu'il y avait des gens pour t'arrêter. Tu as vécu quelque chose d'horrible, Sally. Même si tu l'as oublié, tu sais ce qu'*il* a fait. Mais Caroline, c'est encore autre chose.

– Pauvres Udo et Nadine… Et Lina. Je n'ai même pas songé à ce qu'ils ont dû ressentir en entendant les insultes de Caroline. Je les appellerai demain pour m'excuser.

– Tu es une brave fille, Sally.

– Tante Christine ?

– Oui ?

– Je suis une femme. Pas une fille.

– Pardon. Je te connais depuis que tu es petite, c'est pour ça…

– Comment étais-je, à l'époque ? Lors de notre première rencontre ?

– Pour être franche, tu étais… très silencieuse. Jane et Tom te traitaient comme s'il ne t'était rien arrivé. Ils ne t'ont pas inscrite à l'école, la première année. Tu dormais beaucoup. Tes parents se disputaient à ce sujet. Jane disait qu'il ne fallait pas te donner de médicaments. Excuse-moi de te dire ça, mais je trouvais Tom très arrogant. Il n'arrêtait pas de lui répéter qu'il était plus qualifié qu'elle. Tu n'aimais pas du tout parler à Donald quand il m'accompagnait. Ça lui faisait beaucoup de peine, tu sais. Lui qui n'aurait jamais fait de mal à une mouche, te voir le fuir ! Jane était la seule à pouvoir te prendre dans ses bras, te serrer contre elle. Mais même avec elle, tu te débattais un peu, et pour une petite fille de six ans, j'imagine que ça n'avait rien d'anormal.

– Je ne posais pas de questions sur ma mère ? Ma mère biologique ?

– Non. Tom était bien décidé à ce que tu l'oublies entièrement.

– Ça a marché.

– C'est peut-être mieux ainsi ? Nous ne le saurons jamais.

Mon menton me tomba sur la poitrine.

– Allons-nous coucher. Nous sommes toutes les deux épuisées. Et les enfants reviennent demain !

Les enfants arrivèrent dès midi. Je leur avais dit qu'ils pourraient

rester jusqu'à 15 heures. Udo se porta volontaire pour monter la garde à l'entrée, une offre que j'acceptai avec reconnaissance. Je l'avertis qu'il faudrait également refuser de laisser entrer Mark, s'il se montrait. Je lui expliquai que nous avions eu un désaccord et que je ne voulais pas le voir. Udo ne posa pas de questions. Quand j'essayai de lui demander pardon pour les insultes racistes de Caroline, il me répondit que je n'avais pas à m'excuser.

Je préparai de la limonade pour les enfants, et leur servis du gâteau – il m'en restait de la veille. Angela arriva en se plaignant d'une gueule de bois.

– Vous n'avez pas de cachets pour arranger ça ?

– Ça n'arrange rien à ma honte ! J'ai chanté… en public… devant mes patients ! Et j'ai essayé le château gonflable malgré tous mes avertissements aux autres. À mon âge !

– J'avais remarqué, dis-je en riant.

– Nadine est restée au lit. Elle est dans un état encore pire que le mien.

Tante Christine et moi lui racontâmes ce qui s'était passé avec Mark.

– Mon Dieu, mais qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez lui ? Sally, rappelle-moi quand il est arrivé à Carricksheedy ?

– Vers février, ou mars, je crois ? Lors de notre première rencontre, il a voulu me faire monter dans sa voiture. Mais ensuite, il s'est excusé. Il était très poli, il se faisait du souci pour moi. Mais il n'arrêtait pas de me demander si l'enquête sur Conor Geary avançait, si je me souvenais de mon enfance. J'ai souvent dû lui demander de changer de sujet. Il m'avait demandé s'il pouvait consulter ces dossiers.

– Peut-être que c'est un fan de *true crime* ?

– Il aurait pris un poste à Carricksheedy exprès pour se rapprocher de Sally ?

– C'est possible.

– Où habite-t-il ?

– Dans le même immeuble que Sue et Kenneth.

– Et sa famille ?

– Il est divorcé. Son ex-femme s'appelle Elaine. Il n'a jamais mentionné ses parents, ni aucun frère et sœur. Il vient de Dublin.

– Tu l'as cherché sur Internet ?

– Moi, oui, répondit tante Christine. Je n'ai rien trouvé d'anormal. Il a travaillé comme comptable dans plusieurs entreprises, mais avec un meilleur poste que celui qu'il occupe ici. Quelques photos ça et là, datant de quinze ans. Sur certaines, on voit son ex-femme, Elaine Beatty.

– Et ses études ?

– Je n'ai rien trouvé qui remonte avant vingt ans.

– Il a un profil LinkedIn ?

Je connaissais LinkedIn. Je m'y étais inscrite pour chercher un travail. Le site n'arrêtait pas de m'envoyer des emails assommants listant des métiers que je serais bien incapable de faire, ou qui ne m'intéressaient pas.

– Oui, mais sans rien qui concerne sa scolarité.

Je ne comprenais pas le problème.

– Qu'est-ce que ses études ont à voir dans l'affaire ?

– Je ne sais pas encore, mais je vais creuser un peu, répondit Angela.

– Il y a autre chose, dis-je. Je lui ai demandé il y a des mois s'il s'intéressait à moi d'un point de vue romantique, et il m'a dit que c'était Anubha qui lui plaisait. Mais hier, elle m'a dit qu'il l'ignorait quasiment au travail.

– Il se fait peut-être désirer ?

– J'ai plutôt l'impression qu'ils ne s'intéressent pas du tout l'un à l'autre.

– Tout ça est très étrange.

Sue arriva pour récupérer ses enfants et nous rejoignit dans le salon. Elle me demanda si Mark m'avait prévenue qu'il partait en vacances.

– Non, pourquoi ?

– Je l'ai vu jeter des valises et des cartons dans sa voiture. Quand je lui ai demandé où il partait, il a marmonné qu'il était pressé, et il est parti, comme ça !

– J'ai un mauvais pressentiment, dit tante Christine.

Comme Sue voulait en savoir plus, Angela lui expliqua calmement que nous étions inquiètes pour lui, que son comportement était un peu erratique.

– Il doit y avoir une explication parfaitement raisonnable, dit Sue. Il a toujours été si gentil avec nous. Mais c'est vrai qu'il était bizarre quand je l'ai croisé ce matin.

Elle sortit appeler ses enfants. Angela nous suggéra de garder tout cela pour nous. Inutile de lancer l'alerte ou de s'en prendre à Mark s'il n'était qu'un fanatique d'affaires policières. Ce n'était pas illégal.

Mes invités partirent tous ensemble. Me retrouver seule chez moi me fit un drôle d'effet. J'avais vraiment hâte de déménager. Après ces incidents avec Caroline et Mark, je ne me sentais plus en sécurité.

Ce qui se produisit le matin suivant me terrifia.

J'avais mal dormi. J'enfilai ma robe de chambre par-dessus mon pyjama et descendis à la cuisine pour allumer la bouilloire, afin de me préparer un thé. Après mon petit déjeuner, je parcourus la maison en

faisant l'inventaire des Post-it laissés par mes invités sur mes meubles, pour pouvoir m'arranger avec eux afin qu'ils viennent les chercher. Comme j'entendais qu'on glissait du courrier par la fente de l'entrée, je partis le chercher. Il y avait une lettre adressée à Mary Norton, mon nom de naissance. Elle venait de Nouvelle-Zélande. Je l'ouvris, les mains tremblantes.

C'était une carte d'anniversaire. Décorée d'adorables petits chatons – une carte pour une enfant.

Aujourd'hui, c'est ton véritable anniversaire, Mary. 45 ans. Le 15 septembre. Je ne sais pas si ce courrier arrivera à la bonne date, mais je me disais qu'il fallait que tu le saches.

S.

Nous étions le 16. J'appelai Angela et tombai sur son répondeur. Il s'agissait d'une urgence. J'appelai la détective Howard. Elle me dit de ne plus toucher à la carte. Elle m'envoyait quelqu'un.

On sonna à la porte cinq minutes plus tard. Je m'étais cachée dans le salon, mais je jetai un coup d'œil par la fenêtre pour voir si c'était la police. C'étaient les employés chargés de remporter le château gonflable. Ils passèrent derrière la maison et le dégonflèrent. Je ne sortis pas les voir. Ils repartirent dans leur camion. Ils n'avaient pas besoin de me parler, je les avais déjà réglés.

Une demi-heure plus tard, on sonna à nouveau. J'entendis la voix d'Angela.

– Sally, c'est moi !

Je la laissai entrer et, avant même que je puisse lui montrer la carte d'anniversaire, elle me dit :

– Sally, Mark Butler n'est pas Mark Butler.

40
Peter, 1985

Après avoir confronté papa, j'avais conduit pendant des heures dans la nuit, sans but, jusqu'à me rendre compte que je ne pouvais rien faire pour aider Lindy sans risquer ma propre vie. Je finis par rentrer à l'heure du petit déjeuner. Papa ne m'adressa pas la parole à mon retour. Il savait que je n'avais personne d'autre, que je n'avais nulle part où aller, et que ma maladie m'empêcherait de contacter qui que ce soit.

Le lendemain soir, en allant voir Lindy, je lui racontai ce qui s'était passé.

– Alors, puisque tu sais tout, pourquoi tu n'as pas prévenu la police ? me demanda-t-elle d'une voix haut perchée, hystérique. Tu pourrais me laisser partir dès maintenant ! Qu'est-ce qui t'en empêche ?

Je m'efforçai de lui expliquer que je ne pouvais rien faire, que le risque que je courais était trop grand. Je lui rapportai que papa avait sous-entendu que j'avais moi aussi eu des relations sexuelles avec elle, ce qui n'avait aucun sens puisque j'étais malade. Elle garda le silence un moment et me dit :

– Cette maladie que tu as, cette contagion nécrotique machin-chose… C'est bien pratique, non ?

– Comment ça ? C'est tout le contraire ! Je n'ai quasiment pas de vie !

– Il t'a menti sur tout le reste…

Quelques mois plus tôt, j'avais demandé à mon père de me trouver les recherches les plus récentes sur ma maladie. Il m'avait rapporté des pages imprimées avec des photos de cadavres déformés et des gens dans des lits d'hôpital, momifiés par leurs bandages, à l'isolement. Quelques lignes mentionnaient une clinique allemande, en ajoutant que les progrès étaient lents et manquaient de fonds en raison de la rareté de cette maladie. Aucun traitement à l'horizon.

– Je parie que tu n'es pas du tout malade. C'était son excuse pour t'isoler. Tu n'as jamais été à l'école. Tu n'as pas eu de mère, pas vrai ? Qu'est-ce qu'elle est devenue ?

Je ne voulais pas lui parler de ma mère.

– Je ne sais pas.

– Donc tu as passé toute ta vie avec ton père, sans personne d'autre. C'est complètement fou, tu t'en rends compte ? Enlève ces gants débiles et viens me toucher. Juste ma main ou mon bras.

Elle tendit la main vers moi, aussi loin que le lui permettait la chaîne. Je me reculai.

– Il ne m'aurait pas menti là-dessus.

– Il ne t'a même pas dit où était ta mère ! Et maintenant, tu sais ce qu'il me fait. Je n'ai jamais entendu parler d'une telle maladie. Avoue au moins que c'est bizarre !

– Tais-toi ! lui criai-je.

– Il faut que tu me laisses partir ! Il faut qu'on s'échappe tous les deux ! hurla-t-elle tandis que je refermais la porte à clé derrière moi.

Si elle avait raison… Je songeai à tout ce que je n'avais pas pu vivre. Puis je songeai à Rangi. Si vraiment je ne souffrais pas de contagion nécrotique hominoïde, j'aurais pu le sauver. Si je ne souffrais pas de contagion nécrotique hominoïde, il était mort par ma faute.

Je ne dis rien de tout cela à mon père ce soir-là. Il faisait comme si notre terrible affrontement de la veille n'avait pas eu lieu. Il fit à manger, mit la table. Ce ne fut qu'au dîner qu'il se mit à parler.

– Peter, dit-il – c'était la première fois qu'il m'appelait ainsi depuis notre départ de Londres. Tu as ta maladie, et moi, j'ai la mienne.

– Qu'est-ce que tu racontes encore ? marmonnai-je.

– Laisse-moi parler, je t'en prie. Je ne suis pas fier de ce que je fais. C'est une maladie, j'en ai conscience, cette attirance pour les jeunes filles. Mais c'est une maladie que je ne peux pas contrôler. Comme la tienne. Nous sommes ce que nous sommes, et…

– Bien sûr que tu peux te contrôler ! l'interrompis-je.

Hors de question que je le laisse se poser en victime.

– Tu as choisi d'enlever ma mère dans son jardin quand elle était petite, tu as choisi de kidnapper Lindy au lac, et pire encore, tu m'as dit que tu le faisais pour moi !

Je ne voulais pas le mettre au pied du mur en ce qui concernait ma maladie. Je voulais mener mes propres recherches.

– Je suis malade, Peter, répéta-t-il. Que veux-tu que j'y fasse ?

– Tu devrais te rendre à la police. Leur dire qui tu es et ce que tu as fait en Irlande !

– Que deviendrais-tu ?

– Je m'en sortirais. Et ma sœur, alors ?

– Qui ?

– Le bébé né en Irlande, dans l'annexe ! criai-je.

– Elle ne me servait à rien, Peter. Je voulais un fils, pas une fille, et je n'étais pas cruel. J'aurais pu enlever l'enfant à Denise. Mais cela l'aurait brisée.

– Parce que tu t'imagines qu'elle ne l'était pas déjà ? Menottée au radiateur pendant je ne sais pas combien d'années ? Tu m'as dit de la frapper ! J'étais trop petit pour me rendre compte que c'était mal ! Et

tu savais qu'elle ne rendrait pas les coups, parce qu'elle m'aimait !

– Je t'aime, moi, dit-il, les larmes aux yeux.

Il posa sa main sur mon bras et je le laissai faire. J'avais tant besoin de chaleur humaine. Nous avions toujours eu une relation très tactile quand j'étais plus jeune, mais à mon entrée dans l'adolescence, nous avions peu à peu cessé. Je me calquais sur ce que je voyais à la télévision, et les grands garçons ne marchaient pas main dans la main avec leur père. Ils ne les serraient pas dans leurs bras, ne leur faisaient pas de câlins. Là encore, je finis par me dégager, même si son contact me manquait terriblement. En cet instant, il me faisait pitié. Mais pas au point de ne pas passer la semaine suivante à la bibliothèque.

Là-bas, je leur demandai toutes leurs revues médicales, mais ils n'avaient que celle de la Nouvelle-Zélande. J'en parcourus tous les numéros sur les cinq dernières années. Aucune mention de ma maladie. Mais peut-être ce pays n'était-il pas assez grand ? Papa m'avait bien dit qu'elle était très rare. La bibliothèque accepta de commander des numéros du *British Medical Journal*, du *New England Journal of Medicine* et du *Journal of the American Medical Association*, autant de revues citées par celle de Nouvelle-Zélande. Je songeai à l'enfant-bulle. Était-il seul au monde à souffrir de déficit immunitaire combiné sévère ? À quel point ma maladie différait-elle de la sienne ? Et comment papa avait-il obtenu un diagnostic dans un petit pays comme l'Irlande ?

Depuis que j'avais commencé à conduire – à faire les courses, à aller à la bibliothèque, à vendre mes légumes – je gardais toujours mon chapeau à oreillettes, mes gants et plusieurs couches de vêtements, pour me protéger, malgré mon inconfort en été, quand tous les autres garçons étaient en short et t-shirt. Je gardais les cheveux longs pour me couvrir la nuque, et je comptais me faire pousser la barbe, mais je n'y arrivais pas encore. Je savais que mes interlocuteurs me trouvaient curieux, mais papa m'avait dit qu'il ne servait à rien de m'expliquer, car personne ne comprendrait. Malgré toutes mes précautions, j'avais quelquefois été bousculé par des passants, ce qui me terrifiait toujours – mais leur peau n'était jamais rentrée en contact avec la mienne. Papa s'occupait de mes dents, si bien que je n'avais pas de problèmes de ce côté-là. J'avais des angines à répétition, mais il avait toujours réussi à se procurer les antibiotiques nécessaires. Je n'avais jamais consulté de médecin. Peut-être était-il grand temps que je le fasse.

41
Sally

– Alors, qui est Mark Butler ? demandai-je à Angela qui venait de me faire asseoir à la table de la cuisine.

– Attendons que tu aies une tasse de thé devant toi, répondit-elle en allumant la bouilloire.

On sonna à la porte. Talonnée par Angela, je partis ouvrir et me retrouvai face à face avec un jeune policier dans un uniforme trop grand.

– Je suis l'agent Owen Reilly, et je viens chercher une pièce à conviction, annonça-t-il.

– Voilà la carte et son enveloppe, dis-je en lui désignant une table basse sur laquelle Martha avait collé un Post-it.

J'expliquai rapidement de quoi il s'agissait à Angela. L'agent récupéra les papiers avec une pince à épiler et les glissa dans un sac en plastique.

– Peut-être devrions-nous lui parler de Mark Butler ? demandai-je à Angela.

L'agent de police nous regarda avec curiosité.

– Je ne crois pas que cela ait un rapport avec son enquête, répondit-elle. Laissons cet homme faire son travail.

– S'il se passe quelque chose d'étrange, il faut me le dire, répliqua le policier.

– Ce sont des affaires de famille, ça ne regarde que nous.

Il sembla vexé qu'on ne partage pas notre secret avec lui.

Moi aussi, j'étais agacée. En refermant la porte derrière lui, je me tournai vers Angela :

– Dites-moi ce que vous savez !

Elle me ramena à la cuisine, me fit asseoir et remplit la théière.

– Enfin, Angela ! Je ne suis pas une enfant. Qu'avez-vous découvert ?

Elle posa les deux mugs sur la table et s'assit face à moi.

– Je suis désolée, je ne voulais pas t'inquiéter. Si Mark me semblait représenter un danger, j'en aurais parlé à cet agent, mais je crois bien que ça n'a rien à voir.

– Qu'est-ce qui n'a rien à voir ?

Jamais Angela ne m'avait frustrée à ce point. Une drôle de lueur brillait dans ses yeux.

– Bon, par où commencer…

– Par le début ! criai-je presque.

– J'ai trouvé Elaine Beatty sur Facebook.

J'avais soigneusement évité de me créer un compte sur les réseaux

sociaux. Tina m'avait laissé entendre que cela ne me serait pas bénéfique. Je voulais de vrais amis, et mon nom était suffisamment connu pour attirer les curieux, ou peut-être mon père biologique.

– L'ex-femme de Mark ?

– Oui. Je lui ai envoyé un message privé pour parler de lui. Je m'attendais qu'elle ne réponde pas, ou qu'elle m'ignore, mais elle est revenue vers moi moins d'une heure après. Nous avons échangé nos numéros pour que je puisse l'appeler. Elle s'inquiétait beaucoup pour lui.

Elle marqua une pause théâtrale.

– C'est un homme tourmenté. Il a changé son nom de famille avant leur mariage, pour une bonne raison.

– Quel était son vrai nom ?

– Mark Norton.

– Mais c'est mon nom de famille ! Ou plutôt, celui de ma mère biologique…

– Sally, cet homme est ton oncle.

Un vertige me prit, bien que je fusse assise. Je m'accrochai au rebord de la table.

– Il avait quatre ans quand Denise a été kidnappée. Il la vénérait. Sa disparition a détruit la famille.

– Attendez, quoi ? Son nom n'apparaissait pas dans les dossiers. Dans les enregistrements, Denise ne l'évoque jamais… Enfin, je crois ?

– Peut-être qu'elle n'arrivait plus à se rappeler son enfance avant Conor Geary ? Elle a été kidnappée à onze ans et relâchée à vingt-cinq ans. Elle a vécu plus longtemps en captivité que libre. Il est possible qu'elle ait complètement oublié son frère. Puis elle est morte un an plus tard à la clinique.

– Elle s'est suicidée.

– En effet. D'après Elaine, ses parents ne l'ont pas supporté. Son père s'est mis à boire. Sa mère était au bord de la folie. Mark a passé toute son enfance et toute son adolescence à chercher sa sœur. Leur vie entière tournait autour de la disparition de Denise. Il avait seize ans quand ses parents ont renoncé, et il n'a jamais pu leur pardonner. Puis, deux ans plus tard, Denise a été retrouvée, et toi avec. Il n'a pas été autorisé à la voir. N'oublie pas qu'elle ne voulait pas que les hommes l'approchent, pas même son propre père. Elle ne voyait que ton papa – je veux dire Tom.

– Et c'est l'ex-femme de Mark qui vous a raconté tout ça ?

– Oui, ils se sont rencontrés à l'université de Dublin. En entendant son nom de famille, tout le monde lui demandait s'il était de la famille des célèbres Denise et Mary Norton. Ses parents avaient déménagé en France, sa sœur était morte. Il était pathétique, il buvait trop, mais Elaine pensait pouvoir l'aider. C'est elle qui lui a soufflé de changer de

nom, pour échapper aux questions constantes. Ils se sont mariés très jeunes, à vingt-deux ans, et elle pensait que fonder une famille lui permettrait de guérir, de mener une vie normale. Mais il était toujours obsédé par l'idée de trouver le ravisseur de sa sœur, et furieux contre ses parents pour avoir autorisé ton adoption. Comme tout le monde, il croyait que tu avais été placée quelque part en Angleterre.

– Je vais l'appeler. Pourquoi m'a-t-il caché tout ça ?

– Attends, Sally, prenons le temps d'y réfléchir. Elaine m'a dit qu'il refusait d'avoir des enfants car il était terrifié à l'idée que l'histoire se répète. Que ses enfants puissent être enlevés, traités comme Denise l'avait été. C'est ce qui a mis fin à leur mariage, au bout de quatorze ans. Cette obsession. Il n'a pas trompé Elaine, en tout cas pas qu'elle le sache.

– Il m'a menti.

– Lui et Elaine s'entendent toujours bien. Elle l'a forcé à commencer une thérapie et à essayer de trouver de nouveaux hobbies. Il a retrouvé un peu de stabilité. De son côté, elle s'est remariée et vit heureuse avec son nouvel époux et leur fils. Mais après la mort de ton père, quand tu as fait les gros titres et que tout le monde a découvert que tu étais le bébé né en captivité…

– On croirait que vous parlez d'un animal au zoo.

– Pardon, j'ai mal choisi mes mots. Mais, Sally, c'est là que Mark est retombé dans son obsession. Elaine m'a dit qu'il était allé aux funérailles de Tom. Puis il s'était mis à chercher un travail à Carricksheedy, alors qu'elle trouvait que c'était une mauvaise idée. Il voulait désespérément te rencontrer. Elaine a même contacté ses parents en France, et c'est à ce moment qu'elle a appris que la mère de Mark était décédée. Son père – ton grand-père – a été choqué d'apprendre ces nouvelles à ton sujet. Ce que tu avais fait du corps de Tom… Il y voyait la preuve que tu étais aussi dangereuse que Conor Geary. Il a appelé Mark, lui a ordonné de ne pas t'approcher, mais comme Mark ne voulait rien entendre, il a demandé à Elaine d'intervenir…

– Je ne comprends toujours pas pourquoi Mark ne m'a pas révélé son identité.

– Je ne sais pas. Mais, Sally, il faut se demander ce qu'il cherche. Voulait-il simplement apprendre à te connaître ? Ou en savoir plus sur ce qui était arrivé à sa sœur, pouvoir lire les dossiers de ton père ? Ou alors, cherche-il encore à retrouver Conor Geary ? Il nous a trompés avec une telle facilité…

– Peut-être qu'il voulait tout ça à la fois. S'il s'agit du frère de Denise, mon oncle…

Le mot me paraissait bizarre.

– … eh bien, il a le droit de consulter ces dossiers.

– Il sera sans doute blessé en constatant qu'il n'y est jamais mentionné.

– Peut-être. Mais il a le droit de connaître la vérité, non ? Je vais l'appeler pour que nous puissions discuter de tout ça.

– Elaine s'inquiète pour lui. Il ne répond pas à ses appels non plus. J'ai contacté Mervyn Park ce matin : il s'est fait porter pâle au travail.

– Tina m'a parlé de l'instinct, des intuitions. Je crois qu'il s'inquiétait sincèrement pour moi, mais parfois, il devenait si pressant qu'il me rendait nerveuse. Qu'en pensez-vous, en tant que médecin ?

– Je ne peux pas te donner mon opinion médicale. D'abord parce qu'il n'est pas mon patient, ensuite car je serais tenue au secret s'il l'était. Mais en tant qu'observatrice extérieure qui a longuement échangé à son sujet avec Elaine ces dernières vingt-quatre heures, je pense qu'il lui faudrait au moins consulter un professionnel. Mais ce n'est pas un criminel. En définitive, il m'inspire surtout de la pitié.

– Je vais lui envoyer un message. Si je l'appelle, il ne répondra sans doute pas.

Je joignis le geste à la parole. *Je sais que tu es mon oncle. Il faut qu'on parle. S'il te plaît, appelle-moi.*

– Angela, je ne veux plus habiter ici. Je ne me sens pas en sécurité. Nadine m'a dit que je pourrais emménager au cottage le mois prochain. Je ne pourrais pas le faire plus tôt ?

42
Peter, 1985

La contagion nécrotique hominoïde n'existait pas. Le médecin que je consultai à Auckland voulait me faire évaluer par un psychiatre.

– Vous êtes vraiment sûre que ça n'existe pas ? répétai-je.

– Où as-tu entendu parler d'une chose pareille ? me demanda-t-elle. Et où sont tes parents ?

– C'est une maladie très rare. Peut-être que vous n'en avez pas entendu parler ?

– Tu te penses vraiment incapable de toucher un autre être humain ? Réponds-moi, où sont tes parents ?

– Ils garent la voiture.

– Est-ce que ce sont eux qui t'ont raconté…

– Et l'enfant-bulle, alors ? l'interrompis-je.

– Ce pauvre garçon au Texas ? Je crois qu'il a une maladie auto-immune. Ta peau me semble saine. Et si tu enlevais ton chapeau et tes gants, que tu te mettais torse nu, pour que je t'examine ?

– Non !

– Je ne te toucherai pas, je te le promets. Je mettrai des gants en latex pour ne courir aucun risque.

Dans un état de tension extrême, j'ôtai mon chapeau, laissant tomber mes cheveux longs, et mes gants, révélant des mains moites. Après avoir enlevé ma veste, je soulevai mon t-shirt. Elle décrivit un cercle autour de moi pour m'examiner sous toutes les coutures.

– Je ne vois pas d'abcès, de lésion ou de blessures. Pas de cicatrices. Tu veux bien que j'écoute ton cœur au stéthoscope ?

Elle posa un disque de métal glacé contre ma poitrine.

– Un peu rapide, car tu dois être nerveux, mais rien d'anormal.

– Mais peut-être que vous n'êtes pas au courant de l'existence de ma maladie, persistai-je. On doit sans doute l'appeler « CNH »…

– Crois-moi, pendant mes études, plus la maladie était bizarre, plus elle nous intéressait. Si cette chose dont tu parles, cette contagion nécrotique machin-chose existait vraiment, tout le monde le saurait. Écoute, Peter…

Je lui avais donné mon nom d'avant pour le rendez-vous.

– … tu as déjà consulté un psychiatre ?

– Vous voulez dire que je pourrais toucher quelqu'un sans mourir ?

– Je veux dire qu'il ne t'arrivera rien, absolument rien si tu le fais. Tu veux essayer ?

Elle ôta ses gants.

– Et si vous avez tort ?

– Peut-être que nous devrions attendre tes parents, suggéra-t-elle en

désignant le parking à moitié vide qu'on voyait par la fenêtre.

– Je suis malade depuis ma naissance, insistai-je.

– Rappelle-moi ton adresse ?

J'avais donné une fausse adresse à Auckland à la réceptionniste. Le docteur Bergstrom relut le formulaire. Je m'empressai de remettre mes vêtements, mon chapeau et mes gants.

– Je vais retrouver mes parents, dis-je en reculant vers la porte.

Elle bondit de sa chaise et tenta de m'en empêcher.

– Je t'en prie, attends ! Je crois que tu as besoin d'aide, mais pas celle que tu…

Elle tendit la main et me toucha le visage sans son gant. Je réprimai un hurlement et sortis en courant, traversant la salle d'attente pour déboucher dans la rue. J'étais si désorienté qu'il me fallut dix minutes pour retrouver la voiture.

Je vérifiai aussitôt l'aspect de mon visage dans le rétroviseur, m'attendant à voir ma peau fondre. Elle me brûlait, mais dans le miroir, tout semblait normal. Je restai là trente minutes, et malgré mon état de terreur et de panique, je pris peu à peu conscience que la sensation de brûlure était dictée par mes propres attentes. En vérité, je ne sentais rien du tout. Quand je me pinçai pour vérifier que ma peau n'avait pas été engourdie par un contact étranger, je sentis bien cette douleur-là. La paume du médecin sur mon visage n'avait eu aucun effet. Je n'arrivais pas à le croire.

Je me rendis en centre-ville, si confus qu'à l'arrivée, je ne me rappelais même plus ce que je faisais là. Après m'être garé dans une rue calme, j'ôtai mon chapeau et mes gants, malgré le froid. Je les laissai dans la voiture. Puis je remontai une avenue passante jusqu'à m'engouffrer dans la librairie Whitcoulls. Le vendeur derrière son comptoir me sourit.

– Bonjour !

J'étais muet. Je partis au rayon des Ngaoi Marsh et en pris un pour Lindy, que j'apportai à la caisse.

– Vous n'avez pas froid comme ça ? me demanda l'homme.

Je secouai la tête, toujours incapable de parler, et lui tendis un billet de vingt dollars d'une main tremblante. Il le prit sans me toucher et ouvrit la caisse. Lorsqu'il me rendit la monnaie, il la plaça dans ma paume ouverte, à nouveau sans me toucher. J'empochai les pièces puis, soudain, lui serrai la main.

– Merci beaucoup, lui dis-je.

Il parut surpris et, en voyant les larmes rouler sur mon visage, me prit par l'épaule.

– Ça va, mon petit ? Il t'est arrivé quelque chose ?

Ma main picotait, mais sans aucune brûlure, sans perdre sa couleur. Je ne sentais que la tiède impression laissée par le contact de cet

inconnu. J'aurais voulu enfouir mon visage au creux de son cou. Je me détournai et quittai le magasin.

Je repris la voiture et rentrai à Rotorua, ma colère croissant en même temps que ma vitesse. J'arrivai en ville juste à temps pour récupérer papa à son cabinet dentaire.

Il me fit signe par la fenêtre, sortit en fermant la porte à clé derrière lui, et prit place sur le siège passager en jetant sa mallette à l'arrière. Je redémarrai avant même qu'il ait attaché sa ceinture.

– Tu es pressé ? s'étonna-t-il.

– Parle-moi encore de la contagion nécrotique hominoïde, dis-je en essayant de maîtriser ma voix.

– C'est drôle que tu m'en parles, je viens justement d'appeler un immunologiste de Melbourne pour savoir s'il y avait du nouveau. J'ai bien peur qu'il n'y ait toujours pas de traitement à l'horizon, mais à ce stade, ça ne doit plus te surprendre, hein, Steve ?

– Ah oui ? Comment il s'appelle, cet immunologiste ? J'aimerais bien le contacter moi-même.

– Je crois qu'il vaudrait mieux que tu me laisses gérer tout ce qui est médical.

– Comment il s'appelle ?

– Dr Sean Kelly.

– Un nom irlandais ! Intéressant. Et il travaille dans quel hôpital ?

– Saint-Charles.

– Je vois. C'est un hôpital général ou une clinique spécialisée dans les maladies auto-immunes ?

Il se caressa la barbe, et lorsque je lui jetai un regard, je notai qu'il ne détournait pas les yeux.

– Une clinique spécialisée. Mais tous leurs fonds de recherche sont consacrés à cette nouvelle maladie d'homosexuels, là, le sida.

Aucune hésitation. Mais après tout, c'était un maître menteur.

– Et quand est-ce que j'ai été diagnostiqué ? Je veux dire, si je suis né dans l'annexe, comment as-tu su que j'étais malade ?

– Est-ce que cette petite salope aurait…

Je cessai de regarder la route pour le fixer.

– Ne l'appelle pas comme ça.

– Franchement, Steve, tu ne peux pas croire un mot de ce que Lindy Weston raconte. Elle est comme les autres !

– Je ne suis pas malade. Tu m'as menti là-dessus aussi.

– Eh bien, si tu veux courir le risque…

– Et Rangi ? J'étais à un mètre de lui. J'aurais pu le ramener sur la rive sans aucun problème. Mais pour me sauver, je l'ai laissé se noyer.

– C'était un métèque, une mauvaise fréquentation. Il t'avait fait boire de la bière, à ton…

Je ne pouvais plus m'empêcher de hurler.

– Il était gentil, intelligent ! C'était mon ami !
– La *route,* Steve !

J'avais quitté la route qui menait à notre maison, au sommet d'une colline. En tentant d'y revenir, je braquai trop brusquement et la traversai complètement. L'autre côté s'ouvrait sur un talus en pente raide. Dans ma panique, j'écrasai l'accélérateur au lieu du frein. Le moteur hurla pendant ce qui me parut une minute entière, puis la voiture mordit le vide.

Je n'oublierai jamais le vacarme dans l'habitacle tandis que nous enchaînions les tonneaux. Par la suite, la police déclara que nous n'avions chuté que de cinq mètres, mais sur le moment, j'avais l'impression de rouler le long d'un à-pic interminable, en rebondissant d'un rocher à l'autre. Ma tête ricochait du toit de la voiture au pare-brise, jusqu'à briser le verre.

Je n'avais encore jamais entendu papa crier. Quel bruit étrange. J'ouvris la bouche mais, comme dans un cauchemar, aucun son n'en sortit. Ma vision était voilée de rouge. Le froissement du métal et le craquement des os m'emplissait les oreilles. Puis la voiture s'arrêta enfin, sur le toit. J'essuyai d'une main frémissante le sang qui me coulait dans les yeux. Ma portière avait été arrachée. Celle de papa était coincée contre le sol, et une rivière de boue entrait par le pare-brise fracassé, au-dessus de nos têtes. Je défis ma ceinture, qui s'était emmêlée dans mes jambes, et tombai sur le plafond avant de me traîner hors de l'habitacle. Lorsque j'essayai de me lever pour comprendre où nous étions, je sentis une terrible douleur dans ma cheville droite. Je regardai mon père. Il criait toujours, et sa chemise était tachée de sang. La voiture s'était écrasée en le comprimant contre la portière. Sa position l'empêchait de l'atteindre. Son bras droit était mutilé, brisé. L'odeur de l'essence m'emplit les narines, et je vis une flamme lécher les broussailles à l'arrière de la voiture.

– Elle a pris feu, dis-je d'une voix tremblante.

Papa tenta de se jeter vers moi.

– Tire-moi de là !

Sa tête était coincée contre le plafond de la voiture. J'aurais pu détacher sa ceinture sans problème. J'en aurais eu le temps, j'en suis sûr. J'aurais pu l'extraire de l'habitacle. Mais à la place, je remontai la pente en rampant sur les coudes, en traînant ma cheville avec des gémissements de douleur. Papa criait encore, me suppliait :

– Ne me laisse pas là ! Peter ! S'il te plaît !

Puis il se mit à rugir de rage :

– Je suis ton père ! Sors-moi de là !

Au sommet du talus, j'entendis les flammes gagner du terrain. J'entendis les hurlements de mon père. Je ne jetai pas un regard en

arrière.

Je me réveillai sur une civière, au bord de la route. Il faisait nuit et un infirmier soulevait mon pied droit avec soin. Un autre me soutenait la tête de ses mains nues. J'étais en état de choc, sans savoir s'il fallait l'attribuer à son contact ou à la douleur. Ma chemise et ma veste étaient en lambeaux sur l'herbe. Mon pantalon avait été découpé. Je n'osais pas baisser les yeux sur ma cheville. Les ambulanciers me parlaient d'une voix basse, pleine de tristesse.

– Comment tu t'appelles, mon grand ?

Comment m'appelais-je ? J'étais épuisé, trop fatigué pour parler. L'un d'eux dit :

– Je crois qu'il s'en sortira. Il ne tousse pas de sang, il ne se tient pas le ventre, probablement pas de dommages internes. Tu crois que c'était son père ?

Je redressai la tête, le temps de dire :

– Oui, c'était mon père.

Tout le monde me touchait à l'hôpital. Les infirmières, les médecins, la police, l'assistance sociale, le prêtre. Dans le brouillard des premiers jours, sous l'effet des antalgiques, chaque contact m'emplissait de joie. Je serrais la main de tous ceux qui croisaient mon chemin, je pleurais, je riais, tant ce qui s'était passé était fou. On m'avait aussitôt opéré, car j'avais la cheville cassée, mais la fracture était bien nette. Six semaines dans le plâtre avec des béquilles, et tout irait bien.

Chaque fois qu'une infirmière ou une femme médecin me touchait ailleurs qu'à la tête, j'avais une érection. La plupart s'en rendaient compte et faisaient mine de l'ignorer, mais quelques-unes me dirent gentiment qu'il ne fallait pas avoir honte, que c'était une réaction parfaitement ordinaire, surtout à mon âge. Chaque jour, je me sentais moins anormal.

J'avais une lacération au front, là où ma tête avait heurté le rétroviseur. Mes neuf points de suture me donnaient un air de créature de Frankenstein. On me nourrissait régulièrement, des repas à peu près de la même qualité que ceux que papa et moi avions l'habitude de préparer. Je partageais ma chambre avec quatre autres hommes, tous bien plus âgés que moi. Je n'avais jamais dormi avec personne, pas depuis ces deux nuits quand j'avais sept ans. Mes camarades de chambrée me parlaient avec sympathie. Une infirmière me dit qu'elle avait chassé un journaliste local qui voulait m'interviewer sur les derniers instants de mon père. Ils furent tous troublés d'apprendre que je n'avais pas d'autre famille. On m'appelait « l'orphelin ».

Tout le monde avait pitié de moi, et on me donnait tout ce que je demandais – dont une coupe de cheveux et de nouveaux vêtements.

La police conclut à une mort accidentelle. Je déclarai que j'avais

donné un coup de volant pour éviter un chien, une histoire parfaitement crédible puisqu'il y en avait beaucoup autour de Rotorua. Les agents étaient très gentils avec moi. Ils me donnèrent un sac rempli de ce qu'ils avaient pu récupérer dans la voiture, notamment sur le cadavre calciné de mon père : sa montre, brisée, au bracelet fondu. Son faux anneau de mariage, son trousseau de clés et sa mallette, qui avait été éjectée de la voiture, avec à l'intérieur quelques papiers des impôts et le journal du jour.

Le *Daily Post* de Rotorua lança une collecte de charité pour moi. Les habitants de la ville furent d'une générosité exceptionnelle. Je donnai une interview à Jill Nicholas, la journaliste locale. L'assistante sociale admit que j'étais techniquement assez âgé pour vivre seul, mais qu'elle me recommandait fortement d'aller habiter avec des amis un moment. Je refusai en lui disant que j'étais indépendant depuis des années, que je faisais mes propres courses et cuisinais mes propres repas, et gagnais ma vie en vendant mes légumes. Elle fut surprise d'apprendre que je n'avais pas été à l'école et que je n'avais pas de médecin traitant. Elle contacta un notaire qui me joignit à l'hôpital pour discuter de mon héritage. Quand je serais remis, je pourrais aller le voir, mais dans l'intervalle, je vivrais grâce aux dons des habitants de Rotorua. Ils me permettraient d'acheter une nouvelle voiture, ce qui était le plus urgent.

Dix jours après l'accident, je quittai l'hôpital sur mes béquilles, avec pour recommandation de me reposer autant que possible. Une infirmière me rendrait visite chaque jour à 11 heures. L'assistante sociale me reconduisit chez moi en s'arrêtant pour faire les courses au passage.

Elle fit un tour de la maison, heureuse de la trouver de plain-pied. Tout était arrangé de façon très pratique. La grange ne l'intéressait pas, mais elle voulut voir mon potager. Je lui demandai de l'aide pour m'installer le téléphone, et elle fut surprise et consternée d'apprendre que je ne l'avais pas déjà. Elle me promit de s'en occuper « en urgence ». Puis elle me laissa seul, à regret, en me rappelant que l'infirmière serait là le lendemain matin. Elle me tapota le bras en me disant que j'avais bien du courage. J'étais radieux à son contact.

Lindy m'avait manqué. Peut-être était-elle à court de nourriture, mais je savais qu'elle avait l'eau courante. J'étais revenu. Tout irait bien. Elle n'aurait plus jamais à voir mon père. C'était à cause de lui qu'elle voulait partir. Nous vivrions tous les deux désormais. Moi, elle ne voudrait pas me quitter.

Aussitôt après le départ de l'assistante sociale, je récupérai la clé sur la porte de derrière et claudiquai jusqu'à la grange, le sac de courses accroché à l'une de mes béquilles.

43
Sally

J'emménageai dans le cottage la semaine suivante, fin septembre. Le gros œuvre était terminé. La salle de bains et la cuisine étaient fonctionnelles ; il manquait encore la moquette et les rideaux. Les murs étaient enduits, mais il manquait une couche de peinture. Le patio n'était pas fini, le couloir pas encore carrelé. La plupart des meubles n'étaient pas encore arrivés. Je pendis des draps aux fenêtres en guise de rideaux et apportai mon vieux canapé, la table de la cuisine et les chaises. De toute façon, aucun de mes amis n'en voulait. J'achetai également quelques tapis à bas prix, qui feraient l'affaire pour le moment.

Nadine me présenta tous les artisans, hommes et femmes, qui achevaient leurs tâches. Ces allées et venues à toute heure de la journée n'étaient pas très agréables. Je passais le plus clair de mon temps hors de la maison.

Mon piano me manquait terriblement, mais je ne pouvais pas l'installer dans le cottage tant que les travaux n'étaient pas finis, à cause de la poussière. Si bien que j'allai séjourner toute une semaine chez tante Christine à Dublin, pour pouvoir pratiquer chaque jour sur le sien.

Elle fut choquée d'apprendre les nouvelles concernant Mark Butler, ou plutôt Mark Norton. Mais elle croyait vaguement se souvenir que maman lui avait dit que Denise avait un frère.

– Jane était bien plus proche des Norton que Tom. Je me souviens qu'elle avait mentionné que le frère était trop vieux, que Denise ne le reconnaîtrait pas, comme il avait quatre ans la dernière fois qu'elle l'avait vu.

Pourquoi papa s'était-il débarrassé des dossiers de maman ? Tante Christine soupira.

– Ton père n'était pas parfait, Sally.

Je commençais à le comprendre. J'avais toujours été têtue pendant mon adolescence, et maman m'avait souvent contrainte à faire des choses qui ne me plaisaient pas. Désormais, après presque deux ans de thérapie, je comprenais qu'elle s'était efforcée de m'intégrer à la société en m'encourageant à rejoindre des clubs, à me rendre aux fêtes organisées par mes camarades de classe. Papa avait toujours le dernier mot et me laissait faire tout ce que je voulais, sans cesser de prendre des notes. Je me rappelais les avoir entendus se disputer un jour. Maman lui avait crié : « Ce n'est pas un patient à étudier, c'est notre fille ! »

Pendant ce temps-là, je me concentrais sur la gestion de la colère

avec Tina. Quand je lui parlai de la rage qui m'avait envahie face à Caroline, elle m'aida à comprendre que c'était une colère héritée de ma mère, par le biais des dossiers de mon père, surtout les cassettes, et peut-être par des souvenirs enfouis.

– Vous m'avez souvent dit, Sally, que vous n'arrivez pas à la voir comme votre mère, que vous ne ressentez pas de lien avec elle. Mais vous devez avoir été témoin de certaines choses, d'abus physiques ou psychologiques, ou au moins avoir constaté leurs conséquences les plus extrêmes. Quand vous êtes menacée, ou quand on menace quelqu'un que vous aimez, vous ressentez l'envie d'attaquer. Comme Denise le faisait, sans doute.

Elle évoqua le jour où j'avais attaqué Angela quand elle m'avait enlevé Toby.

– La colère est une émotion secondaire, déclenchée par la peur ou toute autre émotion connectée à un sentiment de vulnérabilité, d'impuissance. Mais désormais, vous êtes adulte. Vous n'êtes plus enfermée. Vous pouvez vous reposer sur autre chose : vous faire entendre, quitter les lieux. Ce sont deux des plus importants outils à votre disposition. Je le répète, vous n'êtes plus une petite fille captive. La violence n'est presque jamais appropriée.

De quoi nourrir mes réflexions.

Mark n'avait pas répondu à mon message, et lorsque Angela me donna le numéro d'Elaine, celle-ci me dit au téléphone qu'il ne l'avait pas contactée non plus.

– Bien sûr, je suis inquiète, me dit-elle. Mais ce n'est pas la première fois qu'il se comporte ainsi. Il disparaît pendant des semaines quand il est stressé, puis il refait surface en s'excusant et en promettant de ne plus jamais recommencer. Un schéma récurrent chez lui. Vous êtes mon ex-nièce par alliance, si j'ai bien compris ?

Elle était amicale et me proposa de nous rencontrer.

– Non, merci, répondis-je. Nous ne sommes pas vraiment de la même famille, vous et moi.

– D'accord, si c'est comme ça que vous voyez les choses…

– Ce serait étrange, non ? insistai-je. Tout ce dont nous avons besoin, c'est d'échanger des informations. Nous pouvons très bien le faire par téléphone. Vous n'êtes pas un membre de ma famille.

– Non, j'imagine que non.

– Mark est mon oncle. Il aurait dû me le dire.

– Je suis bien d'accord avec vous.

Sue me demanda s'il s'était passé quelque chose après la fête. Kenneth lui avait dit que tout Mervyn Park ne parlait plus que de Mark. Apparemment, il était en congé maladie et n'était plus chez lui. Ses collègues multipliaient les hypothèses sur ce qui avait bien pu lui

arriver. Comme Sue était ma meilleure amie, je lui racontai tout. Elle fut aussi choquée qu'Angela, tante Christine et moi.

– D'après Anubha, tu l'obsédais. Il parlait tout le temps de toi, il posait des questions à tout le monde. Un jour au travail, elle a fini par lui dire de se taire – il se demandait à haute voix ce que tu avais traversé dans ton enfance. Elle le trouvait dérangeant, mais les autres étaient persuadés qu'il en pinçait pour toi, comme fasciné par ton passé à la *Rémi sans famille*. Bon sang, toute cette histoire est tellement bizarre ! Et donc, personne ne sait où il est ?

– Non, dis-je. Et je déteste *Rémi sans famille.* Plus on est de fous et plus la vie est dure, au contraire. Qu'est-ce qui te fait rire ?

– Je crois qu'il ne fallait pas prendre les paroles du générique aussi littéralement, expliqua-t-elle.

Avant la fin des travaux au cottage, je fis poser des verrous aux portes et aux fenêtres. Puis les artisans et ouvriers quittèrent les lieux pendant la première semaine d'octobre, et je pus prendre possession de ma nouvelle maison, avec ma salle de bains de rêve, toute en lignes épurées et modernes. J'avais du mal à croire qu'une si belle demeure m'appartenait vraiment. Le ruisseau la traversait sous son couvercle de verre et émergeait à l'arrière dans un jardin de rocaille. Tous mes invités l'admiraient comme si je l'avais conçu moi-même. Je leur donnais la carte de visite de Nadine. Lorsque on apporta mon piano, je me sentis enfin chez moi. En sécurité, oui, mais triste et un peu effrayée.

J'avais beau m'inquiéter pour Mark, c'était surtout « S. » qui m'angoissait. La police n'avait rien trouvé sur la carte d'anniversaire, excepté le fait qu'elle avait été expédiée depuis la poste d'Auckland, comme tout le courrier international issu de Nouvelle-Zélande. Cela me terrifiait. Conor Geary courait toujours.

44
Peter, 1989

Me remettre de la mort de papa me prit un long moment. Je sentais le poids de ma maladie fantôme me quitter. Il me manquait, je le détestais, je l'aimais, mais je ne pouvais pas lui pardonner. Je n'avais personne à qui m'en prendre pour toutes ces années perdues où j'aurais pu aller à l'école, ces étés à transpirer sous mes gants et mon chapeau. Des années d'amitié, de rencontres, de sports et de fêtes. Surtout, des années – des décennies – que Rangi ne vivrait jamais, parce que j'avais été assez bête pour croire aux mensonges de mon père.

Sa compagnie me manquait, tout de même. Sa préoccupation, ses égards pour moi.

Jill, du *Daily Post*, m'encouragea à écrire une lettre ouverte aux habitants de la ville afin de les remercier pour leur générosité. Elle voulait me prendre en photo chez moi. J'acceptai d'écrire la lettre mais refusai ce deuxième cliché. Des années à me cacher ne s'effaçaient pas ainsi, et de fait, je ne perdis jamais l'habitude de la dissimulation, de l'évasion. Je voulais retrouver mon anonymat. De célébrité locale, je redevins ermite. J'avais enfin le téléphone, mais personne à appeler.

Gérer l'héritage de papa me dépassait. On m'attribua une assistante sociale et un notaire qui s'occupèrent de tout. Je n'étais pas seul, mais tout le monde pensait que je l'étais. On me transféra de l'argent sur un compte en banque. Je n'étais pas riche, et je devrais travailler dur pour me maintenir à flot, mais j'étais propriétaire de ma maison. Lorsqu'on me demanda pourquoi je n'étais pas allé à l'école, je dis la vérité : mon père me croyait malade et pensait que je courrais un risque au contact des autres. Je dus passer leur équivalent du bac, et je crois bien que les examinateurs furent très frustrés que je m'en sorte si bien. On me décerna mon diplôme. Mon assistante sociale s'assura également que je sois en règle avec les autorités fiscales, en me disant que l'argent que je gagnais était soumis à l'impôt sur le revenu. Elle parvint à les persuader de ne pas me poursuivre pour l'argent que je leur avais dissimulé. Les quelques semaines avec les béquilles furent difficiles : je devais me reposer sur l'assistante sociale et les infirmières pour me conduire chez le kinésithérapeute et m'emmener faire des courses. À la supérette, en me voyant remplir le Caddie, elles s'étonnaient de mon appétit. Elles ne savaient pas que je faisais les courses pour deux.

Lindy était à demi morte de faim lorsque je rouvris la porte pour la

première fois, dix jours après l'accident. Assise sur son lit, elle dévora le fromage à même l'emballage et vida un sachet de chips tout en me criant dessus pour l'avoir laissée seule si longtemps. J'attendis qu'elle remarque ma coupe de cheveux, mes points de suture au front et mes béquilles. Elle finit par s'en apercevoir et se redressa, alerte.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? Où est-il ?

Je lui racontai l'accident de voiture, la dispute qui l'avait provoqué. Je lui dis que j'avais laissé mourir mon père. Mes yeux se remplirent de larmes, les siens également. Une fois mon histoire terminée, elle renversa la tête en arrière, ses cheveux ruisselant sur ses épaules, son beau visage tourné vers le plafond. Même avec une dent manquante, elle était sublime.

– C'est fini, souffla-t-elle. Je vais rentrer chez moi.

Puis elle me jeta un regard soupçonneux.

– Où est la police ? Pourquoi elle n'est pas déjà là ?

Je la fixai sans mot dire. Je n'aurais jamais imaginé qu'elle veuille encore partir maintenant que papa n'était plus là. Je n'avais qu'elle.

– Tu es à moi, Lindy. Et je vais m'occuper de toi.

Je lui jurai que je ne la violerais jamais, que je ne lui ferais jamais de mal. Je lui expliquai que j'avais laissé papa mourir pour qu'il ne la touche plus, ce qui était vrai. Je voulais que nous soyons amis, ce qui serait impossible si je la laissais partir. Elle se tourna vers le mur et hurla et pleura comme jamais je ne l'avais entendue faire.

– Lindy, dis-je avec douceur, c'est mieux ainsi. C'est moi qui décide, maintenant. Je prendrai soin de toi.

– Va te faire foutre, Steve ! vociféra-t-elle.

Elle me détestait. Si elle s'échappait, elle raconterait tout à la police. Qui j'étais, où me trouver. J'étais complice de son kidnapping depuis deux ans déjà, et j'avais deux bonnes raisons de ne pas la laisser partir. D'abord, je l'aimais ; ensuite, je ne voulais pas aller en prison. La première raison était à mes yeux la plus importante.

L'un des anciens patients de papa me donna sa vieille voiture. Le cabinet dentaire finit par être vendu, et mon héritage atterrit dans un compte bancaire à mon nom. Je pouvais désormais me passer d'assistantes sociales, de notaires et d'infirmières. J'avais retrouvé mon indépendance.

En 1989, à mes vingt-et-un ans, je remarquai que j'attirais parfois l'attention des filles en ville. Je ne m'étais jamais trop préoccupé de mon apparence. La cicatrice à mon front n'était plus qu'une mince ligne blanche, impossible à remarquer à moins de s'approcher, et personne ne s'approchait. Je me nourrissais bien et je faisais de l'exercice. Je m'étais inscrit à un club de gym où je soulevais des poids. Après avoir loué un petit local en ville, je m'étais établi comme

marchand de fruits et légumes. Je fournissais toujours la supérette, mais aussi d'autres magasins dans les villes voisines. J'avais étudié les prix de mes concurrents et je vendais plus bas. J'avais quelques connaissances que je saluais d'un signe de tête : les habitués du club, quelques-uns de mes clients. Mais maintenant que je pouvais me faire des amis, je n'en voulais pas. Je ne voulais pas qu'on s'intéresse à moi, car j'avais un secret : Lindy. Nous n'étions pas ensemble, pas encore, mais je savais qu'elle finirait par m'aimer. J'étais prêt à attendre.

Je la traitais bien. Je lui donnais les journaux quand j'avais fini de les lire. Elle avait désormais un vrai lit et la télé en couleur. Je lui achetais ce qu'elle préférait plutôt que le strict minimum comme le faisait papa. Elle adorait les cookies Shrewsbury et Mallowpuff, si bien que je lui en rapportais les week-ends. Je lui avais installé un radiateur pour l'hiver : elle s'était toujours plainte du froid. Quand je quittais la ville, je lui rapportais de nouveaux vêtements, des sandales, des magasines féminins, du rouge à lèvres. J'avais du mal à choisir la bonne taille, mais à force d'essais, je finissais par y arriver. Quand elle me demanda des serviettes et tampons, je fus choqué que papa ne lui en aie jamais procuré. Je me mis à les acheter en gros deux fois par an pour qu'elle n'ait jamais à m'en demander. Je lui donnai une horloge et un calendrier, pour qu'elle sache quel jour et quelle heure il était. Je lui offris une stéréo, une radio. Tout pour qu'elle soit heureuse. Et pourtant, elle n'était jamais contente.

– Pourquoi tu me gardes ici ? Puisque tu ne veux pas coucher avec moi, qu'est-ce que tu veux ? Je ne serai jamais ton *amie*, disait-elle d'une voix méprisante. Tu ne seras jamais qu'un gardien de prison à mes yeux, et tu n'es qu'un idiot si tu espères autre chose !

45
Sally

J'avais enfin reçu un message de Mark : *S'il te plaît, arrête de contacter mon ex-femme. Tout ça n'a rien à voir avec elle.*

J'étais furieuse. Je n'avais parlé à Elaine que deux fois et je ne l'avais jamais rencontrée, alors qu'elle me l'avait proposé. Je lui répondis aussitôt :

Très bien. Qu'est-ce que tu me voulais, Mark ? C'est ça que je n'arrive pas à comprendre.

Puis, après un temps de réflexion, j'ajoutai :

Au fait, j'ai reçu une autre carte de la part de « S. » après ton départ. Ce ne serait pas toi ? Tu t'amuses à me rendre folle, c'est ça ?

Mon téléphone sonna quelques instants plus tard.

– Allô, Mark ?

– Que disait la carte ?

– Bonjour à toi aussi.

– J'ai besoin de savoir ce qu'elle disait.

– Et moi, j'ai besoin de savoir pourquoi mon oncle a débarqué à Carricksheedy, s'est fait passer pour mon ami et a disparu sans un mot.

– Je voulais te le dire, je te le jure. Mais je voulais des preuves. J'allais tout t'avouer après la fête. À toi et à ta tante Christine. Mais je pensais que tu serais comme elle, comme Denise…

Il s'étrangla.

– Mark ?

Il y eut un bruit étouffé. Lorsqu'il reprit la parole, il pleurait.

– Je pensais que tu serais comme elle, mais tu es comme lui !

– De quoi parles-tu ?

– Sally, tu es violente, agressive…

– Quoi ? Je sais. Je travaille dessus. Mark, j'ai besoin de te voir. Je me sens blessée, perdue et en colère.

– Ta colère me fait peur.

– À moi aussi. Reviens, je t'en prie. Il faut qu'on parle.

Il me fallut un long moment pour le persuader. Comme il n'avait pas envie de se montrer au village, nous décidâmes de nous retrouver en fin de semaine au Farnley Manor, un hôtel de campagne près de Roscommon.

Le Farnley Manor était un magnifique château sur les berges du Shannon. En entrant dans l'impressionnant lobby au sol de marbre, la première chose que je remarquai fut le piano à queue entre les sofas couleur champagne. Personne n'en jouait.

Mark était assis sur l'un des canapés. Il se leva pour me faire signe. Je l'approchai comme si nous ne nous étions jamais rencontrés et, une fois face à lui, j'ouvris les bras. Il accepta l'étreinte. Une émotion étrange m'envahit. En reculant, je le vis sortir un mouchoir pour se tamponner les yeux.

– Tu es mon oncle, dis-je.

Nous prîmes place à une table : il avait commandé un thé et des gâteaux, qu'on nous apporta très vite.

– Je t'ai vue, finit-il par dire. Par la fenêtre du salon. Déchaînée. Violente. Pendant la fête, avec Caroline… Puis tu es revenue comme si de rien n'était !

Il m'avait vu m'en prendre à Caroline.

– Mark, si tu savais… J'étais écrasée par la terreur. Je croyais que Conor Geary allait se montrer. Tina m'a dit que c'était une peur irrationnelle, mais mon cerveau n'en a pas conscience sur le moment.

Il me fixa sans rien dire.

– Denise aussi était comme ça, dis-je. Violente.

– Ma sœur était adorable ! Elle n'était pas agressive…

– Elle l'est devenue après être passée aux mains de mon père biologique. Tout est dans ses dossiers médicaux.

– S'il te plaît… Parle-moi d'elle. Mon père refuse de le faire, ma mère est morte en l'appelant désespérément… Tu dois bien te rappeler quelque chose ?

Je lui expliquai à nouveau que je n'avais aucun souvenir de Denise. Mais je m'étais fait une bonne idée d'elle grâce aux cassettes de mon père et aux dossiers qu'il avait rédigés.

– J'allais les archiver, Mark, mais je les ai gardés après avoir découvert ton identité. Tu as le droit de les consulter.

L'une des premières choses dont nous parlâmes fut Toby.

– C'était mon ours, dit-il. J'avais quatre ans lors du kidnapping de Denise. Je la suivais partout. Elle jouait avec moi. Parfois, elle cachait Toby dans la haie du jardin. Tiens…

Il me tendit une enveloppe.

– Je me suis dit que tu voudrais les voir. J'ai fait restaurer et copier les originaux.

À l'intérieur se trouvaient quatre photos en noir et blanc. Une petite fille en tenue de communion, les mains jointes, les yeux tournés vers le ciel. Elle avait de grands yeux et des taches de rousseur. Sur la suivante, elle était plus âgée, les cheveux plus sombres, et tenait un petit garçon par la main : Mark. Lui-même tenait un ours en peluche tout neuf, que je reconnus aussitôt comme Toby. La troisième était un portrait où elle souriait comme un petit ange. Je l'avais déjà vu dans des archives de journaux sur Internet. La dernière était une photo de famille. Mark venait de naître, Denise fronçait les sourcils. Son père la

tenait par les épaules. Sa mère souriait au bébé dans ses bras.

Je me souvins des photos dans les dossiers de papa. Denise adulte, émaciée, presque édentée, les cheveux gras, maigre et furieuse. À s'accrocher à moi comme si sa vie en dépendait. Il faudrait que Mark voie également celles-là.

– Cette photo a été prise peu avant sa disparition, c'est bien ça ? dis-je en désignant le portrait.

Il hocha la tête, les yeux embués. Je songeai à Abebe et Maduka, aux enfants de Sue, à ceux d'Anubha. Si petits, si innocents. La colère m'envahit à nouveau, mais je la réprimai en regardant Mark. Le frère de Denise. J'aurais voulu avoir un frère, quelqu'un avec qui partager ces sentiments. Quelqu'un à qui je manquais autant que Denise manquait à mon oncle.

– Je ne comprends pas, dis-je. Tu étais si jeune. Tu ne l'as quasiment pas connue. Comment peut-elle te manquer à ce point ?

– Elle a occupé toute ma vie. Mes premiers souvenirs sont les larmes de ma mère, les gyrophares devant la maison, la police qui frappe à la porte. Nous n'arrêtions jamais de la chercher – au supermarché, au centre commercial, quand nous partions en vacances à la campagne. À mes seize ans, nous avions fouillé toute l'Irlande. Notre salle à manger était un temple à sa disparition. Nous avions même un autel avec cette photo dans un cadre en argent. Nous ne laissions jamais les bougies s'éteindre.

– Oh, Mark…

J'essayais de me représenter ce que cela faisait d'être Mark. Je me mettais à sa place.

– Tu n'étais pas en colère ? demandai-je.

À sa place, je l'aurais été.

– Un jour, en rentrant de l'école, j'ai vu ma mère souffler les bougies. Elle voulait abandonner.

Il plongea son visage dans ses mains.

– J'ai essayé de les rallumer, mais papa m'en a empêché. Ils ont démantelé l'autel le lendemain, et rangé la photo dans un tiroir. Ils n'ont plus mentionné Denise. Ils ne parlaient plus de rien. Notre maison était devenue entièrement silencieuse. Je n'arrivais pas à décider si c'était pire qu'avant.

Je sentis une vraie tristesse m'envahir.

– Quand j'ai quitté la maison à dix-huit ans, pour aller à l'université, j'ai eu l'impression de respirer pour la première fois de ma vie. Je travaillais à temps partiel dans une station-service, et je louais un petit appartement minable à Rathmines. Pendant six mois, j'ai vécu normalement. Je me faisais des amis qui ne savaient pas qui j'étais. Je sortais avec des filles. Je jouais beaucoup au billard. J'étais enfin libre. Et puis… on l'a retrouvée.

Je laissai un silence s'installer entre nous, car je connaissais la suite – ou plutôt, je pouvais l'imaginer. Mais une question me travaillait encore.

– Grâce à un informateur anonyme, c'est ça ?

– Je crois connaître la réponse, grâce à l'un de ces sites de *true crime*. Un voleur qui a fini à la prison de Mountjoy prétend avoir appelé la police à l'époque. Il avait découvert Denise en tentant de cambrioler la maison.

– Quoi ? Quand ça ?

– À l'époque où tu étais retenue avec Denise, à Killiney. Apparemment, il s'en vantait à ses compagnons de cellule, mais il était trop bête pour se rendre compte qu'il aurait pu s'en servir pour alléger sa condamnation. Il n'empêche, les gens se sont passé le mot.

– Il est encore en vie ? J'aimerais lui parler.

– Non, il est mort en 2011. Quand je pense que les gardiens de prison et la police le savaient et ne nous ont jamais proposé de le rencontrer ! J'ai pu vérifier ses dires il y a quelques années grâce à sa sœur.

– Tu as dit qu'on avait retrouvé Denise… Mais j'étais là, moi aussi.

– Je sais, pardon. C'était Denise qui intéressait mes parents. Tu comptais aussi pour eux, bien sûr, mais ils ne te voyaient pas comme sa fille. Quant à moi, j'étais…

Il se couvrit à nouveau le visage.

– J'avais passé ma vie à grandir dans l'ombre de ma sœur, et je venais enfin de m'en sortir quand tous les journaux se sont mis à parler d'elle. Je me suis à nouveau retrouvé sous le feu de l'attention. Mes nouveaux amis voulaient tout savoir d'elle, de ce qui lui était arrivé. J'en venais presque à souhaiter qu'on ne l'ait jamais retrouvée, car les choses n'ont fait qu'empirer ensuite.

– Comment ça ?

– On m'a interdit de la voir. Personne ne m'a expliqué pourquoi. Je croyais que Denise pourrait rentrer à la maison après sa déposition, mais… tu étais là.

– J'étais sa fille.

– Mais tu étais aussi la fille de Conor Geary.

Je fermai les yeux.

– Je ne veux pas dire que… poursuivit-il. Écoute, essaie de te mettre à la place de mes parents…

Je m'y efforçai, mais cette fois, je n'y parvins pas. J'étais une enfant. Une victime. Et leur propre petite-fille.

– Je voulais que mes parents te ramènent à la maison, t'élèvent comme leur fille. Je leur ai proposé de revenir, de les aider, mais ils m'ont répondu qu'il y avait trop de problèmes avec ton développement. Je suis désolé.

– Qu'en pense ton père, désormais ? Tu lui as dit que tu m'avais trouvée ?

Mark secoua la tête.

– Il a vu dans le journal ce que tu avais fait à Tom Diamond. Ça lui a suffi. Il ne voulait pas en savoir plus. J'ai essayé de lui dire que nous étions devenus amis, que tu étais quelqu'un de bon, de gentil…

– Le suis-je vraiment ?

– Puis je t'ai vue attaquer Caroline devant chez toi.

– Je suis en colère, Mark. La plupart du temps, je peux le cacher, mais parfois, lorsque je me sens menacée ou vulnérable, je sens la rage monter. Je te promets que j'y travaille avec Tina.

– Sally, tu ne te contrôlais plus.

– Je sais. Je me suis fait très peur. Je suis désolée. Mais tu sais pourquoi j'avais embauché une garde du corps ce jour-là, n'est-ce pas ? J'étais terrifiée à l'idée que Conor Geary se montre. Avec tous ces enfants dans mon jardin. Il sait où je vis.

Je restai un moment plongée dans mes réflexions.

– Mark, tu ne crois pas que c'est de ton côté de la famille que je tiens mon manque d'empathie ? Comment tes parents ont-ils pu m'abandonner ?

– Je ne sais pas, dit-il d'un air de détresse.

Il fut également blessé d'apprendre qu'il n'y avait aucune trace de lui dans les dossiers de papa ou les cassettes de Denise.

– Tu es sûre ? Personne n'a jamais évoqué mon nom ? Jamais ?

– Elle n'a pas parlé de toi. Je suis désolée.

– Il faut que j'écoute ces cassettes.

– Reviens à Carricksheedy. Je suis sûre qu'ils ne t'ont pas encore remplacé à l'usine.

– J'ai pris un congé maladie. Mais je ne pense pas que je pourrai jamais y retourner…

– Mark, tu as une vie là-bas, des amis. Tu as… une nièce. Moi aussi, je voudrais en savoir plus sur ma mère biologique. Tu crois que ton père comprendrait, maintenant ? Peut-être qu'il finirait par m'aimer. C'est mon grand-père.

– Je ne sais pas… Il est si vieux. Il aura bientôt quatre-vingt-dix ans. Je ne crois pas qu'il pourrait supporter un tel bouleversement.

L'idée que mon existence ne soit qu'un désagrément aux yeux de mon grand-père m'irritait beaucoup.

– Je crois que nous devrions aller voir ma thérapeute ensemble. Nous sommes de la même génération. Tu pourrais me voir comme ta sœur…

– Comme Denise ?

– Non, pas comme Denise, dis-je en m'exprimant cette fois avec emphase. Pas comme Mary Norton, non plus. Mais comme Sally

Diamond. Voilà qui je suis, désormais. Tu veux un sandwich ?

Mark éclata de rire. Pourquoi ? Je n'en étais pas sûre, mais la tension entre nous s'était brisée.

– D'accord, je vais rentrer à Carricksheedy. Je reprendrai le travail lundi.

– Et j'expliquerai tout à nos amis. La plupart d'entre eux sont au courant que tu es mon oncle, désormais. Ils étaient surpris, mais ils avaient de la sympathie pour toi. Ils te retrouveront avec plaisir.

Quand j'évoquai Anubha, il avoua qu'il avait feint de s'intéresser à elle pour ne pas me troubler. Je désapprouvai, et il me confia qu'il aimait toujours son ex-femme.

– Je crois qu'Elaine tient à toi, elle aussi.

– Elle a pitié de moi, Sally.

– Mais elle t'a beaucoup soutenu. Vous vous êtes mariés très jeunes, non ?

– Trop jeunes. J'avais tant besoin d'une famille qui n'avait rien à voir avec Denise.

– Tu as changé ton nom…

– C'était l'idée d'Elaine. Une de ses meilleures idées.

– Et elle s'est remariée, je crois ? Elle a un fils ?

Il hocha la tête.

Après un certain temps, nous quittâmes la table et il me serra contre lui, un peu trop longtemps à mon goût. Il parut s'en rendre compte.

– Je suis désolé, Sally. Je suis désolé pour tout.

– Je suis désolé que tu aies perdu ta sœur d'une façon si horrible.

– Mais j'ai trouvé une nièce et une amie.

– Absolument, dis-je en souriant.

Après son départ, je m'attardai, tentée par le piano à queue. Personne n'en avait joué depuis notre arrivée. Je tirai le tabouret capitonné de velours, ouvrit l'instrument et plaçai mes mains sur le clavier. En fermant les yeux, je me perdis dans la musique, une série de morceaux très doux pour retrouver mon calme.

Je venais de finir la « Sonate au clair de lune » quand quelqu'un me tapota l'épaule. Un homme en costume, avec un badge indiquant « Lucas – manager », se tenait derrière moi. J'aurais dû demander la permission avant de me mettre à jouer.

– Excusez-moi, madame… Nous avons beaucoup apprécié votre talent. Vous êtes clairement une professionnelle.

En effet, j'entendis qu'on m'applaudissait : quand je me retournai vers le lobby, beaucoup de gens me saluèrent de la tête.

– Je ne sais pas quelle est votre situation, et j'espère que vous ne me trouverez pas présomptueux, mais je me demandais si vous seriez disponible, et intéressée par un peu de travail à temps partiel ?

46
Peter, 1996

Lindy avait renoncé à s'enfuir, mais durant les cinq années suivant la mort de papa, elle réessaya à de nombreuses reprises.

Je lui avais donné de quoi écrire, ce qu'elle avait souvent réclamé à mon père – un crayon, un stylo, n'importe quoi.

– Et que voudrais-tu écrire ? lui avait-il demandé, sarcastique.

– Des histoires, avait-elle répondu.

Elle m'avait dit qu'elle voulait désespérément mettre sur le papier ses souvenirs de sa famille, ses amis et sa maison, car elle craignait de les oublier. Quand j'avais communiqué sa requête à papa, il m'avait dit qu'il valait mieux qu'elle oublie le passé, car elle accepterait le présent plus facilement. Dès son décès, après avoir achevé ma convalescence, j'achetai à Lindy tout une panoplie de feutres colorés, de carnets, de stylos et de papier à dessin. Je lui assurai que je ne les feuilletterais jamais, que je respectais sa vie privée. Elle pouvait dessiner, écrire ou en faire ce qu'elle voulait.

La même semaine, je rapportai ses livres de la semaine à la bibliothèque. Elle aimait les romans écrits par des femmes. Moi-même, je ne lisais plus beaucoup de fiction, m'étant lassé des histoires d'aventures à la sortie de l'enfance. Je ne feuilletais plus que des manuels d'agriculture, de bricolage, de marketing et d'entreprise, et quelques biographies d'hommes importants. En chemin vers la bibliothèque, je parcourus les romans, pris de soupçon, et j'y trouvai les messages qu'elle avait rédigés dans les marges et dans les pages blanches à l'arrière – son nom, le mien, celui de mon père, ce qu'il lui avait fait, la date de son kidnapping et une description assez hasardeuse du trajet entre le lac et notre maison.

Je dus acheter de nouveaux livres pour la bibliothèque, en leur disant que j'avais accidentellement endommagé ceux que j'avais empruntés. Je ne fis jamais part de ma découverte à Lindy, mais son humeur s'améliora beaucoup dans les jours qui suivirent : elle souriait davantage, et riait lorsque nous regardions la télé ensemble. Puis, comme le temps passait et que personne ne venait la chercher, elle devint confuse et irritable. Elle me traitait avec impatience. Je ne réagis pas, attendant que les choses reviennent à la normale, ce qui finit par se produire. Je lui achetai ensuite des livres d'occasion au hasard en lui disant qu'il serait peut-être préférable qu'elle ait les siens. Elle me jeta un regard noir : elle avait compris.

J'avais remplacé la chaîne de papa par une corde plus douce, mais très épaisse. Deux jours plus tard, elle l'avait sciée au couteau à beurre. J'aurais pu me gifler pour ne pas l'avoir prédit. Quand j'entrai

ce soir-là, elle n'était pas à l'autre bout de la pièce comme à son habitude : elle attendait derrière la porte. Elle se rua sur moi avec le couteau, mais j'étais rapide et je me jetai de côté, si bien qu'elle me poignarda à la cuisse plutôt qu'à l'estomac. Je la traînai de force sur le lit et elle hurla comme un démon. Elle pensait que j'allais la violer. Je n'étais pas mon père. Tout de même, je revins à l'usage de la chaîne. Mais j'entourai la cheville de Lindy de mousse, et j'acceptai de la changer de côté chaque semaine, car à force d'être enchaînée pendant des années du même côté, elle s'était mise à boiter.

Une autre fois, elle tenta à nouveau de m'ébouillanter, mais j'étais toujours prudent et j'avais pris soin de rester hors de sa portée. Il lui arrivait aussi d'essayer de m'empoisonner en mélangeant de la javel ou du détergent à ma nourriture (elle me faisait parfois à manger) mais j'en sentais tout de suite le goût. J'essayai de lui expliquer à quel point c'était idiot. En me tuant, elle signerait son propre arrêt de mort. Personne ne viendrait la chercher, car tout le monde la croyait déjà morte. Elle mourrait de faim, seule. Je ne faisais que la protéger d'elle-même. Elle ne comprenait pas les conséquences de ses actions.

Ces dernières années, j'avais apporté quelques modifications à la grange : une autre couche d'isolation à l'extérieur du bâtiment, faite de tôles et de panneaux de gypse. Trois ans plus tôt, j'avais découvert que Lindy avait percé l'intérieur derrière le frigo, en retirant plusieurs des boîtes d'œufs qui l'isolaient du monde. Même après l'avoir prise sur le fait, je ne la punis pas. Je la serrai contre moi jusqu'à ce que ses sanglots s'apaisent, puis je la relâchai. Je n'étais pas mon père.

Personne ne l'entendrait jamais, et elle-même n'entendrait jamais rien de l'extérieur. Ce fut sa dernière tentative. Elle avait abandonné. Notre relation devint moins tendue. Elle cessa de me demander pourquoi je la gardais avec moi et quand je la relâcherais. Elle cessa de lutter. Nous dînions ensemble presque tous les jours dans la grange. Parfois, elle s'asseyait près de moi sur le sofa que je lui avais acheté, mais sans me toucher. Je lui racontai tout : mon enfance en Irlande, ma mère, ma sœur, notre fuite en Nouvelle-Zélande. Elle m'écouta avec sympathie, puis dit :

– Peut-être que quelqu'un essaiera de cambrioler la grange un jour ?

Et je regrettai de m'être ouvert à elle.

Je la laissais souvent sortir pendant l'été, un peu moins en hiver, pour qu'elle prenne le soleil et fasse de l'exercice. Je l'amenai même aux sources chaudes et au lac derrière la maison. Même après toutes ces années, je n'avais jamais vu personne d'autre dans les environs. Je n'avais pas osé lui acheter un maillot de bain, mais elle avait des shorts et des t-shirts. Comme elle se plaignait de ne pas pouvoir nager avec le poids de la chaîne, je la tins pour elle. J'essayai de ne pas regarder son corps lorsqu'elle sortit de l'eau, mais comment ne pas

remarquer sa minceur, le bout dressé de ses seins ? Nous nous étendîmes sur les rochers ensuite pour pique-niquer. Je ne la touchai toujours pas.

Puis une nuit, durant l'hiver de 1990, nous regardions un film d'horreur à la télé, côte à côte sur le canapé, lorsqu'elle enfouit son visage dans mon cou à l'approche du tueur à la hache. D'instinct, je l'entourai d'un bras et la serrai doucement contre moi. Elle leva les yeux vers moi, et je contemplai son visage si parfait. Elle se pencha en avant et m'embrassa tendrement sur la bouche. Je lui rendis son baiser. Mon premier baiser. Elle se pressa contre moi et ne m'empêcha pas de laisser courir ma main dans son dos. Elle ne m'empêcha pas de lui tenir la nuque. Après avoir frotté son visage contre mon épaule, elle m'embrassa encore sur la bouche et sa langue trouva la mienne. Je sentis que je commençais à avoir une érection.

Elle s'en rendit compte également et se recula aussitôt.

– Nous… Je ne peux pas… dit-elle. Ton père…

– Je ne suis pas comme lui.

– Je sais bien. Je ne l'ai jamais embrassé. Je veux dire… Il me forçait. Ce n'était pas… comme ça.

Nous nous embrassâmes à nouveau, passionnément, nos bouches comme faites l'une pour l'autre. Puis je m'écartai.

– Bonne nuit, Lindy.

– Mais…

– Je t'aime, dis-je en verrouillant la porte derrière moi.

Cela prit six ans, mais en 1996, j'étais certain qu'elle m'aimait. J'en étais sûr à quatre-vingt-dix-neuf pour cent. Lorsque nous consommâmes notre relation en 1992, j'avais vingt-cinq ans et elle vingt-quatre. Comme mon père l'avait terriblement traumatisée, je la laissai dicter le rythme. Les choses avaient beau progresser avec une lenteur extrême, elle comprit que je ne lui ferais jamais de mal, que j'en étais incapable, tout comme j'étais incapable de la laisser partir. J'avais sa vie entre les mains, et elle la mienne. Désormais, je ne l'enchaînais plus dans la grange. Mais je verrouillais toujours la porte en partant. Et lorsque nous allions aux sources chaudes, j'usais d'une corde. Elle ne semblait plus s'en formaliser. J'avais presque l'impression que si je la relâchais, elle ne fuirait pas. Mais je ne pouvais pas en être sûr.

Quand je n'étais pas au travail, nous passions tout notre temps ensemble. J'avais quasiment emménagé dans la grange avec elle ; je n'allais plus dans la maison que pour me changer et me doucher. Parfois, je cuisinais là-bas et j'apportais le résultat à Lindy. Je songeais à l'amener dans la maison, mais le risque était trop grand : il m'arrivait de recevoir de la visite – le réparateur de la chaudière, un

créancier très persistant.

Les affaires allaient mal. La supérette avait été remplacée par un grand supermarché qui avait son propre fournisseur pour toute la chaîne. Je n'avais plus de quoi louer mon local, et je ne vendais plus qu'au marché du week-end. J'avais un contrat avec l'hôpital du coin, que je fournissais en fruits et légumes, mais il n'avait que peu de patients et j'avais tant baissé les prix pour trouver un accord que les bénéfices étaient presque inexistants. Lindy m'aidait : elle tricotait des écharpes et des chapeaux avec de la laine que je lui commandais dans un catalogue dont elle avait entendu parler dans un magazine. Elle les décorait de pompons et donnait un bout triangulaire aux écharpes, comme celles que je portais dans mon enfance. Je les vendais au marché, avec mes produits. En hiver, elle rapportait plus d'argent que moi.

J'insistais pour faire usage de contraception. Lindy voulait désespérément devenir mère, mais cela causerait tant de soucis, et j'avais déjà du mal à payer nos factures. Nous ne pouvions pas nous le permettre. Et puis, que ferais-je de l'enfant ? L'élever dans la maison avec moi, comme je l'avais été, ou le laisser dans la grange avec Lindy ? Elle n'était pas assez grande pour trois. Et si Lindy aimait l'enfant plus qu'elle m'aimait, moi ? J'insistais pour mettre des préservatifs, sans la forcer ni lui mettre la pression, et elle finit par accepter ma décision. J'aurais pu lui faire prendre la pilule par ruse, mais je ne voyais pas comment m'en procurer, et je voulais que notre relation soit basée sur l'honnêteté.

Quand elle m'annonça quatre ans plus tard, en 1996, qu'elle attendait un bébé, j'en fus stupéfait. Elle n'avait pas eu ses règles depuis deux mois. Je n'avais rien remarqué. Ce fut la seule fois où je me mis en colère contre elle. Avait-elle percé le préservatif ? Avait-elle gardé les préservatifs usagés pour se mettre elle-même enceinte ? Elle me jura que non.

– Le préservatif a craqué, c'est tout ! Ça arrive. J'ai lu des articles là-dessus.

– On ne peut pas se permettre d'avoir un enfant, Lindy, tu le sais bien !

– Je serai moins dépensière. Je me mettrai à tricoter d'autres articles. Des pulls, des vestes. J'irai deux fois plus vite. Tu verras, Stevie, on y arrivera, je te le jure.

Me supplier ne servait à rien, de toute façon : le bébé était en route, et je ne pouvais rien faire pour arrêter le processus sans la blesser.

Je ne cessai de me tourmenter les mois suivants – comment allions-nous nous en sortir ? – tandis que l'enthousiasme de Lindy grandissait à mesure que son ventre s'arrondissait. Elle savait que je ne l'emmènerais pas à la clinique, mais elle se servait de mon histoire

comme modèle.

– Ta mère a accouché seule deux fois ! Si elle peut le faire, moi aussi.

Je partis à Auckland pour y acheter des livres sur la grossesse et l'enfantement. Nous les lûmes ensemble dans leur intégralité. Je commandai des ouvrages d'obstétrique.

Ma plus grande peur était que Lindy meure en couches. Je faisais de mon mieux pour faire semblant d'être heureux, et je crois que Lindy faisait de son mieux pour y croire. Elle se perdait en spéculations, parfois convaincue d'attendre une fille, parfois certaine d'attendre un garçon. Elle parlait déjà d'emmener le bébé aux sources chaudes, de lui apprendre des chansons. L'angoisse me serrait la poitrine chaque jour un peu plus.

Le travail commença fin août 1996. Elle perdit les eaux sous la douche, ce qui était bien pratique. Je restais à la maison autant que possible, car j'avais peur de ce qui pourrait se passer si je la laissais seule. Quand, en entrant dans la grange, je la trouvai à quatre pattes sur le lit, je compris aussitôt. Je m'efforçai de réprimer le souvenir de l'accouchement de ma mère dans sa misérable petite chambre, vingt-deux ans plus tôt. J'étais trop jeune pour saisir ce qui se passait, à l'époque.

Désormais, j'étais prêt. J'avais préparé un sac avec tout le nécessaire. Je stérilisai tout ce qui pouvait l'être et recouvris le lit de plastique pendant que Lindy haletait, en proie à une autre contraction. Elle tenta ensuite de s'étendre sur le dos, mais cela lui semblait plus douloureux. Elle semblait incapable de trouver une position confortable. Elle finit par se mettre sur le côté lorsque la douleur revint. Tout son corps était couvert de sueur.

– C'est normal, hein, Stevie ? Tout ça, c'est normal ?

Je fis de mon mieux pour la rassurer.

Sept heures plus tard, tandis que le crépuscule s'étendait sur cette soirée d'hiver, Lindy poussa une dernière fois dans un incroyable hurlement – je n'en avais jamais entendu de tel, et j'en ai entendu beaucoup. La tête du bébé émergea entre ses jambes. Je glissai les mains en elle et parvins à attraper les minuscules épaules : tout le petit corps se dégagea et glissa sur le revêtement de plastique. Une fille, recouverte d'un film visqueux, presque violet. Parfaite en tous points. J'étais prêt, ou je croyais l'être, mais rien ne peut préparer quelqu'un à cette expérience.

Lindy, ivre de douleur, de peur et de joie, tendit la main vers l'enfant.

– Elle respire ? Est-ce qu'elle respire ?

J'étais incapable de lui répondre. Le bébé gigotait et tremblait contre moi. Lindy exigeait que je lui donne sa fille : j'aurais voulu la

nettoyer d'abord, mais je la plaçai sur sa poitrine. Aussitôt, sa petite bouche s'ouvrit et elle poussa un couinement de chaton. J'étais submergé par l'émerveillement. Je coupai le cordon avec les ciseaux stérilisés. Lindy et moi étions en pleurs. D'autres contractions la secouèrent jusqu'à ce qu'elle expulse enfin le placenta. Je lui fis du thé, nettoyai le sang, puis la soutins jusqu'à la douche. Nous lavâmes notre fille ensemble dans une grande bassine d'eau, et je lavai aussi Lindy, avec délicatesse. Elle était épuisée.

Après avoir attendu que Lindy et le bébé s'endorment, j'enlevai l'enfant minuscule aux bras de sa mère et sortis de la grange sur la pointe des pieds, en verrouillant la porte sans bruit. Il était plus de minuit. Je l'emmenai dans la maison et l'emmaillottai dans les couvertures que j'avais achetées dans une friperie d'Auckland. Puis je la plaçai dans une caisse en bois garnie d'une couche épaisse de vieux journaux. Je l'emportai jusqu'à la voiture et la calai au pied du siège passager, que personne n'occupait jamais. Puis je me mis en route vers Auckland. Elle dormait profondément.

Partie 3

47
Sally

Au village, tout était revenu à la normale, et j'avais un métier qui me convenait parfaitement. Tous les week-ends, j'allais au Farnley Manor en voiture pour y jouer du piano. Parfois également en semaine, pour les mariages. Pendant mes pauses, j'avais droit à du thé, du café, des canapés et des pâtisseries à volonté. Je n'aurais pas pu rêver meilleur travail.

À la mi-novembre, je me retrouvai avec plus de deux millions d'euros sur mon compte en banque, grâce à la vente de la maison de Conor Geary. Sans les impôts, j'aurais atteint les trois millions. Geoff Barrington me suggéra fortement de contacter un conseiller financier pour qu'il me dise comment placer la somme, mais je la considérais comme de l'argent sale. Je fis un gros don anonyme à l'association de charité de Stella pour les sans-abris, et à celle où travaillait tante Christine, pour la santé mentale des jeunes. Je laissai le reste à la banque le temps de décider qu'en faire.

Mark avait du mal à retrouver sa place parmi nous. J'avais beau rassurer Martha et Angela, elles ne lui faisaient pas confiance. Tina fut choquée de le voir, mais après avoir entendu mes explications, elle accepta de nous aider tous les deux. Mark pleura beaucoup lors de cette première séance, ce qui me mit très mal à l'aise. Nous tombâmes tous d'accord pour que nos consultations se déroulent séparément, au moins un moment, avant de retenter une session familiale.

À l'évidence, Mark était encore bouleversé – je le remarquai notamment lorsque je lui donnai les dossiers de papa et qu'il vit pour la première fois les photos de sa sœur, émaciée et édentée. Tina me dit d'être honnête avec lui, mais de lui laisser le temps de digérer ses propres émotions. Il serait peut-être en colère, m'avertit-elle. Mais je le savais, et je le comprenais parfaitement. Il adorait ma nouvelle maison et devint vite mon visiteur le plus fréquent.

Tout alla bien jusqu'à l'appel de Mrs Sullivan, la postière, le lendemain de la vente de ma maison, un 28 novembre.

– Sally ! hurla-t-elle au téléphone – elle n'avait toujours pas compris que je n'étais pas vraiment dure d'oreille. Le centre de tri d'Athlone a reçu une lettre adressée à Mary Norton, à ton ancienne adresse. Ils me l'ont transmise : veux-tu que je te l'apporte ?

J'enfilai mon manteau et me rendis aussitôt à la poste, au coin de la rue. Je pris la lettre des mains de Mrs Sullivan avec une pince à épiler.

– C'est peut-être une pièce à conviction, dis-je. La police pourrait venir relever vos empreintes.

– Oh, Sally, comme tu es drôle ! s'amusa Mrs Sullivan. Tu te crois

dans Les Experts Carricksheedy ?

Elle éclata de rire – puis, en voyant que je restais sérieuse, elle m'expliqua en hurlant :

– C'est une série télé, Sally, sur la police scientifique !

– Je sais, Mrs Sullivan, merci.

Je partis sans un sourire. J'avais aussitôt reconnu l'écriture. C'était « S. » Cette fois, le timbre était irlandais. En arrivant chez moi, j'appelai Mark. Il n'était que 16 heures, mais il me répondit qu'il arrivait aussitôt.

Nous examinâmes l'enveloppe ensemble. Elle était plus épaisse que les autres. Peut-être aurait-il fallu appeler la police d'abord, mais nous ne pouvions pas attendre. Mark avait récupéré des gants de latex au travail. Il ouvrit l'enveloppe avec soin et j'en sortis la lettre. Une petite boîte en tomba, ainsi qu'une plus grande dont l'étiquette indiquait : « Kit de test ADN ».

Chère Mary,

Mon nom de naissance est Peter Geary, et bien que je n'aie pas de certificat de naissance irlandais – ni d'ailleurs – je suis bien né là-bas. Ma mère était Denise Norton et mon père Conor Geary. Je suis ton frère. Je suis né sept ans avant toi dans une maison de Killiney. Notre père m'a enlevé à Denise dès que j'ai su aller aux toilettes seul. Je n'avais pas le droit de la voir, ni de te voir, alors que ma chambre était adjacente à la vôtre dans l'annexe construite par notre père.

En grandissant, j'ai été autorisé à me déplacer dans toute la maison. Notre mère et toi restiez enfermées. Pendant mes premières années, je n'ai vu aucun autre être humain, sauf dans le journal et, plus tard, à la télévision.

Je ne me souviens pas avoir rencontré ma mère avant mes sept ans, lorsque j'ai passé un terrifiant week-end dans cette pièce, avec elle. Je me rends compte désormais qu'elle avait été terriblement maltraitée et brutalisée. Elle était lourdement enceinte de toi et me faisait peur. Je préfère ne pas entrer dans les détails afin de ne pas te choquer, mais je sais que tu es née un jour après que je sois sorti de cette pièce, et je ne t'ai revue qu'une fois, quand mon père a pris la fuite en m'emmenant avec lui. Est-ce que tu t'en souviens ? Tu devais avoir cinq ans.

Je ne comprends pas pourquoi personne ne me cherchait. Je sais que nous avons été séparés, toi et moi, mais je crois bien que je manquais beaucoup à ma mère, au moins jusqu'à ta naissance. M'aurait-elle tout simplement oublié ?

Une fois à Londres, notre père nous a procuré de faux passeports et nous avons déménagé en Nouvelle-Zélande. Ma vie

là-bas n'a pas été facile. Il s'était occupé de mon éducation à la maison et, même après mes études, il a longtemps continué à m'isoler. La bonne nouvelle, pour toi comme pour moi, est qu'il est mort il y a des années. Il ne peut plus rien nous faire.

Et pourtant, je ne me sens toujours pas libre. Ma vie a été saccagée, détruite. Ce n'est que grâce à l'avènement d'Internet que j'ai pu découvrir des informations sur toi, sur lui, ou sur ma mère. J'ai fini par découvrir qu'elle était morte. Il y a deux ans, tu as fait les gros titres quand tu as disposé des restes du corps de ton père adoptif, et je me suis mis à enquêter sur ce qui t'était arrivé, sur ce que tu étais devenue. Toutes les informations dont je disposais jusque-là laissaient croire que tu avais été adoptée en Angleterre.

Quand les journaux ont confirmé que tu n'avais pas assassiné le docteur Diamond et que tu étais « différente », j'ai compris que tu devais être comme moi. C'est pour cela que je t'ai envoyé Toby. Je pensais qu'il te réconforterait pendant ces moments difficiles.

Je n'imaginais pas que mon geste déclencherait une chasse à l'homme pour retrouver notre père en Nouvelle-Zélande. Je n'y avais pas du tout pensé, mais à l'évidence, tu as cru qu'il t'avait envoyé l'ours lui-même, pour te tourmenter. La police est remontée jusqu'à moi et m'a interrogé, mais j'ai tout nié. Je ne suis qu'un lâche. Je suis désolé, mais je ne veux pas d'un scandale. J'ai montré à la police le faux passeport de mon père, et ils n'ont pas dû l'analyser avec beaucoup d'attention, car ils ne sont pas revenus me voir. De toute façon, ils cherchaient un homme sans enfant. Ce que je ne comprends toujours pas. Ils semblaient ignorer que notre père avait un fils ?…

Cette année, je me suis rendu compte que tu ne connaissais sans doute pas ta propre date de naissance, si bien que je t'ai envoyé cette carte d'anniversaire. Je ne savais pas comment te révéler mon existence, ni s'il était sage de le faire. J'espère que ce n'est pour toi qu'une surprise, pas un choc. Mais peut-être as-tu toujours été au courant ?

Si je te contacte aujourd'hui, c'est avant tout parce que je suis entièrement seul. Je n'ai jamais eu d'ami ni de collègue, mais voilà que je me découvre une sœur capable, peut-être, de me comprendre. Penses-tu que ce soit possible ?

Je suis en ce moment dans un hôtel à Dublin. J'ai acheté un téléphone jetable, et même si je n'ai pas l'habitude de communiquer ainsi, je ferai un effort si tu veux me parler.

Je ne te demande qu'une chose : n'alerte pas les médias ni la police. Je ne supporte pas qu'on me regarde, je n'aime pas le

bruit, le dérangement et l'attention. Mon existence semble inconnue de tous et cela me convient parfaitement. J'inclus dans ce courrier un échantillon de ma salive et un kit ADN qui pourront te confirmer mon identité. N'hésite pas à prendre le temps d'attendre les résultats avant de m'appeler. Je te promets de ne pas venir à Carricksheedy à moins que tu m'y invites.

Si tu ne veux pas me contacter, je comprendrai. J'ai pris un congé de trois mois au travail – je suis responsable cybersécurité à la Banque Nationale d'Aotearoa. J'ai déjà mon billet de retour, et je ne pourrai rester en Irlande que quatre-vingt-dix jours maximum. Si ma tentative échoue, ou si tu ne veux pas me voir, je n'aurai qu'à rentrer chez moi et continuer de vivre isolé. Ce n'est pas si terrible, j'imagine, quand on a l'habitude.

Steven Armstrong
086 5559225

– Mon Dieu, lâcha Mark.

Je me mis à me tirer les cheveux. Mark me connaissait assez bien pour me diriger vers le piano. Automatiquement, je me lançai dans la *Partita n° 2 en ut mineur* de Bach.

– Thé ou vin ? me lança Mark.

– Thé, répondis-je.

Tina m'avait conseillé d'éviter de me reposer sur l'alcool dans les moments de stress.

Dès que je cessai de jouer du piano, mes mains se mirent à trembler. Mark y plaça d'autorité le mug brûlant.

– Mon Dieu, répéta-t-il. Que faire ? Appeler la police ?

– Non. J'ai un frère…

– Nous ne pouvons pas encore en être sûrs. Ce pourrait être n'importe qui, prêt à tenter sa chance…

– Pourquoi ? Pourquoi faire une chose pareille ? Qu'aurait-il à y gagner ?

– Je ne sais pas. À moins qu'il soit journaliste ?

J'ouvris la petite boîte, qui contenait un sachet de plastique scellé où se trouvait un tube à essai en plastique renfermant un liquide visqueux : sa salive. La grande boîte renfermait un kit ADN pour mon propre usage. Pas de noms, rien que des codes numériques.

Je parcourus la notice.

– Ce ne sera pas difficile de vérifier. Mais de toute façon, je le crois. Pas toi, Mark ? Il dit qu'il ne viendra pas à moins que je l'invite. Mark, pourquoi ferait-il le voyage depuis la Nouvelle-Zélande sans être sûr que je veuille le rencontrer ?

– Comment être certain qu'il était bel et bien en Nouvelle-Zélande ? Ce pourrait être n'importe qui !

– Toby. Il m'a envoyé Toby.

– Mais Denise n'a jamais mentionné l'existence d'un fils. À moins que…

Il écarquilla les yeux.

– Quoi ? le pressai-je.

– Dans les cassettes, je l'ai entendue mentionner son « garçon ».

– Ça ne me dit rien…

– Je les ai écoutées en boucle, avoua-t-il. J'espérais qu'elle faisait référence à moi, mais ça ne collait pas vraiment… Elle expliquait pourquoi elle ne voulait pas te lâcher, en disant : « Il m'a enlevé mon garçon. » Ton père a voulu en savoir plus, mais elle s'est tue. Il y avait beaucoup de bruit de fond sur l'enregistrement… Je pensais qu'elle parlait de Toby.

Oui, je m'en souvenais, maintenant. Moi aussi, j'avais cru qu'elle parlait de Toby. Rien dans les dossiers de papa n'évoquait cette référence : lui non plus ne l'avait pas comprise.

– Seigneur, dis-je en faisant le calcul. Elle a accouché de lui à douze ans.

– Tu as raison. Quelle horreur, mon Dieu.

– J'ai un frère…

– Mais il a l'air instable. Peut-être dangereux.

– On aurait pu me décrire en ces termes exacts il y a deux ans.

– D'accord, d'accord. Mais moi aussi, je vais faire le test, pour ne laisser aucun doute. Si tu es ma nièce, alors cet homme est mon neveu.

– Mark ! m'écriai-je.

– Quoi ?

– Conor Geary est mort !

– Ne nous précipitons pas, Sally. D'après la notice, les résultats pourraient mettre un mois à arriver. S'il s'avère que cet homme dit la vérité, tu pourras l'appeler. Mais pas avant, d'accord ? Promets-le-moi. C'est en tant que ton oncle que je te le demande.

Je me versai un peu plus de thé. Le choc passé, j'étais transportée de joie. Conor Geary, dont l'ombre s'étendait sur ma vie entière, était mort. Et j'avais un frère, quelqu'un qui avait l'air d'être exactement comme moi. Qui me comprendrait peut-être entièrement.

L'attente fut une torture. Nous envoyâmes nos échantillons aussitôt après l'arrivée du kit ADN de Mark. Il s'en occupa en ligne, en nous désignant par nos initiales plutôt que nos vrais noms.

– Qui sait combien de parents tu pourrais avoir, Sally ? Et si Conor Geary avait eu d'autres enfants ? Nous devons protéger notre identité.

J'étais SD, Mark MB, et Peter PG.

Deux jours plus tard, Mark retrouva la cassette où Denise faisait référence à son « garçon ». L'enregistrement datait d'avant l'ère digitale. Papa y interrogeait l'extrême attachement de Denise envers Mary (c'est-à-dire moi).

Tom : Denise, j'ai remarqué que vous surveilliez la petite Mary en permanence. Vous savez que vous êtes en sécurité maintenant, n'est-ce pas ? Que personne ne vous fera plus jamais de mal ?

Denise : [réponse inintelligible]

Tom : Pardon, Denise ?

Denise : J'ai encore peur.

Tom : Peur de quoi ?

Denise : Qu'il l'emmène.

Tom : Denise, il n'est pas là. Vous ne le reverrez plus jamais.

Denise : Il a pris mon garçon.

Tom : Quoi ?

Denise : Ce n'est pas grave. Je n'en voulais pas.

Tom [d'un ton exaspéré] : Denise, vous comprenez que vous entravez le développement de Mary en la gardant tout le temps si proche ? Il faut qu'elle apprenne à être indépendante. Mary ?

[Murmures]

Denise : Ne vous adressez pas à elle.

Tom : Pourquoi ? Vous pensez que je pourrais lui faire du mal ?

Jane : Tom, peut-être que…

Tom : Pas maintenant, Jane. Denise ?

[Feulement suivi d'un long silence. Fin de la cassette.]

– Je me demande ce qu'elle voulait dire par « je n'en voulais pas », dis-je. Pourquoi n'aurait-elle pas voulu de lui ?

– Nous ne pouvons pas être certains qu'elle parlait bien de Peter.

– À qui d'autre pourrait-elle faire référence ? Elle a dit qu'il lui avait « pris son garçon ». Bizarre, non ?

Mark en voulait à papa.

– Tu crois que Jane avait compris quelque chose ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas. Peut-être qu'elle essayait juste d'inciter papa à être plus patient. Quand il a demandé à Denise si elle pensait qu'il pourrait me faire du mal, elle aurait pu y voir une menace.

– Il te traitait comme ça ? Avec impatience ? demanda Mark.

– Pas du tout. Il était très gentil. Il avait beaucoup d'indulgence envers moi. Mais il faut dire que je ne lui désobéissais jamais. Cette cassette date de presque un an après notre libération. Je crois qu'il était épuisé. Il n'avançait pas avec Denise. Elle n'était pas très coopérative…

– Ne me dis pas que ça te surprend ? Après ce qu'elle a traversé ! s'indigna Mark d'une voix puissante.

– Pardon, j'ai oublié que tu la connaissais. C'était ta grande sœur. Quel dommage que je n'ai aucun souvenir d'elle…

– Ça, c'est encore à cause de Tom Diamond, dit-il d'un ton amer.

– Il faisait de son mieux. Il croyait agir pour mon bien.

Tous ces gens qui faisaient des reproches à mon père commençaient à m'agacer. Peut-être n'avait-il pas tout fait comme il l'aurait fallu, mais il avait toujours eu de bonnes intentions. J'avais eu plus qu'assez de temps pour me mettre à sa place et me demander ce que j'aurais fait. Tina m'y avait aidée. Je lui avais pardonné.

– On ne peut pas changer le passé, rappelai-je à Mark.

– Il reste une chose que je ne comprends pas. Si Peter était au courant pour Denise et toi, s'il se rappelait ce que Conor Geary avait fait, pourquoi n'a-t-il jamais contacté la police ? Vouloir protéger sa vie privée n'est pas une bonne excuse pour couvrir un pédophile, surtout après sa mort !

– Moi, je le comprends, Mark. J'aurais fait pareil. Peter n'a rien fait de mal. Pourquoi voudrait-il être associé à son… à *notre* psychopathe de père ?

J'ignorai son regard noir.

48
Peter, 2012

Il fallut cinq ans à Lindy pour me pardonner d'avoir donné le bébé. Elle l'avait appelée Wanda. Pendant sa grossesse, j'avais fait semblant d'approuver. Je me disais qu'il serait plus facile de la laisser vivre ses fantasmes. Elle semblait si heureuse.

J'avais déposé l'enfant dans son carton devant la porte de la cathédrale Saint-Patrick à Auckland, au milieu de la nuit. Il faisait froid. Je l'avais emmaillottée de mon mieux dans ses couvertures, en espérant qu'elle survivrait. Comme je m'éloignais, elle s'était mise à pleurer. J'avais continué mon chemin dans les rues désertes jusqu'à la voiture, puis j'étais rentré à la maison.

À mon retour, j'avais trouvé Lindy au-delà de l'hystérie. Elle pensait que j'avais emmené le bébé à l'hôpital parce que quelque chose n'allait pas. Au début, je ne l'avais pas détrompée.

Les années suivantes, Lindy m'attaqua si souvent que je dus à nouveau l'enchaîner. Elle me poignarda avec des aiguilles à tricoter, des couteaux et des ciseaux, me laissa d'importantes cicatrices aux bras en m'ébouillantant avec de l'eau sucrée, tenta de m'étrangler avec un nœud coulant. J'échouai par deux fois aux urgences. Les infirmières pensaient que je m'étais battu, ce que je ne démentais pas. L'une d'elle menaça d'appeler la police, mais en voyant dans mon dossier médical que j'étais Steven Armstrong, l'orphelin, elle se calma et se contenta de me faire la leçon sur les mauvaises fréquentations.

La colère de Lindy ne s'apaisait pas malgré les années. Nous étions revenus au point de départ. Je vivais dans la maison et je lui déposais des courses une fois par semaine. Je lui rendais toujours visite chaque jour, en discutant des actualités. Elle ne me répondait pas. Le bébé abandonné sur les marches de la cathédrale avait fait les gros titres. J'avais suivi l'histoire à la radio et à la télé jusqu'à l'adoption de l'enfant, six mois plus tard, qui m'avait arraché un soupir de soulagement. J'espérais que cela suffirait à ce que Lindy l'accepte, mais sans même sortir de son silence, elle m'avait fait clairement comprendre que notre relation était terminée.

Quand j'essayais de la toucher, elle me repoussait violemment. Elle ne me parlait quasiment plus. Lorsqu'elle s'exprima enfin, ce fut pour réclamer à nouveau que je la relâche.

– Je ne te toucherai plus jamais, Steve. Jamais. Soit tu me laisses partir pour que j'aille retrouver mon bébé, soit tu me tues.

Elle avait également cessé de tricoter des articles à vendre, et mes problèmes d'argent se faisaient plus pressants que jamais. Il fallait que je trouve un autre métier. J'étais intelligent : j'aurais dû aller à

l'université, avoir une carrière. J'avais tant étudié dans ma jeunesse. J'aurais pu devenir scientifique, docteur ou ingénieur. Si je ne l'avais pas fait, c'était parce que je ne pouvais pas quitter Lindy. J'étais resté jardinier, en nous condamnant à la pauvreté. Mais je ne pouvais toujours pas la laisser partir. Je vivais dans l'espoir qu'elle me pardonne un jour.

Je m'inscrivis à des cours d'informatique à la maison de quartier et y appris les bases, puis trouvai un emploi d'assistant dans une agence immobilière. J'étais quelqu'un de très discret et je ne posais pas de questions, ce qui plaisait à mes patrons. Je refusais les invitations de mes collègues quand ils me proposaient d'aller boire une bière le vendredi après le travail. Trois mois plus tard, je décrochai une promotion, mais je la refusai également malgré la potentielle hausse de salaire, car elle impliquait de faire visiter des maisons à vendre. J'avais vu à la télé comment fonctionnaient les familles normales. Je n'en avais jamais eu et je ne voulais pas les côtoyer dans un foyer qui n'était pas le mien.

Je changeai donc de métier et me mis à travailler pour une association de charité contre le cancer. Mon travail consistait à appeler toutes les entreprises de la baie de l'Abondance pour leur proposer de faire un don régulier. Je n'étais pas très doué, moi qui n'avais pas l'habitude de parler aux gens. Mon manager disait qu'à m'entendre, on aurait dit que je m'en moquais, alors que j'étais censé jouer sur la corde sensible. Je n'avais pas de salaire, j'étais payé à la commission. Le premier mois, je gagnai moins qu'à l'agence immobilière. Je retournai une fois de plus au centre pour l'emploi.

Un poste s'était ouvert dans une banque en ville. C'était un contrat à temps plein : entrer les fiches clients dans leur nouvelle base informatique. Pendant l'entretien, mes interlocuteurs furent impressionnés par mon éducation indépendante. L'un d'eux se rappelait la mort de mon père et avait contribué à la collecte de charité en ma faveur. Ils me traitaient comme une célébrité. « C'est vous ? Le gamin de l'époque ? »

J'admis que je préférais ne pas me mêler aux autres et travailler seul, une réponse qui sembla les ravir, car ce serait le cas après la formation. Ils me proposèrent le poste une semaine plus tard, et j'acceptai avec plaisir. Nous étions en septembre 1999.

La formation à leur nouveau système informatique se déroulait en présentiel, à Wellington. Impossible de faire l'aller-retour tous les jours. Il me faudrait laisser Lindy seule. La veille de mon départ, après lui avoir apporté ses courses comme à mon habitude, j'essayai de lui parler, de lui dire que je partais une semaine, mais elle monta le son de la radio pour ne pas m'entendre.

Un jour aurait suffi. La plupart des autres participants à la

formation étaient plus jeunes que moi et ne semblaient pas très dégourdis, alors que tout me paraissait incroyablement facile. Sans compter qu'on nous distribua un manuel d'instructions à la fin de la semaine, qui expliquait tout. Le soir, nous rentrions au motel. Les filles dînaient ensemble. Plusieurs d'entre elles avaient la gueule de bois au matin. J'achetais des sandwichs que je mangeais dans ma chambre en regardant la télé, sans répondre aux invitations des autres. L'une des formatrices me conseilla de travailler un peu là-dessus, mais ma rapidité d'apprentissage l'enchantait.

Devoir être absent si longtemps de la maison me frustrait. J'avais beau savoir que Lindy me détestait, mes sentiments à son égard n'avaient pas changé. Je n'arrêtais pas de songer à son air émerveillé lorsque j'avais placé l'enfant sur sa poitrine. Elle ne m'avait jamais regardé comme ça. Pourtant, elle m'avait dit qu'elle m'aimait. Et jusqu'à l'arrivée du bébé, cela m'avait suffi. J'avais souvent songé à la relâcher et à disparaître, mais où aller ? Je n'avais pas assez d'argent pour prendre un billet d'avion, même si je prenais soin de renouveler mon passeport, au cas où. Au début, j'avais mis de l'argent de côté pour fuir, si besoin, mais j'avais vidé mon épargne pour payer les factures. Lindy connaissait mon vrai nom, toute mon histoire. Elle me dénoncerait. Je passerais le restant de mes jours en prison. Peut-être m'avait-elle vraiment aimé un jour, mais ce n'était plus le cas. Au fil des ans, j'avais plusieurs fois changé les verrous de la porte de la grange. Je savais qu'elle ne pourrait jamais sortir de là.

Le vendredi, après la fin de la formation, je fis les six heures de trajet en sens inverse à toute vitesse. J'arrivai chez moi à minuit et allai droit à la grange.

Lindy était étendue sur le lit, mais se redressa aussitôt.

– Où étais-tu ? me demanda-t-elle d'une petite voix, le visage mouillé de larmes.

– J'ai essayé de t'expliquer dimanche dernier, mais tu ne voulais pas m'écouter…

Elle éclata en sanglots.

– J'ai cru que tu étais mort. C'était comme la dernière fois, quand tu as eu cet accident avec ton père, mais tu… tu m'as manqué.

Je m'avançai vers elle en ouvrant les bras. Elle se blottit contre ma poitrine.

Dans les semaines suivantes, nous discutâmes presque sans interruption, comme pour rattraper le temps perdu ces dernières années.

– Je t'en voulais tellement. J'avais perdu ma liberté et je l'avais accepté. Je ne cherchais plus à m'enfuir. J'étais tombée amoureuse de toi malgré moi. Tu as toujours été si gentil, si attentif, tout le contraire de ton père. Mais je ne voulais qu'une chose, un enfant. Je n'ai pas fait

exprès de tomber enceinte, je te le jure. C'est pour ça que j'avais l'impression de vivre un miracle. Après toutes ces années sans rien te demander ! Avec un enfant, nous aurions été une vraie famille. Nous aurions eu quelqu'un à aimer inconditionnellement.

Ses paroles me blessèrent, ce dont je lui fis part.

– Écoute, les bébés sont sans cesse malades. Je n'aurais jamais pu l'emmener à l'hôpital ou chez le médecin. Et tu aurais voulu qu'elle grandisse ici ? Dans cette pièce ? dis-je en désignant la grange sans fenêtres.

Elle regarda autour d'elle d'un air perplexe, et je me rendis compte qu'elle avait vécu plus longtemps ici que n'importe où ailleurs. Cela faisait seize ans qu'elle était enfermée dans la grange, et après la mort de papa, elle s'y était sentie en sécurité. Elle avait trente ans. Ces murs qui, malgré tous mes efforts pour les rendre agréables, demeuraient aveugles, représentaient pour elle la normalité. Je regrettai aussitôt de lui avoir rappelé que sa situation n'avait rien d'usuel. Si elle avait cherché à s'échapper ces dernières années, ce n'était pas pour rentrer chez elle, mais pour retrouver sa fille. Même si je savais que je faisais quelque chose de mal en la gardant captive, elle-même l'avait oublié.

Peu à peu, nous redevînmes proches, jusqu'à ce qu'elle m'ouvre à nouveau son lit. Elle ne demandait plus un enfant, et dès que je pus me le permettre, je m'offris une vasectomie – une opération relativement indolore qui n'exigeait même pas que je passe la nuit à l'hôpital. Une fois de plus, j'ôtai la chaîne, et Lindy fut pleine de gratitude. Je me faisais l'effet d'un monstre. C'était le mot que ma mère avait employé pour mon père. Je m'en rappelais encore.

Au travail, j'achevai vite de rentrer les comptes dans la base de données et écrivis au département informatique de la banque pour leur suggérer quelques améliorations quant à leur interface client. J'appris d'autres langages de programmation par moi-même et, après avoir refusé une promotion d'assistant informatique au siège, à Wellington, je me mis à chercher un autre travail. Je passai d'un poste à l'autre – un an dans une maison de courtage, deux ans au sein d'une compagnie d'assurances – sans jamais trop m'éloigner de Rotorua. En 2004, je devins spécialiste informatique à la Rabobank de Rotorua. J'y avais mon propre bureau. Ma carrière avait le vent en poupe.

Pendant le krach de 2008, la banque dut réduire les effectifs et je subis une baisse de salaire, mais je ne perdis pas mon travail : ils avaient besoin de moi. En 2009, après les fraudes multiples aux États-Unis ayant mené à une réforme du système de cartes de crédit, je demandai à travailler au sein du service de cybersécurité de la banque. Je gagnais désormais plus qu'assez pour nous assurer une vie confortable, à Lindy et moi.

En gravissant les échelons, je me mis moi-même à faire passer des

entretiens, et j'essayais d'embaucher autant de Maoris que possible. Le racisme d'antan était désormais perçu comme honteux, comme il se doit. Les *pakeha* comme moi s'ouvraient à la culture maorie : leur langage avait été incorporé dans nos échanges quotidiens, et chacun signait ses emails *Nga mihi* en plus de *Bien à vous*. Je pensais souvent à Rangi, qui aurait pu décrocher n'importe lequel de ces emplois. Il avait un don pour les mathématiques, ce qu'il n'avait découvert qu'en prenant le temps de s'appliquer. Les temps avaient changé pour le mieux.

J'avais installé des lucarnes dans le toit de la grange pour que Lindy bénéficie de la lumière du jour, des étagères sur le mur en face de la télé pour qu'elle y range des livres, une meilleure salle de bains. Elle ne me demandait jamais rien, mais chaque amélioration la mettait en joie. Quand nous allions aux sources chaudes en été, je n'avais plus besoin de l'enchaîner. Elle me donnait la main. Je lui appliquais de la crème solaire pour protéger sa peau si douce. Nous faisions l'amour dans l'herbe. Elle se remit à tricoter.

Notre relation progressait, et par une nuit de printemps en 2011, je ne fermai pas la porte à clé. Puis je la laissai déverrouillée tout le week-end.

– Tu ne fermes pas ? s'étonna Lindy.

– Je te fais confiance. Je t'aime. Tu peux venir dans la maison.

– Non, c'est bon, j'ai tout ce qu'il me faut ici.

N'avait-elle pas envie de voir la maison ? Nous ne passions pas devant en allant au lac, et elle ne pouvait pas la voir depuis la grange. Je l'y invitai à nouveau le week-end suivant – non sans avoir débranché le téléphone qui ne sonnait jamais et l'avoir caché dans la voiture. Elle franchit le seuil avec hésitation et circula de pièce en pièce.

– C'est tellement grand…

En effet, cela devait lui paraître immense à côté de la grange. Je lui proposai d'y dormir, mais mon lit ne lui plaisait pas, et elle finit par me réveiller pour me chuchoter qu'elle repartait dans la grange. Je hochai la tête et fis semblant de me rendormir. Puis je suivis sa progression par la fenêtre. Elle disparut dans la grange, en refermant derrière elle. Je restai debout toute la nuit, sans quitter la porte des yeux, en m'attendant à ce qu'elle ressorte sur la pointe des pieds. Mais non.

La semaine suivante, je me fis porter pâle au travail. Tous les matins, je partais en voiture sur la route de terre battue, puis je me garais hors de vue et je revenais me cacher dans les buissons en face de la maison, en surveillant la grange aux jumelles pour voir si Lindy

tentait de s'enfuir. Tous les soirs, je « revenais du travail » pour la trouver confortablement installée devant la télé, occupée à tricoter, ou préparant le dîner. Elle ne fit rien de plus aventureux que de marcher un jour tout autour de la maison, en regardant par les fenêtres depuis l'extérieur, sans même essayer d'entrer alors que j'avais laissé la porte ouverte. Elle m'accueillait toujours chaleureusement en me souriant largement malgré sa dent manquante, un éclat joyeux dans ses yeux bleus.

Je finis par la persuader de venir quelquefois dîner à la maison, mais elle n'y était jamais tranquille.

– C'est le fantôme de ton père, expliqua-t-elle.

En effet, certaines de ses affaires étaient encore là. Je ne sais pas pourquoi je ne m'étais jamais débarrassé de ses lunettes ou de son sac de dentiste. Je les jetai aussitôt. Je protégeai mon ordinateur avec un mot de passe – même si de toute façon, elle n'avait aucune idée de comment s'en servir. J'avais un téléphone portable pour le travail. Lindy avait vu ce genre d'appareil à la télé mais ne saurait pas comment l'allumer. Tout de même, je le gardai caché.

Quelques mois s'écoulèrent ainsi. Lindy était désormais libre d'aller où bon lui semblait. Elle m'offrit une couverture tricotée à la main pour Noël, que nous célébrâmes ensemble dans la maison pour la première fois. J'avais acheté un arbre qu'elle décora de guirlandes lumineuses et de boules scintillantes. J'avais aussi apporté une bouteille de vin. Ni elle ni moi n'avions l'habitude de boire, et l'alcool nous monta vite à la tête, ce qui était une agréable sensation. Assis sur le porche, à l'ombre du caniculaire soleil d'été, nous levâmes notre verre comme un vrai couple marié.

Je me demandais s'il serait sage d'amener Lindy en ville. Je finis rapidement par repousser l'idée. Elle ne me le demandait jamais, et il nous faudrait lui trouver un nouveau nom, une fausse histoire. Lindy semblait avoir oublié qu'elle avait été kidnappée, et je ne voulais pas le lui rappeler. Sans compter qu'elle risquerait peut-être de se comporter bizarrement en public. Non, elle était à moi. Je n'aurais pas osé la partager avec le reste du monde. Je n'avais jamais été aussi heureux, et elle non plus.

Un jour de mars, en rentrant du travail, j'allai droit vers la grange car c'était encore ce qu'elle préférait. Comme elle n'était pas là, je gagnai la maison. Je passai de pièce en pièce en appelant son nom. Puis je la découvris évanouie dans la salle de bains. Son visage était moite, brûlant, et elle avait vomi sur le carrelage.

Les deux nuits précédentes, elle s'était plainte de douleurs à l'estomac et je lui avais demandé de me décrire très exactement ses symptômes, comme je le faisais toujours lorsqu'elle était malade. Puis

j'allais à la pharmacie, je leur décrivais la même chose, et je revenais avec ce qu'ils avaient bien voulu me vendre. Elle m'avait parlé d'une crispation dans le bas-ventre, et quand je lui avais demandé s'il ne s'agissait pas tout simplement de douleurs prémenstruelles, elle m'avait dit qu'en effet, ses règles arriveraient bientôt, mais que la sensation était différente. Au matin, elle n'allait pas mieux, et c'était vrai qu'elle avait l'air pâle.

Après le travail, je m'étais rendu chez le pharmacien pour lui décrire « ma » douleur. L'employée m'avait demandé de comprimer le côté droit de mon abdomen. En voyant que je n'en souffrais pas, elle m'avait donné un cachet contre la nausée et du paracétamol.

– Ce n'est pas l'appendicite. Peut-être une indigestion ou une grippe intestinale – c'est la saison, vous savez.

Paniqué, j'aspergeai Lindy d'eau froide pour faire baisser sa température et la réveiller. Elle hurla de douleur en se tenant le ventre, du côté droit.

– Merde ! Ce doit être l'appendicite. Il faut qu'on aille à l'hôpital.

Je n'hésitai pas : il serait plus rapide de l'y emmener moi-même que d'appeler une ambulance. Elle hurla de plus belle quand je la soulevai dans mes bras et vomit par-dessus mon coude.

– J'ai peur, parvint-elle à balbutier.

– Ne t'en fais pas, ils vont te soigner.

– Non, j'ai peur d'eux. J'ai peur des gens.

Elle s'évanouit à nouveau tandis que je la portais dans la voiture. Je me moquais bien des conséquences, désormais. Je n'essayais même pas de lui fabriquer un nom ou une couverture, je ne songeais pas à la prison qui m'attendait. Je l'étendis sur le siège arrière, couchée sur le flanc gauche. Elle se mit à trembler violemment, apparemment toujours inconsciente. À chaque virage, je tendais la main pour la toucher. J'approchais de la route principale lorsqu'elle émit un étrange gargouillement. Tout son corps se raidit, puis se détendit. Je m'arrêtai sur le côté de la route et me penchai sur la banquette arrière. Ses yeux étaient grands ouverts, comme sous le choc, mais elle ne bougeait plus. Quand je pressai la main contre sa poitrine, je n'y trouvai pas de pouls. Je la secouai, la serrai contre moi. De la bile s'échappa de sa bouche, mais je l'embrassai tout de même.

– Non, non, je t'en prie, soufflai-je. Lindy, je t'en prie, reviens…

Je la ramenai à la maison et la lavai dans la baignoire. Sa peau avait pris une couleur marbrée. Je rinçai et peignai ses cheveux en prenant garde à ne pas laisser sa tête tomber sous l'eau. Une fois propre et sèche, je la vêtis de ses habits favoris – une robe en coton vert, des bottes aux semelles de caoutchouc et un pull bleu pâle. Je l'enveloppai avec soin du tapis en peau de mouton de la grange. Avant de la

remettre dans la voiture, je dus désinfecter l'habitacle.

Il devait être deux heures du matin lorsque je me garai près du lac Rotorua. Le parking était désert en cette soirée d'automne particulièrement glaciale. Je l'emmenai vers la rive proche du sentier forestier où je l'avais rencontrée – une petite fille courageuse dans un arbre. Je sortis son corps du tapis et la déposai doucement dans l'eau. Le lac devait être particulièrement profond à cet endroit, ou peut-être faisait-il tout simplement très sombre ; quoi qu'il en soit, je la perdis presque aussitôt de vue.

49
Peter, 2019

Après la mort de Lindy en 2012, j'étais bouleversé. Je n'avais vécu que pour elle. Je partis en congés prolongés. J'avais beaucoup de collègues, mais je ne m'en étais jamais fait des amis, et même dans le cas contraire, comment leur dire que l'amour de ma vie, mon seul amour, était morte ? Je ne pouvais pas en parler à un thérapeute : l'intensité et la durée de notre relation, notre codépendance… Qui me comprendrait, même si je disais la vérité ? Vérité que je ne pouvais avouer.

Je ne voyais plus de raison de me doucher ou m'habiller. Par deux fois, j'allai au lac dans l'intention de m'y noyer, mais Rangi m'attendait au fond de l'eau et me repoussait vers la surface. « Ton heure n'est pas venue, *e hoa* », crus-je l'entendre dire. J'avais trois morts sur la conscience, papa, Rangi et Lindy, *kehua*, et tous les trois me tourmentaient dans mes cauchemars comme pendant la journée. Ils me suppliaient de les sauver, et j'aurais pu les sauver, tous.

Je démontai la grange pièce par pièce et abandonnai les meubles un peu partout sur les petites routes de l'île du Nord. Il ne restait plus qu'une pile de tôles. Je n'avais pas la force de faire venir un ferrailleur. Au moins, l'endroit ne ressemblait plus à celui où avait vécu Lindy. Mais dans la maison, sa présence s'attardait encore.

La femme mystère trouvée au lac Rotorua, trois semaines après sa mort, fit les gros titres. Les journaux rapportèrent qu'elle ne s'était pas noyée, qu'elle était morte d'appendicite, toute habillée, et qu'elle était dans l'eau depuis moins d'un mois. Son incisive manquante fut l'objet de beaucoup de discussions ; d'après la police, cela permettrait sans aucun doute de l'identifier. On s'étonna du fait qu'elle avait été découverte dans le même lac où une petite fille avait disparu presque trente ans plus tôt.

Je devais quitter Rotorua. J'avais refusé à plusieurs reprises des offres d'emploi à Wellington et Auckland, mais quand je repris enfin le travail après cinq mois d'absence, j'y postulai avec détermination. Rien ne me retenait ici. Peut-être était-ce ce dont j'avais besoin : un nouveau départ. Une autre renaissance. Je devins responsable de la cybersécurité à la banque nationale d'Aotearoa en janvier 2013, à Wellington. Mes conditions de travail et mon salaire étaient excellents.

Avant le déménagement, je me débarrassai de ce qu'il restait de la grange et je nettoyai toute la maison en profondeur à la javel, de la cave au grenier. Je ne conservai quasiment aucune des affaires de mon père en dehors de son passeport. Je vivais depuis longtemps sous mon

faux nom, mais autant conserver une preuve supplémentaire si l'on venait à questionner mon identité.

J'avais promis à Lindy que je ne lirais jamais ses carnets. Je les déchirai et les semai sur les routes lors de longs trajets nocturnes.

Après avoir vendu ma maison de Rotorua, je louai un appartement à Wellington Harbour avec vue sur la mer et fis de mon mieux pour m'installer. Mais j'entendais mes voisins au-dessus et au-dessous – ils parlaient, riaient, regardaient la télé ensemble. Je sentais l'odeur de leurs repas de famille. Je croisais tant de gens chaque jour que j'en devenais malade. Après seulement un mois, je déménageai à nouveau et achetai une petite maison isolée sur South Karori Road. Pas de voisins en vue. Mon bureau était à trente minutes en voiture.

Je m'absorbai dans le travail. Comme d'habitude, je gardais mes distances avec mes collègues et refusais leurs invitations à faire la fête ou boire un verre à la fin de la journée. Je ne me mêlais pas à leurs conversations à la machine à café.

J'étais horriblement seul. Malgré quelques flirts en ligne, je n'entamai jamais aucune relation. Je couchai tout de même avec quelques femmes, si elles en exprimaient l'envie. Nos étreintes étaient hâtives et, bien que satisfaisantes sur le plan physique, dénuées de toute émotion. Jamais je ne pourrais trouver chez une inconnue de quoi satisfaire mon besoin de connexion.

Près d'un an après sa mort, en janvier 2013, des tests ADN confirmèrent le lien entre Lindy et ses deux frères, Paul et Gary Weston. Ses parents étaient décédés sans avoir jamais su ce qui était advenu de leur fille. Il ne restait à ses frères qu'une question insoluble : où était-elle donc bien passée pendant ces vingt-neuf années ?

Je songeai à ma mère et ma sœur en Irlande. Je cherchais souvent des informations sur elles en ligne. J'en trouvais beaucoup. Les fans de *true crime* comparaient mon père à Lord Lucan, mais mon père n'avait tué personne. Pas directement. Denise Norton était morte à l'hôpital psychiatrique environ un an après avoir été libérée de la maison de mon père. Ma sœur, Mary Norton, avait été adoptée quelque part en Angleterre. Conor Geary avait pris la fuite. Je cherchais partout une référence à son fils. Denise ne semblait pas leur avoir parlé de moi. M'avait-elle oublié ? Était-elle folle, ou simplement terrorisée ? Quel lavage de cerveau j'avais subi ! Mon père était un démon, et je l'étais au moins à demi. Je devais vivre avec. Me renseigner au moins une fois par mois sur Denise Norton devint une habitude.

En décembre 2017, un fait divers fit sensation en Irlande : Mary Norton, ma sœur, avait tenté d'incinérer le corps de son père adoptif. Il y avait une photo d'elle à l'enterrement de Thomas Diamond, une grande femme à l'air sévère dans un manteau noir, avec un chapeau rouge très gai. Elle avait les mêmes yeux et le même nez que moi. Thomas avait été le psychiatre de ma mère et, après sa mort, avait secrètement adopté ma sœur. Je savais désormais où était Mary. Je connaissais son village, son nouveau nom.

Quelque chose s'alluma en moi. J'avais une chance de faire quelque chose de bien. De réparer une injustice. Je me rappelais avoir arraché l'ours en peluche des petites mains de ma sœur. Je pouvais enfin le lui rendre. Je l'emballai avec soin dans une boîte à chaussures et le lui expédiai avec mon mot anonyme.

Six mois plus tard, le vrai nom de mon père réapparut sur Internet, puis dans les pages du *New Zealand Herald.* Une vieille photo de lui, rasé de près et sans lunettes, prise en Irlande, côtoyait un croquis de son apparence présumée à quatre-vingts ans. Pourquoi le cherchait-on ? Comment avaient-ils fait le lien entre Conor Geary, pédophile en fuite, et la Nouvelle-Zélande ? Qui avait bien pu leur dire qu'il était venu ici ?

Puis je compris tout – c'était moi. Leur envoyer Toby avait donné l'alerte. Quel idiot je faisais ! Moi, l'expert en cybersécurité ! J'avais toujours su comment dissimuler mes traces en ligne, et je n'étais pas idiot au point d'avoir des profils sur les réseaux sociaux, mais je m'étais débrouillé pour attirer l'attention de la police irlandaise sur la Nouvelle-Zélande. Un avis de recherche avait été lancé sur un dentiste irlandais à la retraite. Aucune mention d'un fils.

Mais en août 2018, je reçus un appel de la police néo-zélandaise. Ils voulaient me poser quelques questions sur mon père, James Armstrong. Ils vinrent m'interroger chez moi. Je n'eus aucun mal à faire mine d'être encore bouleversé par les circonstances de sa mort en 1985 – brûlé vif dans un accident de voiture. On me questionna sur son lieu de naissance et le mien. J'avais suffisamment travaillé ma couverture en trente-huit ans pour être crédible. Le nom de Denise Norton me disait-il quelque chose ? Mon père avait-il déjà usé d'un autre nom ? Où avait-il fait ses études ? Où avais-je vécu en Irlande ? Mon père semblait-il s'intéresser de près aux autres enfants ? Pourquoi ne m'avait-il pas laissé aller à l'école ?

Je leur décrivis un homme strict mais indulgent, profondément endeuillé par la perte de ma mère, d'où notre départ d'Irlande. Son désintérêt marqué pour les autres enfants, sa conviction que l'éducation néo-zélandaise n'était pas à la hauteur. Je leur montrai son diplôme, où le nom de Conor Geary avait été habilement remplacé par celui de James Armstrong.

Mon père, leur dis-je, était excentrique mais aimant, et très bon dentiste, comme en témoignerait n'importe lequel de ses patients. Il me manquait chaque jour. Quelle hypocrisie – j'en eus les larmes aux yeux. Le policier s'excusa du dérangement et m'assura qu'il ne reviendrait pas, en laissant entendre qu'il savait bien que je n'avais rien à voir avec l'affaire. L'homme qu'ils recherchaient n'avait pas de fils.

Je continuais à me renseigner régulièrement sur ma sœur, Mary Norton, qui vivait sous le nom de Sally Diamond à Carricksheedy, près de Roscommon, en Irlande. J'avais de l'affection pour elle. Tous les articles que j'avais lus à son sujet la décrivaient comme « solitaire » et « mal adaptée » à l'école ou au sein du village. Je n'avais rien trouvé qui laissât entendre qu'elle avait travaillé, qu'elle avait une carrière. Je la comprenais. Cela suffisait-il à établir un lien entre nous ?

Sa date de naissance officielle était le 13 décembre 1974, mais je savais qu'elle était née plus tôt, le 15 septembre de la même année. Je m'en rappelais très clairement. Comme la police néo-zélandaise ne soupçonnait plus mon père et que rien ne nous rattachait à Denise Norton, je pris le risque d'envoyer une carte d'anniversaire à ma sœur en septembre. Je me disais qu'il fallait qu'elle connaisse sa date de naissance. Jamais elle ne devinerait qui lui avait envoyé ce message.

Début novembre, je reçus un email sur mon adresse de travail de la part d'un podcast.

> *Cher Mr Armstrong,*
>
> *Nous sommes une compagnie de podcasts, Hoani Mata Productions, basés à Christchurch, et nous produisons des épisodes de* true crime *sur les faits divers néo-zélandais.*
>
> *J'essaie de retrouver un certain Steven (Steve) Armstrong ayant vécu à Rotorua entre 1981 et 2013. Viviez-vous là-bas avec votre père à l'époque de la disparition d'une petite fille, Linda Weston, en 1983 ? Votre père était-il James Armstrong ? Nous savons qu'il a récemment cessé d'être suspect dans l'affaire d'un kidnapping en Irlande, en 1966. Nous avons conscience que James Armstrong n'était pas impliqué dans ces deux affaires, mais nous voudrions interviewer son fils dans le cadre de notre série sur la disparition de Linda Weston et la découverte de son corps adulte en avril 2012. Êtes-vous le Steve Armstrong qui vivait à Rotorua à cette époque ?*
>
> *Nous avons appris que James Armstrong était mort dans un tragique accident de voiture en 1985, mais si vous êtes bien son fils, nous aimerions beaucoup recueillir vos souvenirs de l'époque où Linda a disparu, ce que cela faisait de grandir à Rotorua, et*

comment votre père est devenu suspect dans le kidnapping d'une enfant irlandaise. J'ai cru comprendre que le Steve que nous cherchons a été éduqué à la maison, une chose très inhabituelle qui nous intéresse également. Si c'est bien vous, et si le sujet n'est pas trop personnel, pourrions-nous également discuter du kidnapping en Irlande ? Peut-être ne savez vous rien là-dessus, et peut-être finirons-nous par le couper au montage, mais nous voulons rassembler autant d'informations que possible.

L'information n'est pas encore publique, mais nous avons récemment appris que Linda Weston avait eu une fille qui a été abandonnée bébé sur le parvis d'une église en 1996. Cette jeune fille, Amanda Heron, a accepté de participer à notre podcast, et j'espère pouvoir en faire une série documentaire plus tard. Merci de nous communiquer votre réponse au plus tôt. Je vous présente toutes mes excuses si vous n'êtes pas le Steve Armstrong que nous cherchons ; et si vous l'êtes, nous comprendrons bien sûr que vous ne souhaitiez pas prendre part au podcast. La police n'a pas accepté de coopérer avec notre enquête, si bien que nos recherches ont été pour le moins frustrantes.

Nga mihi de Christchurch,
Kate Ngata

Je pris une grande inspiration et annulai mes rendez-vous pour le reste de la journée. Ma fille, Amanda Heron, voulait des réponses. En la cherchant en ligne, je trouvai une foule d'informations. Les jeunes n'ont pas idée d'à quel point leurs données sont exposées. En quelques minutes, j'avais son adresse, son numéro de téléphone, son dossier scolaire, son Master d'art (spécialité musique) à l'université d'Auckland, et des photos d'elle avec sa famille adoptive, en remontant jusqu'à l'époque où elle était bébé. Des photos où elle chantait dans une chorale, des photos d'elle avec un petit ami, puis un autre. Amanda traversant le Golden Gate à moto, Amanda dans un camping-car au Montana. Et d'autres très récentes : Amanda en robe de soirée à un concert du New Zealand Symphony Orchestra, la semaine précédente.

Elle avait vingt-trois ans et, comme sa mère, était magnifique. Son si joli sourire, avec toutes ses dents intactes, me pétrifia. Wanda, notre fille. Je fixai les photos en me demandant comment entamer une conversation avec elle, avant de comprendre que ce serait impossible. Je devais me tenir à l'écart.

J'envoyai une réponse très polie à Kate Ngata, en lui souhaitant beaucoup de réussite, mais en lui disant qu'« en tant que responsable de la cybersécurité de la plus grande banque de la Nouvelle-Zélande, vous comprenez que je ne pourrais me permettre aucun commentaire

sur ma vie privée ».

Je savais que cela ne ferait qu'ajouter à sa frustration, mais j'étais heureux que la police néo-zélandaise ne partage pas ses informations avec des amateurs.

Je n'existais pas sur Internet, sauf en tant qu'employé de la banque. Pas de photos ni de résultats de recherche, sauf pour l'article du *Rotorua Daily Post* en 1985 qui détaillait l'horrible accident où mon père avait trouvé la mort, et l'appel à charité qui s'était ensuivi. Hoani Mata Productions devait avoir envoyé ce même email à tous les Steve Armstrong du pays.

J'envoyai un message au directeur de la banque en lui disant que je devais prendre un congé d'urgence du fait d'un problème médical personnel. Il me faudrait trois mois, disais-je, mais je resterais joignable par email. Après avoir briefé mon bras droit sur notre position vis-à-vis du bitcoin et des cryptomonnaies, qui commençaient à nous poser problème, je rentrai chez moi.

Je réservai un vol pour l'Irlande sur Internet. Je devais rentrer. Je devais trouver ma sœur. C'était elle, la clé pour rompre mon isolement.

50
Sally

Les résultats, lorsqu'ils survinrent douze jours plus tard, étaient sans équivoque. Peter/Steve était mon frère et Mark était notre oncle. Mais le site de test ADN révélait encore autre chose : j'avais une nièce appelée Amanda Heron, la fille de Peter. Il n'avait pas parlé d'elle, ni n'avait mentionné d'épouse ou de petite amie. Tout dans sa lettre portait à croire qu'il était solitaire, peut-être comme moi. Mais pas asexuel.

L'heure était venue de l'appeler. Je voulais avoir cette conversation seule. Les résultats étaient arrivés chez moi, et Mark n'était pas au courant.

Peter décrocha à la première tonalité.

– Mary ?

– C'est Sally. Je porte ce nom depuis mon adoption, alors je préfère que tu t'en serves.

– D'accord, répondit-il d'une voix légèrement tremblante.

– Tu es encore à Dublin ?

– Oui, dans un parc près d'une église, en centre-ville.

– Bon. Je viens de recevoir les résultats ADN.

– Et alors ?

– Alors, tu es mon frère.

– Je le savais. Je l'ai toujours su.

– Dans ce cas, pourquoi ne m'avoir jamais contactée ?

– Je te l'ai expliqué dans la lettre. Je ne savais pas où tu étais. Ce n'est qu'après la mort de Thomas Diamond que j'ai pu te retrouver grâce à Internet .

– Pardon, c'est vrai que tu l'avais expliqué. Mais si tu savais tout sur moi et ma mère, si tu savais ce que notre père biologique avait fait, pourquoi ne pas l'avoir dénoncé à la police ?

– C'est dur à expliquer. Il m'a fait subir un lavage de cerveau. Il m'a dit que j'étais malade. Je ne savais pas démêler le bien du mal… Je ne peux pas t'expliquer tout ça au téléphone. Tu veux bien venir me voir ?

J'avais discuté avec Mark de la marche à suivre si les résultats s'avéraient positifs.

– Peter, nous avons un oncle, le frère de Denise.

– Vraiment ?

– Oui, et lui aussi voudrait te rencontrer. Il viendra te chercher à Dublin et te conduira chez moi.

– Quand ça ?

– Demain ?

Nous serions samedi. J'annulerais ma séance de piano du week-end. Lucas devrait trouver quelqu'un pour me remplacer.

– Ça me convient. Merci. Mary… je veux dire, Sally – tu te souviens de moi ?

– J'ai bien peur que non.

– Et ma mère, Denise, elle n'avait jamais parlé de moi ?

– Nous avons tant de choses à nous dire, Peter. Attendons d'être face à face.

Il y eut un silence.

– Je ne suis pas très doué pour la conversation.

– Tu es bien mon frère. Il m'a fallu presque deux ans de thérapie pour m'améliorer.

– Vraiment ?

– Eh oui. Tu n'as pas d'amis ? Une femme ? Une petite amie ?

– Non, répondit-il avec un nouveau tremblement dans la voix.

Le moment était mal choisi pour lui poser des questions sur sa fille.

– Je n'arrive pas à croire que je suis vraiment en train de parler avec mon frère.

– Tu n'as rien dit aux journaux ? À la police ?

– Certainement pas.

Il me donna l'adresse de son hôtel avant de raccrocher.

Mark voulait y aller seul pour s'assurer que Peter n'était pas violent, qu'il ne représentait pas une menace. Il prit rendez-vous pour le retrouver tôt le lendemain matin. Quand Peter demanda comment il rentrerait ensuite à Dublin, Mark lui dit de ne pas s'inquiéter. Nous pourrions lui payer une chambre à l'Abbey Hotel de Roscommon pendant quelques nuits. Nous n'avions rien de précis en tête.

Le lendemain, j'étais sur des charbons ardents. Au moindre bruit, j'allais à la fenêtre voir si Mark était rentré. J'avais reçu un texto de sa part : *Nous nous sommes arrêtés à une station-service. Il a l'air normal, mais il ne parle pas beaucoup.*

Sue et Martha sonnèrent à la porte pour voir si tout allait bien. J'avais raté le cours de yoga du matin. Je ne leur proposai pas un café comme on doit le faire à ses amies, mais j'évitai de leur mentir.

– Désolée, j'aurais dû vous prévenir que je ne viendrais pas. J'ai des affaires de famille à régler.

– Tout va bien ? me demanda Sue. Tu as l'air un peu… agitée.

En effet, je surveillais la route derrière elle, en faisant passer mon poids d'un pied sur l'autre.

– Oui, oui, tout va bien, merci. On se voit cette semaine, d'accord ?

Je refermai la porte et regagnai la cuisine. J'avais préparé des sandwichs beaucoup trop tôt : ils avaient séché. J'en confectionnai des nouveaux – au poulet, au jambon, à la tomate, au chou rouge. Et si Peter était végétarien ? Je ne savais rien de mon frère.

51
Peter, 2019

Il me fallut vingt-huit heures pour atteindre l'Irlande, alors que notre périple pour gagner la Nouvelle-Zélande près de quarante ans plus tôt avait duré trois mois. J'avais commandé des tests ADN à l'adresse de mon hôtel à Dublin. J'écrivis ma lettre à Mary, puis je parcourus la ville à pied. J'achetai quelques vêtements d'hiver. J'avais voyagé léger. Je n'avais jamais vu le centre-ville, même dans mon enfance. Dublin était moderne, multiculturelle, aucunement familière.

Le téléphone jetable sonna plus de deux semaines après l'envoi de la lettre. Mary n'avait pas alerté la police. Il y avait un oncle, Mark, le frère de Denise. Il vint me chercher à Dublin le 14 décembre et me conduisit au cottage de Mary, à deux heures de route. Dans la voiture, il me posa toutes sortes de questions sur sa sœur. De quoi me souvenais-je ? L'avait-elle déjà mentionné ? Comment était-elle ? J'avais l'impression de subir une agression, et j'évitai de répondre autant que possible.

Nous étions sur la voie rapide. La journée était nuageuse, triste, pluvieuse. Pas de trace du soleil. Tout était plat. Nous nous arrêtâmes à une station-service qui nous servit du mauvais café. Je ne savais pas quoi penser de Mark. Il semblait trop jeune pour être mon oncle, avec seulement cinq ans de plus que moi. Il me dit sombrement que Denise avait douze ans lorsqu'elle m'avait donné naissance. Le reste du voyage se déroula dans un silence presque complet.

52
Sally

Peter me dit qu'il avait sept ans de plus que moi, mais il semblait bien plus vieux. Ses rides étaient profondes, son visage marqué. Il se dégarnissait et grisonnait. Il avait les cheveux courts et le visage rasé. Une ligne blanche transparaissait sur son front. Une vieille cicatrice ? Infligée par Conor Geary ? Mais il avait les mêmes yeux que moi – leur forme, leur couleur noisette – et le même nez. Mon frère.

Au début, nous étions très empruntés, mais peu à peu, une connexion s'établit entre nous. Mark et moi savions qu'il faudrait du temps. Pour commencer, nous ignorions comment nous adresser à lui. De mon côté, j'insistais pour qu'on m'appelle Sally Diamond ; mon frère, qui avait été Steven Armstrong pendant la plus grande partie de sa vie, voulait maintenant redevenir Peter. Il ne parlait pas beaucoup, et j'étais nerveuse, du moins au début. À l'approche de Noël, mes services au piano étaient très sollicités. Je payais pour le séjour de Peter à l'Abbey Hotel de Roscommon, et il venait me voir chez moi dès que j'avais un moment. Mark s'efforçait toujours d'être là s'il le pouvait.

Le premier jour fut fait de longs silences entrecoupés de petites discussions sans but. Peter était encore moins doué que moi pour la conversation. Ce ne fut que le deuxième jour que nous abordâmes le sujet de notre père. Peter m'assura qu'il n'avait pas été tourmenté physiquement par Conor Geary, pas comme ma mère l'avait été. Il avait vécu presque toute la première partie de sa vie en isolement, convaincu de souffrir d'une maladie mortelle. Une maladie inventée pour l'éloigner des autres et pour le rendre entièrement dépendant de Conor Geary. Notre père biologique était un manipulateur cruel. Mon frère était aussi isolé que je l'avais été, mais pas par choix. Il aurait désespérément voulu aller à l'école et s'y faire des amis, mais à la mort de son père, il était trop tard, et il ne savait pas comment se lier aux autres.

Obtenir toutes ces informations de sa part n'était pas facile, mais Mark avait l'art de lui tirer les vers du nez. Le soir, après l'avoir raccompagné, il revenait chez moi et analysait ce que Peter avait dit, et ce qu'il avait préféré taire. Mark était doué pour lire entre les lignes.

Peter se sentait encore coupable pour la mort de Conor Geary : c'était lui qui conduisait la voiture. C'était de là que venait sa cicatrice au front, ainsi que les terribles brûlures sur ses bras, conséquence de ses efforts désespérés pour l'arracher au brasier. Nous lui assurâmes que son père – mon père – ne méritait pas d'être sauvé, mais Peter

regarda par la fenêtre pour ne pas croiser nos regards.

C'était l'un de nos désaccords. Malgré tout ce qu'avait fait Conor Geary, Peter s'était senti aimé. Comme si cela pouvait contrebalancer l'horreur de ce qu'il avait infligé à notre mère, et à Peter lui-même avec cette épouvantable histoire de maladie mortelle.

– Comment peux-tu le défendre ? Je suis content qu'il soit mort ! s'écria Mark.

– Vous ne comprenez pas, se défendit Peter. Les gens ne sont jamais entièrement bons ou entièrement mauvais. Vous le traitez de monstre, et c'est vrai qu'il nous a infligé à tous des choses terribles. Mark, il a enlevé votre sœur et l'a détruite. Il a enfermé Sally. Il a fui en m'entraînant à l'autre bout du monde, il m'a enlevé mon nom, il m'a menti et isolé. Mais il tenait à moi. Je le sais.

– Bon, alors tout va bien, répondit Mark. Tant qu'il tenait à toi !

Je crois que c'était du sarcasme.

Perturbée, je partis au piano et tous deux se turent. Après avoir joué un moment, je demandai à Mark de ramener Peter à l'hôtel. Tout cela était très difficile, mais Peter me ressemblait de tant de façons que je ne pouvais pas m'empêcher de vouloir me rapprocher de lui. À la fin de la semaine, nous avions récapitulé sa vie en Nouvelle-Zélande.

Sur Internet, Mark et moi trouvâmes un article d'archive du *Rotorua Daily Post* qui rapportait la mort d'un dentiste local respecté, James Armstrong, laissant un pauvre orphelin, son fils Steven. Conor Geary avait vécu en Nouvelle-Zélande pendant presque cinq ans sous son faux nom, toujours avec le même métier. Le passeport de Peter était au nom de Steven Armstrong. Il n'avait jamais osé faire régulariser ses papiers, mais Mark et moi étions d'avis qu'il ferait bien de retrouver son vrai nom et sa vraie nationalité. Il était venu en Irlande avec un visa-vacances de quatre-vingt-dix jours. Nous lui suggérâmes de demander conseil à mon notaire, mais Peter était réticent et terrifié à l'idée d'être exposé aux médias. Si nous ne faisions pas preuve de la plus grande prudence, il refuserait en bloc. Nous finîmes par tomber d'accord pour dire que la décision lui appartenait et qu'il n'avait qu'à prendre son temps.

La deuxième semaine, j'invitai Peter à dormir chez moi pour Noël, et à rester autant qu'il le souhaiterait. Pour la première fois ce jour-là, je le vis sourire. Il me serra la main ; nous n'osions pas être plus démonstratifs sur le plan physique. J'établis un planning pour l'usage de la salle de bains, l'heure du petit déjeuner et celle du coucher. Nous cuisinerions l'un pour l'autre chacun à notre tour. L'idée d'être présenté à mes amis l'effrayait.

– Je n'ai pas l'habitude des gens, me supplia-t-il. Un à la fois, peut-être ?…

Cela aussi, je le comprenais. Mark avait cessé d'être présent pour toutes nos conversations, qui le bouleversaient plus que moi.

Le jour de Noël, Mark, Peter et moi déjeunâmes ensemble. Je voulais poser une question à mon frère, mais Mark m'avait recommandé d'y aller en douceur, si bien que j'attendis qu'il ait coupé le gâteau de Noël pour nous servir à tous un verre de porto.

– Tu sais, Peter, quand nous avons reçu les tests ADN, ta fille y figurait. Tu ne nous as jamais parlé d'elle…

– Je n'ai pas de fille.

J'ouvris mon ordinateur et lui montrai le site Internet, qui indiquait clairement :

PG (ses initiales)

Amanda Heron

Parent/Enfant 50 % d'ADN en commun

Je cliquai sur le nom d'Amanda Heron, révélant qu'elle était née en 1996.

– Tu as bel et bien une fille de vingt-trois ans. Je croyais que tu nous avais dit que tu n'avais pas eu de relations romantiques ? De petite amie ?

Il avala son porto et remplit à nouveau son verre. Le silence s'étendait.

– Peter ? l'interrogea Mark. Que se passe-t-il ? Tu n'étais pas au courant ?

– Je ne connaissais pas son nom, dit-il. Il m'est arrivé d'avoir… vous savez… des coups d'un soir. Et l'une de ces femmes m'a dit ensuite qu'elle était enceinte, mais je ne la croyais pas. Ou plutôt, je me disais que n'importe qui aurait pu être le père.

Il parlait en fixant le sol. Je crois qu'il avait honte.

J'étais perturbée. Il n'était pas asexuel comme moi. D'après ce que m'avait appris Tina, je ne pouvais pas l'interroger là-dessus. Elle m'avait toujours bien fait comprendre que la vie sexuelle était un sujet privé.

– J'étais toujours ivre avec mes… partenaires. Je n'ai jamais pu parler aux femmes sans l'aide de l'alcool, avoua-t-il.

– Eh bien, j'imagine que tu as plus de famille que prévu, dit Mark. Mais ralentissons un peu. Tu dois te sentir submergé.

Peter hocha la tête. Quand il releva les yeux vers nous, ils étaient pleins de larmes. Encore une différence entre nous. Lui pleurait, moi pas.

– Je me dis qu'elle s'en sortira mieux sans moi. Je ne suis pas doué avec les gens, surtout ceux que je ne connais pas.

– Mais peut-être qu'elle voudrait apprendre à te connaître, insista Mark.

– Je ne serais pas un bon père. Pour moi, il est trop tard. Je ne me

rappelle même pas qui est sa mère.

Sa fille ne l'intéressait pas. Mark aurait voulu le questionner davantage, mais je lui demandai de laisser tomber.

Durant les semaines suivantes, je pus constater que Peter était aussi antisocial que je l'étais autrefois. Je n'avais aucun mal à le comprendre. Il semblait si profondément seul, mais sans jamais faire montre de la moindre pointe d'agressivité ou de menace.

Quand je lui proposai de venir consulter Tina avec moi, il me répondit qu'il n'en avait pas envie. Si des amis me rendaient visite, il trouvait toujours une excuse pour rester dans sa chambre, et refusait leurs invitations par mon biais. Nous disions à tout le monde qu'il s'agissait du cousin de Mark, mon cousin au deuxième degré, venu nous voir depuis l'Australie. C'était presque la vérité. Nous ne voulions pas mentionner la Nouvelle-Zélande car trop de mes connaissances étaient au courant des étranges courriers qu'on m'avait envoyés de là-bas. Mais tout le monde ne me croyait pas. Angela me demanda si quelque chose se tramait entre nous.

– Nous qui ?

– Toi et cet Australien. C'est ton petit copain ?

– Non, vous savez bien que ce genre de chose ne m'intéresse pas.

J'étais horrifiée à cette seule idée, mais j'avais juré de cacher qu'il s'agissait de mon frère.

– Ce n'est pas dans tes habitudes d'accueillir un inconnu sous ton toit.

Sue m'avait fait la même remarque. Et c'est vrai que j'avais du mal à m'habituer à la présence de Peter, même si nous étions en train de devenir amis. Il se levait à l'aube et partait marcher pendant des heures, en ne rentrant qu'au dîner. Nous suivions scrupuleusement notre planning pour la salle de bains, et nous n'entrions jamais, sous aucun prétexte, dans la chambre l'un de l'autre. Il ne se douchait qu'un jour sur deux, alors que ma douche était si belle, ce qui me laissait perplexe. Peu après son arrivée, il avait cessé de se raser et faisait désormais très négligé. Nos échanges étaient pleins de silences béants. Que je joue du piano semblait lui déplaire : dès que je commençais, je l'entendais quitter la maison. C'était très malpoli. Mais j'étais chez moi, et si je voulais jouer du piano, je jouerais du piano.

Tout de même, nous continuions à discuter. Pourquoi mon père biologique avait-il choisi de garder Peter, mais de m'abandonner ? Peter le décrivait comme un père aimant, bienveillant, indulgent, intelligent et travailleur, mais nous savions tous les deux ce qu'il avait infligé à ma mère et comment il avait manipulé Peter.

Le plus dur pour Peter fut d'apprendre que ma mère ne l'avait jamais mentionné. Nous lui donnâmes les cassettes et les dossiers, sauf

celle où elle disait : « Ce n'est pas grave. Je n'en voulais pas. » Il lut tous les dossiers et écouta tous les enregistrements.

– Elle ne tournait vraiment pas rond.

– Oui, à cause de ton papa chéri, dit Mark qui s'irritait chaque jour davantage que Peter prenne la défense de Conor Geary. Il n'a pas eu d'autres « relations » ?

– Comment ça ?

– Je veux dire que tu as vécu là-bas avec lui pendant cinq ans. Il avait accès à d'autres enfants ? Tu n'as pas eu peur qu'il kidnappe une autre petite fille ?

– Ce n'est que peu avant sa mort que j'ai vraiment compris ce qui était arrivé à ma mère. Nous nous sommes disputés. Mais les patients de papa étaient tous adultes. En Nouvelle-Zélande, c'est la Sécurité sociale qui finance les soins dentaires des enfants ; une clientèle adulte est plus lucrative. Même le réceptionniste de papa était un homme, ce qui était assez inhabituel. Il n'a jamais touché d'autre enfant, j'en suis certain.

– Curieux qu'un pédophile si actif s'arrête d'un coup et retourne sa veste, surtout qu'il s'en était tiré. Peut-être a-t-il réussi à te le cacher…

Peter détourna le regard.

– Écoutez, je sais que ça ne vous plaît pas que je le défende. Je ne crois pas qu'il s'en soit pris à d'autres enfants, mais c'était un misogyne. Il traitait toujours les femmes d'idiotes, de laiderons, de sorcières. Il ne les aimait pas, c'était clair.

– Tu sais, dis-je avec prudence, je crois que Conor Geary a lui-même subi des abus de la part de sa mère dans son enfance.

– Ah oui ? fit Peter. Il m'est arrivé de lui poser des questions sur ses parents. Je voulais en apprendre plus sur mes grands-parents, tu sais ?

Puis il se referma et changea le sujet. Mais Mark me demanda :

– Pourquoi t'imagines-tu ça ? Au sujet de la mère de Conor Geary ?

– Sa sœur l'a mentionné en passant.

– Sa sœur ? répéta Peter. Tu veux dire que j'ai aussi une tante ?

– Oui, désolée, j'ai oublié de t'en parler. Elle est morte il y a quelques mois. Je ne l'ai rencontrée qu'une fois avec tante Christine, après qu'on a parlé de moi dans les journaux. C'est elle qui m'a contactée, je ne sais pas pourquoi. Elle était bouleversée. Je crois que Conor Geary a ruiné sa vie, à elle aussi.

– Mais qu'a-t-elle dit au sujet de leur mère ?

– C'était une remarque en passant, mais j'y ai beaucoup songé depuis. Elle m'a dit que leur père était mort dans leur enfance, et que leur mère avait exigé que Conor le remplace de toutes les façons possibles. Elle a dit que leur enfance était perverse. Elle semblait sous-entendre…

– Seigneur, dit Mark.

Peter resta silencieux un moment, puis demanda :

– Elle t'a paru… normale ?

– Margaret ? Oui, j'imagine. Mais je crois qu'elle ne voulait me parler que par sens du devoir.

– Et sa mort ne t'a pas… peinée ? Tu ne m'en avais jamais parlé, dit Mark.

– Pourquoi me peinerait-elle ? Je ne l'ai rencontrée qu'une fois, après tout. Elle avait l'air sympathique. C'est fou la différence qu'il peut y avoir entre frère et sœur, non ?

– C'est vrai que nous sommes différents, fit Peter qui me regardait d'un air pensif.

– Pas tant que ça. Il y a encore deux ans, je faisais semblant d'être sourde pour ne pas avoir à parler aux gens.

– Quelle bonne idée, sourit-il.

Un autre soir, Peter nous parla des deux nuits qu'il avait passées dans la pièce avec Denise. Mark voulait tout savoir, mais Peter n'avait que sept ans à l'époque, et ses souvenirs étaient flous. Tout ce dont il se rappelait était qu'elle l'avait terrifié et qu'elle était lourdement enceinte. Comme Mark insistait, Peter ajouta qu'elle n'avait apparemment pas de dents de devant, et qu'elle souffrait. À l'époque, elle lui avait paru très vieille. Avec l'avènement de l'Internet, quand il avait pu commencer ses recherches, il avait été choqué de découvrir qu'elle n'avait que dix-neuf ans à l'époque.

Je contactai la police pour leur demander de me rendre Toby, mon ours en peluche. Ils n'y voyaient pas d'inconvénient puisqu'il ne leur servait plus à rien. Maintenant que je savais que c'était Peter qui me l'avait envoyé, j'étais heureuse de le retrouver.

À la mi-janvier 2020, Peter devint morose et silencieux. Il ne parlait quasiment plus du tout. Lorsque j'insistai pour qu'il me dise ce qui n'allait pas, il répondit que l'été dans l'hémisphère Sud lui manquait. Quand je lui demandai s'il comptait rester en Irlande, y chercher un nouveau travail, il admit avec réticence qu'il ne savait pas quoi faire. Je lui proposai de lui apprendre le piano.

– Bordel de merde, Mary, tu ne peux pas régler tous tes problèmes en jouant du piano ! hurla-t-il.

J'étais stupéfaite. Il partit en claquant la porte. Je lui criai après :

– Je m'appelle Sally !

Je ne parlai pas de l'incident à Mark, car je crois qu'il ne faisait pas entièrement confiance à Peter. Lorsque Peter revint plus tard, il alla droit s'enfermer dans sa chambre. Le lendemain matin, il me marmonna des excuses. Je songeai à tout ce que Tina m'avait appris pour gérer les situations de crise, et je lui dis calmement que

j'attendais qu'on me respecte sous mon propre toit, que j'avais moi aussi des problèmes pour gérer ma colère, et que s'il n'acceptait pas de consulter un thérapeute, je ne l'accueillerais plus chez moi.

Pendant des semaines, nous marchâmes sur des œufs. Il promettait sans cesse d'entamer une thérapie mais s'enfermait dans le silence quand je voulais en savoir plus. J'avais beau tenir à lui, il m'exaspérait. Tina m'avait dit que c'était normal entre frère et sœur.

Je savais enfin quoi faire avec l'argent sur mon compte en banque, celui que m'avait rapporté la vente de la maison de Conor Geary. C'était aussi l'héritage de Peter, même si Margaret n'en avait jamais rien su. Alors, le jour où il me demanda de lui prêter de l'argent, je le lui offris.

– Tu peux recommencer ta vie ici, Peter, en Irlande, chez toi, dis-je en guise de préambule. Tu pourras t'offrir une belle maison au village, et un fonds de commerce. Si tu n'as pas envie de travailler du tout, c'est aussi une option.

– Je ne comprends pas…

– C'est ton héritage, ta moitié de la vente de la maison de ton père.

– Que veux-tu dire ?

– Margaret me l'a laissée dans son testament.

– Tu as vendu la maison ? cria-t-il.

– Oui, mais je te fais don de la moitié du fruit de la vente.

– Si j'avais su… Je l'aurais gardée. C'est le seul endroit où je me sentais chez moi. J'étais heureux là-bas avec papa avant ta naissance.

Tina aurait jugé sa colère irrationnelle. Je n'avais pas connaissance de son existence quand j'avais vendu la maison.

– Mais ta mère était enchaînée au mur. Tu ne la voyais jamais. Tu ne me voyais jamais non plus.

Il ne répondit pas.

Après ça, Peter devint encore moins communicatif qu'avant, mais il était sérieux quant aux affaires d'argent et, après tout, il travaillait dans la finance, il savait ce qu'il faisait. Il me suggéra de convertir la somme en cryptomonnaie car il ne pouvait pas encore s'ouvrir un compte en banque en Irlande. Je lui assurai que je pourrais lui donner tout le liquide nécessaire le temps qu'il régularise sa situation, mais il avait peur de l'attention des médias si quiconque venait à apprendre que le tristement célèbre Conor Geary avait un fils en Irlande. Il n'avait pas tort, une histoire pareille serait inévitablement rendue publique.

Je ne connaissais rien au bitcoin, mais Peter avait déjà un compte. Il ne me restait plus qu'à aller à la banque pour demander le transfert de la somme. Cela causa beaucoup de remous, et on fit venir le directeur qui tenta de m'expliquer que cette transaction n'avait rien

d'habituel. Je lui rappelai qu'elle n'avait rien d'illégal non plus, et que je pouvais faire ce que je voulais de mon argent.

Le lendemain du transfert, Peter me dit qu'il voulait voyager, voir l'Irlande. L'idée me semblait bonne. Nous avions passé près de dix semaines en vase clos et, même si j'étais contente d'apprendre à le connaître, sa résistance à tout changement ou progrès me frustrait. Je devais être exactement comme lui avant d'avoir commencé la thérapie, mais au moins, déjà à l'époque, je faisais un effort avec les gens quand Angela me le demandait. Lui n'en faisait aucun.

Bizarrement, il ne me fit pas ses adieux : lorsque je me levai le lendemain matin, il était parti. La veille au soir, j'étais au piano lorsqu'il était revenu d'une de ses longues promenades, et il m'avait dit :

– Papa aussi jouait du piano, tu sais ? À l'époque où nous vivions ici, en Irlande. Il était aussi doué que toi. Je suis désolé, mais je ne supporte pas de l'entendre.

J'avais refermé le couvercle d'un coup.

Il avait soigneusement fait le ménage avant de partir. Le fait qu'il n'ait laissé aucune de ses affaires me semblait curieux. Il avait aussi emporté Toby, ce qui m'agaça.

Mark trouvait sa soudaine disparition très alarmante. Je ne lui avais pas parlé de l'argent. Comme d'habitude, je défendis mon frère :

– Il est parti voir du pays. Tout ça le dépassait, tu devais bien t'en rendre compte. Peut-être qu'il cherche un endroit où vivre ? Son visa expire à la fin du mois. Il ira bientôt trouver la police. Je crois qu'il a décidé de rester. Enfin, j'espère.

Je nous trouvais tant de points communs. J'étais pleine d'affection pour lui. Peut-être que je l'aimais, mon grand frère ?

Je l'appelai plusieurs fois, mais il ne répondait pas au téléphone. L'inquiétude de Mark allait croissant. Au bout d'une semaine, je reçus enfin un message :

Mary, j'ai beaucoup réfléchi. Je n'ai pas ma place ici. Malgré tous mes efforts, je n'ai pas l'impression d'être ton frère, ni d'être le neveu de Mark. Je suis à l'aéroport de Dublin. Je rentre en Nouvelle-Zélande. Mieux vaut ne plus rester en contact. Je ne veux pas te blesser, et je te suis reconnaissant pour l'argent. J'en ferai bon usage. Je vous souhaite le meilleur, à Mark et toi. Vous avez fait tout votre possible. Mais je ne suis pas normal et aucun thérapeute ne pourra jamais me guérir. Il vaut mieux que je reste seul.

Je m'arrachai les cheveux en hurlant jusqu'à ce que Martha arrive en courant depuis le studio d'en face.

53
Peter, 2020

Quand Mark m'avait parlé d'un « cottage », je m'étais imaginé une petite maison au toit de chaume comme on en voyait sur les affiches qui invitaient à faire du tourisme en Irlande. Malgré ses ardoises et sa petite taille, il s'agissait en fait d'une maison moderne, neuve et propre jusque dans les moindres recoins. Un ruisseau la traversait sous d'épais panneaux de verre. Je n'avais jamais rien vu de tel. Mary aussi me surprit. Elle me fixa dans les yeux jusqu'à ce que je détourne le regard. Nous ne savions pas quoi nous dire. Elle me serra la main, puis partit dans une autre pièce et se mit au piano. Cela fit surgir des souvenirs de mon enfance, quand papa jouait de la musique et que je l'écoutais depuis la pièce où j'étais enfermé. Mark me dit qu'il ne fallait pas s'en offusquer, qu'elle était secouée et qu'elle reviendrait dans quelques minutes. Il semblait avoir ses habitudes dans la maison, bien qu'il eût son propre appartement dans le village – il me l'avait montré en passant. Ils étaient proches, comme devraient l'être deux membres d'une même famille, j'imagine.

Après un thé et quelques canapés, nous passâmes au dîner, arrosé de vin. Je n'avais pas l'habitude de parler autant, mais ils n'en finissaient pas de me poser des questions – sur Denise, sur l'enfance de Mary. Elle n'arrêtait pas de me corriger en disant qu'elle s'appelait Sally. Ce n'était pas ma faute si je me trompais. Je finis par m'y habituer. Enfin, à mon grand soulagement, ils me firent savoir qu'un taxi était en route pour venir me chercher. Ils m'avaient réservé une chambre d'hôtel dans la ville voisine. La conversation m'avait épuisé. Je leur avais tu tant de choses. Il m'avait fallu faire très attention à ce que je pouvais révéler ou non.

Je passai une mauvaise nuit à l'hôtel. À Dublin, mon sommeil avait été sans rêves, et j'y avais vu un signe – étais-je enfin à ma place ? Mais après la soirée avec Mark et Sally, mes fantômes revinrent me hanter. Lindy, Rangi et papa.

Sally vint me chercher le lendemain pour m'emmener déjeuner au village. Cette fois, je lui posai la question qui me travaillait : pourquoi ne se rappelait-elle pas de moi ? Notre mère ne m'avait-elle donc jamais évoqué ? Elle m'expliqua que son père adoptif, le psychiatre, lui avait donné des cachets qui avaient effacé tout souvenir de notre mère. J'étais à la fois soulagé et jaloux. Soulagé qu'elle ne sache pas ce que j'avais fait à notre mère, jaloux qu'elle ait tout oublié. J'aurais voulu oublier tant de choses, moi. Elle m'interrogea encore sur notre père, clairement blessée qu'il nous ait traités si différemment.

– Il détestait les femmes.

C'était bien peu, mais je n'avais pas d'autre explication à lui donner.

Nous passâmes beaucoup de temps ensemble tous les trois durant la semaine suivante. Sally me plaisait bien. Il lui arrivait de dire des choses complètement absurdes. Elle aurait voulu que je consulte un thérapeute, mais l'idée de m'ouvrir à quelqu'un me faisait peur. Je n'avais pas eu de vraie conversation avec une femme depuis Lindy. Quand Sally m'invita à séjourner chez elle, ce fut un soulagement. Elle aussi m'aimait bien, je m'en rendais compte. Elle semblait très riche, et je me demandais d'où elle tirait tout cet argent, mais cela ne me regardait pas. Elle aurait voulu me présenter à ses amis comme son cousin, mais je ne pouvais pas. J'avais déjà tant de mensonges à gérer que je n'aurais pas supporté d'en ajouter encore.

J'avais beau avoir de l'affection pour elle, je ne pouvais pas m'empêcher de l'envier. Elle avait grandi avec ses deux parents, elle avait été à l'école, elle avait fait du sport, toutes choses qui m'avaient été refusées. Et à l'entendre, elle avait gâché tous ces privilèges pour vivre en solitaire. Ce n'était que ces dernières années qu'elle avait commencé à en profiter. Maintenant, elle avait des amis, et un genre d'emploi en tant que musicienne. Moi, je n'avais personne, sauf elle – et encore, je ne pourrais jamais lui dire toute la vérité.

L'Irlande n'était pas la réponse à ma solitude. Ni ma sœur ni mon oncle ne pouvaient y remédier. Ils avaient beau être heureux de m'accueillir – plutôt Sally que Mark –, je ne pouvais pas me détendre. Ma tension intérieure ne se dissipait jamais, pas même quelques secondes. J'avais besoin de Lindy, ou de quelqu'un comme elle.

Je restais en contact avec mon travail par mail. Je leur disais que je gérais ma situation médicale, et ils me connaissaient assez bien pour ne pas chercher à en savoir plus. Lorsqu'un problème survenait, souvent au beau milieu de la nuit, je pouvais m'en occuper à distance. Autant continuer à recevoir mon salaire jusqu'à décider de la suite. Je ne pourrais pas rester indéfiniment avec Sally, mais devais-je m'installer en Irlande ? Ou rentrer chez moi, en Nouvelle-Zélande ? Étais-je vraiment chez moi là-bas ?

Pendant le repas de Noël, Sally évoqua Amanda Heron : le site de tests ADN avait fait ressortir notre parenté. Je n'avais pas pensé à cette possibilité. Je commençai par nier en bloc, en disant que je n'avais pas idée de son existence, mais Mark était si soupçonneux que je finis par m'inventer quelques courtes liaisons. Ils me montrèrent la page Web : elle était là, l'enfant que j'avais mise au monde. 50 % d'ADN en commun. Je leur dis que je ne voulais pas savoir. Au moins, ils n'avaient pas donné mon nom – je n'étais identifié que par mes initiales, PG, alors que mes initiales néo-zélandaises étaient SA. Mark et Sally n'avaient rempli aucune autre information, pas même leur

date de naissance.

Mais j'avais sous-estimé les enquêteurs du podcast. Le 12 janvier, je reçus un nouveau message de leur part.

Cher Mr Armstrong,

Pardon de vous déranger à nouveau. Par élimination, nous pensons vous avoir identifié comme le fils de Conor Geary, ou James Armstrong.

De nouvelles informations récemment mises à jour ont concentré nos efforts sur votre père. Nous n'avons pas pu lui trouver de certificat de naissance en Nouvelle-Zélande, ni de diplôme de dentiste en Irlande à l'époque où il aurait dû finir ses études. Selon nos suppositions, son certificat était faux.

Nous avons reçu le témoignage d'un agent de police à la retraite qui dit l'avoir rencontré en compagnie d'une femme qu'il accompagnait au commissariat pour rapporter la disparition de son neveu adolescent, Rangi Parata. Celui-ci s'est noyé dans un lac à quelques kilomètres de votre maison d'enfance à Rotorua. J'ai cru comprendre qu'il s'agissait de votre voisin ? À l'époque, les circonstances de sa mort n'ont pas appelé d'enquête, mais au vu de nos dernières découvertes, nous nous demandons si votre père, déjà auteur d'un kidnapping en Irlande, ne serait pas également impliqué dans la noyade de Parata, mais aussi dans la disparition de Linda Weston.

Encore une chose : comme vous le savez, notre podcast devait à l'origine se concentrer sur la disparition de Linda Weston en 1983 et la quête d'Amanda Heron pour découvrir ce qu'il était arrivé à sa mère biologique. Or, dans les dernières semaines, le père biologique d'Amanda est apparu dans la base de données d'un site de tests ADN. Nous ne connaissons que ses initiales – PG – et le fait que d'après ses résultats, il descend à 98 % d'ancêtres irlandais.

James Armstrong ne peut pas être le père d'Amanda puisqu'il est mort onze ans avant sa naissance. Mais il vivait dans les environs de Rotorua, voisin de Rangi Parata, à l'époque de la disparition de Linda. Nous avons cru comprendre qu'il avait bel et bien vécu en Irlande quelque temps avant de devenir dentiste à Rotorua, où il a travaillé pendant cinq ans. Conor Geary était dentiste, et père d'une fille, Mary Norton, née de l'enfant qu'il avait enlevée.

Je sais que toutes ces informations doivent vous faire un choc, et je m'excuse de vous les présenter aussi brutalement, au risque peut-être de vous bouleverser.

Auriez-vous également été kidnappé ? Nous voudrions rassembler autant d'information que possible sur votre père. Tout ceci n'est peut-être qu'un malentendu que nous serions heureux de dissiper avec votre aide.

J'ai cru comprendre que vous êtes toujours employé à la banque nationale d'Aotearoa, mais en congés. Bien sûr, nous n'avons pas pu obtenir votre adresse de leur part, ni même un numéro de portable. Si vous

me lisez, merci de revenir vers nous dès que possible. Vous trouverez mes informations de contact en tête de ce message.

Nga mihi

Kate Ngata

Je restai figé devant l'écran, à lire et relire l'email. Ces amateurs étaient bien plus près de la vérité que la police. Kate Ngata n'avait pas l'air de sous-entendre que son équipe avait communiqué ces informations aux autorités, mais ce n'était sans doute qu'une question de temps.

Après quelques recherches, il s'avéra que l'« équipe » de Kate Ngata n'était autre qu'elle-même. Mais à l'évidence, elle savait ce qu'elle faisait. Elle avait débusqué ce policier de Rotorua à la retraite. Elle savait que nous avions habité à côté de chez Rangi.

J'avais la gorge sèche. J'étais piégé. Que faire ? Que dirait Sally si je lui révélais que papa avait kidnappé Lindy ? Je pourrais mentir, lui dire qu'elle s'était sauvée, que je ne savais pas ce qu'elle était devenue. Peut-être Sally me croirait-elle. Elle semblait accepter tout ce qu'on lui disait. Mais Mark m'avait à l'œil. À l'évidence, il ne me faisait pas confiance et n'avait jamais accepté l'idée que papa ait cessé ses « activités pédophiles » après son départ d'Irlande. Tous deux me forceraient à me rendre à la police. Hors de question.

Une semaine plus tard, je répondis au mail de Kate. Il fallait la lancer sur une fausse piste, gagner du temps.

Chère Kate,

Merci pour votre message. J'ai dû quitter Wellington quelque temps à la suite d'un problème médical.

Les informations que vous avez rassemblées m'ont profondément choqué, mais j'ai bien peur de ne pas être l'homme que vous cherchez. Mon père n'avait rien à voir avec ces morts et disparitions. Il n'a jamais eu d'autre nom que James Armstrong, et j'ai une copie de son certificat de naissance chez moi. J'étais très jeune quand nous vivions en Irlande, mais j'ai d'excellents souvenirs de ma mère, qui était très heureuse avec mon père. Nous vivions à Donegal, dans le Nord-Ouest, et j'étais fils unique. Ma mère est morte en couches, avec mon petit frère, six ans après ma naissance.

Après son décès, nous sommes revenus en Nouvelle-Zélande. En effet, nous avons acheté la maison voisine de celle de Rangi Parata. Je me rappelle sa disparition, et je peux vous confirmer que mon père a accompagné sa tante au commissariat. Nous avons cru comprendre que Rangi était ivre lorsqu'il s'est noyé. Des cannettes de bière vides avaient été retrouvées sur les lieux, il me semble ? Je ne le connaissais pas vraiment.

Quant à Linda Weston, son histoire a fait les gros titres pendant si longtemps que je m'en souviens sans mal. Mais elle a disparu près du lac de Rotorua en décembre, et cette année-là, mon père et moi avons passé les vacances de Noël à Wakana, sur l'île du Sud. J'ai oublié le nom de l'hôtel,

mais il serait facile de le vérifier. N'importe quel patient de mon père pourra sans doute vous dire qu'il prenait deux semaines de vacances à Noël pour voyager dans le pays avec son fils.

Je serais heureux de vous rencontrer quand mes difficultés médicales se seront résolues, même si je n'en connaîtrai l'issue que dans un mois ou deux. Je suis désolé de ne pas représenter la piste que vous espériez et je vous envoie tous mes vœux de réussite dans vos recherches.

Bien à vous,

Nga mihi,

Steven Armstrong

Une fois de plus, ma liberté était en jeu. Tous les faits que j'avais exposés étaient vagues, difficiles voire impossibles à confirmer, puisque pratiquement personne n'avait des archives remontant à 1983, certainement pas sous forme numérique. Je laissais entendre que mes « difficultés médicales » n'étaient autre qu'un cancer, ce qui découragerait d'autres questions, d'autant plus que j'affirmais clairement qu'il y avait erreur sur la personne. J'avais au moins eu la présence d'esprit de bloquer mon adresse IP pour que personne ne puisse savoir que j'étais en Irlande.

Mais Kate Ngata semblait obstinée. Me croirait-elle sur parole ? Rien n'était moins sûr. Elle exigerait de voir le certificat de naissance de mon père. Grâce à mon travail, je savais qu'on pouvait tout obtenir en ligne, y compris de faux papiers. Pour l'instant, Ngata ne semblait pas me soupçonner, mais… et si elle me tendait un piège ? Peut-être faisait-elle semblant de s'inquiéter lorsqu'elle me demandait si j'avais été kidnappé. Me soupçonnait-elle d'être irlandais ? D'être le père d'Amanda ? Si je m'ouvrais à ses interrogations, elle finirait par me demander de subir un test ADN, ce qui serait bien plus difficile à contourner. Je songeai à obtenir moi-même des faux papiers : un nouveau passeport, un nouveau nom, une nouvelle nationalité. Après avoir téléchargé le navigateur Tor, je passai le reste de la journée à parcourir le dark Web, choqué par ce qu'on y trouvait à vendre. Le FBI en traquait les utilisateurs, mais concentrait ses efforts sur la drogue, les armes et le trafic d'êtres humains.

Je m'attendais à recevoir un message contrit de la part de Kate dès le lendemain matin, heure néo-zélandaise. Elle m'écrivit bel et bien, mais sans se répandre en excuses comme je l'espérais, et cinq semaines plus tard – des semaines durant lesquelles j'en perdis le sommeil et l'appétit.

Cher Mr Armstrong,

Je suis désolée d'entendre que vous traversez des difficultés médicales et je vous souhaite un prompt rétablissement. Je ne voudrais pas vous déranger davantage, mais j'ai quelques questions toutes simples pour vous. Quel est votre lieu et date de naissance en Nouvelle-Zélande ? Connaissez-

vous le nom de l'hôpital ? Ces informations m'aideraient grandement dans mes recherches.

Nga mihi

Kate

Pas un mot sur ce que je lui avais dit. Vu la sécheresse du message, elle avait sans doute cessé de croire que j'avais moi-même été kidnappé. Je ne lui répondis pas.

Je retournai sur le dark Web pour savoir comment me fabriquer une nouvelle identité. C'était bien plus cher que je ne l'aurais cru : 170 000 dollars néo-zélandais, soit 100 000 euros. Je pourrais me le permettre si Sally me prêtait un peu d'argent, mais il ne me resterait plus rien. Je ne pouvais pas vendre ma maison de Wellington depuis l'Irlande, pas sans attirer l'attention. Et comment expliquer mon besoin d'argent à Sally ?

Pendant ce temps-là, elle continuait sa vie. Mark venait dîner deux fois par semaines. Elle voulait toujours désespérément me présenter ses amis, en particulier la tante de sa mère adoptive, Christine. Mais je me fermais chaque fois qu'elle abordait la question.

Mark s'entêtait à me poser des questions gênantes. Il insistait pour que nous allions ensemble trouver la police et tout leur révéler, du moins tout ce qu'il savait de l'histoire. Je savais qu'il finirait par la contacter lui-même. Ce n'était qu'une question de temps.

Après avoir reçu le dernier email de Kate, je demandai un prêt à Sally. Mais avant même que je puisse lui donner un chiffre, elle se mit à me parler de la maison de papa à Dublin, dont elle avait hérité, et qu'elle avait vendue. Elle affirma que la moitié de la somme me revenait de droit. Je n'arrivais pas à croire qu'elle avait tout cet argent depuis le début et qu'elle ne m'en avait jamais parlé. Je fus stupéfait d'apprendre que ma part s'élevait à plus d'un million d'euros. C'était plus qu'assez pour recommencer à zéro quelque part sous un nouveau nom.

Je pris soin d'obtenir l'argent sous forme de cryptomonnaie et, le lendemain du transfert, je quittai Carricksheedy en disant à Sally que je partais une semaine ou deux visiter l'Irlande. Je m'en allai avant qu'elle se lève pour éviter des adieux qui, je le savais, seraient les derniers. Je pris un bon hôtel à Dublin. Mon nouveau passeport, un permis de conduire de Californie et un nouveau numéro de sécurité sociale arrivèrent au courrier quatre jours plus tard à peine. J'étais désormais américain, sous le nom de Dane Truskowski. Je pris un vol pour Londres sans incident. À Heathrow, les destinations s'alignaient sans fin sur les panneaux d'affichage. Je postai mon colis, puis j'écrivis un dernier message à Sally. Où aller, désormais ? J'avais l'embarras du choix.

54
Sally

Je ne pouvais pas raconter ce qui s'était passé à Martha. Elle me prit les mains pour m'empêcher de me tirer les cheveux et me demanda si je m'étais blessée. Je lui répondis que non, mais j'avouai que quelque chose m'avait fait un choc. Elle me prépara une tasse de thé et essaya de m'entourer d'un bras. Je partis au piano et tentai de jouer un peu d'Einaudi, mais mes doigts s'y refusaient.

– Je l'aimais.

C'était tout ce que je pouvais dire, le mug serré entre mes mains tremblantes.

– Le mec louche qui habitait chez toi ?

– Il n'est pas louche. Tu n'as pas idée…

– C'était ton petit ami ? Ça fait un moment que je ne l'ai pas vu.

– Non ! lui criai-je à la figure. Ce n'était pas mon petit ami ! Et il n'est pas bizarre !

– Sally, calme-toi.

– Pourquoi le trouves-tu louche ? Pourquoi faut-il toujours que tu juges les gens selon les standards de ta petite vie parfaite ? Moi aussi, tu me trouvais louche avant d'apprendre à me connaître, et tu ne connais même pas Peter ! Comment oses-tu, Martha ?

– Ma petite vie parfaite ? répéta Martha. Tu ne sais pas de quoi tu parles. Et quant à ce Peter, tu as beau nous l'avoir présenté, à moi et beaucoup d'autres, il ne nous adresse pas un regard dans la rue. Il ne répond même pas quand on lui dit bonjour. Tu nous as dit que c'était le cousin de Mark, mais personne n'y a cru. Qui est-il vraiment, Sally ?

Quand je refusai de lui répondre ou de lui expliquer pourquoi je m'étais mise à hurler, elle me dit qu'elle ne pouvait rien faire pour m'aider.

– Si c'était ton petit ami et qu'il t'a quittée, eh bien, bon débarras. Il n'avait pas une bonne influence sur toi. Avant son arrivée, tu n'avais pas tous ces secrets. J'espère qu'il ne reviendra jamais.

– Va-t'en, Martha, je ne t'ai pas demandé de venir ! hurlai-je.

Elle était déjà en train de partir mais s'arrêta sur le seuil.

– Tu sais, Sally, j'ai fait beaucoup d'efforts pour toi. Je t'ai accueillie dans ma vie et dans celle de mes enfants. Mais ce n'est pas parce que tu as eu une enfance tragique et qu'on t'a élevée de façon bizarre que tu as le droit de traiter les gens comme ça !

Elle claqua la porte en sortant.

Je ne voulais pas voir Mark. Je savais qu'il serait en colère. Je décidai d'aller à Dublin pour tout raconter à tante Christine.

Comme je n'osais toujours pas conduire sur les voies rapides ou en pleine ville, je pris le train. Le trajet fut à peu près supportable : des inconnus s'étaient assis près de moi, devant moi, mais je fixais les champs par la fenêtre et faisais semblant d'être sourde.

Tante Christine vint me chercher à la gare, et je me mis à lui raconter l'histoire de Peter. Mais elle sembla aussitôt choquée par ces nouvelles et me demanda d'attendre jusqu'à ce que nous soyons chez elle. Une fois assise devant une tasse de thé, je lui révélai l'identité de Peter.

– Mon Dieu, dit-elle. Je crois que Jane était au courant.

– Que veux-tu dire ?

– Elle était convaincue qu'il y avait un autre enfant. Pourquoi Denise aurait-elle tant tenu à te garder près d'elle si vous ne dormiez pas dans la même chambre à Killiney ? C'était ce que disait Jane. Denise insistait pour que tu dormes toujours dans son lit, mais il y avait cette autre pièce dans l'annexe…

– Quoi ? Mais pourquoi cette information n'était-elle pas dans les dossiers de papa ?

– Parce qu'il n'y croyait pas. Denise se fermait dès qu'on l'interrogeait sur la possibilité d'un autre enfant. Tom disait que si elle avait eu un fils, elle aurait fait d'autres caprices…

– Des caprices ?

– Écoute, Sally, je n'ai rien dit pendant des années, mais ton père pouvait être un vrai tyran. Misogyne, avec ça. Les opinions de Jane ne comptaient jamais face aux siennes. Et… il faut que je te dise quelque chose. J'ai toujours essayé d'être honnête avec toi, dans la mesure du possible, mais j'ai tu certains évènements, et je ne vois plus aucune raison de le faire. Ce que je vais te raconter n'est pas pour te blesser, tu comprends ? Je crois qu'il est temps que tu saches la vérité, c'est tout.

– Quelle vérité ?

– La vérité sur tes parents, sur Jane et Tom.

– Dis-moi…

– Jane était bien plus intelligente que ton père. Elle n'était pas du tout d'accord avec la façon dont il te traitait. Elle disait qu'il ne te voyait pas comme sa fille, mais comme une patiente. Il se servait de toi pour faire des expériences – il tentait divers traitements et médicaments, et évaluait les résultats. À la fin de ta scolarité, Jane tenait absolument à ce que tu ailles à l'université. Tu étais brillante, tu aurais pu étudier n'importe quoi. La musique, par exemple, bien sûr, mais elle se disait aussi que tu aurais pu être une très bonne ingénieure, avec ton esprit si mathématique. Mais tu ne voulais rien faire.

– Je m'en souviens.

– Sans compter que Tom a insisté pour déménager dans un village encore plus isolé. Vous étiez toujours plus à l'écart des gens, alors que Jane aurait tant voulu que tu te fasses des amis. Je sais que tu résistais à l'idée, mais tu dois bien comprendre désormais que c'est ce qu'il t'aurait fallu…

– Oui, peut-être.

– Mais Tom n'était pas d'accord. Il voulait te laisser faire tout ce que tu voulais, afin de pouvoir continuer à t'étudier. Jane était sur le point de le quitter quand elle est morte.

– Quoi ?

– Elle souffrait d'hypertension, et batailler sans cesse contre Tom pour ton avenir n'a rien arrangé. Il n'était pas… Il ne la traitait pas très bien, Sally. Dieu merci, tu n'en as jamais rien su. Elle comptait le quitter, mais elle ne savait pas si tu la suivrais. Tu avais déjà dix-huit ans : techniquement, tu étais adulte. J'imagine qu'elle ne t'en a jamais parlé ?

– Non, je ne l'aurais pas oublié. Mais le week-end avant sa mort, elle voulait que je l'accompagne pour te rendre visite. Est-ce que ça veut dire que…

– Elle savait que tu n'aimais pas le changement. Elle avait prévu de s'y prendre petit à petit…

– Mais ensuite, elle a eu une attaque.

– C'est ça.

– Pourquoi me raconter tout ça aujourd'hui, tante Christine ?

– Parce que je ne veux plus garder ces secrets qui sont les tiens plutôt que les miens. La façon dont ton père traitait Denise…

– Que veux-tu dire ?

– Si le comportement de Denise ne correspondait pas aux interprétations qu'il en faisait, il l'ignorait purement et simplement, en disant qu'elle était hystérique. Il y avait ces petits soldats…

– Des petits soldats ?

– Tout ce qui vous appartenait, à Denise et toi, avait été apporté à la clinique, dans vos appartements. Il n'y avait pas grand-chose. Tu n'avais pas de jouets, sauf ces petits soldats. Mais Denise disait qu'ils n'étaient pas à toi. Quand Jane lui posait des questions à ce sujet, elle gardait le silence. Et lorsque Jane a interrogé la police, elle a appris que ces jouets avaient été découverts sous le lit dans l'autre chambre.

– Pourquoi ne m'avoir jamais rien dit ?

– À quoi bon te raconter quelque chose qui n'avait aucun sens ? Je l'avais complètement oublié avant l'arrivée de cet ours en peluche. C'est ton frère qui te l'a envoyé ? C'est lui qui dormait dans l'autre chambre, c'est bien ça, Sally ?

– C'est ça.

Peter avait emporté Toby en partant. Pourquoi avait-il eu envie de

garder un ours en peluche ?

– Quel comportement bizarre de la part de ce monstre, séparer la mère et le fils, la sœur et le frère, et pourtant les faire habiter dans des pièces mitoyennes. Tu l'aimes bien, ton frère ?

– Peter ? Oui, je l'aime. Je le comprenais. La plupart du temps, il était irritable, renfermé, mais imagine le courage qu'il fallait pour prendre l'avion, traverser la planète et venir m'avouer la vérité… Oui, je le trouve courageux. Je suis tellement triste qu'il soit parti.

Un tremblement me traversa la poitrine, comme si tout l'air venait de s'en échapper, et je me mis à sangloter pour la première fois de ma vie – autant que je m'en souvienne, en tout cas. Tante Christine me prit dans ses bras et je laissai aller ma tête contre sa maigre épaule. Toute la tristesse que j'aurais dû ressentir depuis des décennies semblait se répandre sur la table de la cuisine. Tante Christine me caressait la tête en disant « chut, chut », comme une mère avec son enfant.

Quand elle me demanda pourquoi mon frère n'était jamais allé voir la police, je lui parlai de ses problèmes d'angoisse, son isolement social, sa peur des inconnus, le lavage de cerveau que lui avait fait subir mon père biologique pendant des années. Elle voulut savoir s'il avait réussi dans la vie, au moins sur le plan professionnel.

– Oui. Il est responsable de la cybersécurité dans une banque. Il est sans doute reparti au travail.

– Donc, il n'a pas besoin d'argent ?

– Plus maintenant, en tout cas.

Je lui parlai de la mort de Margaret, de l'héritage que j'avais reçu, et de la part qu'avait reçue Peter avant de partir.

– Une minute. Il est parti aussitôt après que tu lui as versé l'argent ?

– Oui, immédiatement. Ça n'a pas été facile, j'ai dû lui transférer la somme sous forme de cryptomonnaie…

– Attends, attends – il est venu te voir, il est resté pendant deux mois, tu lui as donné un million d'euros et il a disparu ?

– Il n'a pas disparu, il est rentré chez lui. Il m'a dit qu'il ne se sentait pas à sa place ici.

Elle garda le silence quelques instants.

– Sally, tu n'as demandé conseil à personne avant de lui donner cet argent ?

– Non. Je suis adulte, c'était mon argent.

– Tu ne penses pas qu'il aurait pu venir te voir pour ça, justement, pour te demander de l'argent ?

– Certainement pas. Personne ne savait que j'avais hérité de Margaret. Je n'en ai parlé à personne.

– Mais il savait que ton travail ne te permettait pas de gagner ta vie, et que tu vivais pourtant dans une magnifique maison entièrement

rénovée…

Elle commençait à m'agacer. Pourquoi me prenait-elle pour une idiote ?

– Il avait droit à cet argent, tante Christine. Depuis que j'ai commencé la thérapie, je fais des efforts pour accorder ma confiance aux gens, pour ne pas partir du principe qu'ils me veulent du mal. Et maintenant, tu me dis que papa était quelqu'un de mauvais, et tu laisses entendre que mon frère m'a exploitée pour mon argent ! Papa m'aimait.

– Tu ne viens pas de me dire que c'était l'argument de Peter lorsqu'il parlait de ton père biologique ?

Je bondis sur mes pieds. Je sentais la colère s'embraser en moi.

– Ne me dis pas que tu viens de mettre Tom Diamond et Conor Geary sur le même plan !

– Non, bien sûr que non, je…

– Comment oses-tu les évoquer ensemble ! hurlai-je. Ils n'avaient rien à voir…

Je m'interrompis, consternée de m'être une nouvelle fois laissé dominer par mes émotions. Tante Christine s'était levée en trébuchant et se tenait derrière sa chaise, comme si elle craignait que je lui fasse du mal.

Je pris une profonde inspiration.

– Je… je vais me coucher.

Tante Christine ne répondit rien. J'aurais dû m'excuser, mais j'étais encore révoltée par ses paroles. Ma mère, Jane, était-elle également une victime d'abus physiques et psychologiques ? Je ne pouvais pas supporter cette idée.

Il n'était pas encore 22 heures. Nous étions un vendredi. Le lendemain, je devais jouer au Farnley Manor.

Tante Christine ne sortit pas de sa chambre le lendemain matin, et je petit-déjeunai seule dans la cuisine. Comme j'étais encore très agitée, je m'installai au piano, mais je n'arrivais pas à me convaincre d'ouvrir le couvercle. Je finis par quitter la maison sans dire au revoir et pris un taxi jusqu'à la gare.

Dans le train, mon portable sonna. C'était Angela.

– Sally, tu as terrifié Christine, elle vient de m'appeler en larmes.

Je ne répondis rien.

– Allô ? Tu m'entends ?

– Oui, dis-je.

– Et ce type qui dormait chez toi, c'était ton frère ? Je n'arrive pas à croire tout ce qu'elle m'a raconté ! Pourquoi n'es-tu pas venue me voir ? Et pourquoi ne pas l'avoir amené à la police ?

– Ce n'étaient pas tes affaires, et tante Christine n'avait pas à te le

dire.

– Qui d'autre était au courant ? Mark ?

– Oui, il est de la famille. Ça ne regardait personne d'autre que nous.

– Tu es censée m'avertir quand… Tu as donné un million d'euros à ce type ?

– Et toi, Angela ? contrai-je. Si nous parlions de ce que tu m'as caché ?

– Que veux-tu dire ?

– C'est vrai que maman allait quitter papa ? Est-ce qu'il la battait ?

Je l'entendis soupirer profondément à l'autre bout du fil. J'espérais de toutes mes forces qu'elle nierait. Mais elle ne répondit rien et je raccrochai. Tout le monde dans le train me fixait.

Dans le taxi qui m'emmenait au Farnley Manor, la radio était allumée, et le chauffeur essayait de me faire la conversation sur les actualités : *Un premier cas de coronavirus détecté en Irlande. Le patient, qui réside dans l'est du pays, revient d'Italie. Le ministre de la Santé prendra bientôt la parole.*

J'arrivai juste à temps au travail. Je n'avais jamais eu autant besoin du piano. Lucas me demanda si j'allais bien : j'imagine que j'avais les yeux rouges et que je ne disais pas grand-chose. Il me fit envoyer une part de gâteau et du café bien chaud, en insistant pour que je mange quelque chose avant de commencer, mais je posai le plateau sur le piano et me forçai à jouer. Je me lançai dans le dernier mouvement de la *Sonate au clair de lune*, un morceau rapide et féroce. Mes doigts volaient sur les touches : je m'efforçais d'évacuer ma colère par mes mains. C'était la première fois que je me mettais au clavier depuis que j'avais appris que Conor Geary était un excellent pianiste.

Lucas m'interrompit et me demanda de jouer mon répertoire habituel, doux et apaisant. La rage prit le dessus. J'envoyai voler le plateau sur l'épais tapis blanc, en éclaboussant le sofa de café – ainsi que les clients qui s'y trouvaient. Toute la salle interrompit ses activités pour me dévisager. Lucas partit aussitôt porter assistance aux clients. J'allai récupérer mes affaires dans le vestiaire du personnel et appelai un taxi pour rentrer chez moi. Il arriva vite – une chance, car si Lucas était venu me réprimander, je sais que je l'aurais frappé.

Je me remis à pleurer dans la voiture. J'essayai de faire mes exercices respiratoires, de me mettre à la place de tante Christine, à la place d'Angela, mais mon esprit rationnel demandait : pourquoi ne pouvaient-elles pas se mettre à ma place, pour une fois ? N'était-il donc jamais juste de se mettre en colère ?

Je pris un marteau dans la boîte à outils, et j'étais en train de détruire mon piano lorsqu'on sonna à la porte. J'ignorai mon visiteur et repris mes efforts, puis quelqu'un frappa bruyamment à la fenêtre derrière moi. Je levai la tête, irritée. C'était Mark. J'allai ouvrir.

– Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Je t'ai appelée au moins dix fois. Il s'est passé quelque chose ? Martha m'a dit…

– Mark, s'il te plaît, va-t'en. Je ne veux parler à personne, pas maintenant. S'il te plaît.

Je faisais de mon mieux pour rester calme. J'aperçus derrière lui une voiture de police se garer devant chez moi. L'inspectrice Howard s'approcha, tout sourire, accompagnée d'un agent de police.

– Sally, je crois que nous avons enfin des nouvelles pour vous au sujet de Conor Geary ! Je peux entrer ?

Elle fixa Mark en s'attendant qu'il s'en aille.

– Je suis Mark Butler – Mark Norton, le frère de Denise Norton, l'oncle de Sally. Je voudrais entendre ce que vous avez à dire.

L'inspectrice Howard se tourna vers moi.

– Si cela vous convient, Sally… ?

Je me sentais épuisée, vidée de toute émotion. Je n'avais plus de Valium : les cachets étaient trop addictifs. Mais il me fallait quelque chose. Tant pis pour ce qu'avait dit Tina. Je me rabattrais sur l'alcool.

Je les laissai tous entrer et me servis un verre de Jameson. Mark était choqué de voir le piano en morceaux, mais je lui dis que je n'étais pas prête à en parler. Les deux policiers échangèrent un regard.

Je n'avais rien proposé à personne, mais Mark s'en chargea, comme s'il était chez lui, et prépara du café.

L'inspectrice Howard se mit à me dire tant de choses que je savais déjà. J'en savais encore plus qu'elle. Ils avaient de bonnes raisons de croire que Conor Geary était mort en 1985. Il avait vécu en Nouvelle-Zélande sous un faux nom. Il avait un fils appelé Steve Armstrong. Mark la corrigea à ce stade. Je gardai le silence tandis que Mark lui racontait tout sur Peter, qui avait séjourné chez moi. Howard se pétrifia.

– Ici ? Mais quand ?

– Depuis la mi-décembre, jusqu'à la semaine dernière, je crois. C'est bien ça, Sally ?

– Quoi ? Comment est-il rentré en contact avec vous ?

Je laissai parler Mark. Howard et l'autre agent prirent des pages de notes. Évidemment, elle nous demanda pourquoi nous n'avions pas alerté la police. Mark répondit que j'insistais pour que l'on respecte la vie privée de Peter.

– Et où est-il parti désormais ?

– Faire le tour de l'Irlande. Sally est encore en contact avec lui, n'est-ce pas, Sally ?

Ils se tournèrent tous vers moi. Les larmes revinrent et roulèrent sur mes joues. Mark vint s'asseoir près de moi et posa la main sur mon épaule.

– Qu'y a-t-il ? Qu'a-t-il fait ?

Les mains tremblantes, je lui montrai le message que j'avais reçu deux jours plus tôt, puis je donnai le téléphone à l'inspectrice Howard. Mark ne dit rien, mais je crus l'entendre soupirer de soulagement.

L'inspectrice Howard nous demanda de venir au commissariat le lundi matin.

– Ce n'est pas un criminel. C'est une victime, comme Denise, comme moi, sanglotai-je.

Les policiers se levèrent pour partir.

– Il n'a jamais mentionné Linda Weston ? Rangi Parata ?

– Non, pas que je sache, dit Mark. Sally ?

Je secouai la tête.

Ils étaient à la porte lorsque l'inspectrice Howard se tourna vers moi.

– Et Amanda Heron ?

– Oui, c'est sa fille, répondit Mark. Nous avons fait un test ADN avant de le rencontrer. Il nous a dit qu'il ne l'avait jamais rencontrée, qu'elle était le produit d'une aventure d'un soir.

55
Peter, 2020

Tel père, tel fils. Peter Geary et Steve Armstrong ont disparu. J'imagine que la dame du podcast a fini par se faire entendre de la police.

J'ai atterri à Chicago sous le nom de Dane Truskowski. Grâce au dark Web et à mon héritage, j'ai eu bien plus de facilité à changer de vie que papa. Et ces masques, quelle bénédiction. Je suis passé d'une ville à l'autre en avion, mais je crois que je vais m'installer ici, à Nutt, au Nouveau-Mexique. Je me suis laissé pousser la barbe. J'ai acheté une maison au bout d'un chemin de terre battue, à l'écart de tout. Cela faisait un moment qu'elle n'était plus habitée, mais elle sera très bien quand j'aurai fini les rénovations.

Ensuite, je construirai une grange à l'arrière. Je peux commander tout le nécessaire pour l'isolation phonique sur Amazon. On trouve de tout là-dessus, même des chaînes et des menottes. J'ai fini par comprendre que la seule façon d'obtenir la connexion dont j'ai besoin est de prendre une femme, et de la garder jusqu'à ce qu'elle se soumette. Je suis prêt à attendre. Je ne la forcerai pas à m'aimer. Je ne l'ai pas encore trouvée. Ce ne sera pas une enfant. Je ne suis pas mon père.

56
Sally

Tout le pays est en confinement. Malgré la limite de deux kilomètres sur les déplacements, Mark et moi avons été convoqués deux fois au commissariat de Dublin.

Le coronavirus prend presque toute la place aux actualités, si bien que la découverte d'un autre enfant de Denise Norton et Conor Geary est passée à la trappe, tout comme la mort de mon père biologique en Nouvelle-Zélande en 1985 et ses liens avec la noyade d'un garçon appelé Rangi Parata et l'enlèvement de Linda Weston. Que Peter soit le père d'Amanda Heron, la fille de Linda Weston, n'est pas encore connu du grand public, bien qu'il soit recherché par la police à l'international. Les frontières de la Nouvelle-Zélande sont fermées. Peter ne nous avait pas autorisés à prendre des photos de lui, mais nous avons passé des heures à l'aéroport de Dublin pour passer les enregistrements de sécurité au peigne fin, entre le 22 et 28 février. Nous avons fini par le trouver au Terminal 2, dans le hall des départs, mais nous n'avons pas pu savoir vers quelle porte il se dirigeait. Il a disparu dans la foule. Personne du nom de Steve, Stephen, Steven Armstrong ou Peter Geary ne s'est envolé ce jour-là. Il devait avoir un autre passeport.

Une podcasteuse appelée Kate Ngata m'a contactée par mail. Elle et ma nièce, Amanda, font une série et me harcèlent pour que j'y contribue. Sue, mon ex-meilleure amie, lui a parlé sur Zoom, apparemment, et lui a raconté à quel point Peter se comportait bizarrement durant son séjour à Carricksheedy. Je ne veux rien savoir d'Amanda Heron. Mon oncle et mon frère m'ont tellement déçue. Je m'en tirerai mieux sans famille.

Tante Christine ne m'appelle plus du tout depuis que j'ai « failli l'agresser » chez elle. Stella m'en veut de ne pas l'avoir tenue au courant pour Peter.

– Pourquoi ne m'as-tu pas dit qui c'était ?

Comment répondre à cette question ? J'avais enfin quelqu'un qui n'était rien qu'à moi. Je l'aimais. Je voulais le protéger, le garder pour moi.

Je ne pouvais pas savoir ce dont il était capable. À l'idée qu'un père – mon père – puisse léguer à son fils une folie pareille, à l'idée que je l'ai accueilli chez moi, j'ai envie de hurler toute la nuit.

Linda Weston avait vingt-sept ans à la naissance d'Amanda. Je n'arrête pas de répéter à tout le monde qu'il n'y a aucune preuve qu'elle ait subi un viol, aucune preuve que sa relation avec Peter n'ait pas été consentante. Il ne l'a pas tuée, elle est morte d'une crise

d'appendicite. Mark m'a dit de me réveiller un peu. Pourquoi Peter aurait-il disparu ? Pourquoi tenait-il à ce qu'on ne révèle pas sa présence chez nous ? Pourquoi avait-il un faux passeport ? Je m'accroche encore à l'idée qu'il soit innocent, d'une façon ou d'une autre. J'essaie de ne pas devenir folle.

Angela m'appelle régulièrement et m'écrit beaucoup, mais je ne lui réponds que rarement, sauf quand j'ai besoin d'une nouvelle ordonnance de Valium. Il m'en faut des quantités pour ne pas hurler. Je bois beaucoup, aussi.

J'ai dû avouer à la police que j'avais donné de l'argent à Peter. Mark était furieux. Il dit que j'aurais dû le consulter là-dessus. Il pense qu'il aurait dû en recevoir une part, comme c'était lui qui avait le plus souffert. Nous nous sommes disputés. C'est à moi que Margaret a légué cet argent. Je ne lui ai plus parlé depuis des semaines. Angela a laissé un message sur mon répondeur pour me dire qu'il avait contracté le virus et qu'il était à l'hôpital, très malade. Pas le droit aux visites. Je m'en moque. Je ne veux pas le voir.

Tina avait tort sur toute la ligne. J'avais raison de ne me fier à personne. Tout le monde a fini par me décevoir. Ils gardaient leurs secrets ou s'en parlaient dans mon dos. Je suis redevenue sourde. Je ne parle à personne, je fais mine de ne pas entendre leurs murmures. Ce confinement me convient très bien. Le pub et le café sont fermés, tout comme le studio de yoga de Martha. Je ne vais plus au supermarché Gala, car chaque fois, Laura essayait de me faire la conversation. J'ai repris mes habitudes à la station-service. Tout le monde garde une distance de deux mètres. Pas de poignées de main, sans parler d'accolades. Nous portons des masques et j'évite les regards autant que possible. Le piano est toujours en morceaux dans le salon, un rappel de mon héritage. Personne ne peut venir l'emporter.

Hier, j'ai vu Abebe dans la rue. Elle a beaucoup grandi. Elle doit avoir onze ans, maintenant. Je l'ai saluée, mais en me voyant, elle a baissé la tête et hâté le pas pour s'éloigner. Elle a le même âge qu'avait ma mère quand mon père l'a enlevée. Je me tire encore les cheveux, et j'en arrache toute une poignée.

Épilogue

Amanda, mai 2022, Auckland Town Hall

Quel bonheur ! Le confinement est enfin fini en Nouvelle-Zélande, et je me produis en public pour la première fois. Dieu sait combien je me suis entraînée ces deux dernières années. Mais mon test est négatif, la salle de concert est pleine à craquer, et papa et maman ont fait le chemin depuis Christchurch pour venir me voir.

Mes deux nouveaux oncles sont venus de Rotorua. Je suis nerveuse à l'idée de les rencontrer, mais nous nous sommes parlé sur Zoom et ils ont l'air très sympathiques. Maman et papa tiennent à les voir, eux aussi. Kate ne viendra pas. Elle m'en veut de m'être retirée de son podcast, après tout le travail qu'elle y a consacré, mais mon histoire est trop horrible ; je préfère la garder privée. Les détails sont si atroces que j'aurais préféré ne pas les connaître. Je veux me faire connaître en tant que compositrice, pas en tant que fille d'un kidnappeur et de sa proie. Tout ça, c'est du passé.

La police a confirmé tout ce qu'avait découvert Kate. Je ne sais pas où est mon père, mais je ne vais certainement pas lui courir après. Je ne suis pas sa victime. Je ne l'ai jamais été. Kate peut raconter l'histoire si elle le souhaite, mais sans user de mon nom. C'est bien la dernière chose dont j'aie besoin ! Pour composer, il me faut du calme, et un piano. Et ce vieil ours en peluche que j'ai reçu au courrier il y a quelques années, sans explication. J'en ai fait mon talisman.

Les lumières de la salle s'éteignent. La foule se tait. Sur la scène, le piano est illuminé. Je fais mon apparition. Je n'ai pas le trac. Je place mon ours sur le couvercle. Il me sourit malgré son œil manquant. Je lui rends son sourire et je lui fais un signe de tête, sous les applaudissements et les rires du public. Bien installée sur le siège de velours, je pose mes mains sur le clavier. C'est le moment.

Remerciements

Merci à la fabuleuse Marianne Gunn O'Connor, agente, mentor et amie ; à Vicki Satlow, qui fait tout pour que je sois publiée dans des pays que je ne saurais même pas trouver sur une carte ; et à Pat Lynch, qui gère les transactions avec fluidité et diligence.

Chez Penguin Sandycove à Dublin, loués soient mon éditrice Patricia Deevy, la meilleure du métier, qui sait réfléchir sur le long terme et m'a donné le temps nécessaire pour taper juste avec ce livre ; Cliona Lewis, reine du marketing ; et Michael McLoughlin, seul maître à bord. Merci également à Brian Walker, Carrie Anderson, Issy Hanrahan et Laura Dermody.

Chez PRH London, toute ma reconnaissance à Amelia Fairney, Ellie Hudson, Jane Gentle et Rosie Safaty à la communication ; à ma correctrice, Zoe Coxon; à Sam Fanaken, Ruth Johnstone et Eleanor Rhodes Davies au marketing ; et Richard Bravery et Charlotte Daniels, graphistes, pour leur magnifique couverture.

Karen Whitlock m'a prouvé une fois de plus que je ne maîtrise qu'à peine l'anglais. Si je fais illusion, c'est grâce à sa plume. Merci.

Pour avoir soutenu mes recherches dans toute une variété de domaines, merci à Christine Pride et Lynn Miller-Lachmann ; au Pr. Marie Cassidy, ancienne pathologiste au ministère de la Santé ; à Lucy Nugent, directrice de l'hôpital de Tallaght ; à Bridget Egan, chirurgienne cardiaque ; à Aisling White, psychologue ; à Peter Nugent, notaire ; à John O'Donnell, avocat ; au Dr Mary Nugent, pédopsychiatre ; et à mes collègues écrivains Kate Harrison, Adrian McKinty et Alex Barclay. Si j'ai ignoré vos conseils après vous avoir sollicités, pardonnez-moi. C'est l'intrigue qui prime, j'en ai bien peur.

Pour leur expertise sur la Nouvelle-Zélande, merci à Vanda Symon, Liam McIlvanny, Sonja Hall-Tiernan, Craig Sisterson, Jill Nicholas, Steve Duncan, Fergus Barrowman, et Faran Foley à l'ambassade d'Irlande.

Merci à ceux qui m'ont soutenue pendant ces deux dernières années, si difficiles : Sinéad Crowley, Jane Casey, Marian Keyes, Kate Beaufoy, Sinéad Moriarty, Claudia Carroll, Tania Banotti, Maria O'Connell, Bríd Ó Gallchóir, William Ryan, Ed James, Clelia Murphy, John O'Donnell, Lise-Ann McLaughlin, Anne McManus, Zita Rehill, Moira Shipsey, Val Reid, Sharon Fitter, Fiona O'Doherty, et mention spéciale à Colin Scott.

Merci au lieu qui m'a soutenue : le centre Tyrone Guthrie, et toutes ses merveilleuses employées qui m'ont donné le temps, l'espace et la nourriture nécessaires à l'écriture.

Et enfin, à ceux qui ont bien mérité qu'un paragraphe leur soit consacré : merci aux incroyables libraires, blogueurs livres, organisateurs de festivals, modérateurs et camarades de débats, producteurs télé et radio, présentateurs, bibliothécaires, et narrateurs de livres audio. Si je vous nommais tous, il ne resterait pas de place pour l'histoire…

Chers lecteurs, vous n'avez pas idée à quel point votre loyauté me touche. J'espère pouvoir vous rencontrer bientôt – en ligne ou dans la vraie vie, maintenant que le monde semble avoir rouvert ses portes. Merci d'avoir attendu toute une année de plus pour la sortie de ce livre. La vie m'a empêchée d'écrire quelque temps, et je ferai mon possible pour que cela ne se reproduise pas.

Et bien sûr, merci à ma grande famille qui ne cesse de s'agrandir, tout particulièrement à ma mère. Vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous-mêmes ! Et en mémoire de mon père adoré qui doit avoir trouvé une librairie dans les étoiles et s'y occupe, sans aucun doute, à placer mes livres sur le devant des étagères.

Ce livre a vu le jour grâce au travail et à l'engagement de toute une équipe :

Direction générale : Elsa Lafon et Florian Lafani
Littérature adulte : Maïté Ferracci, Marie Barlois, Clémence Germain, Emma Kobo et Anna Maraval
Littérature jeunesse : Laurence Bareyre, Raphaël Bodilis et Chayanna N'kene Minko
Illustré : Marie Dreyfuss, Amanda Meiffret, Yann Raynal et Jennifer Mialon
Correction : Sylvie Rouge-Pullon
Studio graphique : Mathieu Thauvin, Gilles Legleye, Émilien Castaing et Marion Gouazé
Fabrication : Christian Toanen et Nikola Savic
Marketing : Frédéric Guyomard
Commercial : Barbara Pilley, Emma Vancostenoble
Cessions poches, ventes directes : Julie Roy
Numérique, audio et Michel Lafon Poche : Aurore Mennella
Droits étrangers et audiovisuels : Honorine Dupuy d'Angeac
Relations libraires : Héloïse Vincent et Bérénice Meunier
Relations médias : Corentin Pezin, Mélanie Rousset et Maëva Amouroux
Communication digitale : Hannya Reba
Juridique : Maggy Noël
Comptabilité et droits d'auteur : Laurent Coqueret, Fabienne Dubé et Hénia Fechir
Michel Lafon Canada : Olivier Moreira et Soizig Le Foll

Diffusion : Interforum
Marie-Pierre Sangouard, Nicolas Goncalves, Stéphane Vincent, Charles Fagot, Valérie Calmettes, Christophe Targon, Armelle Massin, Lucile Malterre, Emmanuelle Vannicatte, Vincent Billerot, Stéphanie Barradas, Francis Moreira, Vincent Chartrain, Josée Cattin, Thérèse Clotuche, **et leurs équipes.**

Titre original : *Strange Sally Diamond*
Copyright © Elizabeth Nugent 2018

Cette édition est publiée en accord avec Vicki Satlow de l'agence SRL

Photographie de couverture : © Tijana Moraca / Trevillion Images

© Éditions Michel Lafon, 2026, pour l'édition française
14, boulevard de la Madeleine – CS 62204
75373 Paris Cedex 08
www.michel-lafon.fr

ISBN : 978-2-7499-6447-8

*Ce document numérique a été réalisé par **PCA***

Table of Contents

Titre
Partie 1
- Chapitre 1
- Chapitre 2
- Chapitre 3
- Chapitre 4
- Chapitre 5
- Chapitre 6
- Chapitre 7
- Chapitre 8
- Chapitre 9
- Chapitre 10
- Chapitre 11
- Chapitre 12
- Chapitre 13
- Chapitre 14
- Chapitre 15

Partie 2
- Chapitre 16. Peter, 1974
- Chapitre 17. Sally
- Chapitre 18. Peter, 1974
- Chapitre 19. Sally
- Chapitre 20. Peter, 1974
- Chapitre 21. Sally
- Chapitre 22. Peter, 1974
- Chapitre 23. Sally
- Chapitre 24. Peter, 1980
- Chapitre 25. Sally
- Chapitre 26. Peter, 1980
- Chapitre 27. Sally
- Chapitre 28. Peter, 1980
- Chapitre 29. Sally
- Chapitre 30. Peter, 1982
- Chapitre 31. Sally
- Chapitre 32. Peter, 1982
- Chapitre 33. Sally
- Chapitre 34. Peter, 1982
- Chapitre 35. Sally
- Chapitre 36. Peter, 1983
- Chapitre 37. Sally
- Chapitre 38. Peter, 1985

Chapitre 39. Sally
Chapitre 40. Peter, 1985
Chapitre 41. Sally
Chapitre 42. Peter, 1985
Chapitre 43. Sally
Chapitre 44. Peter, 1989
Chapitre 45. Sally
Chapitre 46. Peter, 1996
Partie 3
Chapitre 47. Sally
Chapitre 48. Peter, 2012
Chapitre 49. Peter, 2019
Chapitre 50. Sally
Chapitre 51. Peter, 2019
Chapitre 52. Sally
Chapitre 53. Peter, 2020
Chapitre 54. Sally
Chapitre 55. Peter, 2020
Chapitre 56. Sally
Épilogue. Amanda, mai 2022, Auckland Town Hall
Remerciements
Ce livre a vu le jour…
Copyright

Table of Contents

Titre
Partie 1
- Chapitre 1
- Chapitre 2
- Chapitre 3
- Chapitre 4
- Chapitre 5
- Chapitre 6
- Chapitre 7
- Chapitre 8
- Chapitre 9
- Chapitre 10
- Chapitre 11
- Chapitre 12
- Chapitre 13
- Chapitre 14
- Chapitre 15

Partie 2
- Chapitre 16. Peter, 1974
- Chapitre 17. Sally
- Chapitre 18. Peter, 1974
- Chapitre 19. Sally
- Chapitre 20. Peter, 1974
- Chapitre 21. Sally
- Chapitre 22. Peter, 1974
- Chapitre 23. Sally
- Chapitre 24. Peter, 1980
- Chapitre 25. Sally
- Chapitre 26. Peter, 1980
- Chapitre 27. Sally
- Chapitre 28. Peter, 1980
- Chapitre 29. Sally
- Chapitre 30. Peter, 1982
- Chapitre 31. Sally
- Chapitre 32. Peter, 1982
- Chapitre 33. Sally
- Chapitre 34. Peter, 1982
- Chapitre 35. Sally
- Chapitre 36. Peter, 1983
- Chapitre 37. Sally
- Chapitre 38. Peter, 1985

Chapitre 39. Sally
Chapitre 40. Peter, 1985
Chapitre 41. Sally
Chapitre 42. Peter, 1985
Chapitre 43. Sally
Chapitre 44. Peter, 1989
Chapitre 45. Sally
Chapitre 46. Peter, 1996
Partie 3
Chapitre 47. Sally
Chapitre 48. Peter, 2012
Chapitre 49. Peter, 2019
Chapitre 50. Sally
Chapitre 51. Peter, 2019
Chapitre 52. Sally
Chapitre 53. Peter, 2020
Chapitre 54. Sally
Chapitre 55. Peter, 2020
Chapitre 56. Sally
Épilogue. Amanda, mai 2022, Auckland Town Hall
Remerciements
Ce livre a vu le jour…
Copyright